

Michel Zévaco

BURIDAN, LE HÉROS DE LA TOUR DE NESLE

La Petite République Socialiste, 11 mai – 11 décembre 1905
1909 – Le Journal des Romans Populaires Illustrés
1911 – Tallandier, Les Romans héroïques

Texte établi d'après l'édition *Le Livre de Poche* 1973, version abrégée.

I

LA COURTILLE-AUX-ROSES

Près du Temple, presque dans l'ombre sinistre de cette noire et silencieuse bastille aux abords de laquelle nul n'osait s'aventurer, c'était un enclos fleuri, d'une exquise et imprévue gaieté, plein de chants d'oiseaux, quelque chose comme une jolie primevère tapie au pied d'un monstrueux champignon.

On l'appelait la Courtille-aux-Roses, nom charmant de ce poétique jardin où, venue la belle saison, les roses de toutes nuances éclosaient, en effet, en buissons magiques.

Dans l'enclos, c'était une mignonne maison, un bijou, avec un toit aigu à clochetons, sa tourelle, ses fenêtres ogivales à vitraux de couleur, un logis qui respirait le bonheur.

Et là, par cette claire matinée caressée de brises folles, là, en une salle ornée de belles tapisseries et de meubles richement sculptés, c'était un groupe adorable de jeunesse et de beauté… deux amoureux ! Elle, délicate, fine, gentille à ravir ; lui, mince, fier, et très élégant dans son costume un peu râpé.

Dans le fond de la pièce, une femme déjà vieille, au teint blafard, au sourire visqueux, les couvait de son regard louche.

« Adieu, Myrtille… à demain, murmura le jeune homme.

– Demain ! répondit la jeune fille. Demain, hélas ! Puis-je être assurée que je te reverrai demain ou jamais, quand tu cours à un si terrible danger ! Oh ! si tu m'aimes, Buridan, renonce à cette folie ! »

Les bras autour du cou de l'aimé, ses cheveux blonds

dénoués en flots d'or, ses yeux d'azur pleins de larmes, elle suppliait :

« Songe que ce soir mon père sera ici ! Songe que ce soir je vais lui avouer notre amour !

– Ton père, Myrtille ! fit le jeune homme en tressaillant.

– Oui, Jean, oui, mon cher fiancé, ce soir, mon père saura tout !

– Ton père !… Mais ce père que je ne connais pas, qui ne me connaît pas, voudra-t-il de moi ? Qui sait ?… Et qu'est-ce, ton père ? Ô Myrtille, depuis six mois que tu m'apparus en cet enclos retiré, depuis le soir où tu laissas tomber sur moi ton doux regard, que de fois n'ai-je pas essayé d'entrevoir cet homme qui est ton père ! En vain ! Toujours en vain ! »

La vieille au regard louche s'avança :

« Maître Claude Lescot, dit-elle, est toujours par monts et par vaux dans le lointain pays des Flandres, pour son commerce de tapisserie. Mais ce soir, sûrement, il sera ici, comme il me l'a fait savoir…

– Et je lui dirai tout ! reprit Myrtille. Si tu savais comme il m'aime, comme il me comble de sa tendresse ! Quand je lui dirai que je te veux pour époux, que je meurs si je ne suis pas à toi, il sera bien heureux, va, de mettre ma main dans la tienne !

– À demain donc ! fit gaiement le jeune homme. Et puisse le digne Claude Lescot accueillir Buridan qui, alors, se croira admis dans le paradis des anges !

– Cher bien-aimé !… Mais est-ce bien dans un jour comme celui-là, à la veille de notre bonheur, que tu veux… oh ! jure-moi de n'y pas aller… oh ! il secoue la tête… Gillonne, ma bonne Gillonne, aide-moi à le convaincre ! »

La vieille s'approcha et posa sa main sèche sur le bras du jeune homme.

« Ainsi, dit-elle, vous êtes résolu à parler à Mgr Enguerrand de Marigny ?

– Ce matin même. Et puisque tu as surpris ce secret, vieille, puisque la langue t'a démangé et qu'à toute force tu en as parlé à ta jeune maîtresse, répare ta faute en lui disant la vérité : que je ne cours aucun danger.

– Aucun danger ! gronda Gillonne. Insensé ! Il faut être possédé du diable pour s'attaquer à Mgr Enguerrand de Marigny ! Écoutez, Jean Buridan, écoutez : ne savez-vous pas que le premier ministre est plus puissant que le roi lui-même ? Malheur à qui se heurte à pareil rocher ! Celui-là est mis en pièces. Car cet homme sait tout, voit tout, peut tout ! L'un après l'autre, ses ennemis tombent par le poignard ou le poison. Et il a encore la hache et la corde. Son œil d'aigle lira dans votre conscience le projet que n'aurez bagayé qu'à votre pensée dans le silence des nuits profondes. Sa rude main vous saisira au fond de la retraite la plus sûre, et, tout pantelant, vous jettera au bourreau. »

Gillonne fit un signe de croix.

« Tu entends ? » balbutia Myrtille.

Un nuage assombrit le front du jeune homme. Mais, secouant la tête :

« Enguerrand de Marigny fût-il plus puissant encore, fût-il escorté de cent diables des plus cornus et des plus fourchus, rien ne peut m'empêcher d'aller au rendez-vous que m'ont assigné mes deux braves amis, Philippe et Gautier d'Aulnay. Et même, si je n'avais pas promis assistance à ces deux loyaux gentilshommes, je hais Marigny comme il me hait. Il faut enfin que face à face…

– Écoutez ! » s'écria Gillonne.

Un bruit de cloches traversait l'espace.

Myrtille enlaça le cou de l'aimé.

« Jean ! fit-elle d'une voix mourante, par pitié, n'y va pas ! »

D'autres cloches se mettaient à sonner… puis d'autres, partout, dans Paris, et les airs se remplirent d'un vaste

bourdonnement.

« Voici le roi qui sort de son Louvre ! cria Buridan. C'est l'heure ! Adieu, Myrtille !

– Buridan ! Mon fiancé bien-aimé !

– À demain, Myrtille ! Demain, l'amour ! Aujourd'hui, la vengeance ! Demain, la Courtille-aux-Roses ! Aujourd'hui, Montfaucon ! »

En s'arrachant à l'étreinte désespérée, il jeta un dernier baiser du bout des doigts à Myrtille et s'élança au-dehors.

Éperdue, sanglotante, Myrtille tomba à genoux devant une naïve image de la Vierge…

À ce moment, Gillonne, d'un pas furtif, sortit du logis dans l'enclos et de l'enclos sur la route.

Un homme était là, qui, d'un recoin de haie où il se dissimulait, s'avançait vivement :

« Est-ce fait, Gillonne ?

– Oui, Simon Malingre. Et voici la chose. »

La vieille sortit d'une poche un petit coffret, que l'homme ouvrit avec crainte.

Et c'était étrange ce que contenait ce coffret ! C'était une figure de cire ornée d'un diadème et vêtue d'un manteau royal ! Une épingle était plantée dans le sein, à l'endroit du cœur ! Alors, Gillonne, les yeux aux aguets, la voix sourde, murmura :

« Tu diras à ton maître, le noble Charles comte de Valois : cette figure est le premier maléfice établi par la sorcière Myrtille à l'effet de tuer le roi. Myrtille en a préparé un autre qu'on trouvera dans sa chambre. Va, Simon Malingre, et répète bien ces paroles au comte de Valois ! »

Simon Malingre, alors, cacha le coffret sous son manteau, puis s'élança, rasant les haies.

Gillonne, un livide sourire sur ses lèvres minces, rentra dans la Courtille-aux-Roses et gagna la salle où Myrtille priait la

Vierge pour son fiancé…

II

LA MARCHE ROYALE

Ces cloches, ces fanfares, ces bruits qui montaient de Paris en puissantes rafales, c'étaient les rumeurs de l'immense joie populaire saluant le nouveau roi de France.

Pour la première fois, Louis – dixième du nom – se montrait aux Parisiens.

Le cortège triomphal venait de sortir du Louvre, dans l'étincellement des armures, dans le piaffement des chevaux couverts de splendides caparaçons, dans la clameur énorme des applaudissements du peuple.

À l'encoignure de la rue Saint-Denis, une foule plus épaisse était massée, acclamant au passage les grands dignitaires de la couronne qui escortaient le monarque.

Là, trois hommes, pourtant, demeuraient silencieux, trois jeunes hommes serrés l'un contre l'autre, guettant d'un regard ardent ces mêmes dignitaires que le peuple saluait de ses vivats.

« Le voici ! fit sourdement l'un d'eux en désignant un cavalier placé à gauche du roi. Gautier, regarde ! Philippe ! Philippe d'Aulnay, regarde ! Voici l'homme qui a tué ta mère ! Voici Enguerrand de Marigny !…

– Oui ! répondit plus sourdement encore Philippe d'Aulnay. Oui ! c'est lui !… Mais puissé-je être foudroyé si je commets un sacrilège. Buridan, oh ! Buridan, ce n'est pas à Marigny que vont mes regards insensés !…

– Philippe ! tu pâlis ! Tu trembles !

– Je tremble, Buridan, et mon cœur défaille… car… la voici !… elle !… »

Les acclamations retentissaient plus ardentes, plus enivrées, plus idolâtres.

En effet, dans un carrosse, ou plutôt dans un char découvert traîné par quatre chevaux blancs caparaçonnés de blanc, souriantes, enfiévrées de plaisir, envoyant des baisers, vêtues de somptueux costumes de soie et de velours, apparaissaient la reine et ses deux sœurs : Jeanne, femme du comte de Poitiers ; Blanche, femme du comte de La Marche.

Un délire, alors, soulevait la foule.

Car elles étaient puissamment belles, oh ! belles d'une capiteuse et violente beauté, capables de figurer le groupe des trois déesses du mont Ida, avec en plus on ne savait quoi d'orgueilleux et de fatal dans la volupté de leurs sourires… elle surtout !

Elle ! avec sa taille sculpturale, ses lourds cheveux du même blond lumineux que ceux d'Aphrodite sortant des ondes, ses yeux voilés de longs cils entre lesquels passait parfois un fulgurant jet de flamme, son sein qui se soulevait en tumulte, comme si, dans cette inoubliable minute, son amour eût rêvé d'enlacer ce peuple tout entier !

Elle ! dont on ne prononçait le nom qu'avec une admiration passionnée !

Elle !… La reine !

Marguerite de Bourgogne !…

*

* *

C'était elle… c'était Marguerite que, d'un regard éperdu de passion, contemplait Philippe d'Aulnay, tandis que son frère Gautier et Buridan attachaient leurs yeux sur le premier ministre Enguerrand de Marigny.

Et là, à cette encoignure de la rue Saint-Denis, il y eut dans le cortège une seconde d'arrêt.

La reine, à ce moment, se penchait comme pour mieux saluer le peuple. Et dans ce mouvement, ses yeux, à elle, tombèrent sur le jeune homme placé à côté de Philippe d'Aulnay, sur le fiancé de Myrtille, sur Buridan !…

Marguerite eut comme un rapide frisson à fleur de chair. Elle pâlit comme avait pâli Philippe. Son sein palpita. Un soupir d'amour… un soupir de passion brûlante… une de ces passions qui dévorent, ravagent et tuent !

Déjà le cortège se remettait en route.

Philippe d'Aulnay, les mains jointes dans un geste d'adoration, balbutia :

« Marguerite !… »

Et Marguerite de Bourgogne, reine de France, dans ce soupir qui râlait sur ses lèvres, murmurait :

« Buridan !… »

Et, à cet instant, Buridan saisissait Philippe d'Aulnay et son frère par la main, et grondait :

« À Montfaucon !… »

C'était vers Montfaucon, en effet, que se dirigeait l'escorte royale.

Par les rues où les deux cent mille habitants de Paris s'écrasaient, oscillaient en vaste flux et reflux, le cortège se développait, précédé par le prévôt qui, du haut de son grand cheval à housse bleue fleurdelisée d'or, criait à tue-tête :

« Place au roi ! Place à la reine ! Place au très-puissant comte de Valois ! Place à monseigneur de Marigny ! Archers du guet, refoulez le populaire ! »

Escorté de chevaliers à bannières flottantes, d'évêques ruisselants de pierreries sur leurs chevaux caparaçonnés d'or, de capitaines empanachés, de seigneurs étincelants – duc de

Nivernais, comte d'Eu, Robert de Clermont, duc de Charolais, Geoffroy de Malestroit, sire de Coucy, Gaucher de Châtillon, cent autres, somptueux, brodés, chatoyants –, rutilantes armures, casques à cimiers, manteaux d'hermine, d'azur, de pourpre, gens d'armes bardés de fer, gardes hérissés d'acier, prestigieuse cavalcade où éclataient le luxe et la force guerrière de la féodalité, c'est dans cette mise en scène de puissance et de gloire, c'est dans la rumeur des acclamations qu'apparaissait le roi !

Le roi ! Un mot, aujourd'hui. Alors, une chose effrayante, un être exceptionnel plus près du ciel que de la terre.

Élégant, hardi, robuste en la fleur de ses vingt-cinq ans, Louis X riait au peuple, faisait exécuter des courbettes à sa monture, échangeait des plaisanteries avec les bourgeois, saluait les femmes, criait bonjour aux hommes.

Et Paris, qui sortait de ce cauchemar sanglant qu'avait été le siège de Philippe le Bel, Paris, qui depuis des années ne respirait plus, s'émerveillait, applaudissait et croyait ses misères finies du coup, car, pour le peuple, un changement de maître, c'est toujours un espoir qui naît, quitte à bientôt s'éteindre.

« Ah ! le bon sire ! comme il rit à sa bonne ville !

– Un hutin ! c'est un vrai hutin !

– Hutin, soit ! criait le roi, ramassant le mot au bond. Car hutin veut dire aussi batailleur ! Gare à mes ennemis, qui sont les vôtres !

– Noël ! Vive Louis Hutin ! »

Le peuple rugissait de joie, enthousiasmé par cette bonne grâce, et par la splendeur du cortège qui, sous ses yeux, déroulait sa pompe éblouissante. Et pourtant…

Dans ce cortège même, aussitôt après les gens du roi, un malheureux, pieds nus, la tête basse, les yeux hagards, un cierge à la main, s'avançait entre deux moines et deux aides du bourreau : c'était son escorte, à lui.

La première sortie du roi, c'était une partie de plaisir.

La partie de plaisir, c'était ce que de nos jours on nomme une inauguration.

Ce qu'on devait inaugurer, ce matin-là, c'était un monument qu'à grand travail et grands frais, le ministre Enguerrand de Marigny avait fait bâtir pour le service de son roi Philippe le Bel. Louis X héritait le ministre et le monument.

Et ce monument, c'était le gibet de Montfaucon !

*

* *

Nul dans la foule ne s'occupait du condamné qui, le premier, devait être accroché aux nouvelles fourches patibulaires, honneur dont le pauvre diable se fût bien passé. Son nom ? On le savait à peine. Son crime ? On l'ignorait.

Nul ne s'occupait de lui, nul, si ce n'est un homme de haute taille, de forte envergure, de mine glaciale et hautaine, de costume splendide, qui chevauchait aux côtés de Louis X.

Et cet homme qui seul se préoccupait du condamné, c'était Charles, comte de Valois, l'oncle du roi !

Le patient, parfois, se retournait brusquement et levait sur le comte un regard désespéré où flamboyait une suprême menace. Alors le comte, alors le puissant seigneur, frissonnait, pâlissait et faisait hâter la marche.

Quelle mystérieuse accointance pouvait donc exister entre ce superbe personnage, placé sur les degrés du trône presque aussi haut que le roi, et ce misérable condamné qu'on allait pendre à Montfaucon ?

Pourquoi le regard de l'homme livré au bourreau faisait-il trembler l'homme qui, dans le cortège, tenait la droite du roi ?

Dès que la cavalcade était passée, la foule se dispersait, les uns courant à la fontaine qui, tout ce jour, devait verser du vin ; d'autres, s'arrêtant autour des jongleurs ou des ménétriers –

ancêtres de nos camelots – qui, aux carrefours, chantaient un lai de circonstance ; d'autres, en plus grand nombre, se dirigeant vers la porte aux Peintres (plus tard porte Saint-Denis), pour prendre place autour du gibet de Montfaucon.

Et dans toutes les rues où passait Louis X, c'était le même spectacle de joie, c'étaient les mêmes acclamations frénétiques saluant l'un après l'autre tous les personnages qui figuraient dans la merveilleuse cavalcade.

Tous ?… Non ! Car des murmures, de sourdes imprécations couraient comme des frissons de terreur et d'angoisse lorsque les yeux de la multitude se portaient sur la sombre physionomie que nous venons d'entrevoir : Valois, l'oncle du roi ! sur la physionomie plus sombre encore et plus tourmentée d'Enguerrand de Marigny – le premier ministre du roi !

Valois et Marigny, l'un à droite, l'autre à gauche de Louis X, croisaient leurs regards mortels. L'incurable haine qui divisait ces deux hommes éclatait maintenant au grand jour. Écrasé, dévoré de rage et d'envie, réduit à l'impuissance par Marigny triomphant sous Philippe le Bel, Charles de Valois avait, pendant des années, fait provision de fiel.

Quelle effroyable vengeance préparait-il depuis que son neveu était roi ?

Quoi qu'il en soit, dans la foule, c'étaient les mêmes blasphèmes sourdement grondés, lorsque passaient ces deux hommes également redoutés, également haïs.

Mais bientôt, comme si un rayon magique eût dissipé ce nuage d'épouvante et de haine, les acclamations s'élevaient délirantes, pour saluer celle pour qui seule semblaient mugir les cloches, éclater les fanfares, rutiler le soleil de printemps, onduler les bannières et rugir la clameur d'amour de deux cent mille Parisiens :

« La reine !… Marguerite de Bourgogne !… »

III

MONTFAUCON

Une immense estrade. Le roi a pris place dans un grand fauteuil doré, sous un dais. Au pied de l'estrade se massent les gardes. Et sous les rayons du soleil, cela forme un grandiose spectacle, d'une richesse de couleurs et de majesté qui électrise le peuple, éternel spectateur de ces mises en scène fastueuses – qu'il paie !

Les princesses sont restées sur leur char, un peu en avant de l'estrade.

La colline étincelle d'or, d'acier, de broderies, de joyaux… et sur toute cette magnificence, le gibet projette son ombre monstrueuse…

Le gibet ! Colonne de maçonnerie supportant seize piliers titanesques, lesquels, à leur tour, supportent trois étages d'énormes poutres d'où pendent des chaînes.

Cela formait un enchevêtrement fantastique où plus de cent condamnés pouvaient à la fois se balancer dans l'espace : cela apparaissait comme un effroyable rêve, et Enguerrand de Marigny souriait devant ce rêve réalisé en pierres de taille et en fer. Il souriait en dénombrant les fils de cette toile d'araignée géante.

Et Charles de Valois suivait d'un œil d'envie les évolutions du premier ministre courbé devant le roi. Charles de Valois étouffait de rage devant ce nouveau triomphe de son rival.

« Voilà, Sire, disait Enguerrand de Marigny, ce que j'ai fait pour la gloire et la sûreté de votre illustre père. Je ne veux pas

qu'il en coûte un denier à l'État. Tout cela, ajouta-t-il avec un geste large, sera payé sur ma modeste fortune. Ce que je voulais offrir au père, je le donne au fils, trop heureux si mon roi est satisfait de mon zèle !

– Merci Dieu ! cria Louis X, vous êtes un bon serviteur et ce gibet est vraiment magnifique. »

Un murmure d'admiration, alors, salua Marigny, qui, d'un regard, écrasa Valois.

Celui-ci grinça des dents et essuya la sueur que la haine faisait perler à son front.

À ce moment, un homme qui était parvenu à se hisser sur l'estrade se glissa jusqu'au comte de Valois et le toucha au bras. Puis il entrouvrit son manteau et, sous ce manteau, lui montra un objet… un coffret qu'il entrouvrit !… Puis à son oreille, il murmura quelques paroles…

Et Valois, alors, ayant saisi le coffret, se redressa de toute sa hauteur, une joie épouvantable flamboyant dans le coup d'œil qu'à son tour il darda sur Marigny… et il gronda :

« Enfin !… Je t'écrase !… Je te tiens !… »

Dans cette minute, le prévôt de Paris, voyant que le roi commençait à s'ennuyer et s'agitait dans son fauteuil, fit signe au bourreau d'en finir avec celui qu'on devait pendre.

Capeluche, maître des hautes œuvres, s'approcha du condamné.

À cet instant suprême, le malheureux leva une dernière fois les yeux vers Valois, et celui-ci recula, blême, tremblant…

« Je veux parler ! » cria le condamné d'une voix forte.

Valois chancela…

Mais dans cette seconde où tous se taisaient pour entendre ce que le patient avait à dire, soudain, par trois fois, le cor retentit, impérieusement.

Tous, roi, reine, princesses, seigneurs, gardes, bourreau, tous

se tournèrent, du côté par où venait cet appel, et chacun vit un groupe d'une vingtaine de cavaliers, à la tête desquels se trouvaient trois jeunes hommes de fière mine.

« Par Notre-Dame ! vociféra Louis X en se levant, pâle de fureur, qui donc ose nous appeler du cor ?

– Moi ! dit une voix éclatante.

– Toi ! Et qui donc es-tu ?

– Quelqu'un qui demande justice ! Justice contre Enguerrand de Marigny ! »

À ces mots, une sourde rumeur monta des profondeurs de la foule, rumeur de haine, explosion des désespoirs de tout un peuple.

« Oui, Sire ! Justice ! Justice !

– Sire, murmura Valois à l'oreille de son neveu, écoutez la voix du peuple, car c'est la voix de Dieu. »

Et le comte se recula, tandis que Marigny, livide, contemplait les audacieux cavaliers comme il eût contemplé des spectres.

« Voyons, jusqu'où ira leur insolence, dit Louis X. Ton nom ! ajouta-t-il, rudement.

– Jean Buridan !... Parlez, Gautier d'Aulnay ! Parlez, Philippe d'Aulnay !

– Moi, Gautier d'Aulnay, prononça le cavalier placé à droite de Buridan, devant Dieu et devant le roi, j'accuse Enguerrand de Marigny d'avoir fait mourir mon père et ma mère, et je déclare que si on ne me fait justice, je me la ferai moi-même !

– J'atteste ! cria Buridan.

– Moi, Philippe d'Aulnay, continua le cavalier placé à gauche de Buridan, devant Dieu et devant le roi, j'accuse Enguerrand de Marigny d'avoir voulu nous tuer, mon frère et moi, de nous avoir dépouillés de nos biens par fraude et félonie, et je déclare que si on ne me fait justice, je me la ferai moi-

même !

– J'atteste ! » cria Buridan.

Et tout aussitôt, dans le silence de stupeur qui pesait sur cette scène :

« Moi, Jean Buridan, devant le peuple de Paris ici présent, j'accuse Enguerrand de Marigny d'avoir opprimé le royaume, d'avoir édifié sa fortune sur la misère publique, d'avoir versé le sang innocent, d'avoir fait plus d'orphelins que n'en peut faire une guerre. Et comme il est voué à l'exécration des hommes, je dis qu'il mérite d'être le premier pendu à ce monument d'infamie et de mort dont il menace Paris. Et comme je prétends faire justice, j'assigne Enguerrand de Marigny en un combat loyal dans le délai de huit jours, dans le Pré-aux-Clercs. Afin qu'il n'en ignore, je lui jette ici mon gant ! »

Buridan se haussa sur ses étriers. Il eut un geste violent. Et le gant lancé alla tomber sur l'estrade royale, en même temps qu'une tempête de cris, d'acclamations et de menaces se déchaînait sur le Montfaucon.

« Sire, sire, rugissait Marigny, laisserez-vous donc insulter le serviteur de votre père, le vôtre !…

– Non, de par tous les diables ! Gardes ! Holà ! Mon capitaine des gardes !… »

Des archers déjà s'élançaient…

À ce moment, une clameur d'épouvante jaillit de toutes les poitrines.

Exaspérés par les vociférations et le choc des armures, pris de folie, les quatre chevaux attelés au char des princesses et de la reine se lançaient dans un galop éperdu, furieux, droit devant eux, renversant, écrasant ceux qui essayaient de les arrêter !

Dans un nuage de poussière, on vit le char cahoté, ballotté, descendre la colline avec une vitesse vertigineuse. On vit le roi, affolé, verser de grosses larmes et on l'entendait crier, les bras au ciel :

« Madame la Vierge, si vous sauvez la reine, je fais vœu de pendre cent hérétiques à ces fourches durant la première année de mon règne !… »

Dans cette minute de désarroi, de désespoir et de terreur, Capeluche, le bourreau, qui, un instant, avait tenté de se jeter au-devant du char, revint au pied du gibet pour surveiller le condamné.

Mais alors, Capeluche poussa un cri terrible :

Le condamné n'était plus là !…

Le condamné s'était sauvé !…

Le char filait à cette allure folle qu'ont les chevaux emballés. Marguerite, Jeanne et Blanche, la reine et les princesses, les trois sœurs, se tenaient enlacées comme pour mourir ensemble, et elles avaient des regards farouches qui défiaient la mort…

« Le char va droit aux fossés ! dit Jeanne avec un calme étrange.

– Nous sommes perdues ! ajouta Blanche.

– Mourir ! gronda Marguerite. Quel dommage, quand la vie est si belle ! »

À cette seconde, elles tressaillirent, haletantes d'espoir, fascinées par le spectacle qui s'offrait à elles, oubliant jusqu'au danger de mort pour suivre la manœuvre inouïe qui s'exécutait sous leurs yeux.

Devançant les nombreux chevaliers qui s'étaient élancés en vain, trop pesamment armés qu'ils étaient, un cavalier lancé en une fulgurante ruée venait d'atteindre le char, et galopait côte à côte avec le cheval de droite… le cheval conducteur…

Cela dura un éclair…

Puis elles virent cet homme se pencher, saisir la crinière du conducteur… il y eut un bond : et soudain, abandonnant sa selle par la plus hardie et la plus périlleuse des manœuvres, l'homme se trouva enfourché sur le cheval conducteur du

char…

Presque aussitôt, il y eut une lueur d'acier, puis un hennissement terrible… Le cheval de gauche, frappé en plein poitrail, tombait sur ses genoux ; les trois autres, enrayés, s'abattaient… et les princesses, miraculeusement sauvées, calmes, froides, immobiles à leur place sur le char, répondaient par un sourire étrange au cavalier… à Jean Buridan, qui, ayant sauté à terre, les talons joints, la main sur la garde de sa rapière, comme à la parade, les saluait…

De toutes parts, on accourait… les cris de joie retentissaient…

Buridan avait disparu…

Dans ces quelques secondes où elles se trouvèrent seules, la reine et les deux princesses rapprochant leurs têtes l'une de l'autre, se parlant à l'oreille, échangeant des regards de feu, se dirent des choses mystérieuses, des choses formidables sans doute, car lorsqu'elles se redressèrent, elles étaient palpitantes et livides… elles qui avaient à peine un peu pâli devant la mort…

Le premier de tous, un cavalier à mine basanée, au regard narquois, atteignit le char immobile.

La reine regarda derrière elle, et voyant qu'elle avait le temps de parler, consulta une dernière fois ses sœurs d'un coup d'œil.

« Oui, répondirent-elles des yeux.

– Stragildo ! » fit la reine Marguerite.

Le cavalier s'approcha, se pencha, un ironique sourire au coin des lèvres.

D'une voix basse, haletante, saccadée, la reine demanda :

« Tu connais les deux gentilshommes qui ont accusé Marigny ?

– Philippe et Gautier d'Aulnay ? Oui, Majesté !

– Stragildo, tu connais le jeune homme qui a provoqué Marigny ?

– Et qui vient de sauver Votre Majesté ?

– Oui, le connais-tu ? dit la reine avec un tressaillement.

– Jean Buridan ? Je le connais, Majesté.

– Stragildo, murmura la reine, je veux parler à ces trois cavaliers. Cherche-les, trouve-les, amène-les-moi !

– Quand ?

– Ce soir ! »

À ce moment, de nombreux chevaliers arrivaient, entouraient le char à demi brisé, agitaient leurs écharpes et poussaient de frénétiques vivats…

« Sauvées, elles sont sauvées !

– Vivent les princesses ! Vive la reine ! »

Stragildo se pencha davantage, son sourire satanique se fit plus narquois, et il murmura ce seul mot :

« Où ?… »

Et tandis qu'elle saluait de la main la foule accourue, tandis qu'elle remerciait du sourire, d'une voix plus sourde, Marguerite de Bourgogne répondit :

« À la Tour de Nesle !… »

IV

LE PÈRE DE MYRTILLE

Les ombres du soir enveloppaient la Courtille-aux-Roses. Aux environs, tout était solitude et silence. Dans la nuit tombante, la masse confuse du Temple apparaissait plus redoutable et sa silhouette semblait figurer quelque monstre à l'affût.

Accoudée à l'appui d'une fenêtre, Myrtille, le cœur battant, examinait la route par où devait arriver son père ; mais parfois, malgré elle, ses yeux se levaient sur la sombre forteresse, et alors elle frissonnait.

« Gillonne, murmura-t-elle, il faudra que mon père cherche un autre logis, la vue de ce manoir me glace d'effroi…

– Des idées de petite fille ! dit Gillonne en grimaçant un sourire. Pourtant, vous ne devriez avoir aucune inquiétude. N'avez-vous pas su, tout à l'heure, que non seulement votre cher Buridan est hors de tout péril, mais encore qu'il a sauvé la reine… ce qui lui vaudra quelque magnifique récompense du roi ?

– C'est vrai ! fit Myrtille, pensive. Il a sauvé la reine !… Gillonne… est-il vrai que la reine… soit aussi belle qu'on le dit ?

– Si belle que tous les seigneurs de la cour, et même beaucoup de bourgeois par la ville, en sont épris à se damner. Mais la reine est plus sage encore que belle. Et puis, qui donc oserait se déclarer amoureux de l'épouse du roi ?

– Cette forteresse me fait peur ! dit Myrtille en refermant le

châssis de la fenêtre.

– En effet… vous voici toute pâle… vous avez des larmes plein vos yeux… Allons, que craignez-vous, enfant ? Ne suis-je pas là, moi, pour vous protéger ? Et puis, maître Claude Lescot va arriver…

– Oui… murmura fiévreusement la jeune fille. Et je lui demanderai de m'emmener d'ici dès demain… Jamais le manoir du Temple ne m'a produit pareille impression. Mais, ajouta-t-elle en secouant sa tête charmante, dis-moi, Gillonne, ne penses-tu pas que mon père acceptera Buridan pour mon époux ?…

– Sans doute ! fit la vieille. Où trouverait-on un cavalier plus accompli et de meilleure grâce, et plus brave et plus… mais vous allez savoir à quoi vous en tenir, car voici maître Claude Lescot.

– Enfin ! » s'écria Myrtille.

Et elle courut se jeter dans les bras de son père qui, en effet, venait d'ouvrir la porte et s'avançait rapidement. Il étreignit la jeune fille sur sa poitrine, déposa un long baiser sur son front virginal, et murmura d'une voix tremblante :

« Laisse-moi te voir… toujours aussi jolie ! plus jolie devrais-je dire ?… Chère enfant ! Depuis plus d'un mois que je n'ai pu venir, combien j'ai pensé à toi !… Et toi ? As-tu un peu pensé à ton père ?…

– Mon bon père ! Comment ne penserais-je pas à vous, à qui je dois toutes les joies de ma vie… vous qui êtes toute ma famille… puisque je n'ai point connu ma mère ! »

Un nuage passa sur le front de maître Lescot, mais se remettant aussitôt, il se mit à déposer sur une table des cadeaux qu'il avait apportés, de belles écharpes de soie, des bijoux d'or enrichis de pierreries, que Myrtille contemplait et maniait avec une joie naïve.

Maître Claude Lescot, tout en interrogeant Gillonne, tout en

se défaisant de sa toque et de sa cape de riche marchand, contemplait sa fille en souriant, heureux de sa joie.

C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, aux traits durs, aux yeux froids, au front soucieux, à la parole rude et brève, habituée, semblait-il, au commandement.

Cette physionomie, dans ses moments de colère, devait être terrible.

Mais à ce moment elle s'estompait, s'adoucissait d'une profonde tendresse qui brillait dans ses yeux noirs enfoncés dans les orbites sous d'épaisses touffes de sourcils.

Une demi-heure se passa en effusions, en questions et réponses ; puis, tandis que Gillonne dressait la table pour le souper, maître Lescot s'assit dans un grand fauteuil, attira sa fille sur ses genoux et la considéra d'un regard profond.

Myrtille tremblait, rougissait, palpitait, pâlissait… Le moment si terrible et si doux de l'aveu était venu !

« Père, commença-t-elle, avec le secret espoir de renvoyer cet aveu au lendemain, resterez-vous au moins quelques jours, cette fois ?

– Non, mon enfant… au contraire, je ne pourrai même pas passer une journée entière près de toi, comme à ma dernière visite… il faut que dès demain matin je sois parti… je passerai seulement la nuit ici, pour respirer pendant quelques heures le même air que toi… quand le sommeil t'aura gagnée, je te regarderai dormir, et ce sera une douce vision que j'emporterai, ange consolateur, de cette misérable existence tourmentée qui est la mienne…

– Ô mon bon père ! Mais pourquoi ne cesseriez-vous pas votre commerce ? Pourquoi tant de tourments, alors que vous pourriez être si heureux ? N'êtes-vous pas assez riche ?…

– Mon commerce périclite, dit maître Lescot d'une voix sombre, tandis que ses yeux noirs lançaient des flammes. Si je me retirais maintenant, ce serait une défaite, une ruine, un aveu

d'impuissance, et je ne veux pas !… Malheur ! oh ! malheur à ceux qui m'ont conduit au bord de l'abîme !… je leur montrerai, je leur prouverai… »

Claude Lescot s'interrompit par un geste violent.

Mais presque aussitôt, secouant sa tête comme pour chasser des idées effrayantes, il ramena ses yeux sur sa fille tremblante et se prit à sourire avec une ineffable tendresse.

« Je suis fou, dit-il, fou de te troubler ainsi ! Oublie ce que je viens de dire, ma Myrtille chérie… tout s'arrangera bientôt ; oui, bientôt, je l'espère, je pourrai vivre toujours près de toi… Alors, mon enfant, je veux, oh ! je veux de toutes mes forces que tu sois heureuse… Parmi les plus riches, parmi les meilleurs, parmi les plus nobles même, je te choisirai un époux… ne rougis pas… te voilà en âge d'être mariée… et tiens, je connais un jeune homme qui… »

Myrtille était devenue très pâle.

Elle cacha sa tête sur la poitrine de son père, jeta ses bras autour de son cou, et comme l'aveu, tout d'un coup, montait à ses lèvres, elle balbutia :

« Père, mon bon et digne père, écoutez-moi ! J'ai à vous demander pardon de vous avoir désobéi… »

Maître Lescot se leva brusquement, entraîna Myrtille près du grand flambeau de cire qui brûlait dans une torchère d'argent, écarta rudement les mains dont elle se couvrait le visage, la fixa un instant et, d'une voix basse, gronda :

« Quelqu'un est venu ici !…

– Oui ! fit Myrtille dans un souffle.

– Quelqu'un qui t'a parlé !… Que tu as revu !… qui a profité de mon absence pour t'entretenir !… Quelqu'un que tu aimes !…

– Oui ! » répéta Myrtille.

Maître Lescot baissa la tête, et avec une indicible amertume

murmura :

« Cela devait arriver !... Encore un de mes rêves qui s'évanouit !... Mais je ne puis t'en vouloir, Myrtille. Je voulais moi-même te choisir un époux digne de toi... Mais à Dieu ne plaise que je contrarie le vœu de ton cœur. J'aimerais mieux mourir que te voir pleurer par ma faute. Mon rêve, je le brise. La parole que j'ai donnée, je la reprendrai... »

Myrtille éclata en sanglots, car au visage désespéré de son père, à sa parole tremblante, elle comprenait qu'en cette minute il accomplissait un immense sacrifice...

« Mon père, mon cher et vénéré père, dit-elle, que Dieu, la Vierge et les anges vous bénissent pour la preuve d'affection que vous me donnez en ce moment ! Car si je ne pouvais être à celui que mon cœur a choisi, j'en mourrais...

– Oui, je le vois, je le sens, tu aimes à jamais cet inconnu... Eh bien, soit ! dit maître Lescot avec un profond soupir. Et qu'importe, après tout, s'il est digne de toi !

– Certes, mon père ! Et sans vous connaître, il vous aime ! Vous l'aimerez aussi dès que vous l'aurez vu. Il est si bon, tendre, et puis gai comme un enfant... s'il est noble, je ne saurais le dire, mais il porte fièrement l'épée, et il a des pensées dignes du plus fier gentilhomme ! Que de fois il a souhaité vous voir ! Que de fois il vous a cherché ! »

Maître Lescot, peu à peu, devant le bonheur de sa fille, reprenait son sourire de tendresse.

Le sacrifice de ses rêves accompli, il ne songeait plus qu'à la joie de cette enfant adorée.

Et, d'ailleurs, il était bien sûr que Myrtille, avec sa nature fière, délicate, son sens profond de la beauté et de la générosité, ne pouvait pas avoir choisi un homme indigne.

À chacune de ces paroles, il voyait clairement que cet amour profond et absolu était innocent, et que l'inconnu avait respecté la candeur de sa fille... et déjà, dans son cœur, il se mettait à

aimer cet inconnu.

Myrtille, délirante de bonheur, le couvrait de caresses et de baisers.

Et maintenant, laissant déborder son amour, elle parlait de l'aimé, le décrivait cent fois, citait ses moindres paroles, racontait comment, pour la première fois, ils s'étaient vus et comment elle l'avait aimé…

« Très bien ! dit enfin maître Lescot avec un sourire radieux, mais cette perle des amoureux, ce phénix, ce gentilhomme enfin, car, d'après tes descriptions, il ne peut être que gentilhomme, et des plus fiers, ton fiancé, dis-je, tu n'as oublié qu'une chose, c'est de me dire son nom… »

Myrtille éclata de rire en frappant ses mains l'une contre l'autre…

« Il s'appelle Jean Buridan, dit-elle.

– Qu'as-tu dit ? hurla maître Lescot, devenu soudain livide.

– Père, bégaya Myrtille, épouvantée, j'ai dit : Jean Buridan, le nom de mon fiancé…

– Malheureuse ! » tonna Claude Lescot, en repoussant violemment sa fille.

Et tandis que Myrtille, défaillante de terreur, allait tomber dans un fauteuil, lui, les traits convulsés par une sorte d'effroyable haine, les poings levés au ciel dans un geste de menace et de défi, la parole saccadée, rauque, terrible, rugissait :

« Jean Buridan ! C'est Jean Buridan que tu aimes !… »

Un éclat de rire atroce éclata sur ses lèvres blanchies.

« Père ! Père ! sanglota Myrtille, affolée d'épouvante et d'angoisse, quel vertige vous saisit ? Par pitié, revenez à vous. Oh ! vous me faites mourir !… »

Il s'était approché d'elle, lui avait saisi les deux poignets, et, penché sur sa fille, la figure flamboyante, la voix brisée par les

sanglots ou par un paroxysme de fureur, il grondait :

« Ah ! c'est Jean Buridan que tu aimes ! Dis ! C'est bien Jean Buridan ! Malheureuse ! Ah ! oui, malheureuse ! Sais-tu ce que c'est que Jean Buridan ? Sais-tu qui est cet homme que tu aimes ? Dis ! Le sais-tu ?… Non, tu ne le sais pas !… Je le sais, moi ! et je vais te le dire !… »

À ce moment, trois coups violents retentirent à la porte extérieure de l'enclos ; sans doute ces coups étaient frappés d'une façon spéciale que reconnut maître Lescot, car il eut un tressaillement qui l'agita tout entier, et s'élança lui-même pour aller ouvrir.

Pantelante de terreur et de désespoir, Myrtille perdit connaissance en murmurant :

« Ô mon cher Buridan !… »

Maître Lescot, d'un bond, avait franchi la Courtille.

La porte ouverte, il vit un homme à cheval qui tenait en main une deuxième monture.

« Toi ici, Tristan ! gronda Claude Lescot avec une sombre inquiétude. Que se passe-t-il ? »

L'homme se pencha jusqu'à l'oreille du riche marchand de tapisseries flamandes et lui murmura quelques mots rapides qui le firent frissonner.

« Je vous ai amené un cheval, ajouta cet homme en terminant.

– C'est bien, dit Claude Lescot ; attends-moi !… » Dans la salle où il s'élança, il ne fit aucune attention à sa fille évanouie, mais, saisissant par le bras la vieille gouvernante qui s'empressait autour de Myrtille :

« Gillonne, fit-il d'une voix terriblement froide, écoute-moi. Je t'avais confié ma fille. Grâce à ta négligence, un malheur me frappe, plus affreux que tous les malheurs : ma fille aime un homme que je tuerai ou qui me tuera. Gillonne, tu mérites la mort…

– Doux Jésus ! Mon bon maître…

– Tais-toi et écoute. Si tu exécutes bien mes ordres, je te pardonnerai…

– Faut-il me jeter au feu ? Faut-il…

– Tais-toi ! Il faut tout simplement tout préparer pour que je puisse emmener ma fille d'ici cette nuit. Je serai de retour dans deux heures. D'ici là, tire les verrous, tends les chaînes, barricade les portes… Si ce Buridan vient, n'ouvre pas ! N'ouvre à personne au monde ! Quand ce serait Dieu qui frappe, n'ouvre pas ! Voilà tout ce que je veux de toi : deux heures de surveillance, et tu es pardonnée ; sinon, la mort !… Que dans deux heures tout soit prêt pour le départ de Myrtille. »

Sans attendre la réponse de la vieille, maître Claude Lescot, certain de l'obéissance passive de Gillonne, bondit jusqu'à la porte, sauta sur le cheval que lui avait amené l'homme et s'élança à toute bride vers le centre de Paris.

Bientôt, il mettait pied à terre devant une sorte de palais où de forteresse, jetait un mot de passe aux sentinelles, franchissait une cour, montait un escalier et traversait précipitamment plusieurs salles magnifiques.

Il arriva enfin devant une haute porte que gardait un huissier.

À la vue de maître Lescot, cet huissier se hâta d'ouvrir la porte et, d'une voix forte, annonça :

« Monsieur le premier ministre Enguerrand de Marigny ! »

V

LE MYSTÉRIEUX RENDEZ-VOUS

Tout près du Louvre s'ouvrait la rue Fromentel, ou Froidmantel, étroit passage où deux cavaliers pouvaient à peine se présenter de front. Car les rues, alors, n'étaient que des ruelles, et les ruelles des boyaux.

Paris n'était pas encore la belle ville qu'elle devait devenir plus tard sous François Ier et qui ne devait s'épanouir en plein qu'à partir d'Henri IV.

À l'époque reculée où régnait le roi Louis le Hutin, Paris était un inextricable fouillis de voies tortueuses, capricieuses, biscornues, titubantes, les maisons plantées chacune à sa guise, de côté, de travers, en long ou en large, celle-ci bouchant tout à coup la rue, celle-là se renfrognant au contraire, lacis impénétrable avec, comme points de repères, les églises, les hôtels seigneuriaux, les piloris et les gibets, assemblage informe de maisons bancales ou boiteuses s'appuyant cahin-caha les unes sur les autres, s'enjambant ou se soutenant, étages se surplombant, toitures aiguës, se touchant d'un bord à l'autre de la rue et dansant dans les airs une ronde folle, pignons à croisillons de bois, petites fenêtres à vitraux enchâssés dans les filets de plomb et placées au hasard, un défi général à la bonne règle, un reniement universel de l'alignement, l'exubérance de la fantaisie, une indépendance échevelée à laquelle tôt ou tard la police et l'art coalisés devaient mettre bon ordre : car l'indépendance est aussi dangereuse dans l'apparence d'une ville que dans l'esprit d'un peuple. Et il faut dire qu'il y avait alors autant d'indépendance que les mœurs en pouvaient

supposer. La foule parlait au roi comme sûrement elle n'oserait parler aujourd'hui à un brigadier de sergents de ville. En revanche, la société étant en état de guerre perpétuelle, on vous pendait pour des crimes qui aujourd'hui feraient sourire le brigadier. Et nul ne s'en étonnait, pas plus qu'on ne s'étonne d'un coup de fusil à la guerre. On s'attaquait et on se défendait, du haut en bas de l'échelle sociale, voilà tout.

Pour en revenir à la rue Froidmantel, c'était donc une rue ou plutôt une ruelle sombre entre les toits de laquelle le soleil trouvait à peine place pour risquer un coup d'œil sur la chaussée bourbeuse où coulait un ruisseau, lequel recevait les immondices ménagères, lesquelles attendaient d'être balayées par le grand et unique balayeur public de ce temps : l'orage.

Vers le milieu de la rue, il y avait un enclos au fond duquel s'élevait un vaste et solide bâtiment. Cet enclos était bordé de hautes et solides murailles que, par surcroît de précautions, couronnait une grille de fer en épais barreaux entre-croisés et haute elle-même d'une dizaine de pieds.

De ce bâtiment, et parfois de la cour de l'enclos, s'élevaient de temps à autre des rugissements effrayants. L'été surtout, aux jours où l'air se chargeait d'électricité, ces voix étranges formaient un formidable concert qui portait l'alarme dans tout le voisinage…

Ce bâtiment, c'était le logis des lions de Sa Majesté !

Ce bâtiment, c'était une ménagerie contenant une douzaine de superbes fauves que le roi entretenait et qu'il prenait plaisir à visiter en compagnie de la reine, laquelle aimait fort à contempler de près ces hôtes redoutables.

Or, sur la gauche de l'enclos aux lions, se dressait un antique hôtel qui devait remonter pour le moins à saint Louis, hôtel abandonné en apparence, avec son fossé comblé, ses murs d'enceinte démolis par le temps, ses fenêtres fermées de mémoire de voisins, un hôtel qui avait dû être fort riche et dans lequel nous introduisons le lecteur, le soir même de ce jour où, sur la route de Montfaucon, Jean Buridan, Philippe et Gautier

d'Aulnay avaient insulté et provoqué Enguerrand de Marigny.

C'est là, dans une pièce bien conservée donnant sur l'enclos aux lions, autour d'une table qui supportait divers flacons et trois gobelets d'argent, c'est là que nous retrouvons ces trois dignes compagnons que nous demandons la permission de présenter, en engageant notre formelle parole de faire aussi brève que possible cette indispensable présentation.

Buridan était mince et même maigre, mais bien fait de sa personne. Son œil gris, plus astucieux que rêveur ou tendre, sa mine hardie et parfois provocante, son sourire peu bienveillant et plutôt railleur, sa parole mordante et son geste cinglant eussent fait de lui le type du coureur de rues, à cette époque où batailleurs et chercheurs d'aventures pullulaient, mais cet ensemble était corrigé par la finesse du visage et par une certaine dignité inconsciente des attitudes. Il portait fièrement l'épée, et peut-être n'en avait-il pas le droit, vu les récentes prescriptions royales qui enjoignaient, sous peine de mort, à tous les bourgeois, écoliers et manants de sortir sans armes, et permettaient aux seuls gentilshommes le port de la dague ou de la rapière. Mais ce droit, s'il ne l'avait pas, il l'avait pris, voilà tout. Il était toujours vêtu avec beaucoup de soin, bien qu'il fût évident que ses costumes étaient achetés au rabais dans les friperies. Voilà Buridan au physique ; quant au moral, nous le verrons à l'œuvre.

Philippe d'Aulnay pouvait avoir vingt-six ans. C'était un jeune homme aux yeux doux et profonds, d'une beauté de visage très pure, d'une parfaite distinction de manières. Il y avait en lui cette sorte de mélancolie qu'on remarque chez les êtres aux sensations violentes et presque morbides, car il semblait être d'une vibrante sensibilité ; il était de taille moyenne, admirablement proportionné, d'une exquise élégance de gestes, de tenue et de parole.

Moins âgé de deux ans que son frère, plus grand, plus fort que lui, Gautier faisait avec Philippe un contraste frappant. Débraillé, vêtu à la diable, grand coureur de femmes, pilier de

cabarets mal famés ; de geste violent, de parole abondante et quelque peu hâbleur ; la figure joyeuse, les joues rouges, la moustache conquérante, toujours prêt à en découdre, on le voyait passer, les épaules roulantes, une immense rapière en travers des mollets, bousculant le bourgeois qui ne se rangeait pas assez vite, glissant aux jolies filles des compliments qui les faisaient rougir et s'enfuir, puis finissant par s'engouffrer dans quelque taverne où il mettait tout sens dessus dessous pour une demi-pinte d'hypocras, jurant, sacrant, ne parlant que de capilotades d'oreilles, de crânes pourfendus et de poitrines percées comme des écumoires : au demeurant, jusqu'à l'heure où nous faisons la connaissance du terrible Gautier, il n'avait encore coupé que les oreilles des têtes de porcs qu'il allait manger à l'auberge de la Fleur de Lys en Grève et dont il raffolait.

Ce trio étant ainsi campé, ou à peu près, nous pouvons nous hasarder dans cette honorable société destinée à jouer un rôle actif dans ce récit.

« Tête et ventre ! criait Gautier avec un rire qui congestionnait sa face, rien que pour revoir la vilaine figure que faisait Marigny, je risquerais volontiers la hart ou la hache !

– Pourquoi pas d'être ébouillanté dans une chaudière sur la place du marché aux pourceaux ! fit Buridan qui semblait de méchante humeur. C'est très joli ce que nous avons fait là, mes braves amis ; devant la cour et le peuple de Paris, nous avons un peu dit ses vérités à ce pendeur, à ce suceur de sang, à ce pillard, à ce tueur de pauvres gens, à ce faussaire de la monnaie publique, à ce… mais la liste des crimes serait trop longue. Donc, nous avons provoqué Marigny, et cela nous donne une crâne allure qui ne me déplaît pas, mais…

– Regretteriez-vous votre belle vaillance de ce matin ? fit doucement Philippe d'Aulnay.

– Oh ! cher ami, ce n'est pas à moi que vous croyez parler. Je ne regrette rien. Si c'était à refaire, j'irais de nouveau avec vous. N'empêche que c'est vraiment dommage de se dire que

trois gaillards comme nous, beaux et bien faits, ne demandant qu'à vivre, vont porter leur tête sur l'échafaud !

– Bah ! fit Gautier, Marigny n'osera pas. Tout Paris se lèverait pour nous défendre. Buridan, nous n'irons pas à l'échafaud, et nos têtes resteront sur nos épaules.

– À moins que nous ne soyons pendus, ou roués, ou écorchés vifs, ou brûlés en Grève, ou soumis à la question jusqu'à ce que mort s'ensuive, et toutes ces manières de trépasser ne sont rien encore à côté des mille autres moyens dont dispose Marigny.

– Où voulez-vous en venir, Buridan ? dit Philippe.

– À ceci, que Marigny nous a sûrement condamnés comme nous l'avons condamné, et que, maintenant, il s'agit de nous défendre… Nous avons attaqué, la riposte sera terrible ; nous avons attaqué à visage découvert, en plein jour ; c'est la nuit, traîtreusement, que viendra cette riposte… nous sommes engagés dans une guerre où il ne sera point fait de quartier.

– Ah ! Buridan, qu'importe ce que peut tenter Marigny ! Nous lui avons dit ce que nous avions sur le cœur. Loyalement, nous l'avons prévenu de notre intention de nous faire justice. Nous lui avons offert le combat… Pour moi, depuis ce matin, je me sens plus léger. Et vous surtout, vous devriez être heureux… vous dont j'envie la chance… vous qui l'avez sauvée… qui lui avez parlé… qui l'avez vue de près…

– Qui ça ? fit Buridan.

– La reine ! répondit sourdement Philippe d'Aulnay, tandis qu'une pâleur s'étendait sur son visage.

– Au fait ! dit Gautier en remplissant son gobelet, la reine nous doit protection, puisque nous l'avons sauvée ! Je dis nous, car Buridan, c'est nous, et nous, c'est Buridan ; il est impossible que Madame Marguerite ignore ce détail. »

Buridan saisit une main de Philippe d'Aulnay.

« Ainsi, dit-il, cette malheureuse passion vous tient toujours au cœur ?…

– Toujours ! Buridan ! dites qu'elle s'est développée au point de faire de moi le plus misérable des hommes ! répondit Philippe en étouffant un sanglot.

– Bois ! fit Gautier d'un ton conciliant. Moi, quand je m'aperçois que je suis amoureux, je bois jusqu'à ce que je roule sous la table, et à mon réveil, plus rien, guéri. Tu vois comme c'est simple. »

Philippe repoussa le gobelet que lui tendait son frère, puis le saisit avec une sorte de rage, le vida d'un trait pour le remplir et le vider encore, comme s'il eût espéré, en effet, noyer son désespoir.

« Tête et ventre ! cria Gautier émerveillé.

– Buridan, continua Philippe en serrant convulsivement la main du jeune homme, vous avez dit passion malheureuse, et c'est vrai, car j'en mourrai. Lorsque j'y pense, lorsque je songe que je suis assez insensé pour aimer la reine de France, il y a des moments où j'ai envie de me briser la tête contre un mur, ou de me fouiller le cœur avec une dague pour essayer d'en arracher cette prodigieuse souffrance qu'est mon amour ! Savez-vous, Buridan, savez-vous que pour un sourire d'elle je me ferais tuer ! Savez-vous, oh ! savez-vous que si elle me commandait de pardonner au meurtrier de mon père et de ma mère, j'oublierais père et mère, et je me mettrais à aimer Marigny ! Savez-vous que ce matin, pour avoir quelque chose d'elle, j'ai franchi le cordon des gardes qu'on avait mis autour de son char brisé, après son départ, et que j'ai volé cette écharpe oubliée sur les coussins, cette écharpe que j'ai là sur la poitrine et qui me brûle le cœur ! Savez-vous que son image adorée me suit partout et toujours, que je veille ou que je rêve, et que je me sens peu à peu mourir parce que je sais que cette image, c'est tout ce que j'aurai jamais d'elle !… »

Philippe d'Aulnay se couvrit les yeux de sa main et laissa éclater ses sanglots.

« Par la tête ! Par le ventre ! rugit Gautier, je vais pleurer comme un veau, moi ! Eh ! que diable ! veux-tu que j'aille te la

chercher, ta Marguerite ? Je cours au Louvre, je la saisis et je te l'amène !… Et, d'ailleurs, je ne vois pas ce qu'il y a de si terrible à être amoureux !… Moi aussi, je suis amoureux !

– Depuis combien de minutes ? fit Buridan.

– Il y a, ma foi, quelques heures : depuis ce matin.

– Et de qui êtes-vous amoureux, mon digne Gautier ?

– Des princesses Blanche et Jeanne, dit Gautier sans sourciller.

– Des deux à la fois ?…

– Mais oui. Pourquoi pas, puisque les donzelles sont également jolies ? Et puis, mon frère aimant une reine, je ne puis moins faire que d'aimer deux princesses pour établir la balance. »

Buridan approuva d'un signe de tête cette arithmétique amoureuse.

À ce moment, des rugissements montèrent de la cour de l'enclos voisin, et on entendit une voix d'homme qui hurlait :

« La paix, Brutus ! La paix, Néron ! Ou gare à la fourche !

– Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Buridan.

– Ça, dit Gautier, ce sont les lions de la reine qui plaisantent, et leur gardien, le digne Stragildo, qui gourmande. Dieu me damne si je n'aime mieux la voix des fauves que celle de l'homme !…

– Buridan, dit Philippe, vous avez entendu rugir le lion. Eh bien, figurez-vous que c'est la voix de mon amour dans mon cœur. Ces bêtes sauvages, Buridan, je les envie, je les trouve plus heureuses que moi ! Car elle vient les voir, elle les caresse de son regard, elle leur parle doucement… Et moi, alors caché derrière cette fenêtre, je pleure de n'être qu'un homme…

– Un homme ! fit Buridan. Oui, tâchez d'être un homme, Philippe ! Je sais ce que c'est que d'aimer. Et moi aussi, si celle que j'aime ne pouvait être à moi, il me semble que je serais

bien malheureux. Mais il me semble aussi que je n'oublierais pas pour cela le danger que courent mes amis.

– Vous avez raison ! s'écria fiévreusement Philippe. J'oublie que depuis ce matin nous sommes liés par une destinée commune, et que je me dois à vous… Pardonnez-moi, ami… Nous avons entrepris une lutte terrible, et avant même de songer à la mort, il faut vaincre !

– Vous voilà comme je vous aime, vaillant, prêt à faire face au péril, capable de vous mesurer avec un Marigny !… Voici donc ce que je prépare : il est sûr que Marigny ne viendra pas au Pré-aux-Clercs, mais il est non moins sûr qu'il y enverra un nombre respectable de sbires et d'archers pour nous arrêter. Car il sait bien que nous irons, nous ! Eh bien, tenez-vous prêts, car je n'ai pas envie d'aller moisir au Châtelet ou au Temple et je prépare une défense dont il sera parlé, je vous jure !

– Par la sambleu ! rugit Gautier enthousiasmé.

– Ce soir même, j'ai rendez-vous avec quelques beaux garçons. Nous irons sur le Pré-aux-Clercs, escortés par des gens capables de faire trembler le roi dans son Louvre !

– Ah ! ah ! s'écria Gautier en assenant un coup de poing à la table. Il paraît que nous allons en découdre ! Il paraît que nous allons un peu frotter messieurs du guet ! Tête et ventre ! Je ne suis pas content si je n'en occis une vingtaine à moi tout seul, et si je n'emporte leurs vingt paires d'oreilles pour les faire manger à leurs camarades survivants !…

– Adieu donc ! fit Buridan qui se leva. Si nous avons étonné Paris par notre provocation, nous l'étonnerons davantage lorsque nous nous rendrons sur le Pré-aux-Clercs. Mais, d'ici là, pas d'imprudence, pas même pour voir la reine, Philippe, pas même pour admirer les princesses, Gautier ! Si vous sortez, soyez armés jusqu'aux dents. Si vous allez au cabaret, que l'hôte boive d'abord devant vous du vin qu'il verse. Si quelqu'un veut vous aborder dans la rue, dégainez d'abord et causez ensuite. Car le poison et le poignard sont les armes favorites d'Enguerrand de Marigny, et songez que si cet homme pouvait

tuer à distance par la pensée, nous serions foudroyés à l'instant. »

Et Buridan s'étant élancé au-dehors, Gautier, tout frissonnant, se hâta vers la porte pour tendre la chaîne et pousser les verrous.

Mais à cette porte même, à ce moment, on frappa !

Gautier d'Aulnay était aussi brave que son frère et que Buridan. Mais il sentit un rapide frisson courir sur son échine. Après les paroles de Buridan, cette visite imprévue dans cet hôtel abandonné où nul ne savait leur présence le frappait d'une sorte de terreur superstitieuse.

« Qui va là ? gronda-t-il.

– Quelqu'un qui désire parler à messires Philippe et Gautier d'Aulnay pour affaire d'importance.

– Allez au diable ! gronda Gautier.

– Ouvre ! » dit froidement Philippe.

Gautier tira sa dague, puis ouvrit. Un homme était là, masqué, encapuchonné, qui s'inclina profondément avec un respect ironique.

« Comment savez-vous que nous sommes ici ce soir ? demanda Philippe en essayant vainement de dévisager l'homme.

– Qu'importe ! Puisque je vous trouve, c'est l'essentiel !

– Entrez…

– Inutile. Je n'ai que quelques mots à vous dire…

– Parle donc, fusses-tu Satan cherchant à nous attirer en enfer ! » gronda Gautier.

L'homme tressaillit.

« Parlez mon ami », dit Philippe.

L'inconnu, alors, se pencha vers eux et murmura :

« Un terrible danger vous menace, un redoutable ennemi

vous guette. Voulez-vous échapper au danger ? Voulez-vous terrasser l'ennemi ?

– Je devine de quoi et de qui vous parlez. Mais vous, au nom de qui venez-vous ?

– Au nom d'une puissante personne qui, ce matin, vous a vus à Montfaucon et qui hait mortellement celui que vous haïssez. Si vous voulez venger votre père et votre mère assassinés, rendez-vous ce soir à dix heures sur les berges de la Seine et suivez celui qui vous dira : « Marigny » et à qui vous répondrez : « Montfaucon ! »

– Et sur quelle rive de la Seine devrons-nous nous trouver ?

– Au pied de la Tour de Nesle ! »

Sur ces mots, l'inconnu fit une deuxième salutation plus profonde que la première et disparut au fond de l'escalier branlant de l'antique hôtel d'Aulnay, laissant les deux frères stupéfaits.

*

* *

Buridan, après avoir quitté ses amis, s'était engagé dans la rue Froidmantel, se dirigeant vers la Halle.

Mais il n'avait pas fait dix pas, qu'une femme sortant d'une encoignure s'approcha de lui, le toucha au bras et murmura :

« Bonsoir, Jean Buridan ! »

Buridan jeta un rapide regard autour de lui en portant la main à sa dague, mais voyant que la rue était parfaitement paisible et déserte, il ramena ses yeux sur celle qui lui parlait.

Elle était impénétrable, la tête couverte de sa capuche rabattue, et masquée par surcroît.

« Holà ! fit Buridan, es-tu donc sorcière, toi qui sais mon nom ?

– Peut-être ! fit sourdement la femme.

– Bah ! Et que me veux-tu ? Si tu viens m'inviter à quelque sabbat, ce que j'accepterais d'ailleurs, je te prierai de remettre ton invitation à plus tard, car je suis fort pressé…

– Buridan, dit la femme, veux-tu triompher de Marigny ? Veux-tu tenir à ta merci cet ennemi qui ne te pardonnera pas, qui te guette, et qui t'aurait déjà fait saisir si une puissante volonté ne t'avait sauvé… pour aujourd'hui ?

– Triompher de Marigny ! Certes, je le veux !

– Buridan, tu es pauvre et sans avenir assuré. Veux-tu d'un coup gagner la fortune et les honneurs ?

– Voilà qui me conviendrait assez. Tu parles d'or, bonne femme.

– Eh bien, cette puissante personne dont je te parlais t'attend ce soir, à dix heures et demie : trouve-toi à ce moment au rendez-vous, où tu verras quelqu'un qui te dira : « Marigny. » Toi, tu répondras : « Montfaucon. »

– Et où est ce rendez-vous ?

– Au pied de la Tour de Nesle… »

L'inconnue, alors, fit une révérence et, rapide, silencieuse, s'éloigna, pareille à un spectre.

Suivons-la un instant.

Elle pénétra dans le Louvre où les sentinelles la virent passer avec une sorte de respect mêlé de terreur, traversa plusieurs cours, parvint à un escalier dérobé qu'elle monta, et pénétra enfin dans une galerie au fond de laquelle se trouvait un oratoire où, pâle et palpitante, attendait une femme.

« Est-ce fait, Mabel ?… murmura en frissonnant l'habitante de l'oratoire…

– Oui, Majesté !… » répondit celle qui s'appelait Mabel.

La reine Marguerite de Bourgogne, alors, fit un bref signe d'adieu, et majestueuse, calmant d'une main les palpitations de son sein, sortit de l'oratoire.

Mabel la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Alors elle laissa tomber sa capuche, retira son masque, et son visage apparut, glacial, animé seulement par les yeux flamboyants.

Et elle gronda :

« Va, reine insensée ! Fie-toi à moi ! Laisse-toi enlacer dans le filet que je tends autour de toi !… Quand il en sera temps, je n'aurai qu'un mot à dire, un signe à faire pour que ta belle tête tombe sous la hache du bourreau !… Mais il faut que tu souffres d'abord ce que tu m'as fait souffrir ! Puisses-tu bientôt être mère comme je l'ai été… et alors… »

Un sanglot l'interrompit.

Longtemps, elle demeura à la même place, immobile et pensive. Puis, lentement, elle porta ses deux mains à son front flétri.

Et qui se fût alors trouvé près d'elle l'eût entendue qui sanglotait ceci tout bas :

« Ce Buridan s'appelle Jean… Mon petit, lui aussi, s'appelait Jean… »

VI

ENGUERRAND DE MARIGNY

Le père de Myrtille, que nous avons vu quitter précipitamment la Courtille-aux-Roses, était entré dans la grande salle où il venait d'arriver.

Il était entré d'un pas rude, en homme habitué à voir toutes les têtes se courber sur son passage.

Devant le Louvre, il s'était simplement défait du manteau qu'il avait endossé pour aller à la Courtille-aux-Roses, et Tristan, le serviteur qui était venu le chercher, lui avait remis sa lourde épée à forte garde de fer en croix qu'il avait ceinte.

Enguerrand de Marigny se dirigea droit vers un groupe qui occupait le fond de la pièce où il venait de pénétrer.

C'était Louis X, debout, pâle et agité. C'était le comte Charles de Valois, souriant d'un sourire de triomphe. C'était le connétable Gaucher de Châtillon, c'était Geoffroy de Malestroit, c'était le capitaine des gardes, Hugues de Trencavel. C'étaient divers autres seigneurs, tous penchés autour d'une table sur laquelle ils considéraient un coffret en hochant la tête avec une sorte de terreur.

« Sire, dit Enguerrand de Marigny, me voici aux ordres de Votre Majesté.

– Par Notre-Dame ! Il y a plus d'une heure, monsieur, que je vous attends !

– Votre Majesté daignera m'excuser. Je me trouvais loin de mon hôtel. Prévenu par un serviteur que le roi me mandait pour

affaire grave, j'ai tout quitté pour accourir. »

Marigny attendait, la main appuyée sur la garde de son épée de guerre, et jetait un profond regard sur les seigneurs présents. Tous détournèrent la tête, sauf Geoffroy de Malestroit qui le regarda fixement et lui fit un signe imperceptible. À ce signe, Marigny pâlit, mais, les sourcils froncés, il prit une attitude de menace et de défi.

Le roi Louis, que les bourgeois de Paris avaient, le matin, surnommé Hutin, le roi allait et venait, mâchonnant de sourdes imprécations. Sur son passage, il trouva une table chargée de verreries précieuses : d'un violent coup de pied, il envoya rouler table et verreries. Parvenu à la fenêtre, il donna dans les vitraux un formidable coup de poing, les vitraux sautèrent en éclats, la main du roi saigna, et Louis X se mit à sacrer, à rugir des jurons qui eussent ébahi les mariniers de la Seine.

« Par les tripes du diable ! hurla-t-il, par les entrailles maudites de la mère qui me mit au jour ! Y a-t-il au monde un roi plus misérable que moi ! On me veut meurtrir lâchement. On veut que je crève comme quelque charogne au coin de la Grève. »

Il y eut une nouvelle bordée de jurons, suivie de coups de pied assenés aux fauteuils et aux meubles, de coups de poing qui pleuvaient un peu partout.

En quelques minutes, le cabinet royal se trouva dévasté comme s'il eût été envahi par une bande de truands pillards : les sièges renversés, les porcelaines en pièces, les rideaux déchirés…

Calme et grave, Marigny attendait la fin de ce déchaînement de fureur.

Enfin Louis X marcha sur le premier ministre, se croisa les bras et gronda :

« Savez-vous ce qui se passe, monsieur ?

– Sire, dit Marigny, Paris est dans la joie, le royaume est

tranquille, voilà ce qui se passe. Pour le reste, j'ignore s'il y a un reste !

– Vous ignorez ! Vous qui devriez savoir ! Vous ignorez qu'on me veut trucider ! Voilà une heure que je vous le crie ! Venez ! Regardez ! » ajouta Louis X en entraînant Marigny jusqu'à la table sur laquelle se penchaient les témoins de cette scène.

Marigny vit le coffret, et, dans le coffret, comme en un cercueil, une figurine de cire couverte d'un manteau royal, une épingle plantée à l'endroit du cœur.

Le premier ministre prit le simulacre et l'examina attentivement.

« Savez-vous ce que c'est que cela ? cria Louis X.

– Oui, Sire, c'est un misérable sortilège comme en font les sorciers et les sorcières, race maudite dont nous devrons purger Paris et le royaume. Ce sortilège semble avoir été fait contre Votre Majesté. »

Le comte de Valois s'approcha du roi et murmura à son oreille.

« Vous entendez, Sire ?

– Sans doute, fit Marigny qui avait surpris ces paroles. La chose est incontestable. Il faudrait être l'ennemi du roi pour ne pas reconnaître en cette figure un maléfice destiné à faire mourir Sa Majesté… »

Le premier ministre jeta à Valois un mortel regard de défi et ajouta :

« Est-ce que monseigneur le comte, oncle de Sa Majesté, aurait des doutes à cet égard ? »

Valois, à son tour, fixa Marigny et rendit défi pour défi :

« Non seulement je n'ai pas de doutes, mais encore, c'est moi qui, en votre lieu et place, ai prévenu mon cher sire et neveu du détestable complot tramé contre lui par des sorciers ou des

sorcières. »

Marigny grinça des dents. Et déjà il apprêtait quelque foudroyante riposte, lorsque Louis X, posant sa main sur l'épaule du ministre, lui jeta un long regard chargé de soupçons.

Marigny comprit ce soupçon. Et il eut froid jusque dans la moelle des os. Car ce soupçon, s'il ne l'écrasait pas… ce n'était pas seulement la ruine, la déchéance, c'était la mort, le supplice, l'affreuse torture infligée aux régicides !…

« Marigny ! dit Louis X avec une gravité qui fit frémir les témoins de cette scène bien plus que n'avait fait sa colère furieuse, Marigny, consentiriez-vous à jurer que vous ne connaissiez pas l'existence de ce sacrilège ? »

Marigny s'inclina très bas. Puis, se redressant de toute sa hauteur, d'une voix tonnante, il prononça :

« Gentilshommes, seigneurs, ducs et comtes, il est un homme qui cent fois a risqué sa vie et mille fois sa fortune pour le service du glorieux Philippe, père de notre illustre sire ! Cet homme, dans les batailles contre l'ennemi de France, a donné son sang et il n'a pas compté ! Cet homme, aux jours où le roi affolé voyait ses coffres vides, a vendu jusqu'à ses derniers bijoux pour donner de l'or au roi, et il n'a pas compté ! Cet homme a passé des nuits de fièvre à travailler pour que son roi pût dormir tranquille ! Cet homme a délivré son roi des Templiers ! Cet homme a réduit Paris révolté à demander pardon à son roi !… Si Sa Majesté Philippe sortait du tombeau où nous l'avons couché il y a un mois, le roi Philippe le Bel, sachant ce qui se passe et que ce soit en son Louvre, entrerait ici, vous regarderait tous en face et vous crierait ce que je vous crie : « Qui donc ose soupçonner le serviteur de la monarchie ! Qui ose donc demander à Marigny de jurer qu'il est fidèle à son roi !… Que celui-là parle ! Que celui-là jette le masque ! Et par le tonnerre du Ciel, celui-là, ici même, est un homme mort !…

En parlant ainsi, Enguerrand de Marigny avait à demi sorti sa dague, et, majestueux, superbe d'audace et de force,

foudroyait Valois de son regard.

Le comte recula, blême de rage ; un frisson électrique passa parmi les seigneurs présents.

« Par la mort de Dieu ! cria Geoffroy de Malestroit, si on soupçonne ainsi à la cour de France, nous n'avons qu'à briser nos épées et prendre le froc !

– C'est vrai, c'est vrai ! grondèrent les autres. Sire, Enguerrand de Marigny est la colonne du royaume ! »

Mais déjà la violente apostrophe du ministre avait produit son effet sur Louis X et fait évanouir tout soupçon de son esprit.

« Marigny, dit-il, tu dis vrai, tu es insoupçonnable, et voici ma main ! »

Enguerrand de Marigny plia le genou, saisit la main royale et la baisa.

Le comte de Valois eut un sourire qui semblait dire :

« Ce n'est pas fini !… »

« Sire, dit Marigny en se relevant, je vais, dès cette nuit, faire fouiller toutes les maisons suspectes d'abriter sorciers ou sorcières, et demain les coupables seront livrés à la justice.

– C'est inutile ! » dit Valois.

Ce n'était qu'un mot prononcé d'une voix paisible. Et, pourtant, ce mot fit trembler Marigny. Une sorte de terreur se fit jour jusqu'à son âme.

« Inutile ? Pourquoi ? demanda-t-il.

– C'est que, dit Valois, du moment que j'ai pu mettre la main sur le sortilège, le premier ministre du roi doit penser que je connais aussi la sorcière !… Sire, une idée ! Puisque nous tenons une sorcière !… ce sera une belle occasion pour inaugurer le magnifique gibet construit par votre ministre… le gibet de Montfaucon.

– La sorcière ? fit Marigny. C'est donc une femme ?

– Une jeune fille ! » dit Valois, avec un long regard féroce, le regard que peut avoir le chat-tigre quand il s'amuse de sa proie.

Quelque chose comme un de ces pressentiments funèbres qui vous assaillent tout à coup à de certains horribles moments contracta atrocement le cœur de Marigny.

« Une jeune fille ! » bégaya-t-il machinalement.

Et Valois, les yeux sanglants, une écume de triomphe aux coins des lèvres, prononça :

« Une jeune fille qui demeure près du Temple, séjour des damnés sorciers que vous avez fait brûler, Enguerrand de Marigny ! Une jeune fille qui demeure dans un enclos appelé la Courtille-aux-Roses !… Une jeune fille qui s'appelle Myrtille ! »

Enguerrand de Marigny chancela.

Il porta les mains à ses tempes, un sourd gémissement agita ses lèvres livides, et il leva sur son rival des yeux hagards, des yeux affreusement tristes qui demandaient grâce !… Marigny s'avouait vaincu !… Marigny, d'un geste vague de ses mains, eut comme une supplication insensée vers Valois…

Valois, les bras croisés, buvait goutte à goutte la fielleuse et suave liqueur de ce triomphe… Cela n'avait duré qu'un éclair… Et déjà Marigny se remettait. Avec sa foudroyante rapidité de conception, il venait d'échafauder son plan.

Chargé sans aucun doute d'arrêter la sorcière, – il irait prendre sa fille, il fuirait avec elle ! Quant à essayer de la disculper, c'était, dans cet âge sombre de formidables superstitions, une entreprise aussi insensée que d'essayer de faire luire le soleil à minuit, en pleines ténèbres.

Par un effort d'énergie farouche, le père commanda à son cœur de s'apaiser, à ses nerfs de se calmer, à ses muscles de ne pas tressaillir, à son visage de n'exprimer pas même une surprise.

« Eh bien, dit Louis X, qu'en penses-tu, Marigny ?

– Sire, dit le père de Myrtille d'une voix calme et ferme, je

pense qu'à un crime aussi monstrueux, il faut un châtiment d'une promptitude terrible. Quand Satan redresse la tête, il faut que la foudre de Dieu intervienne ! Dans une heure, la sorcière sera arrêtée.

– Et qui l'arrêtera ? dit Louis. Car il faut un rude courage pour entrer chez une sorcière.

– Moi, Sire !… » dit Enguerrand de Marigny. Le roi jeta un regard à Charles de Valois, comme pour lui dire :

« Vous voyez bien que vos soupçons étaient injustes ! »

« Sire ! dit Valois, c'est moi qui ai découvert le sortilège et le complot. Je revendique l'honneur d'arrêter moi-même la sorcière. C'est mon droit. Que si on me faisait cette injustice de me refuser ce droit, la torture même ne pourrait me faire dire où se trouve le deuxième maléfice préparé par la sorcière.

– C'est juste ! cria le roi, épouvanté par cette menace du deuxième maléfice dont dépendait sa vie. C'est trop juste ! Allez, comte de Valois ! »

Marigny demeura foudroyé, se tordant les mains, tantôt se demandant s'il ne ferait pas bien de sauter à la gorge de Valois et de l'étrangler, tantôt se disant qu'il pouvait s'élancer, arriver avant le comte à la Courtille-aux-Roses…

À ce moment, Charles de Valois ajoutait : « Dans deux heures, Sire, je serai de retour et vous rendrai compte de ma mission. D'ici là, je demande que les portes du Louvre soient fermées, que nul ne puisse ni entrer ni sortir, pas même vous, Sire ! Car cela pourrait rompre le charme, et alors…

– Messieurs, dit Louis X, vous êtes mes prisonniers jusqu'au retour du comte. Capitaine, faites fermer les portes et baisser les ponts-levis. »

Marigny ployait les épaules, comme si le coup eût été trop rude, et demeura frappé de stupeur.

Hugues de Trencavel s'élança pour exécuter cet ordre. Valois était déjà dehors.

« Que faire ? songea Marigny, qui sentait sa tête se perdre. Que dire, qu'inventer pour la sauver ? »

« Messieurs, continua le roi, vous êtes, ou plutôt nous sommes tous prisonniers dans le Louvre, mais par Notre-Dame, je prétends que notre prison ne soit pas un triste séjour, et nous allons passer ces deux heures à célébrer le bon vin de Brie ! Qui m'aime me suive ! »

Louis X se dirigea vers la grande salle des festins.

Marigny fit quelques pas rapides et se planta devant le roi.

« Qu'est-ce ? » fit celui-ci, les sourcils froncés.

Enguerrand de Marigny était livide comme un spectre ; cet homme si fort, qui faisait trembler un royaume, tremblait, grelottait de fièvre, il y avait de la folie dans ses yeux hagards ; il comprenait qu'il était le jouet de la fatalité, que rien ne pourrait sauver son enfant et, dans ses yeux de folie, la hideuse vision se dressait d'un bûcher sur lequel on jette les membres sanglants de la sorcière écartelée !

La sorcière !… Myrtille !… Cette douce et naïve enfant ! Sa fille bien aimée !… le rayon de joie de sa vie tourmentée !…

Il cherchait des paroles pour dire, pour expliquer, supplier et sur ses lèvres il n'y avait que des sons rauques, inintelligibles… seulement de grosses larmes roulaient lentement sur ses joues et venaient se perdre sur ses lèvres qui les buvaient l'une après l'autre…

« Qu'est-ce donc ? » répéta le roi.

Marigny, lourdement, tomba à genoux.

Il faisait un effort inouï pour parler, pour crier ce que hurlait sa pensée, et il ne parvenait pas à exprimer ces simples paroles qui retentissaient dans sa tête :

« C'est ma fille, Sire !… Cette sorcière, cette Myrtille, c'est ma fille ! Ma fille, comprenez-vous !… Je n'ai que son sourire au monde ! Je n'ai que le regard de ses yeux si doux ! Sire ! Sire ! C'est ma fille qu'on arrête ! C'est ma fille que vous allez

livrer au bourreau !… »

Oui ! il criait cela en lui-même ! Et ses lèvres blanches ne proféraient qu'un murmure indistinct.

« Parlerez-vous, messire de Marigny ? » gronda Louis X.

Un suprême effort parvint à mettre une lueur de calme dans l'épouvantable agonie de cet esprit. Marigny leva sa tête blafarde vers le roi. Il leva ses mains tremblantes… Il allait parler !…

À ce moment, la porte s'ouvrit et l'huissier, d'une voix retentissante, annonça :

« Sa Majesté la reine !… »

D'un bond, Marigny fut debout. Son regard flamboyant se tourna vers Marguerite de Bourgogne, qui faisait son entrée, et, au fond de lui-même, il rugit ceci :

« Malédiction ! Dire cela devant la reine ! Impossible ! Devant la reine !… Devant la mère de Myrtille !… »

*

* *

« Sire, balbutia Marigny, hagard, je voulais demander pardon à Votre Majesté de m'être follement emporté devant vous tout à l'heure…

– N'est-ce que cela, mon brave Marigny ? Eh ! oui, tu es pardonné ! d'autant que tu étais dans ton droit et que j'avais eu tort de soupçonner, non pas ta fidélité, mais ta vigilance. Qu'il n'en soit plus question. »

Et le roi, passant outre, s'avança vivement au-devant de la reine qui s'approchait, suivie de ses demoiselles d'atour. Haletant, le front baigné d'une sueur glacée, Marigny contemplait Marguerite de Bourgogne. Une pensée soudaine venait de se lever en lui.

Et dans cette tragique seconde, une aube d'espérance illumina ce cœur torturé !

« Marguerite ! Ô Marguerite ! murmura-t-il dans sa pensée éperdue. Je ne voulais pas te dire où est ta fille… notre fille… le fruit de nos jeunes amours !… Que de fois tu t'es traînée à mes pieds pour la voir !… Et moi, j'étais résolu à ne jamais te le dire, Marguerite ! J'avais peur ! Eh bien ! tu vas savoir ! Je vais te dire où est ta fille ! Car si Dieu même serait impuissant à sauver Myrtille, accusée de sortilège, Marguerite, tu la sauveras ! Car toi tu es la mère ! »

Et, ardemment, il se prit à écouter ce que Marguerite de Bourgogne disait au roi :

« Sire, j'ai appris l'affreux complot tramé par une sorcière contre les jours sacrés de Votre Majesté. Je viens prévenir le roi que j'ai résolu de passer la nuit en prières…

– Ah ! madame, s'écria Louis en baisant la main de la reine, jamais, il est vrai, je n'eus plus besoin de prières. Soyez donc remerciée et bénie, car si une voix peut de la terre s'élever jusqu'au Tout-Puissant, c'est la vôtre, madame.

– Je passerai donc la nuit entière dans mon oratoire. Désireuse de n'être dérangée en cette circonstance par qui ou quoi que ce soit, je serais reconnaissante à Votre Majesté de faire respecter mon recueillement.

– Allez, madame, dit le roi, profondément ému, je vais donner des ordres pour que nul, sous peine de mort, ne puisse approcher de la galerie de l'oratoire. »

La reine fit une de ces lentes, gracieuses et majestueuses révérences dont elle semblait seule avoir le secret. Puis, passant entre la double haie de seigneurs courbés, elle se retira de ce pas souple, fier et triomphant dont Vénus Astarté devait marcher sur les pentes de l'Olympe.

De sept ans plus âgée que Louis X, en plein épanouissement de la splendide beauté de sa trente-deuxième année, Marguerite semblait encore plus jeune que ses jeunes demoiselles d'atour, et il était impossible de rêver une plus souveraine harmonie de grâce juvénile et de magnificence plastique unies dans cette

beauté.

Louis X la regarda disparaître avec un regard d'extase.

Puis, poussant un soupir :

« Allons boire, mes braves ! »

*

* *

Une demi-heure se passa, au bout de laquelle Enguerrand de Marigny parvint à sortir de la salle des festins sans que le roi remarquât son départ.

Sans doute, le premier ministre connaissait les tours et détours de cet inextricable enchevêtrement de bastions, de cours, de ruelles, de ponts-levis, de couloirs qui était ce Louvre, dont le Louvre moderne ne peut donner aucune idée. Si magnifique et grandiose qu'il soit, le Louvre moderne n'est qu'un palais. Le vieux Louvre était une ville dans une ville. Le Louvre protégé de hautes et épaisses murailles, entouré d'un profond fossé plein d'eau, hérissé de tourelles menaçantes, enfermant dans sa vaste enceinte tout ce qui était nécessaire à l'existence de ses deux mille hôtes, depuis le moulin jusqu'à la boulangerie, le Louvre était un monde dans lequel nous aurons à promener le lecteur.

Ce monde, Marigny le connaissait.

Au lieu de se rendre à la galerie au fond de laquelle se trouvait l'oratoire de la reine, Marigny descendit, traversa plusieurs cours, parvint sur les derrières du bâtiment qu'il venait de quitter, monta un escalier, arriva devant une porte secrète, et, là, haletant, frappa trois coups.

Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit et Marigny entra.

Il se trouvait dans les appartements privés de la reine !

Une femme d'un certain âge, – esquissons d'un trait cette figure que nous avons à peine entrevue et qui s'agitera dans

notre récit : grande, forte, le visage comme immobilisé, les yeux sans expression, la physionomie glacée, cette femme devait souffrir de quelque mystérieuse et incurable douleur ; d'ordinaire, elle portait un masque de velours, ce qui n'avait alors rien d'étonnant ; elle était vêtue de noir comme si elle eût porté un deuil éternel ; – ce fut cette femme, donc, qui ouvrit à Marigny.

« Mabel, dit sourdement le premier ministre, je veux voir la reine !

– Impossible, la reine est en prières !

– Il s'agit de ma vie ! Mabel, va prévenir Marguerite qu'Enguerrand veut lui parler à l'instant ! Va donc, misérable femme ! »

Et comme la femme ne semblait pas disposée à obéir, Marigny bondit jusqu'à la porte, qu'il ouvrit violemment, traversa en courant plusieurs chambres, et pénétra enfin dans une pièce sévèrement décorée où il y avait un grand Christ au mur et un prie-Dieu au pied du Christ.

C'était l'oratoire de la reine.

Marigny jeta autour de lui un regard et étouffa un cri de terreur.

L'oratoire était vide !…

Alors, sans doute, il comprit ! Car il baissa la tête, ses bras retombèrent, et, chancelant comme un homme ivre, il revint à celle qu'il appelait Mabel.

« La reine n'est pas au Louvre ? bégaya-t-il.

– Non, dit froidement Mabel.

– Écoute. Regarde-moi. Tu sais qui je suis, ce que je suis, quels effroyables secrets je puis porter, quelle prodigieuse récompense je puis t'offrir. Maintenant, réponds : veux-tu me dire où est la reine ?

– Non », dit simplement Mabel.

Marigny, un instant, leva ses poings comme s'il allait écraser cette femme, puis, poussant un sourd gémissement, il s'enfuit, titubant, se heurtant aux murs, les mains aux oreilles comme pour ne pas entendre le cri qu'enfantait son imagination :

« Mon père, sauvez-moi du bourreau ! Mon père, sauvez-moi du bûcher ! »

Un dernier espoir restait pourtant à cet homme et surnageait dans cet esprit capable de lutter jusqu'au dernier souffle.

En quelques minutes, Marigny eut rejoint la salle des festins où le roi et ses seigneurs buvaient et devisaient joyeusement.

Marigny prit par le bras le capitaine des gardes, Hugues de Trencavel, et l'entraîna dans le cabinet royal.

Il était si pâle que Trencavel sentit son cœur frissonner sous sa cuirasse.

Marigny lui appuya les deux mains sur les épaules, plongea ses yeux dans ses yeux et dit :

« Trencavel, ma fortune se monte à vingt-cinq millions de livres d'or. J'ai complété le dernier million il y a huit jours. »

Somme fabuleuse pour l'époque, représentant environ cinquante millions de monnaie moderne et, en réalité, si on fait la transposition des mœurs et des nécessités de la vie, représentant le degré de fortune d'un de nos milliardaires actuels.

Trencavel ouvrit des yeux émerveillés et tordit sa grosse moustache.

« Par Satan, roi de l'or, messire ! vous êtes plus riche que dix rois.

– Trencavel, cette masse d'or énorme est rangée par sacs de cinquante mille livres chacun, bien soigneusement empilés au fond d'une cave, à trois minutes du Louvre… »

Le capitaine des gardes se mit à rire, tordit plus que jamais sa moustache et grommela :

« Que ne puis-je, saints anges, pénétrer dans cette bienheureuse cave, ne fût-ce qu'une minute, et moi qui ne possède pas dix écus vaillants, emporter sur mes épaules, ne fût-ce que l'un de ces merveilleux sacs !… »

Marigny se cramponna aux épaules du capitaine, y incrusta ses ongles, et gronda :

« Trencavel, fais-moi sortir du Louvre. Je te conduis à la cave. Je t'en donne les clefs. Tu viendras avec une charrette. Tu y chargeras autant d'or que tu pourras en une heure de temps. Mais fais-moi sortir de ce Louvre !… »

Le capitaine des gardes, d'une secousse, se débarrassa de l'étreinte de Marigny, recula de deux pas et dit :

« Je m'appelle Hugues de Trencavel, c'est-à-dire que je suis d'une famille où jamais la félonie n'est entrée ! J'ai fait serment d'obéissance au roi. En me proposant de désobéir à mon maître en une nuit où sa vie est en jeu, vous me proposez, messire, une félonie que dix caves remplies chacune d'autant de millions d'or qu'il y en a dans la vôtre seraient impuissantes à payer. Tout ce que je puis faire, de par l'admiration que m'inspire votre génie, c'est d'ensevelir à jamais dans le secret de ma conscience la honteuse proposition par laquelle vous m'avez voulu acheter comme un manant, comme une chose à l'encan. Adieu, messire !… »

Trencavel rentra dans la salle des festins en sifflant une marche guerrière.

Enguerrand de Marigny leva au ciel ses yeux sanglants, cria :

« Malédiction !… »

Et tomba tout d'une masse sur le plancher, vaincu, assommé !

VII

LE COMTE DE VALOIS

Valois s’était jeté hors du Louvre à la tête d’une vingtaine d’archers à cheval qui attendaient dans la grande cour, ayant d’avance reçu des ordres. Au grand trot, précédée de torches, par les ruelles noires déjà désertes, la cavalcade, avec un grand bruit d’armures entrechoquées, avait traversé Paris et mis pied à terre devant la Courtille-aux-Roses.

« Attention ! dit Valois. Il s’agit d’une sorcière. Ainsi, que chacun prenne garde et se recommande au saint qu’il préfère. »

Des imprécations éclatèrent parmi les soldats, des cris de haine, des insultes, des menaces.

« Qu’elle ose me regarder, je lui fends le crâne d’un coup d’estramaçon !

– Si elle fait un signe, c’est qu’elle veut nous jeter un sort. Alors, moi, je l’assomme avec ma masse !

– Il vaut mieux lui crever les yeux !

– Et lui trancher tout de suite les poignets !…

– Tenons-nous bien, camarades ! Voici Mgr le comte qui frappe à la porte maudite…

– Il faut vraiment qu’il soit brave !

– Et ce n’est pas étonnant, puisqu’il est de sang royal… »

Valois, dans sa hâte, frappait lui-même du poing. Les archers frémirent et firent le signe de croix.

« Gillonne, Gillonne ! quels sont ces bruits ? »

Myrtille tremblante, Myrtille pâle comme un lis qui se meurt, depuis la scène qu'elle avait eue avec son père, Myrtille qui, depuis le départ de maître Lescot, était demeurée à la même place, n'ayant de force que pour pleurer, Myrtille avait, au bruit des chevaux, relevé la tête et écouté sans terreur.

Que la maison fût même attaquée par une bande de truands, tout lui était indifférent.

Elle songeait seulement qu'elle allait quitter la Courtille-aux-Roses sans pouvoir prévenir Buridan, et que son père haïssait celui qu'elle aimait de toute son âme…

« Gillonne, va voir ce que sont ces gens et ce qu'ils veulent !… »

Gillonne déjà ouvrait la porte de l'enclos. Valois entra.

« Elle est là ? demanda-t-il sourdement.

– Oui, monseigneur.

– Où trouverai-je le sortilège ?

– Dans la chambre du haut, vous verrez à la tête du lit un prie-Dieu. Au-dessus du prie-Dieu l'image de la Vierge. Et sous la Vierge un bénitier. J'en ai retiré l'eau bénite. C'est là, dans ce bénitier, que Monseigneur trouvera la figurine ensorcelée semblable à celle que je lui ai envoyée…

– Et tu seras prête à témoigner que cette Myrtille est la propre fille d'Enguerrand de Marigny ?…

– Qui se fait appeler ici maître Lescot, oui, monseigneur !

– Et tu seras prête à témoigner que le père de la sorcière a assisté à la fabrication du sortilège ?

– Oui, monseigneur !

– Et qu'il a consenti à être le parrain de la figurine ?

– Oui, monseigneur !

– C'est bien. Gagne mon hôtel. Une chambre t'y est préparée. Tu y resteras jusqu'à ce que j'aie besoin de toi, et,

pour commencer, tu y trouveras la moitié de la somme convenue.

– Et quand aurai-je l'autre moitié, monseigneur ?

– Le jour où le cadavre de Marigny se balancera au gibet de Montfaucon ! » répondit Valois.

La hideuse mégère eut un sourire, hideux comme elle. Puis, s'enveloppant de son manteau et de sa capuche, elle sortit de l'enclos sans tourner la tête et se dirigea vers Paris.

Valois appela le chef de l'escorte et lui dit :

« Monte cet escalier jusqu'à la chambre d'en haut. À la tête du lit, tu verras un bénitier. Prends ce que lu trouveras dans ce bénitier et apporte-le-moi. »

Le soudard s'élança et Valois pénétra dans le logis, tandis que les archers, se rapprochant à mesure qu'il avançait, pénétraient dans la Courtille-aux-Roses.

Il était sombre de joie. Car la joie, chez certaines natures et sur certaines physionomies, prend des teintes funèbres. Une effroyable haine gonflait le cœur de cet homme à le faire éclater. Ce qu'il avait souffert d'humiliation, de rage, d'envie pendant les dernières années du règne de Philippe le Bel, alors que lui, frère du roi, était moins honoré qu'un intendant de Marigny, ce long supplice de l'ambitieux qui ronge son frein, de l'envieux forcé de se courber devant le rival exécré, toute cette torture enfin avait détruit en lui tout sentiment humain et ne lui avait laissé qu'une raison de vivre :

La vengeance.

Oh ! elle serait implacable, féroce, avec des raffinements de hideur que, durant ses longues nuits d'insomnie, l'un après l'autre, il avait imaginés.

Pour se venger, il descendrait jusqu'à la lâcheté ! Il se ferait chien, il se ferait chacal, n'ayant pu être le lion qui d'un coup de sa patte puissante fracasse la tête de l'adversaire.

Et pourtant, cet homme avait de brillantes qualités que

signale l'histoire. Et qui sait si ce n'est pas à cause de ces qualités, bien plus encore que pour complaire à Marigny, que Philippe le Bel, toujours tourmenté de soupçons, avait tenu son frère à l'écart ? Grand, fort, audacieux, brave, entreprenant, qui sait de quelles héroïques actions Charles de Valois eût été capable si, trouvant l'emploi de ce qu'il avait en lui de fier et de généreux, il ne s'était pas lentement enlisé dans cette fange fétide qui croupit au fond du cœur humain :

L'envie !…

Maintenant, c'était fini. Il se sentait déchu. Il comprenait qu'il avait descendu les derniers degrés de l'infamie, et il se disait :

« Que je sois haï, que je sois méprisé pour les moyens que j'emploie, soit ! Mais, que du moins ma vengeance soit si effroyable que la haine soit plus forte encore que l'opprobre !… »

Sa vengeance ! Il la tenait ! Aussi complète qu'il l'eût jamais rêvée !… Le lendemain, Marigny serait mis en accusation ! Marigny, impuissant, verrait condamner et mourir sous ses yeux cette enfant qu'il adorait. Et puis, lui-même serait traîné au supplice !

Voilà ce que Charles de Valois se disait en pénétrant dans le logis de Myrtille.

Les portes avaient été laissées ouvertes par Gillonne. Il arriva dans la grande salle paisible où Myrtille, assise dans un fauteuil, la figure dans les mains, ayant oublié déjà ces bruits de chevaux et d'armures, songeait à son malheur…

« C'est vous qu'on appelle Myrtille ? dit rudement Valois en entrant.

– C'est moi, monsieur », répondit la jeune fille, qui se leva, tremblante.

Valois prononça :

« Jeune fille, tu es accusée de sortilège et maléfice dirigés

contre la personne sacrée du roi. Sorcière, au nom de Sa Majesté, je… je… »

Il voulait dire : « Je t'arrête !… » Et le mot s'étranglait dans sa gorge !…

Le comte de Valois bégayait, pâlissait, rougissait et dévorait des yeux la sorcière qu'il venait arrêter, la fille d'Enguerrand de Marigny !…

Que se passait-il en lui ? Quel bouleversement s'opérait dans son esprit ? Il voulait dire : « Je t'arrête !… » et en lui-même, éperdu de stupeur et d'admiration, il balbutiait :

« Quoi, c'est là la fille de Marigny ! Quoi ! c'est là cette jeune fille que je vais livrer au bourreau ! Quoi ! c'est là cette enfant que je vais convaincre de sorcellerie !… Quoi ! tant de beauté, de grâce et de suave innocence réunies sur un même visage humain !… »

Ce qui se passait dans l'esprit ou dans le cœur de Charles de Valois ?… Il se passait qu'une passion violente, impétueuse, terrible par sa soudaineté même, une de ces passions qui, parfois, frappent un cœur d'homme à l'improviste, comme la foudre frappe un chêne, se déchaînait en lui ! Il se passait que, sans se l'avouer, sans le savoir, alors qu'il croyait – seulement lutter contre une passagère faiblesse de pitié, Charles, comte de Valois, se mettait à aimer de toute son âme, de tous ses sens, de tout son être, Myrtille, fille d'Enguerrand de Marigny !…

*

* *

Sous l'épouvantable accusation, Myrtille avait chancelé ! Elle savait trop bien ce qui l'attendait, même innocente, et qu'une pareille accusation, c'était la mort, la plus affreuse des morts, dans les tortures et les flammes !

Éperdue d'horreur, elle joignit les mains, leva sur le sombre personnage la pureté radieuse de ses yeux d'azur, et d'une voix faible, pareille à la plainte de la biche aux abois, simplement,

elle murmura :

« Oh ! monsieur, que vous ai-je fait ?… »

C'était si imprévu, cette question, c'était si poignant, c'était une si profonde divination de l'horrible vérité, que toute éloquente défense eût paru inutile et fausse après ce cri qui disait tout.

Valois, frappé au cœur, demeurait muet, hagard et songeait ceci :

« C'est impossible ! C'est monstrueux ! Il faut qu'elle fuie ! »

Nous disons qu'il pensait ces choses. Mais c'était vague, imprécis… tout ce qu'il comprenait, c'est qu'il éprouvait un vertige d'horreur à la pensée de livrer cette enfant au bourreau, c'est qu'il ne voulait plus sa mort, c'est qu'il voulait maintenant de toutes ses forces qu'elle pût vivre !

Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il alla à la fenêtre, en grondant :

« Elle peut fuir par là… écoute, jeune fille, je…

– Monseigneur ! Monseigneur ! hurla à ce moment une voix, je tiens la chose ! J'ai trouvé le sortilège !… Abomination ! C'est dans un bénitier, sous une image de la Vierge, que la sorcière le cachait !… »

Le chef des archers faisait irruption dans la salle, agitant la figurine de cire !

En même temps ses soldats entraient en tumulte, avec des imprécations terribles ; en un instant, Myrtille fut entourée, saisie, entraînée…

Stupide d'épouvante, non pas devant l'arrestation de Myrtille, mais devant ce qu'il entrevoyait au fond de son propre cœur, Valois suivit, sans un mot, marchant en rêve.

Quelques minutes plus tard, Myrtille, rudement poussée par l'escorte forcenée, franchissait le pont-levis du Temple…

Quelque chose comme un pâle sourire, d'une infinie

détresse, passa sur ses lèvres et elle murmura :

« Je savais bien que l'ombre du manoir du Temple glacerait ma vie !… »

Entre Valois et le gouverneur de la forteresse des Templiers, transformée en prison par Philippe le Bel, il y eut une brève explication.

Puis, le comte de Valois remonta à cheval et, au pas, s'arrêtant parfois, lentement, écrasé par de formidables pensées, il regagna le Louvre.

Myrtille fut saisie par deux geôliers qui, non sans multiplier les signes de croix, s'emparèrent d'elle, la poussèrent vers un escalier qui s'enfonçait dans les entrailles de la terre, puis, à demi morte, la jetèrent dans une sorte de trou de quelques pieds carrés, et, violemment, refermèrent la porte de fer de ce cachot…

Et Myrtille demeura plongée dans les ténèbres silencieuses, pareilles aux ténèbres de la tombe… Seulement dans ce lourd silence, à intervalles réguliers, résonnait un bruit mat : c'étaient les gouttes d'eau qui se formaient au plafond et tombaient dans la large flaque de boue qui était le sol du cachot. Seulement aussi, au fond de cette nuit, des points minuscules brillaient d'une lueur pâle : c'était le salpêtre qui couvrait les murs de la tombe…

VIII

LA TOUR DE NESLE

Gautier d'Aulnay, malgré ses airs matamores, était plus prudent que son frère. Nous ne disons pas moins brave. Mais Philippe avait ce genre de courage qui refuse de parlementer avec le danger. Dans la situation d'esprit où il se trouvait, avec au cœur un incurable amour sans issue possible, il recherchait avidement les occasions de s'exposer. C'est lui qui avait eu l'idée de la provocation à Marigny.

Gautier, bon vivant, adorant la vie qui lui était douce, vu qu'il avait eu le soin de ne l'empêtrer d'aucun bagage sentimental, Gautier eût voulu vivre trois cents ans, à condition d'être toujours robuste et de trouver toujours des cabarets dignes de lui ; Gautier donc, l'homme de la franche lippée, savait compter avec le péril et trouvait intempestives les occasions d'offrir inutilement aux coups sa belle et large poitrine.

Lors donc qu'ils eurent reçu la visite de l'homme qui leur donnait rendez-vous à la Tour de Nesle, Gautier commença par fermer et cadenasser la porte en disant :

« Nous n'irons pas. C'est un piège que nous tend le Marigny. Mais le piège est trop grossier. Il nous croit donc bien bêtes ? C'est humiliant. Et je porte encore ceci à son compte.

– Nous irons, dit Philippe.

– Diable !… Mais explique-moi pourquoi nous devons aller nous faire mettre en marmelade par les sbires que Marigny n'aura pas manqué d'aposter à cette Tour de Nesle ? Que tu aies

envie de mourir, toi, cela se conçoit, puisque tu n'aimes que la reine et que la reine est sacrée ! Mais moi, frère, j'aime les deux princesses, et ce serait bien le diable, tête et ventre ! si je ne faisais partager mon amour au moins à l'une des deux. Donc, je ne vois pas…

– Nous ne trouverons aucun sbire, interrompit Philippe. Si Marigny avait su notre présence dans cet hôtel, au lieu de nous envoyer quelqu'un pour nous attirer dans un guet-apens, il nous eût simplement envoyé douze archers et nous serions déjà au fond de quelque basse fosse.

– Tiens ! C'est vrai, cela !… Allons donc à la Tour de Nesle. D'autant… d'autant… attends donc… »

Gautier se rapprocha de son frère. Il avait pris une mine des plus réjouies, clignait de l'œil, et la figure émerveillée, s'écriait :

« Oh ! oh ! mais oui… c'est bien cela !

– Quoi donc, mon brave Gautier ?

– Des histoires que je me suis laissé raconter après boire sur une certaine tour. Je me rappelle à présent, c'est bien de la Tour de Nesle qu'il s'agit dans ces histoires ! »

Gautier s'esclaffa.

« Et que t'a-t-on raconté, voyons ? dit Philippe.

– On raconte… on dit… c'est drôle, vois-tu !… on raconte que, parfois, les sombres fenêtres grillées de la Tour de Nesle s'illuminent… Des gens disent qu'à certains soirs, ils ont vu une femme d'une beauté magnifique… Oh ! mais d'une beauté, vois-tu ! dont serait jalouse la reine Marguerite elle-même !…

– Frère ! murmura Philippe, je t'en supplie, ne mêle pas le nom pur de la reine à ces contes des grossières amours de quelque ribaude.

– Des contes ? Par la Vierge et par Vénus ! Dis des faits authentiques, réels. Il n'est pas une taverne de la rue du Val-d'Amour à la rue Tirevache où on n'en parle comme de choses tout à fait sûres ! On dit donc que cette femme splendide guette

les passants, et quand elle en voit un qui lui plaît, elle l'appelle de son sourire et de la main… On dit qu'alors on entend dans la tour des bruits d'orgies, qui durent fort tard avant dans la nuit… Écoute ! Faut-il te le dire ? Souvent je suis passé devant la tour, à l'heure brune, dans l'espoir d'être pour une nuit l'élu de la belle inconnue…

– Et l'as-tu vue ? demanda Philippe avec un sourire.

– Jamais. Sans cela, tu penses bien qu'elle n'eût pas manqué de me remarquer. Je n'ai vu que les pierres noires et effritées de la vieille tour, les barreaux effrayants de ses fenêtres et l'eau sombre du fleuve clapotant à ses pieds et s'en allant avec des gémissements, comme si, après avoir touché ces pierres, la Seine emportait des âmes de trépassés…

– Tu vois bien. Et as-tu jamais rencontré l'un de ces hommes invités à ces nocturnes orgies ?

– Jamais. Je l'avoue. Et nul n'en a jamais vu un seul. Mais si ce soir nous allions voir la dame mystérieuse ! Si elle allait me sourire !… Ou bien à toi !

– En ce cas, je n'irais pas. Seulement, ce n'est pas vrai, mon bon Gautier. Qu'importe, au surplus ! Celui qui nous appelle est un ennemi de Marigny, voilà tout. Et c'est assez ! Cet homme, fût-il un démon, je le bénirai s'il nous donne le moyen de venger notre père et notre mère. »

La décision prise, les deux frères attendirent avec impatience le moment d'aller au mystérieux rendez-vous. Vers neuf heures et demie, ils se mirent en route, passèrent la Seine, non par les ponts qui étaient barrés et tendus de chaînes dès le couvre-feu, mais grâce à un batelier complaisant, et, à dix heures, s'approchèrent de la Tour de Nesle.

Elle élevait sa silhouette décharnée dans la nuit noire et se dressait, pareille au fantôme de quelque titanesque sentinelle, en face du vieux Louvre, qui, de l'autre côté de l'eau, découpait sur le ciel sombre la confusion de ses bâtiments, de ses tourelles et de ses murailles d'enceinte. Et ces deux êtres de pierre, dont

l'âme étrange palpitait dans les ténèbres, semblaient se regarder comme s'ils eussent eu des secrets terribles à échanger.

Tout à coup, Gautier posa sa main frémissante sur l'épaule de son frère.

« As-tu vu ? fit-il dans un souffle.

– Quoi ?

– Les fenêtres de la tour sont éclairées… oh !… éclairées comme on dit dans les histoires qui se racontent chez Agnès Piedeleu ! »

Philippe haussa les épaules et dit :

« Puisque celui qui nous appelle nous attend dans la tour, il faut bien que l'on ait allumé les flambeaux.

– C'est juste », fit Gautier avec un soupir de regret.

À ce moment, une ombre se dressa près d'eux. Philippe reconnut ou crut reconnaître la silhouette de l'homme qui s'était présenté rue Froidmantel. Il s'approcha et murmura :

« Marigny.

– Montfaucon ! », répondit l'homme qui se mit en marche droit vers la tour en leur faisant signe de le suivre.

La main sur la garde de leurs dagues, ils obéirent et, bientôt, ils se trouvèrent devant une porte basse et cintrée qui était entrouverte.

« Passez, mes gentilshommes… on vous attend ! »

Philippe jeta un rapide regard autour de lui, mais tout était tranquille… et, d'ailleurs, il eût été trop tard pour reculer. Il entra le premier. Gautier suivit. Ils se trouvèrent dans une large pièce dallée où il n'y avait aucun meuble et au fond de laquelle commençait un escalier tournant.

À ce moment, comme Philippe se retournait, il vit l'homme qui, sans bruit, sans un grincement, refermait la lourde porte d'entrée, poussait les verrous, tournait la clef dans la serrure et la cachait sous son manteau.

Il frissonna.

Le silence funèbre qui régnait dans la tour, le froid de glace qui des voûtes de cette salle lui tombait sur les épaules, la manœuvre de l'homme, tout cela fit battre son cœur d'un sinistre pressentiment… mais déjà le guide commençait à monter l'escalier.

« Par la sambleu ! murmura Gautier, il faut avouer que si ce qu'on raconte est vrai, la dame aux rendez-vous a choisi un triste lieu de plaisir. J'ai la petite mort dans les moelles ! »

Au premier étage, cette impression se dissipa soudain. Là, c'était un appartement bien clos, bien tiède, avec de beaux meubles tels que les riches bourgeois en possédaient dans leurs logis, généralement parés avec une entente parfaite de ce que nous appelons le confort. Car, dans ce temps, on vivait à la maison, les rues de Paris étant loin d'être ce qu'elles sont de nos jours : de véritables salons de promenades, de conversation et d'affaires.

Au second étage, ce fut encore bien mieux. Philippe et Gautier d'Aulnay furent introduits dans une petite pièce tendue de belles tapisseries, aux sièges ornés d'épais coussins, et où régnait un doux parfum que Gautier renifla en grondant, les yeux écarquillés et le visage pourpre :

« Ça sent encore meilleur que chez Agnès… »

Une indéfinissable inquiétude s'empara de Philippe. Leur guide avait disparu. Mais au moment où cet homme franchissait la porte du fond en leur faisant signe d'attendre, Philippe avait pu entrevoir son visage, dans un rapide mouvement de son capuchon. Il tressaillit et, saisissant son frère par le bras : « Dieu me damne, murmura-t-il, si notre guide ne ressemble pas à quelqu'un que nous avons vu souvent du haut de notre fenêtre de la rue Froidmantel !

– Bah ! À qui ça ?

– À Stragildo !…

– Au gardien des lionnes du roi !

– Oui ! Et des lions de la reine !…

– Bah ! Qu'est-ce que cela prouve ? On dit bien que je ressemble, trait pour trait, à notre sire le roi Louis !… Et pourtant, je ne suis pas le roi, malheureusement, car si j'étais le roi, tête et ventre ! je commencerais par… »

Gautier n'eut pas le temps d'énumérer les innombrables réjouissances que lui eût values ce titre de roi, qu'il regrettait de ne pas avoir. Les deux frères, tout à coup, furent envahis par ce sentiment de stupeur qui saisit l'homme devant l'invraisemblable réalité.

La porte venait de s'ouvrir toute grande, et ce qui apparaissait à leurs yeux, c'était une somptueuse et large pièce éclairée par six torchères supportant chacune six flambeaux de cire teintée de rose, dont les flammes très douces dégageaient une légère fumée odorante. Au fond, un bahut supportait un service d'argent massif comme on n'en pouvait voir que chez le roi : aiguières, surtouts, plats, curieuses et précieuses salières, flacons richement travaillés… En face, sur un dressoir, s'alignaient des mets tout préparés, et une table éblouissante attendait les convives, tout embaumée de fleurs rares qui devaient sortir de quelque serre.

À cette table, trois femmes étaient assises. Entre chacune d'elles, il y avait un siège vide. C'est donc qu'on attendait trois convives…

Devant ces trois inconnues, qui apparaissaient soudainement comme des fées ou des spectres, Philippe et Gautier d'Aulnay demeuraient comme frappés de vertige. Une sensation exorbitante s'emparait d'eux, une sorte de langueur subtile, une torpeur des sens due aux parfums dégagés par les flambeaux et, presque aussitôt, une surexcitation de l'esprit qui leur fit concevoir qu'ils étaient transportés tout éveillés en quelque rêve magique.

En effet, ces trois femmes étaient d'une somptueuse beauté.

Nous parlons de la beauté plastique du corps, car, pour les visages, ils étaient masqués de noir et on ne pouvait en voir que les bouches rouges comme des grenades s'ouvrant sous l'ardent baiser des soleils d'Espagne, et les yeux scintillants comme des astres au fond des ciels noirs des nuits hivernales.

Elles avaient toutes trois la gorge, les seins et les bras découverts.

Elles portaient des robes d'une excessive légèreté, des robes d'une sorte de gaze vaporeuse qu'une ribaude du cabaret du Val-d'Amour eût hésité à revêtir, des robes subtilement arrangées pour dévêtir, plutôt que pour habiller ces trois admirables statues qui semblaient des copies de déesses du Parthénon, mais des copies palpitantes de vie.

L'une d'elles se souleva à demi et d'une voix suave prononça :

« Daignez entrer, messires, et prendre place près de nous ; en attendant l'arrivée de votre ami Buridan sans qui nous ne commencerons pas ce souper, nous écouterons la musique des violes et nous échangerons des paroles d'amour. Car il faut bien vous le dire, c'est un faux prétexte que nous avons pris pour vous faire venir ici… la vérité, c'est que nous sommes… mettons trois sœurs… oui, trois sœurs amoureuses de vous… Voici ma sœur Pasithée qui est éprise de vous, seigneur Philippe, à en mourir ; voici ma sœur Thalie qui brûle pour vous, seigneur Gautier, et moi, Églé, c'est pour le seigneur Buridan que mon cœur s'est enflammé… »

Ayant ainsi fait la présentation sous les noms des trois déesses filles de Jupiter et de Vénus, la dame fit aux deux frères un geste gracieux qui les invitait à prendre place à table.

Ces paroles étranges, la frénétique impudence de l'aveu d'amour qu'elles contenaient, la splendide impudicité des attitudes et des costumes, l'imprévu de cette scène qui semblait due à la délirante imagination de quelque trouvère passionné, le mystère fastueux de ce décor… c'était dans l'esprit des deux frères un prodigieux étonnement, mais s'il semblait à Philippe

que cette perversité des trois inconnues dépassait les bornes humaines, s'il songeait, bien qu'il ne partageât pas toutes les superstitions de son époque, qu'il avait peut-être affaire à une infernale apparition, Gautier émerveillé, Gautier rugissant, Gautier un peu pâle, s'avançait, subjugué, fasciné, et s'asseyait près de celle qu'on avait nommée Thalie.

« Elle est blonde ! songea-t-il simplement. Ma foi, ce soir, j'adore les blondes… »

Et comme il cherchait vainement une parole à dire à cette inconnue, brusquement il appuya ses lèvres sur les épaules blanches, violent baiser qui fit tressaillir la ribaude.

Car, quel autre nom pourrions-nous donner à ces femmes ?

Gautier, à ce moment, éclatait d'un rire terrible où il y avait un peu de folie, et bégayait :

« Ainsi, notre brave Buridan sera de la partie ?

– Il devrait être ici déjà, dit d'une voix rauque d'impatience celle qui s'était donné à elle-même le nom d'Églé. Mais vous, seigneur Philippe, qu'attendez-vous pour vous asseoir près de ma sœur Pasithée ? N'avez-vous pas entendu qu'elle vous aime ?… Ne voyez-vous pas qu'elle vous tend les bras ?… »

Il y avait une sourde irritation dans l'accent de la dame qui proférait ces paroles exorbitantes.

Pâle comme la mort, Philippe d'Aulnay demeurait debout à la même place, sans un geste.

Et comme la musique des violes commençait à se faire entendre – une musique aussi douce, aussi mystérieuse que le parfum des flambeaux, que l'harmonie des fleurs rares expirant sur la table, une musique créatrice de sensations perverses et de langueurs éperdues –, comme cette musique donc, si savante dans son étrange simplicité, commençait à s'épandre en accords lointains venus, semblait-il, du haut de la tour, ou du ciel, Gautier saisit un flacon d'argent qui contenait un vin au puissant fumet, il en versa les flots de rubis sombre dans la

coupe en cristal de Thalie et remplit au ras bord sa propre coupe qu'il vida d'un trait en disant :

« Je bois au maître éternel qui conduit le monde à travers les délices des rêves glorieusement impurs, à l'Amour ! Je bois à vous, déesses ou mortelles, filles du ciel ou filles d'enfer, beautés souveraines, et à toi, magique Thalie, dont le seul sourire me verse des voluptés inouïes… Allons, frère, approche, puisqu'on t'y invite ! Laisse un instant tes soucis que tu reprendras à la porte de cette tour ; vivons une heure ce rêve puisque nous y sommes transportés… Quant à moi, je m'abandonne au charme qui m'étreint, dussé-je y trouver la mort !…

– Bien dit ! s'écria celle qui se nommait Pasithée. Mais, ajouta-t-elle avec une ironie qui avait on ne sait quoi de funèbre, votre frère ne semble pas professer la même courtoisie que vous… à moins qu'il ne me trouve moins belle que vous, seigneur Gautier, ne trouvez belle ma sœur Thalie…

– Madame, dit Philippe, en s'adressant à Églé, c'est-à-dire à celle qui semblait diriger cette scène, madame, je voudrais vous parler à vous… à vous seule. »

D'un geste irrité, Églé frappa sur la table avec un petit marteau d'argent.

Une servante parut, jeune, jolie, aussi peu vêtue que les maîtresses, capable de remplir ses fonctions à cette table sans déparer l'harmonieux ensemble de l'orgie.

« Buridan ? » demanda Églé.

La servante secoua négativement la tête. Une rougeur de colère empourpra ce qui, dans le visage masqué d'Églé, demeurait visible.

« C'est bien, gronda-t-elle. Voici onze heures et le seigneur Buridan ne vient pas. Sans doute, il ignore les lois de la courtoisie… comme monsieur ! ajouta-t-elle en désignant Philippe.

– Madame, répéta Philippe, je désire vous parler… à vous seule. Peut-être daignerez-vous me pardonner, quand vous connaîtrez les causes de mon attitude, qui, à bon droit, je le confesse, peut vous sembler étrange. »

Il y avait une si haute et si noble politesse dans les paroles et l'accent du jeune homme que la dame en parut frappée.

« Qu'on serve la collation, dit-elle en se levant, messire Gautier voudra bien, pour quelques minutes, tenir tête à mes deux sœurs Thalie et Pasithée…

– Fussent-elles dix, cria glorieusement Gautier, que le verre en main, l'amour au cœur, je trouverais encore les paroles dignes de chacune d'elles ! »

Alors, d'un bras il attira à lui Thalie qui se trouvait à sa gauche, Pasithée qui se trouvait à sa droite, et dans un double baiser murmura :

« Par le Ciel, j'ai tenu tête, un soir, au Val-d'Amour, à quatre princesses… et vous n'êtes ici que deux !… »

À ce mot de princesses, que Gautier jetait innocemment, les deux femmes tressaillirent…

La musique des violes continuait sa complainte lointaine, où parfois semblaient passer par bouffées des lamentations et des sanglots ; les flambeaux de cire continuaient à jeter leurs lueurs parfumées, qui pâlissaient parfois comme les flammes de cierges funéraires… Sur cette salle d'orgie, sur cette table splendide, sur ces femmes superbement impudiques, sur cet homme qui s'enivrait de ses propres pensées d'amour, passaient des souffles glacés, pesaient des silences funèbres, et il semblait que sur le groupe étrange de Gautier, Thalie et Pasithée, enlacés, la mort déployât à ce moment de grandes ailes noires…

IX

MARGUERITE DE BOURGOGNE

Philippe d'Aulnay, dans la petite pièce qui précédait la salle du festin, n'avait pas bougé de sa place. Il vit celle qui se nommait Églé se lever de table, venir à lui et la porte se fermer.

Églé saisit un vaste manteau jeté en travers d'un fauteuil, s'en enveloppa tout entière et s'assit. Philippe demeura debout. Il y eut alors un si brusque changement dans les attitudes de cette femme, ses attitudes apparurent empreintes d'une fierté si dédaigneuse, d'une si majestueuse dignité, que Philippe, oubliant presque le monstrueux spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux, et les paroles, si impudentes qu'elles en semblaient inconscientes, prononcées par l'inconnue, s'inclina très bas, avec un profond respect.

« Qu'avez-vous à me dire ? » demanda-t-elle d'un ton de hautaine froideur.

Et comme Philippe, le cœur palpitant, l'esprit bouleversé par cette prodigieuse aventure, se taisait :

« Celle que j'appelle ma sœur Pasithée, reprit-elle, celle qui vous a remarqué, celle qui vous a avoué la passion que vous avez fait naître en elle, celle enfin à qui vous venez de faire un sanglant affront, est femme de haute bourgeoisie, seigneur Philippe. Elle pourrait se venger de votre dédain. Mais cette amie, dont le cœur est plus pur que vous ne pouvez le supposer, cette amie, qui s'est comme moi laissé entraîner à une minute de folie et d'égarement, n'est pas capable d'une vengeance. En elle, tout est bonté. Vous pouvez donc parler sans crainte. Qu'avez-vous à dire ?

– Ceci, madame, que je suis un pauvre être qui ne s'appartient plus ; qu'une passion insensée, absolue, folie de mes jours, angoisse de mes nuits, délire de mes rêves, me conduit dans la vie comme un corps sans âme ; que pas un de mes regards, pas une de mes pensées, pas une parcelle de mon cœur, même si je le veux fortement, même si telle est, pour une minute, ma volonté formelle, ne peuvent aller à d'autres qu'à celle… »

Il s'interrompit d'un geste violent ; l'inconnue le considérait avec une sorte d'étonnement, comme si, peut-être, elle n'avait pas compris que de telles amours pussent exister.

« Vous aimez ? fit-elle d'une voix adoucie.

– Oui, madame ! répondit Philippe avec une sorte de désespoir.

– Et… votre ami Buridan… aime-t-il donc aussi, lui qui n'a même pas daigné venir ?

– Buridan, madame ? S'il était là, il vous répondrait lui-même. Mais, moi, je n'ai pas pénétré les secrets de son cœur, dit Philippe en s'inclinant.

– Très bien ; vous êtes aussi fidèle en amitié qu'en amour. Qui pourrait vous en faire un crime ? Je dois me contenter d'envier ceux qui vous ont pour ami et celle que vous honorez de vos affections. »

Devant la glaciale ironie de l'inconnue, Philippe secoua sa tête pâle. Son désespoir montait à ses lèvres. Comme tous les amoureux sincères qui souffrent, il éprouvait l'immense besoin d'une consolation, d'une plainte caressant sa douleur, d'une larme rafraîchissant son cœur.

« Madame, dit-il sourdement, j'ignore si celle que j'aime est à envier ; mais, ce que je sais, c'est que je suis bien à plaindre, moi.

– Elle ne vous aime donc pas ? s'écria la dame masquée, avec cette curiosité aiguë qui pousse les femmes à s'intéresser

aux histoires d'amour et à s'y mêler.

– Elle ne m'a jamais vu, dit Philippe d'une voix morne. Ou si, par hasard, son regard est tombé sur moi, ce regard a glissé, indifférent, sur l'atome de poussière que je suis à ses yeux…

– Oh ! oh ! C'est donc une bien grande dame ?

– Oui… une grande dame !…

– De la cour, peut-être ?

– Oui, madame, de la cour !

– Vraiment… je ne puis vous demander son nom… et pourtant… pardonnez-moi, monsieur, ce n'est pas une vulgaire curiosité qui me pousse… je vous vois si malheureux… Oh ! jamais je n'ai vu dans des yeux d'homme les larmes que je vois dans les vôtres !…

– C'est vrai, madame, râla Philippe en laissant éclater ses sanglots, je pleure… et je bénis cette pitié qui, pour une fugitive seconde, a fait trembler votre voix… Je pleure, madame, parce que celle que j'aime est inaccessible à mon amour…

– L'épouse de quelque haut comte ou baron, peut-être ?

– Parce que je l'adore, continua Philippe exalté par le déchaînement de sa passion, comme on adore une chimère qu'on n'atteindra jamais, une illusion qui tient plus du rêve divin que de la réalité terrestre ! Je pleure parce qu'elle est la pureté souveraine en même temps que la beauté désespérante ! Je pleure parce que, si elle est infiniment pure, elle est aussi sacrée, aussi vénérée par un peuple immense que le serait une sainte !

– Oh ! palpita l'inconnue, ces paroles de flamme me bouleversent !

– Je pleure enfin, rugit Philippe, parce qu'elle est si haut placée au-dessus de moi, au-dessus des plus fiers barons, des plus hauts princes, qu'à peine, du fond des ténèbres où rampe mon amour, osé-je lever les yeux sur elle, comme sur une étoile lointaine et inaccessible ! »

L'inconnue se leva d'un bond, toute droite, le sein en tumulte, la gorge pantelante, et gronda :

« Il n'y a qu'une femme en France dont on puisse ainsi parler ! »

Philippe fléchit le genou, et d'un accent de passion pareil à l'accent des croyants qui parlent de la Divinité, murmura :

« Marguerite !…

– La reine !…

– Oui !… La reine !… »

L'inconnue avait eu un cri terrible, incompréhensible, un cri où il y avait de la joie, de l'orgueil, un ineffable étonnement, un amer regret et, peut-être, une profonde pitié…

Elle retomba dans son fauteuil en comprimant de ses deux mains son sein soulevé.

« La reine ! répéta Philippe en se relevant. Je vous disais, madame, que je suis un pauvre corps sans âme, un être qui ne s'appartient pas, quelque chose comme un fou… Vous voyez que j'avais raison… Je ne regrette pas d'avoir laissé échapper devant vous qui m'êtes inconnue le secret de cet amour insensé… car ce secret, je voudrais le crier à la terre entière… mais vous voyez, madame, que je ne puis rester une minute de plus ici et qu'il faut me pardonner comme on pardonne aux fous…

– Restez, je vous l'ordonne ! » pantela l'inconnue en voyant Philippe se diriger vers la porte.

Il y avait dans ces paroles une inexplicable terreur…

La dame de la Tour de Nesle, celle qui portait si orgueilleusement le nom d'Églé, qui veut dire : Splendeur… palpitait d'une étrange émotion.

Elle se rapprocha de Philippe.

Elle saisit sa main. Et Philippe d'Aulnay sentit que cette main fine, nerveuse, brûlait de fièvre. D'une voix saccadée,

implorante et impérieuse à la fois, elle haleta :

« Pourquoi vous désespérer ! Peut-être celle dont vous parlez n'est-elle pas inaccessible comme vous dites ! Peut-être si elle avait sous ses yeux le spectacle de cet amour qui m'émeut jusqu'à l'âme, peut-être son cœur palpiterait comme le mien !

– Rêve ! Folie ! murmura Philippe accablé par ses pensées.

– Écoutez-moi ! Je le veux… Je connais… tenez ! je vais vous dire mon secret aussi à moi !… Je ne suis pas une bourgeoise… Je suis une dame de la cour… Je connais la reine ! Oh ! vous tremblez !…

– Je tremble, murmura Philippe éperdu, de me sentir si près d'un être qui voit la reine tous les jours, qui l'approche, lui parle… »

D'un élan passionné, le jeune homme porta à ses lèvres cette main qu'il tenait dans la sienne et y déposa un furieux baiser qui fit frémir l'inconnue.

« Je connais Marguerite, continua-t-elle d'une voix plus basse, plus rauque ; je puis lui dire quelle passion elle a inspirée… Je crois… je suis sûre qu'elle sera touchée…

– Madame ! oh !… que dites-vous !…

– La vérité !… Marguerite, peut-être, n'est pas la pureté que vous dites ! Marguerite est femme ! Elle a un cœur qui vibre !… »

Une sorte de sombre délire emportait l'inconnue qui, presque défaillante, continua :

« Une femme ?… Ah ! il n'en est pas de plus ardente qu'elle. Nulle femme plus qu'elle et mieux qu'elle n'aime l'amour ! Écoutez ! oh ! écoute jusqu'au bout ! Sais-tu ce que c'est qu'un baiser de Marguerite ! Sais-tu quels trésors de magnificence recouvre le manteau royal qu'elle jette sur ses épaules !… Sais-tu que son âme sait s'ouvrir aux passions délirantes ; que, reine, elle est femme, orgueilleuse d'être femme, et que ceux qu'elle a serrés une fois dans ses bras meurent de désespoir, certains

qu'ils sont de ne jamais retrouver volupté pareille !... »

Philippe recula de trois pas, et livide, la main à sa dague, bégaya :

« Madame, vous venez d'outrager la reine ! Vous venez de la couvrir d'opprobre comme si elle était une ribaude !... Une ribaude comme vous !...

– La reine ! » rugit l'inconnue avec un éclat de rire de folie. En même temps, elle laissa tomber son manteau et réapparut telle qu'elle était d'abord, les seins nus, la gorge palpitante, le corps à peine caché sous la gaze légère...

« Remerciez Dieu, reprit Philippe sourdement, de n'être qu'une femme. Car homme, par l'enfer, je vous eusse fait rentrer vos insultes dans la gorge avec la dague que voici !

– La reine ! répéta l'inconnue avec ce même accent de passion déchaînée. Tu aimes la reine ?...

– Oh ! bégaya Philippe, que n'est-elle là pour que je me traîne à ses pieds, pour lui demander pardon... oh ! pardon... pardon des insultes qui, par ma faute, éclaboussent son nom sacré !

– À genoux donc, Philippe d'Aulnay ! rugit Marguerite de Bourgogne en laissant tomber son masque. À genoux devant la reine !... »

L'effet de ces paroles fut foudroyant. Hébété, hagard, stupide d'horreur et d'épouvanté, Philippe d'Aulnay demeurait foudroyé, les yeux fixés sur cette femme comme ils eussent été fixés sur un insondable abîme...

Un affreux déchirement, dans cette seconde fatale, se produisit en lui.

Son rêve d'amour pur se brisait dans la fange ! La reine était une ribaude !...

Ardente et rapide, Marguerite se rapprocha de lui, l'enlaça, murmura d'une voix éteinte :

« Répète ! oh ! répète comme tu m'aimes ! Enivre-moi encore des magiques paroles qui tout à l'heure tremblaient sur tes lèvres !… Je t'aime, Philippe ! Je t'aime et suis à toi !… Buridan ? non… Ne pense pas à ce que je disais… Je le hais, ce Buridan ! C'est toi que j'aime !… »

D'une violente secousse, il se dégagea, recula, hébété, fou de douleur, épouvanté du désespoir qui hurlait en lui !

Ne pas être aimé de la reine, l'aimer de loin, sans espoir, c'était l'enfer…

Voir la reine agir comme une ribaude, l'entendre parler comme une ribaude, sentir se briser en lui cette fleur d'adoration, s'évanouir ce rêve d'infinie pureté, c'était plus que l'enfer : c'était une douleur d'homme, poignante, terrible.

« Quoi ! râla Marguerite, tu me repousses ! Que signifie ? Tu m'aimes ! Tu l'as dit ! Tes paroles palpitent encore au fond de mon cœur ! Eh bien, je t'aime ! Ne fût-ce que pour une heure, je t'aime et suis à toi !…

– Malheureux ! » sanglota Philippe.

Un rugissement de rage crispa les lèvres de Marguerite qui, à son tour, se recula, grondante, comme une panthère blessée.

Le regard que lui jeta Philippe d'Aulnay fut épouvantable.

C'est ainsi que, dans les légendes bibliques, les damnés regardent le ciel qui se ferme à jamais…

Il eut ce regard de désespoir sublime, et sans un mot, sans un geste vers la reine, marcha jusqu'à la porte qu'il ouvrit et franchit…

À ce moment, Marguerite de Bourgogne se rua jusqu'à une sorte de gong suspendu dans un angle de cette pièce, elle saisit un marteau et frappa violemment…

Le gong rendit un son grave, solennel, funèbre, qui s'épandit en lentes ondulations d'une affreuse tristesse et fit tressaillir la Tour de Nesle de ses fondations à son couronnement !

*

* *

À ce bruit prolongé qui, dans la tour, éveillait de longs échos lugubres, quelque chose se mit en mouvement dans le troisième étage, c'est-à-dire au-dessus de la salle du festin. Il y eut comme une marche rapide et sourde de pas silencieux, précipités, des chocs étouffés, des cliquetis soudain, puis, dans l'escalier, une ruée de ces êtres inconnus…

Et à l'instant où Philippe d'Aulnay, sans avoir conscience de ce qu'il faisait, ayant oublié son frère, et où il était, et ce qu'il faisait là, commençait à descendre l'escalier, il fut brusquement saisi par derrière, soulevé, emporté jusqu'à l'étage supérieur, ses armes disparues, ses bras, ses jambes vigoureusement étreints par les mains rudes de six hommes, dans l'impossibilité de se défendre.

Se défendre ! Il n'y pensa pas. Mais dans la seconde où il se sentit ainsi harponné, il éprouva comme une joie funeste et cria :

« Sois bénie, ô mort, délivrance suprême ! Soyez bénis, vous qui allez me tuer…

– Soyez tranquille, messire d'Aulnay, ricana une voix, la chose sera faite en douceur et avec toute la promptitude que vous pouvez souhaiter. Mais c'est la première fois que je m'entends bénir par l'un des hôtes de la Tour de Nesle ! »

Et l'homme s'étant penché sur Philippe, celui-ci reconnut le visage tourmenté, les joues maigres, les yeux ironiques et le sourire grimaçant de Stragildo.

« Les hôtes de la Tour de Nesle… murmura le jeune homme éperdu.

– Eh !… Si je sais compter, vous êtes bien le dix-septième ! Avec votre noble frère, cela fait dix-huit. Joli compte, ma foi, et qui me fait honneur, car… Mais ce digne seigneur ne m'entend plus… Déposez-le dans ce coin, et préparons notre affaire ! »

Philippe n'avait pu en supporter davantage ; un gémissement atroce avait déchiré la gorge du malheureux jeune homme et la vie s'était arrêtée en lui…

*

* *

Dans le même moment où Philippe d'Aulnay avait été saisi, une deuxième bande de huit ou dix hommes armés de dagues s'était ruée dans la salle du festin.

Gautier était à table entre les deux princesses. Renversé sur le dossier de son fauteuil, la face pourpre, les yeux clignotants et la langue pâteuse, il bredouillait des choses énormes dont les deux femmes riaient follement, chacune d'elles lui versant à boire à tout instant pour l'exciter encore…

Au bruit funèbre du gong, elles bondirent, effarées, palpitantes… car on était bien loin de l'heure encore… de l'heure hideuse où les hôtes de la Tour de Nesle étaient livrés à Stragildo, l'orgie commençait à peine, ou plutôt elle n'avait pas encore commencé…

« Qu'est-ce que c'est ? bégaya Gautier. Ça, venez ici, mes biches blanches ! Oh ! oh ! ajouta-t-il avec un rire qui fit trembler les cristaux de la table dans leurs armatures d'or, quels sont ces gens ?… C'est du renfort pour vider ces vénérables flacons ! Venez, mes braves, venez boire ! C'est Gautier d'Aulnay qui vous invite, par la sambleu, et nous allons… »

Il ne put en dire davantage, l'un des hommes venait de lui jeter une écharpe autour de la tête et le bâillonnait solidement. À moitié dégrisé, Gautier porta la main à sa dague, mais déjà cette dague lui était enlevée ; en même temps, il essaya de se lever, et aussitôt il trébucha, saisi par les jambes, saisi par les bras…

Alors, il jeta autour de lui des yeux hagards et il vit que celles qui s'appelaient Thalie et Pasithée avaient disparu de la salle.

Alors une épouvante sans nom s'empara de lui…

Sa griserie se dissipa comme une fumée au souffle de l'ouragan…

Et dans cette minute terrible où il se sentit soulevé et emporté, il comprit pourquoi nul n'avait jamais pu voir l'un de ceux qui étaient entrés à la Tour de Nesle !

Alors, la pensée de la mort se présenta à lui dans sa hideur imminente… il ne voulait pas mourir… Il se raidit dans un effort désespéré ; dans cet effort, le bâillon glissa de sa bouche et il hurla :

« À moi, Philippe ! À moi, frère !… À moi, gentille Thalie ! À moi, Pasithée d'amour ! Oh ! vous m'avez dit que vous m'aimiez ! Oh ! vous m'avez donné vos chères lèvres !… Et vous me laissez mourir !… »

Les clameurs de Gautier qui, même dans cette suprême minute, gardait une sorte de loi aux deux inconnues et se croyait encore aimé, ces clameurs atroces se perdirent dans l'escalier.

« Oh ! c'est affreux, murmura la princesse Blanche…

– Épargnons ce malheureux qui nous a fait tant rire ! » balbutia Jeanne, livide.

Marguerite, qui, penchée, la sueur au front, écoutait les cris déchirants de Gautier, secoua rudement la tête et dit :

« Ces hommes nous ont reconnues ! Ils savent qui nous sommes…

– Qu'ils meurent, alors !… » grondèrent les deux princesses dans un long frisson.

Gautier d'Aulnay, arrivé au troisième étage de la tour, vit qu'il se trouvait dans une vaste pièce sans meubles, froide et nue, pareille à celle du rez-de-chaussée. On l'avait couché sur les dalles, et dix hommes, appuyés sur lui, le maintenaient.

Il ne criait plus… son regard sombre errait çà et là.

Tout à coup, ce regard tomba sur son frère couché comme lui sur les dalles à quelques pas, mais que personne ne maintenait : alors, les larmes jaillirent de ses yeux et il murmura :

« Pauvre frère ! Ils l'ont déjà tué !… C'est pourtant lui qui a voulu venir ! Adieu, mon brave Philippe… Et vous, truands, qu'attendez-vous pour m'égorger comme lui !…

– Patience, que diable !…

– Stragildo ! gronda Gautier épouvanté de ce qu'il entrevoyait de plus horrible encore dans son aventure, Stragildo, le gardien des lions du roi ! Stragildo ici !… »

Et les yeux hagards, les nerfs tendus à se rompre dans l'effort insensé qu'il faisait pour se délivrer, avec une sorte de curiosité mortelle, il considéra ce que faisait Stragildo.

Et alors l'horreur s'accumula sur l'horreur ! Des épouvantes de cauchemars se juxtaposèrent aux épouvantes qui lui rongeaient le cerveau…

Stragildo, par une corde solide, attachait une énorme masse de fer au bas d'un sac immense, un sac en forte double toile qu'il manœuvrait vivement, en homme habitué à ce travail… Gautier comprit !…

On n'allait pas le poignarder !… Car le sang laisse des traces ! Le sang accuse ! On a beau laver le sang, il reparaît et profère des actes d'accusation qui font tomber des têtes, ces têtes fussent-elles couronnées !… Non ! on n'allait pas le poignarder… On allait l'enfermer dans ce sac, que la masse de fer entraînerait au fond de l'eau ! On allait le jeter à la Seine ! On allait le noyer !…

« Oh ! pas cela ! pas cela ! Un coup de dague au cœur ! Oh ! vous êtes donc des démons ! Vous n'avez donc ni cœur ni entrailles ! Et ces femmes ! Ce sont donc des filles d'enfer !…

– En voilà un ! » dit Stragildo, avec un petit rire qui grinça.

Un ?… Un quoi ? Un sac, sans doute ? Il y avait deux

condamnés… donc deux sacs ?… Non.

Simplement, deux hommes avaient saisi Philippe évanoui et l'avaient glissé dans le sac, l'unique sac qui devait entraîner ensemble les deux frères au fond de la Seine !

Les cheveux de Gautier se hérissèrent sur sa tête : il allait mourir avec son frère ! Il allait mourir dans cet effroyable enlacement où il sentirait le corps de son frère palpiter dans le spasme suprême !…

Un hoquet d'agonie râla sur les lèvres livides de Gautier et, paralysé par l'angoisse à son paroxysme, il s'abandonna !…

Lorsque, l'instant d'après, on le souleva, lorsqu'on l'introduisit dans le sac funèbre, il n'opposa aucune résistance.

À ce moment, la porte s'ouvrit, une voix de femme gronda :

« Est-ce fait ?

– À l'instant », répondit Stragildo.

Gautier parvint, dans un dernier effort vital, à soulever sa tête, et alors, dans l'encadrement de la porte, debout, démasquée, drapée dans son grand manteau, semblable à une apparition d'outre-tombe, il vit cette femme ! Et il la reconnut… Et il se souleva, tendit le poing et d'une voix solennelle prononça :

« Reine infâme, reine d'orgie, reine sanglante, en mon nom, au nom de mon frère qui meurt comme moi assassiné par toi, au nom des victimes de la Tour de Nesle, je te maudis ! Marguerite de Bourgogne, maudite sois-tu !… »

Dans la même seconde, le sac fut violemment refermé…

L'ouverture en fut nouée solidement…

Puis une douzaine d'hommes le saisirent, l'enlevèrent, et, quelques instants plus tard, arrivèrent avec leur funèbre fardeau sur la plate-forme de la tour.

« Attention ! gronda Stragildo. Balancez bien ! Envoyez au loin dans le courant ! Une !… Deux !… Trois !… »

On entendit un cri étouffé. Le sac traversa l'espace et disparut au fond des ténèbres… Puis, Stragildo, penché dans le vide, perçut le bruit de l'eau qui s'ouvre en jaillissant et retombe avec des plaintes pareilles à des malédictions…

« Bon voyage ! cria-t-il.

– Cet homme m'a maudite ! » murmura Marguerite de Bourgogne.

Et le fleuve continua de couler, sinistrement paisible… c'était fini…

Philippe et Gautier d'Aulnay étaient au fond de la Seine !

X

BURIDAN

Maintenant que nous avons raconté comment les deux frères avaient passé leur soirée, il nous faut de toute nécessité dire comment Buridan avait passé la sienne. En quittant l'hôtel d'Aulnay et la rue Froidmantel, Buridan s'était dirigé vers la Halle. Il songeait au singulier rendez-vous que venait de lui donner cette femme inconnue. Il était à peu près décidé d'ailleurs à ne pas se rendre à la Tour de Nesle. Non qu'il eût des soupçons bien précis contre cette personne qui se disait ennemie d'Enguerrand de Marigny, mais il avait d'autres affaires en tête.

« Il faut, se disait-il en marchant à grands pas, que, dès ce soir, j'aie tout réglé, afin que ma journée de demain soit libre. Si donc j'en ai fini à temps, j'irai à la Tour de Nesle, ne fût-ce que pour connaître l'ennemi de mon ennemi. Mais il est probable que je n'aurai pas terminé avant minuit. Tant pis ! je n'irai pas… Demain ! ajouta-t-il avec un soupir. Que me réserve demain ? Ma chère Myrtille m'annoncera-t-elle que son père, le digne Claude Lescot, consent à mon bonheur ?… Tu verras, mon pauvre Buridan, que tu n'auras pas de chance, car tu es né sous une mauvaise étoile, au dire de cette sorcière qui l'a lu un jour dans ta main… comment s'appelle-t-elle donc déjà ? Mabel !… Oui, c'est cela… »

Comme il débouchait devant le pilori de la Halle et qu'il monologuait ainsi selon l'immémoriale habitude des amoureux en particulier et en général de toute personne qui au théâtre ou dans un roman éprouve le besoin de faire connaître au public

ce qu'il pense, comme il se disait, donc, ces choses assez tristes qui démentaient pourtant un secret espoir, un homme tout à coup lui barra le passage en disant :

« Joie, honneur et prospérité à messire Jean Buridan !… J'ai l'honneur de vous saluer bien humblement, mon gentilhomme, et de vous offrir mes vœux les plus sincères. »

L'homme était vêtu de haillons, coiffé d'un feutre en bataille, couvert d'un vaste manteau troué, frangé, que relevait par derrière une immense rapière.

« Or ça ! grommela Buridan, c'est donc la soirée aux rencontres de gens qui me connaissent et que je ne connais pas ? Qui es-tu ?

– Est-ce mon nom ou mon état que vous voulez savoir ?

– Ton nom, d'abord.

– Lancelot Bigorne.

– Beau nom. Ton état, maintenant.

– Condamné à mort.

– Tu dis ?

– Je dis condamné à être pendu la hart au col et, muni de cette belle cravate de chanvre, à m'agiter dans le vide jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Même que c'est aujourd'hui, ce matin, que je devais avoir l'insigne honneur d'étrenner le gibet de Montfaucon.

– Ah ! ah !… Je te reconnais, à présent. C'est toi qui devais être pendu en présence du roi et qui a eu, en te sauvant, l'indélicatesse de priver Sa Majesté de cet amusant spectacle.

– Comme vous dites, messire ! s'écria Lancelot Bigorne, enchanté de cette plaisanterie macabre. On ne m'avait pas menti en m'assurant que Buridan était un joyeux compagnon…

– Et que me veux-tu ? Qu'as-tu à me dire ?

– J'ai à vous dire que j'ai mille choses à vous dire, et que si vous consentez à m'écouter, je crois que vous n'aurez pas lieu

de vous en repentir… Un mot, continua cet homme d'un ton soudain plus grave. Ce matin, c'est grâce à vous que j'ai pu me sauver. Et ensuite, lorsque vous couriez après le char, tandis qu'on me poursuivait, vous avez trouvé le moyen de renverser du poitrail de votre cheval…

– Ceux qui te voulaient pendre ? Ma foi, je ne l'ai pas fait exprès.

– Hum ! Faut-il vous croire ?… Peu importe, après tout ! Je vous dois la vie, voilà ce qui est clair. Ce qui est également sûr, c'est que Lancelot Bigorne n'oublie jamais ni une injure, ni un bienfait. Maintenant, seigneur Buridan, si vous voulez me faire savoir où et quand je pourrai vous parler…

– Quand ?… Eh bien ! quand tu voudras. Où ?… Rue Saint-Denis. Connais-tu l'enseigne des Rois-Mages ?… Oui ?… Eh bien, la maison à côté des Rois-Mages appartient à la dame Chopinel, personne mûre, respectable, vénérable entre toutes et que je vénère vu qu'elle me loge sans que je lui paye de loyer. C'est là que tu me trouveras. »

Lancelot Bigorne salua profondément et disparut au coin d'une ruelle, tandis que Buridan, sans plus songer à cette singulière rencontre, poursuivait son chemin et s'en allait vers la place de Grève.

Là, en face la maison aux piliers où se réunissaient les échevins, entre le pilori de Grève où l'on exposait les blasphémateurs et le gibet de Grève où on pendait un peu tous les jours, là, disons-nous, au-dessus de la porte à vitraux d'une maison de belle apparence, une enseigne énorme se balançait au vent qui venait de la Seine. Cette enseigne représentait une fleur de lis. Et cette maison, c'était l'auberge de la Fleur-de-Lys, très convenablement achalandée, hantée surtout par les jeunes gentilshommes, les écoliers riches et les chercheurs d'aventures.

Buridan traversa sans s'y arrêter la grande salle, remplie de buveurs jouant aux dés. À ce moment, le patron de l'établissement criait d'une voix enrouée : « Voici le couvre-feu !… Dehors, mes gentilshommes ! Dehors, mes braves

écoliers ! Dehors, mes bons clients !

– Que la peste t'étouffe !

– Que la fièvre maligne te fasse grelotter jusqu'à crevaison !

– Que messire Satan te réserve sa plus bouillante chaudière ! »

Tels furent les hurlements qui, accompagnés d'autres aménités, accueillirent l'ultimatum du patron ; mais, en somme, et tout en enrageant, on obéissait et la foule s'écoulait peu à peu.

Buridan jugea sans doute que les ordonnances relatives au couvre-feu ne le concernaient pas, car, ayant traversé, comme nous l'avons dit, la grande salle de l'auberge, il pénétra dans un cabinet retiré où deux hommes, qui avaient l'air de mener joyeuse vie, étaient attablés devant les restes d'une volaille, devant un flanc intact encore, devant d'innombrables flacons déjà vides et deux ou trois derniers encore pleins.

« Salut à Jean Buridan ! crièrent les deux hommes en agitant leurs gobelets.

– Salut à Riquet Haudryot, roi de la Basoche ! Salut à Guillaume Bourrasque, empereur de Galilée !… Eh bien, mes braves, vous a-t-on bien traités ? Avez-vous bu et mangé votre soûl ?

– Tes ordres, Buridan, fit Guillaume Bourrasque, ont été exécutés de point en point par le digne patron de céans… nous sommes pleins comme des boudins à la Noël…

– Oui, ajouta Riquet Haudryot, mais Buridan n'est pas venu partager le dîner qu'il nous a offert, le meilleur que j'aie fait depuis la dernière fête des fous. Il n'y a plus rien à manger…

– Mais il reste à boire, dit Bourrasque. Bois, Buridan, bois, mon vieux frère… à ta santé, tiens ! »

Buridan jeta sur les deux ivrognes l'éclair de ses yeux gris et murmura :

« Les voilà à point pour les grandes résolutions ! »

Et ayant vidé d'un trait le gobelet qu'on venait de lui remplir, il s'accouda à la table et dit :

« Maintenant, écoutez-moi…

– Attends, bredouilla Riquet Haudryot, attends que de ce flan j'aie fait trois parts fraternelles, c'est-à-dire égales, car le principe de la fraternité, c'est l'égalité… c'est écrit en toutes lettres dans Aristote…

– Bah ! ricana Guillaume Bourrasque, tu crois qu'Aristote… »

Le reste se perdit dans un gloussement qui devait être un éclat de rire.

C'étaient deux graves et importants personnages que ces deux suppôts de Bacchus.

L'un était roi de la Basoche.

L'autre, empereur de Galilée.

Le lecteur aurait tort de croire que c'étaient là les titres dérisoires de chimériques royaumes et d'empires de fantaisie. On ne tardera pas à voir quelles puissantes associations c'étaient que le royaume de Basoche et l'empire de Galilée. Pour le moment, contentons-nous de dire que ces titres flamboyants étaient des plus authentiques, puisque le roi de France les reconnaissait tels, puisqu'il a fallu des siècles à la monarchie de France pour détruire les monarchies de Basoche et de Galilée, puisqu'enfin les deux corporations étaient armées de redoutables privilèges et que leurs chefs jouissaient d'une autorité qui put balancer celle du prévôt de Paris, des évêques et de l'Université !

Pour le quart d'heure, ces deux monarques auxquels, comme on vient de le voir, Buridan avait payé une bombance, étaient ivres de vin, ivres de dispute philosophique, ivres d'attendrissement.

Guillaume Bourrasque, en dépit de son nom tempétueux, était généralement un homme de paisible apparence, gros, gras,

fleuri, paraissant toujours plongé en de profondes réflexions, surtout à l'heure où il digérait un bon dîner, réflexions qui devaient être le plus souvent couleur de rose, car, d'habitude, un sourire de béatitude errait sur ses lèvres lippues.

Riquet Haudryot, bien que plus maigre, plus sec, plus nerveux d'allure, ne donnait pas, comme on disait alors, sa part aux chiens – expression qui s'est maintenue jusqu'à nos jours depuis l'époque lointaine où les chiens errants pullulaient dans les rues. Tout comme son ami Bourrasque, Haudryot aimait les fins morceaux et prisait à sa juste valeur un pot d'hypocras. Il prenait moins de ventre, voilà tout, et il était d'un tempérament plus inquiet.

Tels étaient les deux personnages à qui, en cette mémorable soirée, Buridan vint raconter des choses mystérieuses, dans ce cabinet retiré au fond de l'auberge dont la devanture, depuis longtemps, était fermée.

Quelles étaient ces choses mystérieuses ? Quelles étaient ces grandes résolutions dont avait parlé Buridan ?

C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir.

Pour le moment, entraînés par notre récit et désireux de laisser aux événements leur ordre chronologique, nous nous abstiendrons d'écouter ce qu'écoutaient si attentivement le roi de la Basoche et l'empereur de Galilée.

Mais ce n'est pas une raison pour abandonner Buridan et les deux compères.

Nous proposons au lecteur d'imaginer – on peut toujours imaginer ce qu'on veut –, de se figurer donc, qu'il a, en notre compagnie, vidé à petits coups une pinte d'hydromel dans la grande salle où ronfle sur un escabeau le patron de l'auberge, tandis que Buridan, Haudryot et Bourrasque s'entretiennent dans le cabinet.

Ce cabinet finit par s'ouvrir.

Buridan apparut, suivi de l'empereur et du roi, qui se

prêtaient un mutuel appui.

Il réveilla l'hôte, lui paya la dépense, et la porte extérieure ayant été entrebâillée, le roi, l'empereur et l'aventurier sortirent, salués jusqu'à terre par le patron de la Fleur-de-Lys.

À ce moment, le veilleur de nuit, son falot à la main, passait lentement le long des piliers qui soutenaient la maison des échevins et qui découpaient bizarrement dans la nuit leurs silhouettes fantastiques.

Et le veilleur, de sa voix grave et prolongée, cria dans le profond silence :

« Il est onze heures ! Parisiens, dormez en paix ! Tout est tranquille !… »

Comme pour démentir cette bonne assurance que le veilleur donnait aux bourgeois enfoncés sous les courtines de leurs lits, des ombres grouillaient aux coins des ruelles, des éclairs d'acier parfois luisaient au fond des ténèbres, et tout à coup, des plaintes lointaines, des cris de terreur fusaient dans le silence.

« Au meurtre ! Au feu ! Au truand !… »

Clameurs de rares passants attaqués et dépouillés jusqu'à la chemise, sans que nul, d'ailleurs, s'en inquiétât, pas même le guet dont, parfois, les patrouilles de dix hommes, commandées par un dizainier, passaient d'un pas alourdi par le sommeil et les armures.

« Adieu, mes chers amis ! » dit Buridan, qui s'arrêta non loin du Louvre.

Le roi de la Basoche le saisit par le bras gauche et l'empereur de Galilée par le bras droit :

« Comment, adieu ? sanglota Guillaume Bourrasque. Ne nous séparons plus, Buridan !… Buridan, ne m'abandonne pas au moment où j'ai si soif…

– Soif ? bégaya Riquet Haudryot en pouffant de rire. Et faim, donc !… Buridan, tu as dit que nous passerions la nuit ensemble. J'ai faim, moi !

– On a crié onze heures depuis plus d'une demi-heure. Il est temps de dormir… »

Les deux Majestés eurent une protestation indignée.

Buridan s'assit sur une borne cavalière qui faisait l'angle d'une rue et se croisa les bras.

« Buridan est ivre, dit Guillaume Bourrasque.

– Il ne peut plus mettre un pas devant l'autre, ajouta Riquet Haudryot.

– Mes chers amis, dit Buridan, laissez-moi dormir. Tenez, voici un écu pour chacun, mais, au nom de saint Laurent, qui dormit sur un gril, laissez-moi me coucher ici !

– Buridan, fit le roi de la Basoche, tu n'as donc pas soif ?

– Moi ? C'est-à-dire que j'ai l'enfer dans le gosier.

– Buridan, fit l'empereur de Galilée, tu n'as donc pas faim ?

– Moi ? C'est-à-dire que j'enrage et que, tout à l'heure, Riquet, je vais te mordre.

– D'où j'infère… commença Guillaume.

– D'où j'infère que j'ai également faim et soif ! interrompit Buridan.

– En ce cas, bredouilla Riquet Haudryot, puisque tu as si faim, viens-t'en rue des Oies{1}, au Coupe-Gueule ; on y mange des oies bardées de lard, fourrées de marrons, rissolantes de graisse mordorée.

– Non ! grogna Guillaume Bourrasque, puisqu'il a si soif, il faut qu'il s'en vienne au Franc-Cornet, où l'on boit des vins blancs qui moussent, pétillent et chantent la gloire du divin Bacchus…

– Écoutez, mes chers amis, écoutez ! s'écria Buridan. Toi, Riquet, dis-moi à quelle distance nous sommes du Coupe-Gueule, où l'on mange si bien ?

– À trois cents toises, par ici !

– Et toi, Guillaume, dis-moi à quelle distance nous sommes du Franc-Cornet, où l'on boit de si joli vin ?

– À trois cents toises, par là !

– *Bene !*… J'infère de là que nous sommes à égale distance de la mangeaille et de la buverie ?

– C'est vrai ! s'écrièrent les deux Majestés.

– *Bene !*… reprit Buridan. Et maintenant, supposez que je sois un âne…

– Un âne !… Toi ! firent avec stupeur Guillaume et Riquet.

– Oui. Un âne à longues oreilles, à jambes en fuseau, à queue pelée, un âne enfin ! Il y a des hommes qui sont des lions, d'autres qui sont des tigres, d'autres des loups… moi, il me plaît d'être un âne. Et maintenant, confrères, supposez que cet âne a également faim et soif. Supposez qu'il est placé à égale distance d'un picotin d'avoine et d'un seau d'eau fraîche… Que fera-t-il, Guillaume Bourrasque ?

– Pardieu ! il ira droit au seau, surtout si on remplace l'eau par du vin.

– Et toi, Riquet Haudryot, qu'en dis-tu ?

– Pardieu ! il ira droit au picotin, surtout si on remplace l'avoine par quelque volaille…

– Vous errez, compères ! dit Buridan. Car l'âne ayant aussi soif que faim et aussi faim que soif, l'âne également sollicité par le seau d'eau et par le picotin d'avoine, eh bien, cet âne ne pourra ni manger ni boire ! Car s'il se dirige vers l'eau, la faim le tirera vers l'avoine, et s'il veut aller au picotin, la soif le tirera vers le seau. Donc, il devra mourir de soif et de faim sur place. J'ai dit.

– Ivre ! bégayèrent les Majestés. Il est ivre mort !

– Je dis, continua Buridan, que sollicité également par les poulardes du Coupe-Gueule et par le vin clair du Franc-Cornet, je dis que me trouvant à égale distance de l'un et de l'autre, je

ne puis plus bouger d'ici. Adieu, compères !… »

Et Buridan, se couchant contre la borne, se mit à ronfler.

« Adieu donc, fit Riquet Haudryot, ahuri par la logique de Buridan, je m'en vais au Franc-Cornet boire ton écu, adieu ! »

Le roi de la Basoche et l'empereur de Galilée, après un dernier regard jeté sur Buridan endormi, après un dernier hochement de tête, s'éloignèrent chacun de son côté, mais également titubants et maugréant des lambeaux de pensée où l'âne de Buridan jouait un rôle extravagant.

À peine furent-ils à vingt pas, que Buridan se mit debout, plus leste que jamais, et s'éloigna, lui aussi, mais sans tituber le moins du monde.

« Au diable les ivrognes ! murmura-t-il, en se hâtant. J'ai cru que je ne m'en débarrasserais pas de la nuit. Et pourtant, je veux voir si, par hasard, mon homme de la Tour de Nesle ne m'aurait pas attendu… Après tout, je ne suis en retard que d'une heure et demie… On dit que le roi Philippe, père de notre Sire, arriva à Mons-en-Puelle avec deux heures de retard, ce qui ne l'empêcha pas de gagner la bataille… »

Secrètement fier de s'être comparé à Philippe le Bel et d'avoir une demi-heure d'avance sur ce monarque, Buridan arriva sur la berge de la Seine, non loin de la grosse Tour du Louvre, laquelle faisait presque vis-à-vis à la Tour de Nesle.

« Les fenêtres sont éclairées ! fit-il en tressaillant. C'est donc que je suis attendu ? »

Au loin, très loin, la voix du veilleur s'éleva :

« Parisiens, il est minuit !… »

Buridan s'avança jusqu'au bord de l'eau, dont les petites vagues bruissaient sur le sable. Là, quelques pieux solides étaient plantés en terre. À chacun de ces pieux était attachée une chaînette de fer, et au bout de chaque chaîne une barque.

Sans plus de réflexions, Buridan détacha le premier venu de ces esquifs, sauta dedans et se mit à ramer, ou plutôt à godiller,

comme c'était l'habitude des mariniers de Seine. Debout à l'arrière de l'embarcation, il se dirigeait sur la Tour de Nesle, dont, avec une émotion inouïe, il contemplait la sombre masse qui se détachait en noir sur fond noir.

D'où venait cette émotion, dont il ne se rendait pas compte ?

Simplement de ce que Buridan savait regarder, c'est-à-dire qu'il savait extraire de tout spectacle la dose de sensation qu'il comporte. Il y a des natures sur qui la sensation glisse ou s'émousse, et ce sont au fond les plus heureuses ; il y en a d'autres qui la reçoivent, s'en pénètrent et même l'exagèrent.

Buridan était de celles-ci.

Avez-vous jamais remarqué, lecteur, que telle honnête façade de maison bien bourgeoise, bien calme, bien paisible, pourtant, vous cause tout à coup une instinctive horreur ? Que tel coin de route, au détour de quelque bois, vous apparaît soudain avec une physionomie de crime ?… D'où viennent ces impressions ? Sont-elles simplement en vous ? En êtes-vous le créateur inconscient ?… Ou bien est-ce que les choses auraient une face qui est triste ou gaie ? Est-ce que les choses auraient une âme impénétrable qui garde de profonds secrets et qui, tout à coup, les révèle au passant ? Qui sait ?…

Car, pourquoi Buridan, arrivé vers le milieu du fleuve, sentit-il une espèce de torpeur s'emparer de lui ? Pourquoi, qui dira pourquoi devant cette Tour de Nesle, semblable à tant de tours dont se hérissait Paris, une pesante tristesse, à cette heure, descendit sur lui, mêlée d'une indéfinissable horreur qui faisait courir un frisson sur sa nuque ?…

Cette impression devint si violente que Buridan s'apprêta à virer de bord…

À ce moment, sur la rive droite, le cri mélancolique du veilleur répéta :

« Parisiens, dormez en paix… Il est minuit ! »

Et à ce cri, sur la rive gauche, répondit un cri plus prolongé,

quelque chose comme une lamentation funéraire… C'était le crieur des morts qui disait :

« Parisiens, priez pour l'âme des trépassés !… »

Dans la même seconde, Buridan perçut au-dessus de sa tête, très haut dans le ciel, une clameur étouffée, une plainte déchirante… Il lui sembla que c'était le cri d'agonie de quelque oiseau nocturne blessé à mort… et, dans cet instant, où, frappé d'une sorte de mystérieuse épouvante, il levait la tête, il vit, en effet, un être ou une chose énorme qui tournoyait dans les airs et tombait… tombait… Cela tomba à deux brasses de la barque, qui oscilla violemment… L'eau jaillit… puis tout redevint silence !…

La barque vide, lentement, descendit le cours du fleuve, puis, prise par un remous, vira de bout en bout, remonta, puis redescendit…

La barque était vide…

Où était Buridan ?

Buridan, sans réflexion, sans hésitation, avait plongé !…

Buridan, à la seconde où la chose qui tombait avait atteint la surface de l'eau, avait vu que cette chose était un sac !… Buridan avait entendu un instant avant une clameur de détresse qui ne pouvait venir que de ce sac !

Et Buridan avait plongé !…

Il s'enfonça, pour ainsi dire, dans l'entonnoir d'eau que forma le sac, au moment même où il s'engouffra.

Buridan était un intrépide nageur !

Il coula à pic.

Sa chute et celle du sac ne firent qu'une chute, et Buridan, les mains tendues en avant, sentit ses mains se crisper tout à coup sur quelque chose comme de l'étoffe. Il s'amarra à cette étoffe. Avec elle, il descendit au fond de l'eau…

Alors, son esprit éperdu, à défaut de ses lèvres, eut un

rugissement, et il sentit qu'il avait peur, qu'il se trouvait devant un mystère effroyable… En effet, là, dans ce sac, c'étaient deux êtres palpitants que ses mains devinaient ! Deux hommes !… Assassinés !… D'une mort pareille !…

La lutte de Buridan contre le sac, au fond de la Seine, tandis que les masses d'eau hurlaient, tandis qu'il sentait les soubresauts des inconnus, cette lutte fut pareille à ces étranges, à ces impossibles batailles que l'imagination pervertie enfante dans les rêves de la fièvre… l'eau voulait garder le sac et son secret !

Une rage s'empara de Buridan…

Il se cramponna… puis, à pleines dents, il empoigna le nœud supérieur du sac, et ce fut ainsi, ce fut dans cette position qu'il se maintint deux secondes contre le courant…

Ces deux secondes, où il eut les mains libres, lui suffirent ; il tira sa dague et l'enfonça dans l'étoffe qui se déchira… Il y eut deux ou trois secousses… Le sac se fendit du haut en bas… puis, un grouillement se produisit… puis, là, sous les eaux, trois ombres confuses s'agitèrent…

Une demi-minute à peine s'était écoulée depuis l'instant où le sac avait été précipité du haut de la Tour de Nesle.

À ce moment, trois têtes livides, hagardes, apparurent à la surface du fleuve.

Buridan se secoua, s'ébroua, jeta un regard autour de lui, et, à une vingtaine de brasses, vit la barque qui descendait le courant. Il vit de plus que les deux inconnus, se soutenant mutuellement, nageaient parfaitement.

« Par ici ! » gronda-t-il, haletant.

Il se mit à nager vers la barque, l'atteignit d'un dernier effort ; il se hissa et, épuisé, se laissa tomber dans l'intérieur. Presque au même instant, la barque se pencha à gauche, puis à droite… Sur l'un et l'autre bord, Buridan vit des mains frénétiques cramponnées… et tout à coup, sur le bord de

gauche, une tête blafarde apparut… puis sur le bord de droite une autre tête… empreinte d'un morne désespoir…

Et Buridan sentit l'épouvante glacer ses veines… Il crut vivre un rêve prodigieux, terrible, où la réalité était moins affreuse encore que ce qu'il croyait deviner derrière cette réalité… car ces deux têtes, il les reconnut ! Ces deux hommes qu'il venait de sauver, il les reconnut !… Il vit la tête de gauche, et, frappé de stupeur, bégaya :

« Gautier !… »

Il vit la tête de droite, et, dans une sorte de délire, il rugit :

« Philippe !… »

C'étaient Philippe et Gautier d'Aulnay !… Dans ce sac !… Précipités dans la Seine !… Du haut de la Tour de Nesle !… De cette tour où lui-même avait été convoqué !… Comment ?… Pourquoi ?… Qu'était-ce donc que la Tour de Nesle ?… Que s'y passait-il donc ?… Quels êtres de mort l'habitaient donc ?…

À l'horreur de ces questions, dans cette minute d'inexprimable angoisse, il n'était pas de réponse possible.

Car les deux frères, comme frappés de folie, ne semblaient pas le reconnaître !

Peut-être même ne le voyaient-ils pas !

Gautier, dressant ses poings et son visage flamboyant vers le ciel, grondait :

« Il y a donc une justice au monde !… Marguerite ! Marguerite de Bourgogne ! malheur à toi, puisque Gautier d'Aulnay est vivant ! »

Et Philippe, debout, sa face livide tournée vers la tour maudite, ses yeux de désespéré fixés sur les fenêtres éclairées, murmurait :

« Ô Marguerite, je vis ! C'est pour toi ! C'est pour te sauver que Philippe d'Aulnay accepte de vivre ! »

Et comme les deux frères, dans un mouvement instinctif, se

tournaient l'un vers l'autre, tous deux tressaillirent.

Car tous deux comprirent que quelque chose venait de se dresser entre eux et les séparait peut-être à jamais !…

XI

LE LOUVRE

Vers cette heure-là, Charles, comte de Valois, après avoir terminé son expédition contre la sorcière Myrtille, rentrait au Louvre. Lorsqu'il pénétra dans la salle où le roi et les seigneurs l'attendaient, nul ne remarqua l'altération de ses traits.

Enguerrand de Marigny était près de Louis X. Et, par un effort d'énergie qui pouvait ou le tuer ou le rendre fou, il paraissait calme et froid comme d'habitude.

Valois lui jeta un coup d'œil et ne put s'empêcher de l'admirer. Marigny lui apparut pour ainsi dire avec un visage nouveau. Cet homme qu'il haïssait de toute son âme, c'était le père de Myrtille ! Il ne le haïssait pas moins qu'avant d'avoir vu la jeune fille. Mais, maintenant, il ne voulait plus la mort de cette enfant ! Mais, maintenant, il lui fallait trouver le moyen de tuer Marigny et de sauver sa fille… lui qui n'avait frappé Myrtille que pour atteindre le premier ministre !

Tout cela était vague encore en lui. Car si Myrtille avait produit sur lui une foudroyante impression, s'il était encore sous le coup de la stupeur admirative et passionnée qu'il avait éprouvée à la Courtille-aux-Roses, il ne s'avouait pas clairement qu'il y avait dans son âme un élément nouveau avec lequel il lui faudrait compter : l'amour !

Oui, toute la question maintenant était là : tuer Enguerrand de Marigny sans tuer Myrtille.

Comment ferait-il ?… Il ne savait pas.

« Oh ! songeait-il, tout à l'heure, je suis parti pour arrêter la

sorcière ; avec quelle joie je me disais qu'à mon retour j'allais crier : « Sire, cette sorcière a un père ! Ce père, c'est Enguerrand de Marigny ! » Je me disais cela, et je frémissais d'impatience jusqu'au fond des entrailles… Qui m'eût dit que maintenant, quelques heures plus tard, je n'oserais pas dénoncer l'homme que je hais éperdument et que la seule vision de cette jeune fille suffirait pour me rendre sacrée la tête de Marigny… Sacrée ?… Oui ! pour un jour… pour deux jours… patience ! »

Et, tout haut, il ajouta :

« Sire, Votre Majesté est sauvée. Voici la figurine maléficieuse que nous avons trouvée chez la sorcière… »

Marigny pâlit affreusement, mais ne broncha pas.

« Qu'avez-vous fait de cette femme ? demanda Louis X en examinant, sans le toucher, le simulacre trouvé dans le bénitier de Myrtille.

– Elle est en sûreté dans un cachot du Temple, par conséquent, incapable de vous nuire désormais.

– Que dès demain on commence à instruire son procès. Je veux un châtiment qui fasse trembler d'épouvante toutes les sorcières de Paris et du royaume. Veillez à cela, mon cher Marigny.

– Oui, Sire, répondit le père de Myrtille, d'une voix qui ne tremblait pas.

– Messieurs, vous pouvez vous retirer, dit le roi. Trencavel, faites ouvrir les portes du Louvre : la consigne est levée. Adieu, messieurs. Merci de m'avoir assisté dans cette dure épreuve. Allez dormir. Moi, je vais annoncer à la reine que ses prières ont été exaucées. Valois, je vous donne le commandement du Temple. Marigny, occupez-vous du procès. Châtillon, vous ferez demain, dans Paris, des patrouilles armées, et si on bouge, frappez ! Trencavel, vous doublerez les gardes du Louvre. Bonsoir, messieurs ! »

Et de ce pas rapide, violent, qui lui était particulier, Louis X

passa entre les deux haies des seigneurs courbés et se dirigea vers la galerie de l'oratoire.

L'officier de garde à la porte de la galerie se plaça devant lui, en disant :

« On n'entre pas, Sire !

– Vous êtes fou, monsieur, rugit le roi chez qui, dans le même instant, se déchaîna une effrayante colère.

– Sire ! dit le malheureux officier, pâle comme la mort, vous avez donné l'ordre de ne laisser entrer personne, pas même Votre Majesté, tant que la reine serait en prières… »

Sans répondre, Louis saisit l'officier par la ceinture, le souleva dans ses bras et, le rejetant avec violence, l'envoya rouler à dix pas. Brusquement, il éclata de rire.

« Monsieur, dit-il, allez trouver votre capitaine, M. de Trencavel, et faites-vous mettre aux fers. Demain, vous mourrez. Allez ! »

L'officier, raide de terreur, fit un salut, et, d'un pas automatique, traversa la galerie. Louis X le suivit à pas de loup. Trencavel était encore dans la salle du festin, avec quelques seigneurs qui couchaient au Louvre.

« Capitaine, dit l'officier, ordre de Sa Majesté : faites-moi mettre aux fers. Puis, vous pourrez prévenir le bourreau qu'il aura demain à trancher une tête : la mienne ! »

Trencavel, stupéfait, répéta ce qu'avait dit le roi :

« Vous êtes fou, monsieur ?…

– Ce n'est pas un fou, dit Louis X en entrant précipitamment. C'est un brave. Monsieur, reprit-il en s'adressant à l'officier, vous vous êtes trompé : je vous ai donné l'ordre d'aller vous reposer dans votre lit !

– Sire, balbutia l'infortuné qui, cette fois, chancela.

– Et j'ai ajouté que je vous ordonnais de passer demain à la caisse de mon Trésor pour vous y faire compter cent écus

d'argent. Allez ! »

L'officier salua et se retira. Mais cet homme, qui avait supporté stoïquement sa condamnation à mort, n'eut pas fait dix pas qu'il tombait comme une masse, évanoui.

Déjà Louis Hutin était sorti. Cette fois, nul ne l'arrêta dans la galerie, et il parvint à l'oratoire qu'il ouvrit d'un geste violent… mais aussitôt cette violence, qui était chez lui à l'état naturel, tomba.

La vue de la reine suffisait pour calmer Sa Majesté.

Marguerite de Bourgogne, agenouillée sur son prie-Dieu, la tête dans les mains, était immobile, dans une sorte d'extase.

Une minute, le roi la contempla avec passion.

Il l'aimait éperdument.

Il l'aimait avec toute la fougue de sa jeunesse exubérante, et cet amour est sans doute le seul sentiment sérieux qui ait agité ce monarque.

Louis X, faible d'esprit, plus ignorant qu'aucun de ses chevaliers, en ce siècle où c'était un honneur que d'être ignorant – l'honneur, d'âge en âge, change de forme –, plus superstitieux qu'une vieille femme, Louis X, bon par boutades, le plus souvent cruel sans même le savoir, Louis Hutin, qui menaçait du poing ses conseillers lorsqu'ils le retenaient trop longtemps au Conseil, cet homme donc, sorte d'élégant soudard couronné, méprisait fort le travail de l'esprit et le sentiment du cœur.

Et, pourtant, il éprouvait pour la reine une passion admirative qu'il cherchait à cacher.

Marguerite était pour lui une sorte de divinité, un être d'exception dont les vertus égalaient la splendide beauté.

Dans ses moments de fureur folle qu'un rien déchaînait, la présence de la reine, tout à coup, le faisait sourire, calmé, souriant, heureux comme un enfant qui retrouve un jouet favori.

Marguerite ne l’aimait pas.

Pourquoi ?… Il était vraiment beau, plus hardi, plus fier dans un tournoi, plus rude dans le combat, plus fastueux dans les cérémonies qu’aucun des seigneurs de la chrétienté.

Il ne faut jamais demander aux femmes pourquoi elles aiment ou pourquoi elles n’aiment pas, vu que, la plupart du temps, elles n’en savent rien.

Marguerite n’aimait pas son royal époux, et voilà tout.

Après quelques instants de contemplation, le roi s’approcha de Marguerite en disant doucement :

« Madame, la Vierge et les saints vous ont entendue. Et eussent-ils pu faire autrement, quand c’était vous qui demandiez ! Cessez donc d’importuner ces vénérables personnages, car ils ont accordé ce que vous souhaitiez. »

Il n’y avait aucune ironie dans ces paroles, mais la puérile et profonde logique d’un croyant sincère qui voyait Dieu et les saints à l’image de l’homme et qui trouvait inutile de les déranger plus longtemps dans leurs célestes occupations, puisqu’il était sauvé !

La reine tressaillit, releva la tête, et, surprise de voir le roi, murmura :

« Vous, mon cher Sire !… »

Ce tressaillement n’était pas simulé, cette surprise n’était pas feinte, cette prière que faisait Marguerite n’était pas une hypocrisie… Seulement, si elle priait réellement, ce n’était pas pour le roi !

Elle se releva. Et alors le roi la vit si pâle, avec un visage si bouleversé, qu’un naïf orgueil monta à son front.

« Marguerite, dit-il, ne craignez plus. Chassez la terreur que je vois peinte encore sur votre beau visage. Je vous répète que je suis sauvé. Le maléfice est détruit, la sorcière est arrêtée…

– Ah ! Sire, quelle heureuse nouvelle ! » balbutia Marguerite

en faisant un effort pour ramener à la situation présente, des sombres et lointaines régions où il voguait, son esprit haletant.

Louis saisit la main de sa femme et la porta à ses lèvres.

« Sire, murmura la reine, si je n'ai plus à parler aux saints pour les jours glorieux de Votre Majesté, il faut maintenant que je les remercie. J'ai fait vœu de passer la nuit en prières. Que diraient ces vénérables personnages, si je dédaignais de les remercier ?

– C'est juste ! Par Notre-Dame, c'est trop juste ! s'écria Louis X, pris pour ainsi dire au piège de sa propre logique de croyant. Faites donc, madame, et pardonnez-moi de vous avoir un instant dérangée… »

La reine sourit… fit une révérence, et retomba à genoux sur son prie-Dieu.

Louis Hutin la considéra longuement avec une expression de regret et d'amour, puis, sur la pointe des pieds, il sortit sans bruit et rentra dans la galerie. Mais alors il se remit à marcher à grands pas, tout furieux et tout maugréant :

« Ces saints sont bien exigeants ! N'eussent-ils pu attendre à demain pour être remerciés ! »

Louis gagna sa chambre à coucher, et bientôt un silence énorme pesa sur le vieux Louvre.

Le roi dormait…

La reine priait…

*

* *

Lorsque Louis X se fut éloigné, Marguerite se redressa, tendit ses bras dans un bâillement nerveux et douloureux, puis, étrangement pâle, murmura :

« Buridan n'est pas venu… »

Sa tête retomba sur son sein agité.

Et alors ce furent d'autres pensées qui, pareilles à des oiseaux funèbres, vinrent heurter leurs ailes à sa tête, car, cette fois, sa pâleur s'accentua, une épouvante passa dans ses yeux, et elle prononça :

« Maudite !… Cet homme… Ce Gautier m'a maudite !… »

Lentement, elle se dirigea vers la pièce voisine, sorte de vestibule qui séparait l'oratoire de la chambre à coucher. Là, une femme attendait, celle-là même que nous avons entrevue à diverses reprises.

« Mabel, dit sourdement la reine, est-il vrai… oh ! toi qui étudies les secrets de la vie et les arcanes de la mort… toi qui sais lire les parchemins couverts des signes du mystère, dis-moi, est-il vrai que les paroles prononcées par un mourant se réalisent toujours ?… Que le dernier vœu de l'homme qui va mourir est recueilli toujours par les anges des ténèbres ?…

– Imaginations !…

– Est-il vrai, continua la reine, dont les dents s'entrechoquaient, est-il vrai que lorsqu'un homme meurt de mort violente, la dernière personne qu'il fixe de son regard lui soit enchaînée dans la mort ?

– Qui donc est mort cette nuit ? murmura Mabel.

– Tu ne me réponds pas !…

– Je réponds ! Folie, madame ! Quoi ! une reine puissante s'abaisse à ces misérables spéculations, bonnes pour le vulgaire ! La mort, madame, c'est le mystère sur lequel l'humanité se penche en vain, c'est l'abîme dont vous ne pouvez apercevoir le fond. Laissez les morts à leur cercueil ou à leur linceul, robe de bois, robe d'étoffe rude cousue en sac… laissez-les à leur éternel sommeil et si, par hasard, quelque spectre vient troubler vos nuits, appelez-moi, je le conjurerai… à moins que ce ne soit le spectre d'une morte !

– Tu vois bien, oh ! tu vois bien qu'ils peuvent revenir. Tu le dis toi-même ! Et si c'était une morte, tu ne me protégerais

donc pas !… »

Un pâle sourire glissa sur les lèvres décolorées de Mabel qui, semblable elle-même à un spectre, suivait d'un regard aigu les ravages de la terreur dans l'esprit de la reine.

« Misérables spéculations, dis-tu ? poursuivit Marguerite. Alors, pourquoi cherches-tu à surprendre les hideux secrets de la tombe ?…

– Ce n'est pas la mort que j'étudie, dit Mabel d'une voix profonde, c'est la vie. Et le principe de la vie, ma souveraine, est dans l'amour.

– L'amour ! gronda sourdement Marguerite, dont la pensée suivait la pente où la poussait Mabel. L'amour ! je l'ai cherché, je le cherche et je ne le trouve pas… ou, du moins, je ne trouve pas celui que je voudrais… Mabel, écoute… ce breuvage que tu m'as promis de composer… ce philtre qui inspirera à celui qui l'aura bu une passion violente pour celle qui le lui aura versé…

– L'Élixir d'amour !…

– Oui ! Eh bien, es-tu parvenue à le faire sortir enfin goutte à goutte des plantes que tu distilles ?…

– Je cherche encore, ma reine. Encore quelques jours… et l'Élixir d'amour, le suprême que tant d'alchimistes ont vainement cherché, sera une œuvre accomplie… »

Marguerite de Bourgogne cacha son visage dans ses mains brûlantes, et Mabel la considéra d'un regard sombre où flamboyaient les feux de la haine.

« Mabel, reprit la reine avec un soupir, Buridan n'est pas venu…

– Vous me l'avez dit, madame… pourtant, j'avais employé le prétexte le plus capable d'attirer ce jeune aventurier, j'avais fait appel à sa haine contre Marigny… Une autre fois, je ferai appel à l'amour, je lui dirai que quelque noble princesse éprise de lui veut sa fortune et son bonheur, et nous verrons si, chez ce jeune homme, l'amour est plus fort que la haine.

– Qui sait, murmura la reine, toujours les mains sur les yeux comme pour concentrer sa pensée ou suivre une vision, qui sait ce qu'il peut penser, et quels charmes peuvent agir sur lui ! Je ne l'ai jamais mieux vu qu'à Montfaucon, lorsque d'un geste d'insulte il a envoyé son gant jusque sur l'estrade du roi… Et ensuite, Mabel… lorsqu'il a risqué sa vie pour sauver la mienne… Alors, Mabel, il m'a regardée, et j'ai vu qu'il n'y a pas d'amour pour moi dans ce cœur… Mabel, je suis bien malheureuse !… »

Et, entre les doigts fuselés de la reine, roulèrent deux larmes que Mabel dévora du regard.

Marguerite de Bourgogne pleurait…

*

* *

Ceci est le deuxième aspect de cette étrange créature.

À la Tour de Nesle, nous l'avons vue, impudique ribaude, offrir sa beauté aux baisers de Philippe d'Aulnay qu'elle n'aime pas.

Nous l'avons vue infâme et nous l'avons vue hideusement cruelle.

Nous l'avons vue, effroyable goule, ordonner froidement la mort de deux hommes… et nous avons entendu Stragildo, son exécuteur, faire le compte des meurtres qui ont précédé ceux-ci, dénombrer les fantômes qui hantent la tour maudite.

C'est cette même femme qui pleure !…

C'est bien la ribaude de tout à l'heure qui profère une plainte douce et attendrie comme celle d'une chaste jeune fille.

C'est bien la goule sinistre qui avoue qu'elle a un cœur humain !…

Et maintenant, voici le troisième aspect de Marguerite.

*

* *

Une porte lointaine venait de s’ouvrir, et Marguerite, avec la finesse de ses sens exaspérés, avait entendu ce faible bruit.

« Laisse-moi, fit-elle, voici Enguerrand qui revient. Que peut-il avoir à me dire ? »

Dans la même seconde, son visage se modifia, toute trace d’émotion disparut de sa physionomie, son sein agité se calma, ses yeux noyés de larmes reprirent leur éclat.

Mabel avait disparu.

Enguerrand de Marigny entra et s’inclina avec un profond respect devant la reine. Marguerite s’était jetée dans un vaste fauteuil, et, les pieds sur un coussin richement brodé, le coude sur le bras du fauteuil, le menton dans la main, en une pose de gracieuse mélancolie, fixait le premier ministre.

« Voilà bien longtemps, dit-elle d’une voix harmonieuse, que vous n’avez usé du droit d’entrer par cette porte dont seul vous avez la clef. Il y a près de trois ans, si je ne me trompe. Depuis, bien des événements se sont passés… et entre autres des événements tout récents. Le père de Louis est mort… Mon époux s’appelle maintenant Louis dixième, et moi, je ne m’appelle plus Marguerite… je m’appelle la reine ! »

Une flamme brilla dans les yeux de Marguerite, et avec un accent d’indéfinissable mépris, elle ajouta :

« C’est sans doute pour cela que vous vous êtes rappelé le chemin par où vous veniez visiter la princesse Marguerite de Bourgogne. Eh bien, monsieur, la reine vous écoute ! »

Enguerrand de Marigny, de nouveau, se courba. Mais cette fois, il s’inclina si bas que ses genoux finirent par toucher le parquet. Il demeura ainsi prosterné.

« Relevez-vous, monsieur », dit froidement la reine.

Enguerrand de Marigny demeura à genoux. Seulement, il dressa vers la reine un visage si douloureux, si bouleversé de désespoir, qu’elle tressaillit.

« Ce n’est pas à la reine que je veux parler, dit sourdement le

ministre. C'est à Marguerite. Madame, pardonnez-moi mon audace. Faites appeler vos gardes, si vous voulez, faites-moi jeter au cachot, faites-moi dépouiller de ma fortune, faites-moi conduire au gibet… mais écoutez d'abord !… Écoutez-moi comme vous m'écoutiez jadis… il y a bien longtemps… jusqu'au jour où Charles de Valois me remplaça dans votre cœur ! »

À ce moment, une tapisserie s'agita légèrement.

Derrière cette tapisserie, Mabel, l'oreille aux écoutes, murmura :

« Que vais-je apprendre ? Vais-je enfin surprendre le secret de Marguerite ? Vais-je enfin savoir pourquoi, seuls de ses amants, Marigny et Valois ont été épargnés ! Pourquoi Enguerrand survit à l'amour mortel de Marguerite !…

– Parlez, monsieur ! dit la reine, pensive devant ce double passé d'amour que Marigny venait d'évoquer.

– Sommes-nous seuls ? reprit Marigny. Comprenez-moi, madame. Je dis qu'il faut que personne ne puisse m'entendre !…

– Il n'y a dans mes appartements que Mabel. Et Mabel n'écoute pas, ne voit pas. Elle n'entend et ne regarde que lorsque je lui en donne l'ordre. Mais relevez-vous d'abord… »

Cette fois, Marigny obéit et se tint debout devant la reine.

Alors, d'une voix basse, rauque, tremblante, le premier ministre de Louis X parla.

« Marguerite, il y a dix-sept ans, une nuit de mars, par un temps d'orage et de foudre qui était peut-être un signe de la colère céleste, une jeune fille pénétrait dans une maison isolée des environs de Dijon. Elle était accompagnée par un cavalier qui la soutenait et l'encourageait, et par une vieille femme qui devait la soigner. La jeune fille, en effet, souffrait affreusement, et il lui avait fallu un fier courage pour venir jusqu'à cette maison… car elle était sur le point d'être mère !… »

Dès les premiers mots de ce récit, les yeux de Marguerite s'étaient étrangement dilatés et son cœur s'était mis à battre à coups sourds, un tremblement nerveux l'avait agitée.

« Dans cette nuit même, continua Enguerrand de Marigny, la jeune fille mit au monde une enfant, un petit être de grâce merveilleux, jolie comme les amours, et si douce !… à peine si ses premiers vagissements pouvaient s'entendre… et quelques heures après sa naissance, déjà quelque chose comme l'aurore exquise d'un sourire se jouait sur les lèvres mignonnes. »

Marguerite étouffa un sanglot.

« Dès le premier instant, poursuivit Marigny, la mère se mit à adorer l'enfant. Si bien que, malgré d'effroyables périls, pendant trois jours et trois nuits, elle demeura dans la maison solitaire. Et pourtant, il y allait de la vie pour elle, il lui fallut se séparer de ce cher ange, ne fût-ce que pour quelque temps. Le cavalier qui était le compagnon de cette mère, ce cavalier qui était l'amant de cette jeune fille, cet homme donc partit, emportant l'enfant. Il partit avec la vieille femme qui avait donné ses soins à la mère. À mille pas de la maison, le cavalier poignarda la vieille femme, afin qu'il n'y eut comme témoin de la naissance de l'enfant, que la mère, le père… et Dieu ! »

La reine eut comme un gémissement.

Et le premier ministre de Louis X acheva :

« Ce cavalier était ambassadeur du roi de France à la cour de Bourgogne et s'appelait Enguerrand de Marigny ; cette jeune mère s'appelait Marguerite et c'était la fille aînée de Hugues, quatrième duc de Bourgogne…

– Ma fille, bégaya Marguerite. Oh ! si vraiment vous n'avez pas un cœur de bronze, vous me direz ce qu'est devenue cette enfant, la chair de ma chair, le sang de mon sang… Ah ! misérable reine ! misérable mère ! misérable femme ! Sais-tu, Enguerrand, les larmes que j'ai répandues ! Oui, tu le sais ! Car combien de fois me suis-je traînée à tes pieds !… »

À ce moment, la tapisserie du fond de la pièce, une fois

encore, trembla légèrement. Et si Marigny avait soulevé cette tapisserie, voici ce qu'il eût vu :

Aux derniers mots qu'il avait prononcés, Mabel était tombée à genoux. Ses bras s'étaient dressés au ciel. Et elle grondait ceci :

« Mère ! Elle est mère comme moi !… Dieu du ciel, Dieu juste, Dieu vengeur, béni sois-tu dans les siècles des siècles, toi qui m'envoies la vengeance à l'heure où je commençais à désespérer !… »

Marguerite de Bourgogne continuait :

« Sais-tu, Enguerrand, ce que je suis devenue ! Oui, tu le sais, maudit ! Car pas une de mes actions, pas un de mes gestes ne t'échappe !… Et que serais-je, dis, si j'avais ma fille ? Que serais-je, qu'eussé-je été si la lumière de son sourire candide avait illuminé l'enfer de mon âme ?

– C'est vrai, madame, dit Marigny d'une voix morne. En vous refusant de vous rendre votre enfant… notre fille, j'étais peut-être criminel. Mais que voulez-vous ! J'avais peur ! Moi qui n'ai peur de rien, j'avais peur de vous ! Je savais que tant que vous auriez ce secret à m'arracher, je vivrais ! Je savais que du jour où vous n'auriez plus besoin de moi pour retrouver l'enfant, j'étais condamné ! C'est pourquoi, madame, j'ai commis ce crime de vous laisser pleurer à mes pieds. C'est pourquoi, lorsque mon cœur faiblissait, lorsque je sentais que mon secret allait m'échapper, comme je me fusse plutôt arraché la langue que de parler, je m'enfuyais. »

Marguerite enfonçait ses ongles dans les paumes de ses mains. Une sueur froide coulait de son front. Elle faisait un effort terrible pour ne pas se ruer à la gorge de cet homme qui avait deviné sa pensée et qui, avec une si violente simplicité, exposait cette pensée de mort !

« Et maintenant, rugit-elle, que veux-tu de moi, Enguerrand de Marigny ! Quelle faveur viens-tu arracher à la reine qui est la mère de ta fille ! De quelles menaces viens-tu braver la

malheureuse femme qui n'a au cœur qu'une pensée de pureté : son enfant !

– Marguerite, dit Marigny d'une voix basse comme un souffle, je viens te dire où est ta fille… »

La reine bondit.

Une étrange transfiguration se fit sur son visage.

Il y eut un ineffable étonnement dans ses yeux, une joie réelle venue du fond du cœur, et en même temps du doute, de la crainte. Sa main se crispa sur celle de Marigny, et d'un ton bref :

« Parle, dit-elle. Et après, demande ce que tu veux ! demande-moi de démembrer le royaume de France et de t'en donner la moitié ! Parle ! Où est ma fille ?

– Au temple ! dit Marigny d'un accent qui secoua Marguerite d'un long frisson d'épouvante.

– Au temple ! répéta-t-elle. Et que fait-elle en ce lieu sinistre ?

– Que fait-on au Temple, Marguerite ? On y souffre, on y désespère, on y meurt de terreur quand on n'y succombe pas au froid glacial des cachots, à la faim, à la torture !… Ta fille, Marguerite, est au Temple, parce qu'elle est prisonnière du roi.

– Ma fille prisonnière ? bégaya Marguerite en passant sa main sur son front. Ma fille ? Mourante de désespoir, de froid ? Ma fille ? Au cachot ? Ça, Marigny, suis-je folle, ou est-ce toi qui es insensé ?… Toi ! Toi ! Enguerrand de Marigny ! Toi le premier du royaume après le roi ! Toi plus puissant que les deux princes, frères du roi, et que Valois, oncle du roi ! Toi ! Tu aurais laissé arrêter ta fille !…

– Je l'ai laissé arrêter, Marguerite, parce que, tandis qu'on la saisissait, j'étais prisonnier dans les appartements du roi ! Parce que les portes du Louvre étaient fermées, comprends-tu, tandis que Charles, comte de Valois, arrêtait la sorcière Myrtille, accusée de maléfice contre le roi ! Parce que, accouru ici pour

te demander de me faire sortir du Louvre, comprends-tu, Marguerite, je ne t'ai pas trouvée ! Parce que, tandis que Valois plongeait ta fille dans l'enfer du Temple, toi, Marguerite, tu étais à la Tour de Nesle !… »

Un cri lugubre, désespéré, déchira le lourd silence qui pesait sur le Louvre endormi.

Et Marguerite de Bourgogne, la mère de Myrtille, s'affaissait sur le parquet, en exhalant cette clameur d'épouvante qui fit chanceler Marigny :

« La malédiction de Gautier d'Aulnay !… »

XII

LANCELOT BIGORNE

Le logis de dame Clopinel, sis rue Saint-Denis, et attenant à la boutique d'un drapier qui, sans savoir lui-même pourquoi, avait mis son commerce sous l'invocation des Rois Mages, ce logis de modeste apparence comprenait un rez-de-chaussée, un étage et une mansarde sous le toit. Dame Clopinel, veuve âgée, superstitieuse, peureuse, confite en dévotion et toujours tremblant d'être dévalisée la nuit, cette digne matrone tenait boutique de toutes sortes d'épices. La mansarde était louée à Buridan moyennant le contrat suivant :

Le locataire ne payait rien ; son hôtesse s'engageait à repriser ses chausses et à blanchir son linge. En revanche, Buridan devait défendre dame Clopinel de sa rapière et de sa dague, au cas où elle aurait à subir quelque assaut nocturne, cas qui était alors loin d'être rare.

De cette façon, le jeune homme et la vieille femme pouvaient dormir tranquilles : Buridan parce qu'il était débarrassé de l'obsédant souci du loyer à payer, et dame Clopinel parce qu'elle ne redoutait pas les truands sous la protection d'un tel garde du corps.

Seulement, il arrivait souvent que le jeune homme rentrait tard ou ne rentrait pas du tout.

Ces nuits-là, dame Clopinel les passait en prières.

En sorte que, lorsque Buridan passait la nuit dehors, c'était la vieille qui, au matin, avait les yeux battus, la figure tirée et la mine fatiguée.

Il était environ neuf heures du matin et Buridan achevait de s'habiller en maugréant :

« Rude nuit !… Quelle étrange aventure pour ce pauvre Philippe et ce digne Gautier !… Que diable s'est-il donc passé ? C'est ce qu'ils n'ont voulu dire ni l'un ni l'autre !… Mais je le saurai, quand je devrais aller quinze nuits de suite frapper à la porte basse de la Tour de Nesle !… Bah ! oublions ceci pour quelques heures… »

Et son esprit suivant une pente nouvelle, son fin visage s'éclaira d'un sourire.

« Ô ma chère petite Myrtille ! murmurait le jeune homme, je vais donc te revoir !… Que vas-tu m'annoncer ?… Au diable les pressentiments de tristesse, et à quoi sert-il de se ronger d'avance le cerveau ?… Et puis, après tout, pourquoi maître Lescot me refuserait-il ? S'il veut, je me ferai comme lui marchand de tapisseries… et pourquoi pas ? C'est un état honorable, et puis, sur ces tapisseries, on voit des tournois, de beaux coups d'estoc et de taille… ce sera une consolation… et puis on voyage, on s'en va par les Flandres, et je me suis laissé dire que les Flamands sont de rudes gens, témoin la bataille de Courtrai. Je veux connaître les Flamands, je vendrai des tapisseries, j'étoufferai maître Lescot sous mes tapisseries, je deviendrai un bourgeois plus riche que lui, et alors, j'épouserai Myrtille, voilà ! »

Tout en songeant ainsi, Buridan allait et venait, sifflant, souriant, ouvrant au grand soleil les châssis de sa fenêtre, écoutant les cris qui montaient de la rue, en somme, heureux de vivre.

La mansarde était fort proprement meublée d'un lit à colonnes enveloppé de courtines de serge bleue, d'un grand bahut, d'une table, de plusieurs chaises et de deux fauteuils.

Au mur, quelques rapières et une collection de dagues donnaient à cette chambre un aspect formidable qui faisait frémir d'aise la veuve Clopinel.

Sur la table, il y avait une écritoire, un paquet de plumes d'oies, les unes taillées, les autres attendant leur tour, et enfin, luxe véritable, cinq ou six copies de manuscrits.

Buridan, donc, faisait sa toilette avec ce soin, cette émotion, cet attendrissement que les amoureux apportent à cette importante affaire, lorsqu'on heurta sa porte qui, sur son invitation, s'ouvrit pour laisser passage à un homme grand, de forte encolure, basané, le visage couturé de cicatrices, et couvert de vêtements qu'on eût pu appeler des haillons.

« Ah ! ah ! fît Buridan. C'est toi, mon brave pendu !

– Pas tout à fait pendu, mon gentilhomme, mais je dois avouer qu'il s'en est fallu de peu… C'est donc moi, Lancelot Bigorne, pour vous servir.

– Tu viens me dire les mille choses que tu m'annonçais hier ?

– Et d'autres encore, si votre seigneurie veut bien m'écouter.

– Je le veux. Seulement, mon digne Bigorne, il est neuf heures. À onze heures, je dois être aux abords du Temple… ainsi, arrange-toi pour que tes mille et autres choses tiennent en une heure. En employant bien les soixante minutes, je ne doute pas que tu n'y arrives. Sur ce, prends un de ces sièges, verse-toi un gobelet de ce petit vin blanc que tu vois là sur le bahut et commence sans t'inquiéter de savoir si je t'écoute… car je n'en réponds pas absolument.

– Vous m'écouterez, dit gravement Lancelot Bigorne. Au surplus, je n'ai pas besoin d'autant de minutes que vous m'en octroyez généreusement. »

Après s'être recueilli, Lancelot Bigorne parut éprouver le besoin de se donner du courage, car d'un seul coup il vida la moitié du flacon que Buridan lui avait signalé.

Buridan allait et venait en sifflotant et sans paraître s'occuper du personnage, mais il ne le perdait pas de vue.

« Voilà bien l'homme qu'il me faudrait, songeait Bigorne.

Brave, joyeux compère, insoucieux au point que j'entre chez lui et m'y installe comme si j'étais de ses amis… »

« Que peut bien me vouloir ce drôle ? pensait de son côté Buridan. Figure intelligente, œil rusé, audacieux… quelque truand, sans doute ! Au fait, pourquoi devait on le pendre ?… »

« Monsieur, dit tout à coup Bigorne, vous avez besoin d'un valet et j'ai besoin d'un maître. Voulez-vous que je sois l'un, voulez-vous être l'autre ?

– Ah ! ah ! fit Buridan, les yeux écarquillés, tu crois que j'ai besoin d'un valet ?

– Sans aucun doute. Un homme comme vous, lancé dans les aventures que vous vaudra votre algarade de Montfaucon, un homme qui aura à lutter contre un Marigny, contre un roi, contre la reine, contre la cour, contre le guet, contre le prévôt, contre le vent, contre la bourrasque, la tempête, contre tout ce qui peut mener au gibet ; un homme comme vous, dis-je, a besoin près de lui à toute heure du jour et de la nuit, de quelqu'un qui soit une intelligence capable de tout comprendre, un bras capable de tout exécuter ; quelqu'un enfin capable de recevoir au besoin un coup de poignard qui vous sera destiné, de saisir au vol et d'étrangler le bravo qui s'élancera sur vous, un dévouement…

– Et tu crois que tu es cette intelligence ?

– J'ai servi, dit Bigorne en grinçant des dents, j'ai servi le noble comte Charles de Valois, c'est-à-dire l'homme le plus rusé du royaume, le maître dont le serviteur doit être un génie d'astuce.

– Et tu crois que tu es ce bras ?

– Je porte dix-sept entailles sur le corps, et vous en pouvez admirer quelques-unes sur mon visage, ce qui prouve que j'ai assez l'habitude d'en découdre.

– Et tu crois que tu es ce dévouement ?

– Vous m'avez sauvé la vie.

– Mais si j'ai besoin d'un valet, moi, et tu viens de le démontrer en trois points comme un docteur en Sorbonne, pourquoi as-tu besoin d'un maître, toi ?

– Parce que, gueux, couvert de misère, j'en suis réduit à demander la bourse ou la vie aux bourgeois attardés. Et cela me fend le cœur, voyez-vous ! Toutes les fois que j'ai dépouillé un bourgeois, j'éprouve ensuite de tels remords que je me hâte de porter la moitié de mon butin au vénérable curé de Saint-Eustache, mais cela ne m'enlève que la moitié de mes remords ; alors, pour noyer l'autre moitié, je bois le reste de mon butin. Mais il arrive toujours que, par-ci, par-là, il surnage des remords, ce qui me force à boire un peu plus que je n'ai d'argent. Alors le remords refusant de me faire crédit, je bois à crédit. Il en résulte que plus je dépouille de bourgeois, plus ma dette augmente chez Noël-Jambes-Tortes, le cabaretier de la rue Tirevache. Et comme, d'autre part, mes remords s'accumulent, vu que je n'en vends que la moitié au curé de Saint-Eustache, à chaque expédition, il en résulte que bientôt je serai étouffé à la fois de remords et de soif. »

Buridan se mit à rire.

« Et si je te prends, fit-il, que veux-tu comme gages ?

– La niche, la pâtée, vos fonds de bouteilles, vos vieux habits. »

Buridan ouvrit une porte qui donnait sur un étroit cabinet où il mettait sa vieille friperie.

« Voici la niche, dit-il ; tu prendras un matelas et une couverture à mon lit ; choisis à ces clous de quoi te composer un costume honorable ; quant aux fonds de bouteilles, je te les promets ; quant à la pâtée, dame, tu mangeras toutes les fois que je mange.

– Et je ferai carême tous les jours où vous jeûnez. Ainsi donc, vous me prenez ?

– Dès cet instant, tu fais partie de ma maison. Maintenant, je veux savoir pourquoi tu devais être pendu à Montfaucon.

– C’est ce que je ne vous aurais pas dit si vous n’aviez pas voulu de moi. Et c’est ce que je vais vous dire maintenant que je suis à vous.

– Parle, j’ai encore une demi-heure à t’écouter. »

Lancelot Bigorne réfléchit quelques instants. Une indéfinissable expression de gravité sombre s’étendit sur ce visage rusé.

« Monsieur, dit-il, après avoir poussé un long soupir, il y a dix-sept ans, j’étais en Bourgogne, à Dijon, belle ville qu’habitait alors le duc Hugues, père de notre vénérée reine.

– Est-ce que tu vas me raconter tout ce que tu as fait depuis dix-sept ans ? fit Buridan avec inquiétude.

– Non, rassurez-vous, bien qu’à vrai dire on pourrait faire de mes aventures un fabliau qui en vaudrait bien un autre. Donc, j’étais à Dijon. Et j’y étais, monsieur, en qualité de valet de Mgr le comte de Valois. Valet de confiance. J’étais son âme damnée, et vous ne pourrez jamais vous figurer quelle vilaine âme ce peut être que l’âme damnée de ce puissant seigneur. Dans un faubourg de la ville habitait alors une dame de grande beauté qui s’appelait Anne de Dramans. La dame de Dramans était de la bonne noblesse du pays. Elle était belle. Elle était bonne. Elle adorait son fils, un garçonnet qui pouvait avoir quatre ou cinq ans, un joli petit diable rose, frais, joufflu, qu’elle appelait Jehan…

– Comme moi ! dit Buridan.

– Tout juste, seigneur Jean Buridan. Mon noble maître allait tous les jours régulièrement chez la dame de Dramans. J’ai oublié de vous dire que depuis environ cinq ans, Anne était la maîtresse du comte, qui était donc le père du petit Jehan.

– Je le regrette pour le petit Jehan, fit Buridan. Car ce comte de Valois est un oiseau de malheur qui mérite tout autant que Marigny d’être pendu haut et court.

– À qui le dites-vous, monsieur ! Le comte de Valois était

l'amant d'Anne de Dramans et autant que je pus le comprendre, ils devaient se marier dès que certaines difficultés toujours évoquées par le comte auraient disparu. La dame de Dramans pleurait. Mais comme, en somme, elle aimait fort son noble amant et que son cher Jehan lui était une grande consolation, elle attendait patiemment. Tout à coup, le comte de Valois cessa de venir chez Anne. Ce fut un mardi que cet abandon commença. Et si je m'en souviens, c'est que la veille, lundi, jour de la Saint-Babolin, eut lieu le départ pour la France de Mgr Enguerrand de Marigny, qui se trouvait à la cour de Bourgogne en qualité d'ambassadeur.

– Valois ! Marigny ! grommela Buridan, cela faisait un beau couple de ruffians…

– Comme vous dites, seigneur Buridan, fit Lancelot Bigorne, dont l'œil pétilla. Maintenant vous saurez qu'à la cour de Bourgogne se trouvait à ce moment une jeune demoiselle d'une si merveilleuse beauté que nul ne pouvait la voir sans en être féru d'amour, et que cette demoiselle devint la maîtresse du comte de Valois. »

Ici, la voix de Bigorne se fit plus sourde. Il se leva, alla jusqu'à la porte écouter un instant, puis revint, se pencha à l'oreille de Buridan et murmura :

– Ce secret est terrible, seigneur Buridan ! Je vais vous dire le nom de cette jeune fille… mais si vous tenez à votre tête n'en parlez jamais ! Car cette jeune fille… eh bien ! elle s'appelait Marguerite, c'était l'aînée des filles du duc de Bourgogne et elle est aujourd'hui l'épouse de notre sire Louis dixième !…

– La reine !… » murmura Buridan qui frissonna.

Lancelot Bigorne fit oui de la tête, et, la voix basse, les yeux aux aguets, continua :

« Comment cela put-il se faire ? Comment la fille du duc de Bourgogne, qui passait pour plus sage encore que belle, consentit-elle à se donner au comte de Valois ? Qui le saura jamais ! Mais moi je vous jure sur ma part de paradis que la

chose est vraie !

– Je te crois, fit Buridan avec un sourire goguenard. Et après tout, de savoir que notre bon roi fut cocu même avant que d'avoir le droit de l'être, ce n'est pas une chose aussi terrible que tu le dis. Mais quel rapport les amours de la reine Marguerite avec Valois peuvent-ils avoir avec la corde toute neuve dont tu as failli être cravaté ?

– Patience, monsieur ! Vous allez le voir, le rapport ! Ah ! il y est bien, le rapport ! Plût au Ciel et à saint Barnabé qu'il n'y fût pas, le rapport ! Donc, je vous ai dit que mon maître, le comte de Valois, étant devenu l'amant de Marguerite, abandonna Anne de Dramans et son fils Jehan. Un mois se passa, pendant lequel je fus chargé tous les trois ou quatre jours d'aller porter de fausses nouvelles à la pauvre Anne qui se consumait et se desséchait, si bien que moi, qui n'étais guère tendre, je sentais mon cœur s'amollir à la voir si désespérée. J'en parlai à mon maître. Et soit qu'il eût été touché de pitié, soit qu'il eût craint que l'abandonnée ne se portât à quelque extrémité contre lui, le comte de Valois retourna la voir une fois, deux mois environ après le départ d'Enguerrand de Marigny. Au moment où le comte de Valois assurait pour la millième fois à la malheureuse Anne que bientôt il l'épouserait, la porte s'ouvrit et Marguerite parut… Oui, monsieur, Marguerite était jalouse, Marguerite avait fait suivre le comte ! Marguerite venait de surprendre les baisers et les promesses de Valois !… Et elle entrait, furieuse ! Ah ! je vous assure que moi, qui assistais à la scène, d'une pièce voisine, j'ai tremblé…

– Je n'ai plus qu'une douzaine de minutes à te donner, dit Buridan.

– Nous y sommes, monsieur ! nous touchons au but comme j'ai failli toucher à la mort, but suprême de notre pauvre vie. Voilà donc Marguerite comme une tigresse.

« – Cette femme est votre maîtresse », crie-t-elle au comte.

« Valois pâlit, balbutie, tremble. Anne s'avance et répond :

« – C’est vrai, je suis sa maîtresse, en attendant d’être sa femme. Et vous, qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

« – Me venger », répondit Marguerite.

« Et en même temps, elle tirait de sa ceinture une mignonne dague qu’elle y portait toujours et en fournit un si rude coup à la dame de Dramans que celle-ci tomba, inanimée. Le comte de Valois n’avait pas bougé. Moi, dans mon coin, j’étais comme assommé. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette Marguerite si belle, qui, à ce moment, flamboyait comme la foudre qui tue… Et alors, monsieur, la voilà qui se penche sur sa rivale, puis se relève en disant : Morte !… Puis elle se retourne vers Valois, blanc comme un linge, tremblant comme le saule sous la tempête, et elle gronde :

« – L’enfant, maintenant !…

« Ah ! seigneur Buridan, ceci est affreux. Après avoir tué la mère, elle voulait tuer le fils ! Une tigresse ! Je vous dis que c’était une tigresse !

– Et que fit Valois ? demanda Buridan.

– Valois ! Ceci est le plus beau de l’affaire ! La tigresse se met à rugir :

« – Au tour de l’enfant, comte, ou je cours au palais, j’ameute la cour contre vous et vous fais chasser comme larron d’honneur !… »

« Et Valois, claquant des dents, répond :

« – C’est bien !… J’obéis !… »

« Alors, il m’appelle, j’accours. Et Valois me dit, oui, monsieur, il me dit :

« – Prends l’enfant et va le noyer !… »

« Je sors. Je vais à la chambre où dormait le petit Jehan, et je le prends, je le roule dans mon manteau, et je reviens le montrer à Marguerite dans l’espoir qu’elle fera grâce. Ah ! oui, grâce ! Elle me regarde dans les yeux et ce regard-là, quand j’y

pense, me donne encore froid au cœur… et elle me dit :

« – Tu as entendu, n'est-ce pas ?… »

« Là-dessus, je sors de la maison en courant, étouffant les cris et les pleurs du pauvre petit. Je marche une heure, le front ruisselant de sueur, puis, j'entre enfin dans une chaumière abandonnée… L'enfant s'était endormi. Je le dépose sur un tas de mousse et de feuilles, et je m'en vais rejoindre le comte.

« – L'enfant ? me dit-il.

« – Noyé ! » répondis-je…

« Il ne pleura pas, monsieur !… Seulement, il devint un peu pâle. J'attends une heure. J'attends deux heures, et me voilà parti pour reprendre l'enfant et le mettre en lieu sûr. En passant devant le logis de la dame de Dramans, une terrible curiosité m'envahit, de revoir la morte. J'entre… et je vois Anne toute sanglante qui se traînait, essayant de gagner la porte. Elle n'était pas morte, monsieur !…

– Tu n'as plus que cinq minutes pour me dire le reste, fit Buridan.

– Nous y sommes !… Anne n'était pas morte. Et maintenant, écoutez ce qu'il y a d'épouvantable en ceci ! Non seulement elle n'était pas morte, mais elle avait entendu l'ordre à moi donné de noyer son fils !… Du moins, c'est ce que j'ai compris à quelques mots qui tremblaient sur ses lèvres. Alors, pris de terreur, les cheveux hérissés, je m'élance pour aller chercher l'enfant et le rapporter à la mère… J'arrive à la chaumière, plus d'enfant, monsieur. Le petit Jehan avait disparu. »

Lancelot Bigorne se tut un instant, les yeux perdus dans le vague, comme s'il eût revu ces choses lointaines. Puis il reprit :

« Dix-sept ans ont passé là-dessus. Persuadé que le comte de Valois me ferait tuer s'il apprenait que l'enfant… son fils, n'était pas mort, je le quittai un beau jour. Les mois, les ans s'écoulèrent, et j'avais fini par oublier cette histoire, lorsque l'avènement au trône de Louis, époux de Marguerite, me la

remit en mémoire. Or, il y a trois jours, monsieur, je rôdais aux environs de l'hôtel de Marigny, rue Saint-Martin, en quête de quelque bourgeois attardé, pareil au loup que la faim attire hors des bois, je rôdais, dis-je, le cœur assez triste, vu que je m'étais passé de souper, lorsque j'aperçois une ombre qui semblait essayer de voir ce qui se passait dans l'hôtel Marigny. « Voici mon affaire, me dis-je aussitôt. L'homme est seul. C'est le Ciel qui te l'envoie. » Remerciant donc saint Barnabé de cette aubaine, je m'approche, je mets ma dague sur la poitrine du bourgeois, et je lui demande poliment sa bourse. Mais voilà qu'il pousse un appel. Une douzaine de gaillards tombent sur moi. Je suis pris, lié, emporté jusqu'au Châtelet, où mon bourgeois me suit. Au Châtelet, à la lumière, je dévisage l'homme, et qui est-ce que je reconnais ? Mgr le comte de Valois, mon ancien maître. Alors, une idée me passe par la tête, une idée que sans doute me souffla le diable.

« – Monseigneur, lui dis-je à voix basse, je vous donne huit jours pour me faire délivrer. Sans quoi, je m'arrange pour être conduit au roi de France et je lui raconte les amours de la reine Marguerite avec Charles de Valois !… »

« Alors il devient blanc comme un suaire. Il m'examine et murmure avec épouvante :

« – Lancelot Bigorne !

« – Moi-même, monseigneur, dis-je, certain de l'avoir terrorisé.

« – Tais-toi, me dit-il. Pas un mot. Avant huit jours, tu seras libre, et riche… »

– Plus qu'une minute ! interrompit à ce moment Buridan.

– C'est fini, monsieur. Je m'endormais paisiblement, persuadé que Valois allait, en effet, me faire relâcher. Le troisième jour, au matin, on vient me chercher de mon cachot. Je me lève tout joyeux. On me mène dehors… et on me place entre des moines et des aides du bourreau pour me conduire à Montfaucon !… Vous savez le reste…

– Et tu conclus de tout cela ? fit Buridan.

– Je conclus que ma vie ne tient plus qu'à un fil ; que le Valois va me faire chercher partout où se trouvent les tire-laine de mon espèce, et que, comme je tiens à mourir beaucoup plus tard, j'ai dû changer mon genre de vie et me résigner au métier d'honnête homme, et m'attacher à quelqu'un qui pût au besoin me défendre.

– *Amen !* dit Buridan. Et, dis-moi, qu'était devenu le petit Jehan ? Il m'a ému, ce petit-là…

– C'est ce que je n'ai jamais su. Pas davantage que je n'ai appris ce qu'était devenue sa mère, la dame de Dramans… mais sans doute elle est morte du coup de poignard de Marguerite… »

Buridan n'avait semblé prendre qu'un médiocre intérêt du récit de Lancelot Bigorne. En réalité, il avait écouté avec une profonde attention cette étrange histoire où la reine Marguerite jouait un rôle qui lui semblait impossible, vu sa grande réputation de vertu.

« Tâche de ne plus te trouver nez à nez avec le comte de Valois, reprit-il en s'apprêtant à sortir.

– C'est pourtant ce qui m'est arrivé hier, dans la nuit. J'ai failli retomber dans ses filets, comme une bête stupide. Gare à notre troisième rencontre ! Il faudra que, de moi ou de Valois, l'un de nous y laisse ses os ! Monsieur, ajouta Lancelot Bigorne, je vous accompagne : je commence tout de suite mon service près de vous.

– Soit ! fit Buridan. Suis-moi à distance, jusqu'à certain logis où j'entrerai et à la porte duquel tu m'attendras. »

Là-dessus, Buridan descendit, fit sortir son cheval d'une petite écurie attenante à la boutique, se mit en selle, se dirigea vers la rue Vieille-Barbette{2} et suivit dans sa longueur cette voie aux rares maisons espacées par de grands jardins ; bientôt, les maisons devinrent des chaumières, puis il n'y eut plus que des enclos de courtilles, et ce fut devant l'un d'eux que Buridan

s’arrêta : la Courtille-aux-Roses.

Buridan, comme nous l’avons dit, était à cheval. Dans ce temps-là, pour toutes sortes de raisons dont la principale était la malpropreté des rues, on ne voyait à pied que les gens à qui leur état de fortune ne permettait pas l’entretien d’une monture.

Buridan donc, lorsqu’il eut mis pied à terre devant la Courtille-aux-Roses, remit la bride de son cheval à Lancelot Bigorne, qui avait suivi à pied.

Bigorne, en voyant que son maître s’arrêtait à cet endroit, avait pris un air des plus effarés.

Mais Buridan ne remarqua pas cet étonnement, et, le cœur battant, poussa la porte de l’enclos : elle était entrouverte comme d’habitude.

En effet, le jeune homme n’était jamais venu qu’en plein jour à la Courtille-aux-Roses. Et comme on savait l’heure de sa venue, Gillonne avait toujours soin d’ouvrir la porte de l’enclos.

Buridan pénétra donc dans l’enclos, qu’il franchît avec la rapidité d’un amoureux – il n’y a rien de plus pressé que les amoureux, excepté peut-être les créanciers, et, après tout, un amoureux n’est-il pas une sorte de créancier ? et par contre, si l’on veut aller au fond des choses, ne peut-on considérer le créancier comme un amoureux d’argent ?

Bref, en deux bonds, Buridan se trouva devant la porte du frais et riant logis, ouverte aussi.

« Myrtille ! Chère Myrtille ! » murmura Buridan, certain que, comme d’habitude, sa jolie fiancée, venue à sa rencontre, l’attendait derrière cette porte.

Myrtille n’y était pas, cette fois.

Buridan pénétra dans la grande salle du logis, l’unique pièce où il fût jamais entré. Personne. Tout y était calme comme à l’ordinaire, d’un silence que troublaient seules les disputes des verdiers et des chardonnerets dans la haie de l’enclos.

Un beau rayon de soleil tamisé par les vitraux éclairait cette

pièce où si souvent il avait échangé des serments avec celle qu'il aimait.

« Gillonne ! » appela Buridan, d'une voix étranglée.

Il eut une courte hésitation, puis, très pâle, le cœur serré, se mit à parcourir la maison de haut en bas. Il n'avait qu'une idée.

Myrtille avait fait à maître Lescot l'aveu de son amour ; maître Lescot, riche bourgeois, repoussait sans même daigner le connaître celui qu'aimait sa fille et, pour séparer tout de suite les fiancés, avait, séance tenante, emmené Myrtille.

Mais comme en amour il n'y a de désespoir véritable que de ne pas être aimé, comme Buridan savait que sa tendresse était payée de retour, ce qu'il éprouvait ressemblait plutôt à de la colère.

« Je veux, grondait-il, je veux, avant trois jours, avoir retrouvé ce Lescot, ce tapissier du diable, ce barbare qui fait pleurer Myrtille, et s'il ne revient pas à de meilleurs sentiments, par le Ciel, j'enlève la fille au nez du barbon ! »

Comme il se disait ces choses, assis dans le fauteuil où Myrtille avait coutume de s'asseoir, tout à coup, de pâle qu'il était, il se sentit devenir livide, son cœur trembla, l'angoisse remonta à sa gorge et l'étreignit de ses griffes, et il comprit que le désespoir alors seulement entrait en lui avec ce raisonnement terrible de simplicité et de vraisemblance :

« Ce n'est pas maître Claude Lescot qui a emmené Myrtille. Myrtille eût trouvé le moyen d'envoyer ici Gillonne ce matin pour m'attendre !… Et pourquoi maître Lescot aurait-il laissé les portes du logis et de l'enclos ouvertes à tous venants ?… »

Alors, il se prit à sangloter… Car il se trouvait en présence de l'inconnu.

À ce moment, une ombre intercepta le rayon de soleil qui illuminait cette fine figure bouleversée de douleur. Buridan releva la tête et reconnut Bigorne.

« Vous pleurez ? fit le truand qui venait, selon sa propre

expression, de se résigner au métier d'honnête homme.

– Non ! dit Buridan, les dents serrées, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues.

– Vous pleurez, reprit le truand, et je vais vous dire pourquoi : c'est parce qu'on a enlevé, cette nuit, la jeune fille qui habitait ici. Je le sais. »

Buridan bondit, sa main s'abattit sur l'épaule de Bigorne, effaré, qui, d'un brusque élan, avait reculé jusqu'au-delà du seuil. Cette main se glissa jusqu'à la gorge, ses yeux flamboyaient, chargés de soupçons.

« Comment sais-tu ? rugit-il. Parle. Avoue que tu m'as été envoyé par celui qui a enlevé Myrtille !...

– Si vous m'étranglez, râla Bigorne, comment voulez-vous que je parle ?

– C'est juste ! dit Buridan qui desserra l'étreinte. Parle, maintenant... Et dis toute la vérité, sans quoi, tu vois ce pommier, n'est-ce pas ?...

– Bel arbre, en vérité !

– Eh bien, dans deux minutes, ce sera le gibet où ta carcasse fera peur aux moineaux, à moins que tu ne me dises tout.

– Eh ! par le diable et par saint Barnabé, mes deux patrons ! Vous sauriez déjà la vérité si vous ne m'aviez coupé la voix. Sang Dieu ! quels doigts ! Ouf ! à peine si je respire !... Je vois, seigneur Buridan, que j'aurai grande joie à vous servir de valet.

– Parleras-tu ?

– Voici, maître : hier soir, je rôdais autour du Louvre, lorsque j'en vis sortir, escorté d'archers à cheval, le comte de Valois. Par curiosité, et aussi parce que j'ai mon idée à l'endroit du comte, je me mets à suivre la bande qui, pareille à une nuée de corbeaux, s'envolait de ce vieux nid du Louvre. Je me glisse donc à leur suite, et je vois mes corbeaux s'abattre sur ce logis...

– Valois ! bégaya Buridan, qui sentit une vague terreur s'emparer de lui. Valois ! Tu dis que c'est Valois qui est venu ici !…

– Mgr Charles, comte de Valois, prince d'enfer, oncle du roi, cousin de Satan, oui, monsieur, Valois en chair et os ! Valois qui venait, comme je l'ai compris par les croassements de ses corbeaux, arrêter cette jeune fille…

– L'arrêter ! râla Buridan, secoué par un long frisson.

– Et c'est ce qu'il fit, le maître sbire !…

– Arrêtée !… Myrtille arrêtée !…

– Et conduite au Temple ! Aussi vrai que le soleil nous éclaire ! Aussi vrai que je suis chrétien et que je n'ai jamais dépouillé un bourgeois sans dire une prière à saint Barnabé ! Aussi vrai, monsieur, que je hais Valois et que je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour le tenir cinq minutes seul, la nuit, au coin de quelque ruelle… cette jeune fille a été conduite au Temple ! »

Une épouvante insensée se déchaîna dans le cœur de Buridan.

« Mais pourquoi ? hurla-t-il, en saisissant ses cheveux à pleines mains.

– Parce qu'elle est accusée de maléfice contre le roi ; les archers criaient : « Mort à la sorcière ! »

Buridan retomba dans le fauteuil, écrasé, foudroyé.

XIII

LE TEMPLE

Quelques heures plus tard, vers la tombée de la nuit, le crieur de la prévôté, à cheval, entouré de sergents, escorté d'un héraut sonnant de la trompette, s'arrêtait sur la place de Grève après une longue tournée dans Paris. Le héraut sonna. La foule se rassembla et le crieur, à haute voix, se mit à lire un parchemin qu'il déroula :

« Ce jourd'hui, douzième du mois de mai de cet an 1314, nous, Jean de Précy, prévôt de cette ville, à tous habitants, artisans, bourgeois et autres, faisons savoir les volontés expresses de Sa Majesté notre sire roi, que Dieu tienne en garde ! lesquelles volontés sont que :

« Premièrement, Mgr le comte de Valois est choisi pour gouverner la forteresse du Temple ;

« Deuxièmement, qu'il soit tenu rigueur par les gens du guet à tout bourgeois ou autre habitant qui enfreindra les ordonnances du couvre-feu ;

« Troisièmement, qu'il est enjoint aux juifs habitant cette ville de se prêter de bonne grâce à l'exacte perquisition qui sera faite dans leurs demeures ;

« Quatrièmement, qu'il est enjoint à tout habitant de dénoncer sur l'heure tel voisin ou telle voisine qui, à sa connaissance, aurait des relations avec le diable et fabriquerait des maléfices ou sortilèges. »

Puis, le crieur ayant terminé sa tournée, se dirigea vers le Châtelet, et la foule qui l'avait écouté se dispersa, très satisfaite,

pour deux motifs : d'abord, le roi parlait de molester quelque peu les juifs, ce qui était toujours une cause de réjouissance, vu qu'après chaque perquisition, on en brûlait bien quelques-uns ; ensuite, le roi ne parlait pas de nouveaux impôts, chose que les bourgeois redoutaient toujours quand ils entendaient la trompette du crieur prévôtal. Également satisfaits de ce que disait le roi et de ce qu'il ne disait pas, les badauds se retiraient donc en criant à tue-tête :

« Vive Louis Hutin ! »

À ce moment, une litière, fermée de rideaux de cuir, passait sur la Grève et entrait dans la rue Vieille-Barbette. Ce véhicule était de pauvre apparence et nul n'y prenait garde. Il cheminait paisiblement et ne s'arrêta que tout au bout de la rue, c'est-à-dire aux abords de la bastille du Temple.

Un seul homme à cheval escortait cette litière ; il était modestement vêtu, sans armes, la tête couverte d'un capuchon.

Lorsque la litière se fut arrêtée devant la grande porte du Temple, l'homme mit pied à terre et se dirigea vers le pont-levis.

« Au large ! cria la sentinelle.

– Appelle l'officier de garde ! » dit l'homme d'un accent impérieux.

Le soldat, subjugué par ce ton d'autorité, obéit, et bientôt l'officier qui commandait à la porte s'avança d'un air menaçant vers le bourgeois assez audacieux pour déranger un homme d'armes.

Mais le bourgeois souleva son capuchon, et alors l'officier, interdit, s'inclina en tremblant.

« Avance à l'ordre ! » dit le bourgeois.

L'officier s'approcha, et l'homme lui parla à voix basse.

L'officier finit par faire un geste de respectueuse obéissance et rentra dans la forteresse.

Alors, le bourgeois encapuchonné s'approcha de la litière et dit :

« La route est libre, madame. »

En effet, c'était une femme qui se trouvait dans la litière. Elle était aussi modestement vêtue et aussi encapuchonnée que le bourgeois.

« Attendez-moi ici, dit la dame en sautant légèrement sur la chaussée.

– J'attendrai, madame, j'attendrai la mort dans l'âme !

– Rassurez-vous, Marigny, dit alors la dame, nul n'oserait résister à un ordre de la reine… nul !… pas même le roi !… »

Rapidement, elle traversa le pont-levis, passa sous la voûte et, là, trouva l'officier qui l'attendait et se mit à marcher devant elle en donnant tous les signes d'un profond respect. Ils arrivèrent ainsi devant une porte qui s'ouvrait sur de vastes et somptueux appartements – demeure du grand-maître des Templiers, il y avait quelques années à peine –, et maintenant logis du nouveau gouverneur qui venait d'en prendre possession depuis deux heures.

L'officier murmura :

« Dois-je entrer pour annoncer à Mgr le comte l'auguste visite que Votre Majesté daigne lui faire ?

– Non, monsieur, répondit la dame, vous pouvez vous retirer. »

Et, ouvrant elle-même la porte, elle entra.

Derrière la porte, un hallebardier, immobile, debout, gigantesque, la tête sous le casque, le visage sous la visière, la poitrine sous la cuirasse, les jambes et les bras couverts d'acier, tout pareil à l'une de ces armures qu'on voit de nos jours dans les musées, comme des carapaces d'êtres disparus du globe, cet homme, donc, appuyé sur sa hallebarde, montait sa faction.

La dame prononça :

« Va dire à ton maître que la reine veut lui parler à l'instant… »

L'armure tressaillit, s'ébranla avec des cliquetis, se mit lourdement en route…

Quelques instants plus tard, il y eut un pas rapide, puis le comte de Valois entra, effaré…

La dame laissa tomber son capuchon et ôta son masque.

Valois fléchit le genou, puis, se relevant, attendit que la reine lui parlât la première.

« Comte, dit Marguerite de Bourgogne, je viens vous parler de la sorcière que vous avez arrêtée. »

Valois eut un tressaillement, avant-coureur des épouvantes qui saisissent l'homme quand il se voit placé au bord d'un abîme où il va tomber s'il fait un faux pas, où il tombera mieux encore s'il ne tente aucun mouvement.

En effet, la voix de la reine était rude, rauque, menaçante.

Et il la connaissait, cette voix ! Il la reconnaissait ! Ce souffle mortel ! il le connaissait !

Ce mouvement fébrile de cette belle main qui, en se levant, peut faire tomber une tête, il le connaissait.

« Madame, dit-il, plaise à Votre Majesté me permettre de la précéder en une salle plus digne d'elle…

– Inutile, gronda la reine, dont les lèvres tremblantes de fureur et le regard d'acier firent chanceler le comte. Si autour de ces murs il y a des oreilles qui écoutent, tant pis pour vous. Vous affirmez donc que la jeune fille arrêtée par vous, Myrtille, est une sorcière ?…

– Madame, balbutia le comte, il me semble que les maléfices trouvés chez elle…

– Comte de Valois, fit Marguerite d'une voix blanche, voulez-vous savoir le grand maléfice que vous reprochez à cette infortunée ?

– Je ne comprends pas, Majesté…

– C'est qu'elle est la fille d'Enguerrand de Marigny !… »

« Je suis perdu ! » songea Valois, qui s'aplatit, s'écrasa, se prosterna.

« Comte, reprit la reine, je veux voir à l'instant cette jeune fille.

– Les désirs de Votre Majesté sont des ordres sacrés. Je vais la faire amener ici, et…

– Non pas ! interrompit la reine, qui, d'un geste rude, arrêta Valois au moment où il se dirigeait vers la porte. Faites-moi conduire à son cachot. Je veux l'interroger. Si vraiment c'est une sorcière, comte, tant mieux pour vous. Mais si je découvre l'innocence de l'accusée… »

Elle crispa ses mains et s'avança sur Valois comme pour l'étrangler.

« Que fera Votre Majesté ? demanda Valois en se redressant.

– Eh bien, fit la reine, en se contraignant au calme, je l'emmènerai d'ici, voilà tout ! »

L'imminence du danger rendit toute son énergie à Valois.

« Madame, dit-il d'une voix ferme, le roi m'a nommé gouverneur du Temple, tout exprès pour surveiller la prisonnière. Je suis aux ordres de Votre Majesté, si elle désire interroger cette fille… Mais quant à laisser partir d'ici celle dont je réponds sur ma tête, je ne le ferai que sur un ordre du roi…

– Voici cet ordre !… » dit Marguerite de Bourgogne, qui écrasa Valois d'un sourire de triomphe.

En même temps, elle tira de son sein un papier qu'elle tendit au comte.

Hagard, la tête perdue, Valois prit machinalement le papier et le déplia.

À peine en eut-il parcouru les premiers mots, qu'il leva sur

Marguerite un regard d'épouvante et se mit à trembler convulsivement.

Ce papier n'était pas un parchemin contenant un ordre royal !

Ce papier était une lettre… signée du comte de Valois !

Et cette lettre, adressée à Marguerite de Bourgogne, dont le nom s'y trouvait à différents passages, était une brûlante déclaration d'amour ! Une demande de rendez-vous nocturne ! Une peinture audacieuse de la passion la plus violente que puisse éprouver un homme. La plus sanglante des insultes faites au roi de France !…

Mais cette lettre était datée du 22 février de l'an 1297, c'est-à-dire à l'époque où Marguerite, âgée d'environ dix-sept ans, habitait encore au palais de son père Hugues IV, duc de Bourgogne.

« Charles de Valois, dit Marguerite, d'une voix basse et sifflante, reconnais-tu cette lettre ? Voici bien longtemps que tu l'écrivis ! Peut-être l'avais-tu oubliée !…

– Cette lettre n'est pas de mon écriture, bégaya Valois.

– En effet, ce n'en est que la copie… la vraie lettre, la tienne, Valois, est au Louvre ! Ce soir, elle sera entre les mains du roi ! »

Le comte poussa le soupir d'agonie de l'homme qu'on tue…

« Elle date de dix-sept ans ! fit Valois en grinçant des dents. Je dirai la vérité au roi ! Je lui dirai que je vous ai aimée à une époque où j'avais le droit de vous demander en mariage ! Je dirai que, repoussé par vous, je vous ai toujours témoigné plus de respect que je n'avais eu d'amour pour vous !

– En disant cela, tu mentiras, Valois, car je ne t'ai pas repoussé.

– Eh bien, je mentirai ! rugit Valois. Mensonge pour mensonge, vie pour vie, mort pour mort ! Vous m'attaquez, je me défends. La date de cette lettre fera foi !… »

Marguerite eut un étrange sourire, et, devant ce sourire, le comte se sentit devenir fou de terreur.

« Tu connais Mabel ? dit la reine. Non, tu ne la connais pas. Tu ne sais pas tout ce qu'il y a de science chez cette femme qui m'est dévouée, qui m'appartient, qui fait ce que je veux, qui ne vit que pour moi !

– Mabel ? bégaya Valois.

– Oui, ma fidèle servante, qui veille sur moi quand je dors, qui pense pour moi, qui est savante pour moi !… Eh bien, écoute, Valois ! Par sa science, Mabel a trouvé le moyen de rendre à l'encre jaunie de cette lettre toute sa fraîcheur, si bien qu'elle semble avoir été écrite hier !…

– Il y a la date ! grinça furieusement Valois.

– Mabel a trouvé le moyen d'effacer la date. Et, à la place de 22 février de 1297, sais-tu ce qu'elle a écrit… écrit de ta propre écriture… eh bien, elle a mis : 11 mai de 1314… C'est-à-dire hier matin !… »

Le comte poussa un sourd gémissement.

« Tu obéiras, Valois ?

– Oui, Majesté ! fit le comte dans un souffle.

– Et si je reconnais que Myrtille est innocente, tu me la laisseras emmener ? Tu ne diras à personne que c'est moi qui l'ai emmenée ?… »

Valois, écrasé, se redressa comme la vipère sur laquelle on marche.

« C'est ma vie que vous me demandez, dit-il. Prenez-la donc ! Car elle est à vous !… Oh ! j'expie bien cher l'amour que, jadis, vos regards ont allumé en moi ! Oh ! je me sens dans la main d'une puissance terrible et maudite, cette puissance vînt-elle même du Ciel !… Mais prenez garde, Marguerite ! Prenez garde, ma reine ! car pour oublier la torture que vous venez de m'infliger, il faudrait que je fusse un ange de Dieu, et je ne suis qu'un homme !

– Dis un démon d'enfer… Mais va ! Je ne te crains pas, et la preuve, c'est que tu vis ! Prie Dieu, si tu peux, de me faire oublier ce que tu viens de dire, et, en attendant, marche devant moi, conduis-moi au cachot de la sorcière ! »

XIV

LA MÈRE

Morne, comme un condamné qu'on mène au supplice, Valois se mit à précéder la reine. Il oubliait tout à ce moment, jusqu'à cette passion même qu'il ressentait pour sa prisonnière. La situation, en effet, était hérissée d'écueils : il comprenait ou croyait comprendre qu'il y avait entente entre Marguerite et Enguerrand de Marigny. Cette alliance aboutissait à un complot destiné à assurer la fuite de Myrtille. Or, la fuite de la sorcière – car c'était une véritable évasion qui se préparait – cette fuite, ce n'était pas seulement son propre écrasement et le triomphe de Marigny, c'était aussi le procès de haute trahison, c'était la condamnation assurée… c'était la mort.

Valois avait donc pu s'écrier rigoureusement :

« C'est ma vie que vous me demandez ! »

La reine avait remis son masque et rabattu sa capuche sur sa tête.

Ils arrivèrent dans une cour, et là, sur un signe de Valois, un homme, porteur de clefs et muni d'une torche, les précéda. Bientôt ils s'enfoncèrent dans l'escalier qui descendait sous la grosse tour. Il régnait là une atmosphère méphitique, mais Marguerite n'y prenait pas garde, et si elle frissonnait, c'était de ses propres pensées.

Le porteur des clefs ouvrit une porte.

Marguerite se tourna vers Valois et le regarda fixement.

Le comte comprit ce regard : la torche ayant été plantée sur

une tige de fer qui servait à cet usage, il se retira, emmenant le geôlier.

Peu lui importait, d'ailleurs, ce que la reine pouvait avoir à dire à la prisonnière !…

Lorsqu'il remonta dans la cour, il faisait assez nuit pour qu'on ne remarquât pas sa pâleur…

« Je suis perdu, répéta-t-il en lui-même. De quelque côté que je me tourne, je ne vois aucune issue à la situation. Armée de cette lettre, implacable, âme de glace quand il s'agit de pitié, âme de feu quand il s'agit de tuer, la reine me réduira en poussière au premier geste que je ferai pour me défendre. Eh bien ! soit ! Je vais partir. Je me réfugierai chez quelqu'un de ces seigneurs qui, depuis la mort du feu roi, redressent la tête. Et là, je préparerai contre Marigny, contre la reine, contre le roi, contre Paris, contre tout ce qui me hait… oui, j'ourdirai une de ces trames qui enlacent mille victimes. Je veux, patiemment et fortement, m'assurer une de ces vengeances qui étonnent le monde et qui lui font dire : « Celui-là était un fort ! Celui-là a entrepris une lutte effrayante contre tout et tous à la fois, et il l'a menée à bien !… »

Un orgueil sinistre flamboya un instant sur le front de cet homme qui, courbé tout à l'heure, se redressait maintenant.

« Simon ! appela-t-il d'une voix brève.

– Me voici, monseigneur ! »

Et Simon Malingre – celui-là que nous avons vu une seconde à la Courtille-aux-Roses, à l'heure où nous avons ouvert ce récit –, Simon Malingre, qui ne quittait jamais le comte de Valois, se détacha d'un pan d'ombre…

Ce Simon Malingre surgissait toujours des coins noirs et humides, comme les cloportes.

« Simon, fit le comte d'une voix basse et ardente, tout est perdu…

– J'ai tout entendu, tout compris, monseigneur !

– Cours à l'hôtel. Que dans une heure tout soit prêt pour ma fuite !…

– Nous sommes toujours prêts, monseigneur ! Des chevaux toujours sellés attendent ! Des mules sont prêtes à recevoir les outres pleines d'écus qu'il n'y a qu'à placer sur les bâts. Pour le reste, je conseille à Monseigneur de laisser l'hôtel en état. Peut-être la fuite ne sera-t-elle pas indispensable dès cette nuit…

– Que veux-tu dire ? gronda le comte. Parle !… Çà, ce m'est un terrible crève-cœur que de partir en laissant ici cette Myrtille… »

Le comte étouffa un soupir.

« Que Monseigneur lise d'abord cette missive ! » dit Simon Malingre.

Étonné, Valois prit le papier que lui tendait son valet, se rapprocha d'une lanterne accrochée au mur et se mit à lire. Voici ce que contenait la lettre :

« Monseigneur,

« Vous ne me connaissez pas, mais je vous connais, et cela suffit pour l'instant. Je sais que vous haïssez Marigny. Ma haine égale la vôtre : voilà ce que je puis vous dire. Voulez-vous que de ces deux haines nous en fassions une seule ? Voulez-vous que je vous aide à triompher de Marigny ? Voulez-vous m'aider, vous, à assurer ma vengeance contre cet homme ?… Si c'est non, brûlez ou déchirez cette lettre que je confie à votre honneur de chevalier… Si c'est oui, je vous attendrai trois nuits de suite à partir de demain, vers minuit, au-dehors de la porte aux Peintres. Et je signe de mon nom : JEAN BURIDAN. »

« Jean Buridan ! murmura Valois. Le salut, peut-être !… Oui, l'homme qui a été capable d'oser ce que celui-ci a osé à Montfaucon, ce rude homme peut, en effet, me sauver !… Avec un millier d'écus, je puis me l'attacher… Simon !

– Je suis là, monseigneur !

– Simon, dit Valois, nous ne partirons pas cette nuit !… »

*

* *

Marguerite avait pénétré dans le cachot que les lueurs rougeâtres de la torche laissée dans le couloir éclairaient de vagues clartés mouvantes.

Dans l'angle le plus renfoncé de ce réduit, elle vit Myrtille…

Une minute, elle la contempla avidement, silencieuse, palpitante d'une émotion qu'elle cherchait à refouler et, tout au fond d'elle-même, elle murmura :

« Ma fille ! »

Myrtille, les yeux agrandis par l'épouvante, regardait de son côté cette inconnue…

Si vous avez jamais vu l'oiseau qu'on vient de prendre au filet au moment où, heureux, ivre d'espace, il racontait au ciel, au bois, au ruisseau, l'infini bonheur d'être libre et d'aimer, si vous l'avez vu tremblant, le cœur battant, ses petits yeux pleins d'étonnement et d'effroi, blotti au plus loin et paraissant demander pourquoi il y a des êtres si méchants sous la lumière du soleil qui luit pour tous, vous aurez une idée de l'attitude et des pensées de Myrtille.

La reine songeait ceci :

« Comme elle est belle !… Aussi belle que je l'étais à son âge, avec plus de suave douceur dans le regard… Pauvre petite ! »

Peut-être y avait-il au fond du cœur de Marguerite une sourde jalousie contre cette beauté qui l'étonnait. Elle secoua la tête et, comme pour s'exciter à la pitié, répéta :

« Pauvre petite ! Comme elle tremble !… Ne craignez rien de moi, mon enfant », fit-elle d'une voix si harmonieuse et si miséricordieuse que les larmes jaillirent des yeux de Myrtille…

Et dans le même instant, la jeune fille, d'un pas hésitant encore, s'avança vers cette femme qui lui apportait un rayon de

consolation.

Marguerite tremblait…

Cette enfant que si souvent elle avait demandée à Marigny, oh ! que de fois elle avait pleuré en songeant a elle ! Que de fois elle avait imaginé avec des tressauts d'angoisse la minute où elle la reverrait !… Et cette minute était arrivée ! Sa fille était devant elle !

Marguerite eut comme un vague mouvement des bras vers sa fille.

Elle eut au fond du cœur comme le balbutiement d'un cri qui eût été peut-être sa rédemption :

« Je suis ta mère ! »

Mais ce cri vint expirer sur ses lèvres.

Mais les bras qui se tendaient pour étreindre l'enfant si ardemment désirée retombèrent.

Et Marguerite se répéta :

« Comme elle est belle ! »

Et cette fois, elle tressaillit, car elle comprenait que cela la faisait sourdement souffrir !… Une fois de plus, c'était le mauvais génie qui triomphait dans cette âme.

« Oh ! madame, murmura Myrtille, vous paraissez si bonne et si douce ! M'apportez-vous des nouvelles de mon père ?… Comme il doit pleurer et se désespérer ! Ah ! dans l'affreuse situation où je me trouve, c'est cela, voyez-vous, qui me fait le plus de mal…

– Je ne connais pas votre père », dit sourdement Marguerite.

Myrtille baissa la tête et recula de deux pas.

« J'ai voulu vous voir, continua la reine, comme je viens voir toutes les prisonnières qu'on amène ici… J'ai voulu vous apporter quelques consolations.

– Soyez bénie, madame, dit Myrtille d'une voix morne.

– Mais… pourquoi vous a-t-on mise au Temple, pauvre enfant ? Vous parliez de votre père… Mais votre mère… elle doit bien pleurer aussi ?

– Je n'ai pas de mère, dit Myrtille. Elle est morte le lendemain de ma naissance. Jusqu'à ce jour, voyez-vous, lorsque je songeais à ma mère, j'étais triste de ne pas l'avoir connue, mais maintenant je vois que c'est heureux qu'elle soit morte… car quel serait son désespoir !… »

Marguerite tressaillit et se mordit violemment les lèvres.

« Vous me demandez, continua la prisonnière, pourquoi on m'a mise ici. Je n'en sais rien, madame ! Des hommes sont venus à la Courtille-aux-Roses… Connaissez-vous la Courtille-aux-Roses ?… C'est tout près du Temple, et même, lorsque je regardais la bastille, je me souviens que l'ombre de son donjon s'allongeait jusqu'à ma fenêtre et me faisait peur… Il me semblait que cela voulait me prendre !… Enfin, c'est pour vous dire. Je n'ai fait aucun mal… Mon père s'appelle maître Claude Lescot ; il achète et il vend les magnifiques tapisseries qui se font au lointain pays des Flandres, comme vous pouvez le savoir. C'est pour vous dire qu'il m'avait mise avec Gillonne à la Courtille-aux-Roses où je vivais bien heureuse depuis des années, n'ayant d'autre souci que de prier pour mon père les soirs où les vents et la pluie fouettaient le logis… Quel mal ai-je pu faire ?

– On dit que vous êtes sorcière, fit Marguerite en essayant d'assurer sa voix.

– Comment serais-je sorcière, dit doucement Myrtille, puisque j'ai encore communié à Pâques, ainsi que le desservant de la chapelle Saint-Nicolas pourrait en témoigner ? »

Et Myrtille se reprit à pleurer. Elle était si pâle, si triste, si jolie que les plus indifférents eussent été bouleversés de pitié à voir tant de grâce et d'innocente beauté en ce lieu de terreur.

Marguerite sentait son cœur trembler.

Il y eut en elle comme un rayonnement d'amour maternel.

Les pensées perverses, les passions terribles, les idées sanglantes s'enfuirent de son esprit comme les oiseaux des ténèbres des trous impurs où, par hasard, entre un jet de lumière vivante ; son sein palpita, sa gorge s'oppressa… elle fit deux pas rapides, saisit la jeune fille dans ses bras et l'étreignit convulsivement.

« Ne pleure plus, râla-t-elle, ne pleure plus, enfant ! je puis beaucoup… Je puis t'arracher à la mort… Je puis te faire sortir à l'instant de ce lieu d'épouvante… »

Extasiée, enivrée, Myrtille écoutait ces paroles et croyait rêver…

Et dans ce cœur d'une adorable naïveté, à cette minute radieuse où elle entrevoyait la liberté, la vie, le bonheur, elle joignit les mains et balbutia :

« Ô ! mon bon père, tu ne pleureras donc plus… Ô ! mon cher Buridan, tu ne mourras donc pas de la mort de Myrtille !… »

Marguerite de Bourgogne, lentement, desserra la maternelle étreinte dont elle enlaçait sa fille.

Puis, lentement, elle recula.

Et comme Myrtille levait sur elle ses yeux candides et purs, elle la vit affreusement pâle…

« Madame, fit-elle dans un élan, qu'avez-vous ?… Oh ! vous souffrez !…

– Non, non, bégaya Marguerite. Rassurez-vous. Tenez, parlez-moi du bonheur de ceux que vous allez revoir… votre père… votre bon père… et puis… comment avez-vous dit ?

– Buridan… Jean Buridan », fit Myrtille avec un sourire d'infinie tendresse.

Marguerite étouffa le rugissement qui montait à ses lèvres. Et tandis que, comme après les accalmies, la tempête, l'horrible tempête des passions, se déchaînait, hurlait dans son cœur, elle aussi sourit !… Et elle dit doucement :

« Votre frère, peut-être ?… Non ?… Un ami, sans doute ?

– Mon fiancé, dit Myrtille.

– Votre fiancé… fit Marguerite, avec un soupir atroce, et il vous aime ?… Vous l'aimez ?

– Je crois, madame, que si Buridan mourait, je mourrais, voilà tout… Et je suis sûre que s'il m'arrivait malheur, il viendrait mourir là où je serais morte…

– Oui, oui… gronda précipitamment la reine, je comprends. Eh bien !… Eh bien, rassurez-vous, jeune fille… il est impossible que l'amour de Buridan ne vous sauve pas… attendez quelques heures encore… je vais m'occuper de votre bonheur !… »

En parlant ainsi, elle reculait… elle entrait dans le couloir… elle repoussait la porte… et quand elle eut fermé cette porte, comme le geôlier était parti avec Valois, sa main… sa main blanche, fine, nerveuse, sa main maternelle s'abattit sur l'énorme verrou, muselière de fer pour la gueule du cachot.

Un instant, elle hésita…

Elle regarda autour d'elle, comme si elle allait commettre l'irrévocable crime pour lequel il n'est pas de pardon possible…

Brusquement, sa main poussa le verrou…

Le verrou grinça.

Le cachot sanglota…

Et la mère de Myrtille, ayant achevé d'enfermer sa fille, lente, pantelante, courbée, se glissa le long du couloir et remonta vers la lumière des étoiles.

*

* *

Valois était là.

En la voyant reparaître seule, il frémit. Mais il n'eut pas le temps de se demander ce que cela signifiait, heur ou malheur :

déjà Marguerite s'approchait de lui.

« Comte, dit-elle d'une voix encore agitée, je n'emmène pas la prisonnière. Au lieu d'être ton ennemie, je deviens ton alliée. Écoute-moi bien, suis bien mes ordres, et peut-être jamais ne fus-tu aussi près de la puissance que tu convoites. »

Valois s'inclina. Mais il songeait :

« La tigresse fait patte de velours… est-ce qu'il serait déjà trop tard pour que je puisse me défendre ?… »

« Ce soir, à minuit, continua la reine, tu remettras la prisonnière aux gens qui viendront en mon nom et qui la conduiront en lieu sûr. Nul au monde, par ma faute, ne saura que la sorcière n'est plus au Temple. Et comme le roi ne connaît pas son visage, il t'est facile… écoute ! il t'est facile de mettre à sa place quelque fille qui sera interrogée puis questionnée, puis pendue ou brûlée comme si elle était Myrtille… sommes-nous d'accord, Valois ?

– Oui, Majesté, répondit le comte.

– À ce prix-là, dès la fin du procès qui va s'instruire, je te rendrai la lettre… tu sais… la belle lettre d'amour qui t'enverrait demain à Montfaucon si je la remettais ce soir au roi ! »

Sur cette dernière menace, la reine s'éloigna.

« Va, rugit le comte, va, vipère ! je n'aurai pas besoin pour t'écraser de t'arracher la dent empoisonnée dont tu cherches à m'épouvanter !… Ce Buridan… oui, cet homme peut, d'un bon coup de dague, me débarrasser d'abord de Marigny… et alors, Marguerite, ce sera à nous deux !… Alors, Marguerite, ce sera à ton tour de trembler ! Car je t'ai guettée, Marguerite, car j'ai sondé le fleuve où tu enfouis tes sanglants secrets ! Car j'ai interrogé les spectres qui escortent ta funeste Majesté et ils m'ont répondu : « Cherche à la Tour de Nesle !… »

La reine avait rejoint la litière près de laquelle Enguerrand de Marigny attendait. Il n'avait pas bougé de place. Il était resté

immobile, les yeux fixés sur le pont-levis du Temple.

Lorsqu'il vit que Myrtille n'accompagnait pas la reine, il eut seulement un tremblement de mains. Et quand Marguerite fut près de lui, il l'interrogea d'un regard si sombre qu'elle frissonna :

« Inexorable ! dit-elle rapidement. Rien n'a fait. Nul prières, ni menaces. Marigny, il nous faut chercher un autre moyen de la délivrer.

– Vous l'avez vue ? demanda avidement le premier ministre.

– Oui, je l'ai vue !...

– Que fait-elle ? Que dit-elle ? Oh ! qu'elle doit pleurer ! Vous a-t-elle parlé de moi ?

– Elle ne pleure pas, Marigny. Elle ne m'a pas dit un mot de son père...

– Pas un mot ? Quoi ! pas un mot pour moi !...

– Non, Marigny, pas un mot. Et c'est naturel, puisqu'elle n'est préoccupée que de celui qu'elle aime... car elle aime... elle me l'a dit, elle ne m'a parlé que de son amour pour ce Jean Buridan... »

Marigny se redressa violemment, son visage douloureux jusqu'alors prit une sauvage expression de fureur et de haine.

« Ah ! gronda-t-il, elle l'aime ! même après ce que je lui ai dit ! Même au fond de cette prison ! Pas un mot pour son père !... Buridan ! Toujours Buridan... Eh bien, dussé-je moi-même mourir de douleur à la voir mourir, plutôt d'accepter l'infamie de cet amour.

– Eh bien, Marigny ?

– Eh bien... qu'elle meure donc !... »

XV

LA REVANCHE DE BIGORNE

Le surlendemain du soir où s'étaient déroulées ces scènes, quatre hommes sortaient de Paris au moment où l'on allait fermer les portes. À deux cents pas de la porte Saint-Denis ou porte aux Peintres, par laquelle ils franchirent murs et fossés, quelques misérables chaumières s'élevaient sur le bord de cette plaine, sur l'horizon de laquelle ondulaient les hauteurs de Montfaucon, couronnées par la silhouette géante du gibet neuf.

À la porte de l'une de ces chaumières pendait un bouquet de feuillage, au-dessus du bouquet était clouée une planche sur laquelle un peintre naïf avait entrepris de représenter une futaille dont la bonde ouverte laissait couler un fleuve de vin.

Si modeste que fût cette conception, il faut avouer que le génie inconnu n'avait réussi qu'à donner une idée très vague de ce qu'il avait prétendu représenter. Heureusement, en gros caractères maladroits, il avait, sur la partie de la planche figurant le ciel, tracé ces mots qui donnaient la clef du rébus :

« À la Bonne Futaille qui coule. »

C'était long, mais expressif, et cela ne manquait pas d'un certain réalisme élégant.

Ce fut donc vers la Bonne Futaille qui coule que les quatre hommes se dirigèrent, l'un d'entre eux portant un énorme panier pesamment chargé.

« Par la Basoche triomphante et régnante ! s'écria l'un des hommes, il est bien heureux que j'aie eu l'idée d'apporter des victuailles, car il est sûr que Buridan veut nous faire mourir de

faim en ce damné cabaret où il nous traîne depuis deux jours.

– De faim et de soif, ajouta son compagnon, soif comme on n’eut jamais soif en Galilée où pourtant on passe sa vie à avoir soif ! »

Ces deux-là, c’étaient Riquet Haudryot et Guillaume Bourrasque.

« Patience, mes bons amis, fit le troisième. Encore une faction ce soir et ce sera fini… Fini ? ajouta-t-il en lui-même. Est-ce que ce sera vraiment fini ?… »

Et celui-là, c’était Buridan.

« Ouf, grogna le quatrième en déposant son panier sur une table du cabaret borgne. Si je n’avais espoir d’en boire et manger ma part, voilà une charge que, par mégarde, j’eusse laissé tomber en passant sur le pont-levis ! »

Celui-là, c’était Lancelot Bigorne.

Le maître de ce méchant cabaret où de rares Parisiens venaient les dimanches d’été boire sous d’étiques tonnelles une exécrable piquette en jouant aux boules – et pour ceux qu’intéresse ce jeu, nous pouvons ajouter qu’elles étaient cerclées de fer –, ce maître, donc, attendait ses hôtes sur le pas de la porte, le bonnet à la main. Buridan lui dit :

« Comme hier, voici un bel écu d’argent tout neuf. Comme hier, nous ne te demandons ni à boire ni à manger. Mais comme hier, tu vas disparaître, te coucher, et nous laisser le champ libre. Est-ce compris ? »

Le cabaretier esquissa un salut respectueux, saisit l’écu avec une grimace de jubilation et se hâta d’obéir, non sans avoir renouvelé la torche fumeuse qui, vaguement, éclairait ce réduit où trois tables et quelques escabeaux occupaient toute la place.

Déjà Riquet Haudryot déballait les victuailles qui consistaient en : un cuissot de chevreuil rôti au four, une oie flambée à la broche, un jambonneau, un chapelet de saucisses grillées et enfin une outre de ventre respectable, emplie

d'épernay.

« Avec ces munitions, dit-il, nous nous moquons du guet et du contre-guet. Quand bien même vingt gens d'armes déployant le guidon aux deux grandes gueules de par monsieur Saint-Georges viendraient mettre le siège…

– Tu brais comme docteur en Sorbonne, fit Guillaume Bourrasque. Par mon gobelet, voici Jean Buridan, bachelier, à qui je demanderai de faire sa thèse sur ce mirifique sujet : *Licitum est occidere loquacem quia nuns est bibendum*… il est permis de tuer le bavard qui m'empêche de boire !… Ohé ! Jean Buridan, bachelier d'enfer, m'entends-tu ?

– J'entends, et je le prouve ! » fit Buridan, qui se mit à remplir les gobelets.

Les trois amis attablés attaquèrent ensemble les provisions étalées en bon ordre.

Lancelot Bigorne, en faction à la porte, recevait, bien entendu, de quoi s'éclaircir la vue et les idées. Bientôt, dans la chaumière fermée, on n'entendit plus que les éclats de voix, les rires sonores, les chocs des gobelets, puis un silence relatif s'établit : Guillaume Bourrasque et Riquet Haudryot jouaient aux dés…

Le son aigre d'une cloche sonna onze heures.

À ce moment, Buridan étendit la main sur la table et prononça :

« Compagnons, il est temps ! »

Guillaume Bourrasque fit disparaître dés et cornet, et il tira l'immense rapière qui lui pendait le long des jambes. Riquet Haudryot en fit autant. Le roi de la Basoche et l'empereur de Galilée étaient devenus graves.

« Tes ordres ? firent-ils.

– Les mêmes qu'hier. Je vais attendre près de la porte aux Peintres. L'homme ne viendra pas ou viendra. S'il ne vient pas, nous attendrons ici le jour pour rentrer dans Paris comme ce

matin. Reste le deuxième cas.

– Tu parles mieux qu'un docteur es science logique !…

– Parbleu, je n'ai jamais étudié la logique. Donc, deuxième cas : l'homme vient. Et alors, de deux choses l'une : ou il vient seul, ou il vient accompagné. S'il vient seul, vous ne bougez pas. S'il vient accompagné, au cri de : « Basoche et Galilée ! » vous chargez les gêneurs et me laissez arranger mon homme.

– Tête de Dieu ! Jamais guet-apens ne fut mieux ourdi !

– Galilée à la rescousse ! ma rapière me brûle dans la main !

– Adieu donc, compagnons, fit Buridan en sortant, et tant que vous n'entendrez pas crier, tenez-vous en repos comme les saints du porche central de Notre-Dame.

« Et toi, ajouta-t-il en passant près de Bigorne, à ton poste ! »

Buridan se rapprocha alors des murs de Paris et alla s'arrêter près de la porte, en s'abritant sous l'ombre épaisse d'un chêne aux branches basses. Là, il ne bougea plus. Le temps s'écoulait. Minuit sonna. Le jeune homme frissonnait d'impatience et mâchait de sourds jurons.

Enfin, il tressaillit de joie.

Au moment où, désespérant de voir celui qu'il attendait, il allait reprendre le chemin du cabaret, les chaînes du pont-levis s'agitèrent. Il y eut dans les ténèbres des grincements aigus et le pont commença de s'abaisser.

« C'est lui ! » gronda Buridan dont les yeux jetaient des éclairs.

En effet, pour quel autre qu'un seigneur comme Charles de Valois eût-on, en pleine nuit, baissé la herse et le pont !

Quelques minutes plus tard, trois cavaliers s'avancèrent prudemment.

Buridan sortit de son abri et marcha droit sur le groupe.

« Qui êtes-vous ? fit une voix soupçonneuse.

– Jean Buridan.

– Ah ! ah ! c'est vous, maître !

– Oui, et je n'ai pas besoin de vous demander votre nom pour vous reconnaître, monseigneur !… répondit Buridan d'un accent qui eut de singulières vibrations.

– Parle. Qu'as-tu à me proposer ? dit Valois.

– Pas ici, monseigneur. La porte est trop près. Et une porte, ça écoute, ça regarde ! Ça voit et entend les choses qui doivent demeurer secrètes. Méfiez-vous des portes, monseigneur, fût-ce la porte de la tombe ! »

En même temps, Buridan se mit en marche vers les chaumières.

Après une courte hésitation, les cavaliers le suivirent, et lorsqu'ils le virent s'arrêter mirent pied à terre.

« Monseigneur, dit alors Buridan, vous avez eu tort de venir accompagné. Voulez-vous renvoyer les gentilshommes qui vous escortent ?

– Ils sont de mes amis et connaissent mes affaires. Parle donc sans crainte.

– Monseigneur, je ne veux parler qu'à vous seul. Que ces gentilshommes connaissent vos affaires, ce n'est pas une raison pour que je leur dise les miennes.

– En ce cas, dit Valois, en jetant autour de lui un regard de soupçon, je m'en irai sans vous entendre.

– Non, monseigneur, dit Buridan d'une voix sourde. Il est trop tard. Vous entendrez ce que j'ai à vous dire, et vous l'entendrez seul. Si vos amis ne veulent pas se retirer, je serai forcé de les faire charger !…

– Insolent ! grondèrent les deux personnages qui accompagnaient le comte. Qu'est-ce à dire ? »

Dans le même instant, ils marchèrent sur le jeune homme en tirant leurs dagues.

« Basoche et Galilée ! » hurla Buridan qui, au même instant, se jeta sur Valois et l'étreignit dans ses bras nerveux.

Guillaume Bourrasque et Riquet Haudryot, flamberge au vent, se ruèrent hors de la chaumière.

Lancelot Bigorne avait disparu.

« Ils ne sont que deux ! tonitrua Guillaume. Range-toi, Riquet, je les embroche !

– Et moi, je les veux purger d'une pinte chacun, ôte-toi de là », glapit Riquet.

Le roi et l'empereur se poussant, se bousculant, sacrant tous les saints et tous les diables, grognant, gloussant, et paraissant s'amuser énormément, se trouvèrent en garde chacun devant un adversaire et attaquèrent avec une furie qui n'excluait pas la méthode. De la main gauche, ils tenaient leurs dagues, forts poignards acérés, et de la droite, leurs épées. Pendant près d'une minute, le silence fut haché de cliquetis féroces et les ténèbres furent striées d'éclairs d'acier.

« Gare, monsieur, je vous égorge, rugissait Bourrasque.

– Attention, gentilhomme, je t'étripe ! » hurlait Haudryot.

Les deux compagnons de Valois, fermes, l'épée au poing, le bras gauche protégé par le manteau roulé, se défendaient, attaquaient, paraient, ripostaient, le tout sans un mot…

« Par les saints Pierre et Paul et Madame la Vierge, vous êtes mort ! je vous l'avais dit. »

Le premier, Guillaume venait de dépêcher son adversaire qui demeurait étendu, sans mouvement.

Presque en même temps, celui de Riquet s'abattit avec une plainte sourde.

« J'en suis fâché, dit Riquet, mais il y avait longtemps que j'avais envie d'éventrer un gentilhomme ! Je vous l'avais bien dit !…

– Évohé ! hurlèrent alors les deux compagnons. *Nunc est*

bibendum ! »

Et rengainant ensemble, ils se prirent par le bras, rentrèrent dans la chaumière, emplirent leurs gobelets, tirèrent leurs cornets et leurs dés et, quelques secondes plus tard, on les eût entendu discuter :

« Tiens ! Un quatre et un cinq ! Riquet, je te joue la bourse de mon gentilhomme !

– Tope ! Contre la bourse du mien ! On comptera après… Tiens, deux six !… »

*

* *

Lecteur, vous auriez tort de juger ces deux hommes d'après les idées de notre temps. Bourrasque et Haudryot n'étaient ni plus féroces ni plus insensibles que les meilleurs de ceux qui formaient le milieu où ils s'agitaient. C'était leur époque qui était, non féroce, mais inconsciente de ce sens qui lentement s'est développé dans l'humanité : le respect de la vie humaine. Sens qui bégaie à peine, sens atrophié chez beaucoup de modernes, sens à qui il faut des siècles encore pour arriver à la force morale des autres sens. Au Moyen Âge, on voyait mourir sans émotion, on tuait, on était tué, la vie comptait pour rien… Pourquoi ? Les historiens ont accumulé les raisons. On a dit : barbarie, civilisation incomplète, ignorance, rudesse de mœurs, et bien autre chose. À tant de raisons valables, nous pouvons bien joindre la nôtre, et la voici :

En ces âges, on ne mourait pas. Nous voulons dire : on ne croyait pas à la mort. La mort, c'était, dans la conviction profonde et absolue de tous, un changement de vie, le passage d'une vie à une autre. L'essentiel était d'être en règle avec le gendarme qui veillait aux portes de la tombe : Dieu. Une fois bien et dûment confessé, mourir n'était pas plus difficile que d'aller de Paris à Montmartre. C'était un voyage. Il fallait simplement avoir le prix du voyage, et l'extrême-onction s'appelle encore viatique… Aujourd'hui, c'est autre chose : on

croit très bien à la mort, c'est-à-dire à une conclusion définitive de ce roman qui est la vie ; on croit au mot : fin. Il est donc raisonnable qu'on tienne à cette vie, puisqu'il n'y en aura pas une autre après, puisqu'il n'y a pas de suite au prochain numéro ; et puisque chacun tient à la vie, il n'est pas raisonnable de supposer que les autres n'y tiennent pas moins : c'est ce qui s'appelle le respect de la vie humaine.

*

* *

Nous avions d'autant plus le droit de nous livrer à ces considérations que nous reconnaissons hautement au lecteur le droit de les enjamber, et nous voici partis à la suite de Buridan qui entraîne Valois.

Buridan avait sauté à la gorge du comte, l'avait étreint, enlacé, paralysé, et, comme Valois tirait sa dague pour le frapper dans le dos, il la lui avait arrachée, en avait placé la pointe sur la poitrine de son adversaire et lui avait dit, de cet accent de froideur terrible qui fait tout de suite comprendre qu'il ne s'agit pas d'une plaisanterie :

« Marchez, monsieur, ou je vous tue ! »

C'est à ce moment que Valois vit tomber l'un après l'autre ses deux compagnons.

Alors, il jugea la résistance inutile. Haussant les épaules avec dédain, il gronda :

« Je vois que je suis entre les mains des francs bourgeois de la truanderie…

– Non, monsieur, dit Buridan avec calme.

– Je suis tombé dans un traquenard.

– Ceci est vrai. Traquenard est le mot. On l'emploie pour les fauves pris au piège.

– Est-ce à ma bourse que tu en veux ? Dis-le !

– Non, monseigneur…

– Que veux-tu alors, Buridan de l'enfer !

– Tu vas le savoir, Valois. En route !

– Où cela ? rugit le comte.

– Là-haut », dit Buridan, qui allongea le bras.

Valois suivit de l'œil la direction de ce bras. Et il devint livide. Alors une sueur glacée pointa à la racine de ses cheveux.

Car ce qu'il voyait là-haut, c'est-à-dire sur le sommet de la butte, ce qu'il voyait se profiler sur le fond du ciel parsemé d'une poussière d'étoiles, c'était le monstrueux gibet, c'était la toile d'araignée géante tendue par Marigny sur les hauteurs de Montfaucon !…

Déjà Buridan l'avait harponné au bras et l'entraînait rudement.

Au bout d'une marche assez longue à travers les broussailles de la côte, ils arrivèrent au pied du vaste soubassement de maçonnerie qui supportait les seize piliers.

Valois jeta sur le funèbre monument un regard vacillant d'épouvante. Et ce qu'il vit alors changea cette épouvante en une horreur qui submergeait sa pensée…

Là-haut, à califourchon sur la première poutre transversale, il y avait quelque chose qui grouillait, qui agitait la chaîne… un être bizarre perdu dans l'enchevêtrement du titanesque échafaudage de mort, un être qui se démenait, achevait on ne sait quel étrange préparatif et chantait d'une sorte de grognement narquois, rocailleux, goguenard et pouffant de rire :

Holà, Marion !

Ohé, Madelon ! Tric et troc, la hart au col,

Hi, han !

Une ! deux ! trois !

Tirez-le par les pieds qu'il gambille,

Pendard, pendu, pendille,

Tirez, tira, ti…

« Est-ce fini ? » vociféra Buridan.

On ne sait où se fût arrêtée la joyeuse et sinistre chanson du fantastique travailleur à califourchon là-haut, sur la poutre du gibet, perdu dans la nuit noire, si Buridan, rudement, ne l'eût interrompu.

« Voilà, cria l'inconnu avec un profond soupir de satisfaction. C'est fait. Hi ! Han ! » Et se laissant glisser avec une agilité de singe le long de la chaîne, il retomba sur ses pieds, s'approcha en esquissant un pas de danse, toujours pouffant de rire, et s'inclina dans un salut exorbitant.

« Cette voix !… murmura Valois qui claquait des dents. Cet homme !…

– C'est fait, monsieur ! Et bien fait ! La corde de monseigneur est prête…

– Bon, fit Buridan. Mets-toi là et ne bouge plus, Lancelot Bigorne.

– Lancelot Bigorne ! rugit Valois avec un hoquet de terreur folle.

– Naguère pendu, cette nuit pendeur ! quel honneur, monseigneur ! Hi, han ! Tric et troc, la hart au…

– Te tairas-tu, truand ! Monseigneur, pardonnez à cet homme. La joie de savoir qu'il va vous pendre le rend par trop insolent.

– La hart au col, pouffa Bigorne. Qui va tirer les nobles pieds de monseigneur ? Hi, han ! c'est…

– Ah ! coquin d'âne mitré, finis ton sermon ou je te renvoie, et tu ne verras rien.

– Miséricorde ! Ne pas voir monseigneur où il voulait me voir ! Je me tais ! Je m'arrache la langue ! Je suis muet !

– Monseigneur comte, reprit alors Buridan, j'ai, moi aussi, à

vous demander pardon. Je vous ai écrit, – car je sais écrire, étant bachelier –, je vous ai écrit, dis-je, que je souhaitais fort vous entretenir de cet autre monseigneur : Enguerrand de Marigny, inventeur et constructeur de cette magnifique machine à tuer… Je vous ai menti, monseigneur ! Ce n'est pas de Marigny que je voulais parler…

– Que vouliez-vous ? Soyez bref, mon maître, dit rudement Valois en reprenant son sang-froid.

– Oh ! nous avons le temps… Je voulais : que j'avais envie de vous pendre, simplement…

– Soit, dit Valois avec un mépris apparent, d'autant plus courageux que la peur le mordait aux entrailles. Pendez-moi donc, et que cela finisse !… Seulement, écoute. La chose te coûtera plus cher que tu ne crois.

– Bah ! Vie pour vie, ça m'est égal de mourir quand je vous aurai laissé là-haut avec une belle cravate de chanvre au cou.

– Pour belle, j'en réponds, grinça Bigorne. Une corde toute neuve, que j'ai achetée moi-même à deniers comptants chez maître Papelard, le cordier de la rue Vieille-Barbette, et graissée comme jamais Capeluche, ce ladre, ne graissa une corde de pendu, vu qu'il escroque l'argent qui lui est octroyé pour l'achat de graisse.

– Ainsi donc, monseigneur, continua Buridan, si vous avez quelque volonté dernière à faire valoir, confiez-la-moi, et, foi de bachelier, j'en assurerai l'exécution. Si vous avez quelque prière à dire, soit à notre sire Dieu, soit à Madame la Vierge, soit à quelqu'un des saints, dites-la sans vous hâter, car je vais vous accorder bien deux ou trois minutes pour cet objet important. »

Valois se vit perdu.

Il baissa la tête, poussant un soupir et, d'une voix déjà affaiblie par les affres de sa prochaine agonie :

« Je n'ai pas de volonté à vous exprimer. Et quant à mon âme, elle est en règle.

– Tant mieux, mon digne seigneur, tant mieux… Fais donc, Lancelot, et fais proprement, sans quoi je t'arrache les oreilles. »

Ici, le comte fit un brusque mouvement, non dans l'espoir de fuir, car il était solidement harponné, et déjà Bigorne lui liait les mains derrière le dos, mais dans l'espoir d'être tué tout de suite d'un coup de dague.

Mais Buridan se contenta de le maintenir, tandis que Bigorne lui entravait les jambes.

« En route ! » cria Lancelot.

Et il entraîna le patient vers la rampe qui montait sur la base de maçonnerie. Il chantait éperdument, et dans la nuit on eût dit que c'était le gibet lui-même qui prenait vie et chantait :

Une, deux, trois !

Hi, han !

Sa langue pend d'une aune

Et son œil est tout jaune.

Ohé, Madelon !

Holà, Marion !

Buridan suivait par-derrière. Il était sombre. La sueur lui coulait du front. Son cœur tremblait. Et il songeait : « Cet homme aura-t-il assez peur ?… »

Arrivé sur la plate-forme, Lancelot poussa le comte de Valois au-dessous d'une corde qui pendait du haut de la première poutre.

Puis, tout aussitôt, il passa le nœud coulant au cou de sa victime.

Buridan regardait, les bras croisés, pensif et tremblant.

Ceci se passait dans la nuit vaguement éclairée par les étoiles qui scintillaient dans l'espace. Au loin, très loin, on entendait les rugissements de Guillaume Bourrasque et de Riquet Haudryot qui se disputaient, car ils cherchaient

mutuellement à se tricher aux dés, et plus loin, dans Paris, le son grave de quelque cloche de monastère appelant les moines aux prières nocturnes.

Buridan, les yeux avidement fixés sur ce visage de patient où il cherchait à surprendre la terreur espérée, fit un signe à Lancelot.

Celui-ci tira la corde qui se tendit, car il prétendait pendre sa victime en la hissant et non en la laissant tomber, opération qui exigeait deux ou trois aides.

Valois commença à sentir l'étreinte mortelle autour de sa gorge. Il ferma les yeux.

Buridan fit un nouveau signe à Bigorne.

« Monseigneur, dit tout à coup Lancelot en cessant de tirer sur la corde, vous souvenez-vous de Dijon ? Je ne vous demande pas si vous vous souvenez de m'avoir promis vie sauve, au Châtelet ! de m'avoir fait traverser tout Paris un cierge à la main, de m'avoir fait conduire ici ! de m'avoir montré la mort de si près que, depuis, je la vois en rêve toutes les nuits, je la vois éveillé, elle boit dans mon gobelet, elle m'accompagne partout. Non ! je ne vous demande pas cela !… Hi, han, monseigneur ! Je vous parle de Dijon ! »

Le comte frissonna et vacilla.

« Vrai dieu, saint Barnabé, par les saintes plaies ! continua Bigorne, je me souviens, moi ! Et je veux que vous vous souveniez aussi. Le grand voyage vous sera plus agréable en compagnie de ces spectres qui s'appellent Anne de Dramans et le petit Jehan !…

– Oh ! mon crime ! balbutia le comte éperdu, mon vrai crime !

– Oui. Je vois que vous commencez à comprendre, monseigneur. La dame de Dramans fut poignardée, que Dieu puisse avoir pitié de son âme, car sûrement, elle n'était pas en état de mourir, vu qu'elle sortait de vos bras. Et le petit Jehan,

monseigneur, qu'en fit-on ? »

Valois poussa un gémissement.

« Le petit Jehan, votre fils !… Le fils de monseigneur comte de Valois ! Qu'en a-t-on fait ?… Bel enfant, ma foi, gentil sourire, grands yeux de malice… Ah ! comme il pleurait, le pauvre petit, tandis qu'on l'emportait vers le fleuve aux eaux lentes et vertes !…

– Assez ! gémit le comte. Oh ! assez ! grâce ! Bigorne… tais-toi.

– Il pleurait !… Il appelait sa mère !… Sa mère ? Poignardée, daguée comme une biche après course !… Il appelait son père… oui, monseigneur comte, il appelait son père… vous ! »

Des sanglots terribles firent explosion sur les lèvres de Valois. Il gronda des paroles confuses que Buridan, penché sur lui, haletant, recueillit et comprit…

« Ah !… le misérable qui à l'heure de ma mort m'arrache le cœur ! Qui évoque le spectre de mes nuits ! Le crime, le vrai crime de ma vie !… Cet enfant… mon fils… oh ! je le vois !… Il vient à moi, ses petits bras tendus… éloignez-le !… Laisse-moi, Jehan ! Laisse mourir en paix celui qui fut ton père !

– Vous vous repentez donc d'avoir tué cet enfant ? haleta Buridan.

– Oui, oh ! oui, râla le comte en cette minute où toute énergie vitale s'abolissait en lui.

– Et si je vous faisais grâce ?…

– Grâce ? hurla Valois en redressant sa tête livide.

– Oui ! Si je vous laissais vivre pour vous repentir, pour expier !… Dites !… Me donneriez-vous la rançon que je vous demanderais ?… »

À ce mot de rançon, l'espoir rentra à flots dans le cœur du comte.

« Demandez ! fit-il. Ne craignez pas de demander !… Je suis

puissamment riche !…

– Délie-le, Bigorne !… »

Lancelot s'attendait sans doute à cet ordre, car il se hâta d'obéir, mais non sans grommeler une imprécation.

« Maintenant, continua Buridan, je vais vous dire moyennant quelle rançon je vous laisse la vie. Qui commande au Temple, en votre absence ? »

Valois leva son regard étonné sur Buridan et commença à entrevoir chez ce jeune homme une autre pensée que celle d'un coup de fortune.

« Qui commande ? fit-il. Mais le capitaine des archers du Temple !

– Et ce capitaine obéirait-il à un ordre écrit, signé de vous ?

– Aveuglément.

– Quel que soit l'ordre ?

– Cet ordre fût-il de mettre le feu à la forteresse ! Fût-il de marcher sur le Louvre !… »

Buridan poussa un profond soupir et frémit de joie. Il étendit le bras vers les chaumières où luisait confusément la lumière de la Bonne Futaille qui coule.

« Voyez-vous cette lumière ? dit-il. Là, il y a une salle et des tables ; sur une table, il y a du parchemin et une écritoire. Autour de la table, mes deux braves qui, tout à l'heure, ont mis à mal vos deux acolytes. Votre rançon, monseigneur, la voici : vous allez descendre avec moi, vous écrirez au capitaine des archers du Temple l'ordre que je vous dicterai. Moi, je partirai pour faire exécuter cet ordre. Et vous, vous demeurerez prisonnier de mes deux compagnons jusqu'à l'heure où je viendrai vous délivrer et où vous serez libre. Acceptez-vous cette rançon ?… Êtes-vous décidé à écrire ?…

– J'accepte, dit Valois d'une voix brève. Que devrai-je écrire ?…

– Je vais vous le dire. »

Buridan se rapprocha de Valois jusqu'à le toucher.

« Monsieur, fit-il sourdement, vous avez envahi un logis qui s'appelle la Courtille-aux-Roses. Vous y avez saisi une jeune fille qui n'a pas plus fait de mal que n'en avait fait votre fils Jehan lorsque, sur votre ordre, Lancelot Bigorne alla le jeter au fleuve… »

Le comte eut un râle d'angoisse… remords ou simplement terreur ?

« Cette jeune fille, continua Buridan, vous l'avez conduite au Temple et jetée dans un cachot. Et maintenant, apprenez ceci : cette jeune fille, je l'aime, et elle est ma fiancée… »

Un frisson tumultueux agita Valois.

Dans cet instant, mille pensées se heurtèrent furieusement dans sa tête.

Le désespoir, la haine contre Marigny, sa passion pour Myrtille, la soudaine jalousie qui se déchaîna en lui contre Buridan, tout cela se confondit et ne lui laissa que la sensation d'un étonnement douloureux…

« Je l'aime, reprit Buridan, après avoir soufflé d'un souffle rude, je l'aime. Et parce que vous avez osé porter la main sur elle, je devrais vous écraser la tête sur ces pierres, je devrais vous arracher le cœur, je… »

Ses mains frémissantes et violentes saisissaient Valois, qui alors sombra dans l'épouvante et murmura :

« La rançon !… Je vous ai juré rançon !…

– Oui, fit Buridan qui se calma. Et comme votre vie m'est caution de sa vie à elle, je vous fais grâce !… Vivez donc !… Venez, vous allez voir ce que vous devrez écrire au capitaine des archers. Mais soyez assuré que s'il n'obéit pas, demain, avant midi, vous serez mort !…

– Il obéira !… J'en jure Dieu et la Vierge !

– C'est bien, venez… »

Buridan saisit Valois par un bras et l'entraîna. Lancelot Bigorne venait derrière, la dague à la main, prêt à poignarder le prisonnier s'il tentait un mouvement. Ils atteignirent ainsi les chaumières et entrèrent dans la salle du cabaret.

« Guillaume, dit Buridan, et toi, Riquet, voici l'homme. Que devez-vous en faire si demain à midi sonnant je ne suis pas venu le rendre libre ?

– Par mon gobelet ! Le mauvais bougre sera égorgé, éventré, et ses tripes exposées au vent.

– Sans compter qu'il sera écorché, et que de sa peau je ferai un cuir pour remplacer le cuir de cochon qui couvre mon escabeau, vu qu'il commence à s'user.

– Asseyez-vous, monseigneur, dit Buridan, et écrivez. »

Valois obéit. Buridan dicta :

« De par le roi, moi Charles, comte de Valois, mande et ordonne, sous peine d'écartèlement, à mon capitaine des archers, d'exécuter sur-le-champ la teneur de la présente missive, savoir : mon dit capitaine des archers mettra en liberté immédiate la jeune fille nommée Myrtille, détenue sous l'accusation de maléfice, accusation reconnue fausse et infâme. Ladite jeune fille sera remise aux mains du porteur des présentes chargé d'en assurer l'exécution. »

Le comte écrivit. Puis il signa. Puis il tendit le parchemin à Buridan, qui le saisit en tremblant. Puis il se leva et dit :

« Ai-je consenti à la rançon avant de la connaître ? Ai-je consenti à écrire, avant de savoir quel ordre vous alliez me dicter ?

– Je le reconnais, dit Buridan avec une vague inquiétude.

– J'ai donc vie sauve ?

– Assurément…

– Eh bien, maintenant, écoutez ceci : mon capitaine des

archers exécutera tel ordre écrit qu'il recevra de moi, fût-ce de mettre en liberté tous les prisonniers du Temple, et il y en a qui sont accusés de haute trahison. Mais pour cet ordre-ci…

– Eh bien, rugit Buridan.

– Il ne pourra pas l'exécuter pour la raison que cette jeune fille n'est plus au Temple !

– Malédiction !… »

Buridan recula lentement et s'assit sur un banc, la tête dans les mains, le cœur brisé d'angoisse.

« La parole d'un gentilhomme, d'un chevalier devrait vous convaincre, continua Valois. Mais je veux y joindre le serment. Je jure donc sur Dieu qui nous jugera… Je jure, oui, tenez… je jure donc sur mon petit Jehan… sur mon enfant assassiné par moi.

– Horreur ! bégayèrent Guillaume et Riquet, pâlissant.

– Je jure de dire l'exacte vérité… me croyez-vous ?

– Je vous crois, fit Buridan d'une voix sourde.

– Donc, il est vrai que, par ordre du roi, j'ai conduit au Temple la jeune fille dont vous parlez. Mais il est non moins vrai qu'on est venu la chercher l'avant-dernière nuit et que j'ai dû la remettre.

– Où a-t-elle été transférée ? dit Buridan avec le tenace espoir de l'amour.

– Sur Dieu, sur mon enfant, je l'ignore ! Mais j'ai la conviction que ce n'est pas dans une prison qu'elle a été menée…

– Pas dans une prison ?… bégaya Buridan. Et où ?…

– Je l'ignore ; seulement, comme j'ai fait serment de vérité, écoutez le reste : c'est par ordre exprès d'une puissante personne que cette jeune fille est sortie du Temple.

– Quelle personne ?… Ah ! ne ménagez rien à cette heure !…

– La reine ! dit Valois.

– Marguerite de Bourgogne ! gronda Buridan, qui bondit. La reine ! la reine ! répéta-t-il, tandis que son esprit éperdu cherchait vainement à comprendre, à entrevoir une lueur de ce mystère.

– Maintenant, reprit Valois, gardez-moi ici, allez au Temple, fouillez, interrogez et, à votre tour, si j'ai menti, reconduisez-moi à Montfaucon ! »

Buridan essuya la sueur qui ruisselait sur ses tempes, marcha à la porte de la chaumière, qu'il ouvrit toute grande, se retourna vers Valois et dit :

« Vous êtes libre…

– Vous me croyez donc ? fit Valois, qui tressaillit.

– Oui, car vous avez juré sur votre enfant… Allez, monsieur. Ce qui vous protège en ce moment… c'est votre fils.

– Mon fils ! » murmura Valois en baissant la tête où tourbillonnaient d'étranges pensées.

Puis, faisant un geste, comme pour se débarrasser du fardeau de ses pensées, d'un pas ferme, il marcha jusqu'au seuil de la chaumière. Là, il se retourna et prononça :

« Vous avez été assez généreux pour me croire sans faire enquête. À cette générosité, je dois répondre par une autre : je vous préviens donc d'avoir à vous garder. Vous avez porté la main sur un prince du sang, vous avez tué deux de ses serviteurs, vous l'avez humilié, bafoué, insulté. Dans une heure, le roi le saura. Dans une heure, le guet tout entier sera sur pied. Et moi, je n'aurai ni cesse ni trêve que je ne vous aie fait pendre à ce gibet où vous m'avez mis la corde au cou. Gardez-vous, car je me garde. »

Guillaume et Riquet firent un mouvement pour s'élancer sur Valois.

Buridan les contint d'un geste et salua Charles de Valois qui s'éloigna lentement, sans même jeter un regard sur les deux

cadavres de ses compagnons tués par Guillaume et Riquet, et près desquels il passa.

De même il dédaigna ou plutôt oublia de monter sur son cheval, qui, près des deux autres, le cou allongé, le genou plié, attrapait du bout des lèvres l'herbe qui poussait fraîche et drue.

« La reine ! murmura Buridan, en passant sa main sur son front. Myrtille réclamée et sauvée par la reine ?… Pourquoi ?… Comment Marguerite de Bourgogne connaît-elle Myrtille ? Pourquoi s'intéresse-t-elle à la fille de Claude Lescot ? Où l'a-t-elle fait conduire ?… »

Quelle que fût l'angoisse de ces questions, il n'en était pas moins vrai que Myrtille, pour quelque raison inconnue, échappait à la formidable geôle du Temple, à la plus formidable encore accusation de maléfice ! Pour quelques jours, du moins, elle était à l'abri de la torture !… Pour un temps qu'il ne pouvait apprécier, Myrtille était sauvée de la mort affreuse qui attendait les sorcières !…

Et, bien que l'intervention de la reine fût dans son esprit un mystère hérissé de redoutables complications, Buridan était tenté au fond du cœur de bénir l'homme qui avait arrêté Myrtille, mais qui venait de lui annoncer qu'elle était sauvée !

Et déjà il songeait au moyen d'aborder la reine !…

« À quoi rêves-tu ? demanda Riquet Haudryot.

– Hé ! fit Guillaume, il rêve s'il sera pendu ou décollé, ou bouilli, ou estrapé, ou étripé, ou écorché par ce damné suppôt d'enfer, qu'il était si facile d'occire quand nous le tenions !

– Non, Guillaume Bourrasque, dit doucement Buridan, je rêve à la thèse que je dois argumenter en Sorbonne, *pro et contra !* Et cette thèse, tout à l'heure, ici même, tu me l'as fournie, mon digne compagnon…

– Ah ! ah ! *Licitum est occidere… loquacem ?* Beau sujet de thèse ! Magnifique et brillant. Tuons les bavards !

– Non ! fit Buridan avec un sourire livide : *Licitum est*

occidere reginam ! »

L'empereur de Galilée et le roi de la Basoche, effarés, frissonnants, ébahis, jetèrent un long regard d'effroi sur Buridan. Mais Buridan vidait tranquillement d'un trait le gobelet qu'il venait de se remplir à ras bord.

XVI

LA MESSAGÈRE

On était à la veille du jour que Buridan, au nom de Philippe et de Gautier d'Aulnay, avait assigné à Enguerrand de Marigny, pour un combat à outrance ou duel judiciaire. Et ce n'était pas sans raison qu'il avait choisi le Pré-aux-Clercs comme terrain. En effet, en bordure de cette belle promenade, s'élevait la très vénérée abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Or, les combats à outrance devaient toujours avoir lieu dans l'enceinte ou le voisinage d'un lieu sacré, puisque Dieu assistait au duel afin de favoriser le droit contre l'injustice, le combattant innocent contre l'adversaire méchant. Peut-être aussi, Buridan avait-il eu d'autres motifs d'adopter le Pré-aux-Clercs.

La veille donc de ce grand jour, vers midi, Buridan sortit du logis de dame Clopinel, son hôtesse, accompagné de Lancelot Bigorne, lequel marchait à dix pas derrière son maître, la capuche rabattue sur le front, le manteau relevé jusqu'au menton, la main sur le manche de la dague, soufflant, grognant des lambeaux de pensées qu'on pourrait ainsi traduire :

« Quel toupet ! Se montrer par les rues en plein midi, alors qu'il est cherché par le guet et le contre-guet ! Il nous fera pendre, c'est aussi sûr que saint Barnabé occupe un poste important parmi ses confrères, les saints du paradis !… Bah ! Après tout, être pendu hier ou demain… Et puis, ce sera une consolation que de monter au gibet en compagnie de mon maître qui me revient décidément, sauf qu'il ne m'a pas laissé étrangler quelque peu l'ancien maître… »

Buridan, arrivé au Louvre, se mit à faire lentement le tour de

la royale bastille, sans autre idée précise que d'en étudier les abords.

Avait-il donc l'intention de pénétrer dans le Louvre ? De risquer la mort, de braver la garnison pour arriver jusqu'à la reine ? En réalité, rien n'était décidé dans son esprit, excepté la nécessité de voir la reine.

Il longeait donc le fossé, s'arrêtait devant les poternes, levait un œil vers les machicoulis, examinait les tours ventrues au haut desquelles flottait le guidon royal et où apparaissaient, découpées dans le ciel, des silhouettes d'archers, étudiait les portes formidablement défendues derrière les ponts toujours prêts à se relever en un clin d'œil, grâce à un système particulier de chaîne à contrepoids.

Bigorne, plus encapuchonné, plus pestant que jamais, louchait vers les murailles noircies au-delà desquelles apparaissaient les logis royaux, avec leurs pignons flanqués de tourelles, leurs balcons à balustres, leurs toits hérissés de girouettes.

« Le moins qui puisse nous arriver, grommelait-il, c'est d'être reconnus par ces hommes d'armes qui se promènent sur ces murs et de recevoir une volée de traits de flèches… »

Ayant mis près d'une heure à faire le tour de l'enceinte, Buridan finit par s'arrêter, en poussant un soupir de doute, non loin de la grosse tour où, suivant la tradition instituée par Philippe-Auguste, les grands feudataires de la couronne devaient sous peu faire hommage au nouveau roi Louis X, d'où est venue l'expression, longtemps consacrée, que les hauts barons féodaux « relevaient de la grosse tour du Louvre ».

Plus loin, le long des berges de la Seine, verdoyantes de saules et de peupliers, Buridan jeta un long regard sur les trois tours du Fer-à-Cheval, de Windal, des Porteaux, qui, de ce côté, défendaient l'enceinte.

Puis, ce regard, il le ramena sur la grosse tour appelée aussi tour Philippine, sur les huit croisées de chaque étage garnies

d'énormes barreaux de fer, sur sa plate-forme crénelée qui s'élevait à quatre-vingt-seize pieds du sol.

Brusquement, il se retourna, comme attiré malgré lui vers un spectacle évoqué par celui qu'il avait sous les yeux, et de l'autre côté de l'eau, en face, il vit la Tour de Nesle…

*

* *

Longtemps, il demeura songeur, les sourcils contractés, l'œil fixé sur ce géant de pierre qui, dans la clarté du jour, prenait des teintes blafardes et gardait une attitude de mystérieuse menace.

Puis, secouant la tête, il fit un mouvement pour se retirer.

À ce moment, il vit une femme près de lui… immobile, le contemplant avec une sombre curiosité…

*

* *

D'où venait-elle ? Par où était-elle arrivée ? De derrière ces saules, peut-être ? Ou bien de la grosse tour du Louvre ?…

Buridan ne l'avait ni vu, ni entendu venir.

Elle était là, voilà tout.

Il essaya d'entrevoir le visage sous la capuche, mais le visage était masqué.

Buridan frissonna.

Cette femme était grande, de proportions harmonieuses, une de ces femmes sur le passage desquelles on se retourne pour admirer la naturelle élégance d'une attitude humaine.

Buridan jugea qu'elle devait être d'âge avancé déjà, malgré la beauté des lignes du corps – car ses cheveux, qu'il entrevit, s'argentaient de fils d'argent.

« Or çà, dit-il, qui es-tu ?

– Comment, Jean Buridan, tu ne me reconnais pas ? » fit

l'inconnue avec une sorte d'ironie.

Buridan reconnut la voix et tressaillit longuement.

« Si fait, par le sang de Dieu ! fit-il sourdement, tandis qu'il se sentait pâlir. Tu es la sorcière qui, un soir, m'aborda dans la rue Froidmantel et me donna un rendez-vous…

– C'est vrai. Je suis celle que tu dis. Mon nom est Mabel. Je ne suis pas sorcière. Je suis une pauvre femme que des gens emploient à leurs missives ou commissions, voilà tout. »

Elle garda une minute un silence embarrassé, comme si elle eût cherché un moyen d'exprimer une chose difficile.

« Tu ne vas plus rue Froidmantel ? reprit-elle tout à coup.

– Comment sais-tu que j'allais rue Froidmantel ? Comment sais-tu que je n'y vais plus ?… »

Mabel se mit à rire.

« Je sais que tu y allais, parce que je t'ai suivi plus d'une fois, et que je t'ai vu entrer dans une vieille maison où habitent tes deux amis… j'ai oublié leurs noms.

– Philippe et Gautier d'Aulnay », dit Buridan du ton de voix le plus naturel.

Il se sentait en présence d'un mystère.

Cette femme, c'était l'incarnation du mystère de la Tour de Nesle…

Il comprenait qu'elle cherchait à l'enlacer dans un réseau de questions.

Et il parlait, il interrogeait, il répondait comme il eût attaqué ou paré dans une passe d'armes.

« Philippe d'Aulnay ! Gautier d'Aulnay ! C'est bien cela, je me rappelle ! reprit la femme. Voilà ! je savais donc que tu fréquentais assidûment chez ces dignes gentilshommes. Ceci t'explique pourquoi je t'ai cherché et trouvé rue Froidmantel. Mais… pourquoi ne t'y ai-je plus vu ?

– Ah ! fit Buridan, parce que je n'ai plus affaire dans cette rue. Et même, j'aurais horreur d'y entrer. Écoute, femme… As-tu, dans ta vie, habité une maison où tu as été heureuse, où habitait avec toi le bonheur ?… Si le malheur est entré tout à coup dans ce logis, n'est-il pas vrai que tu l'as pris en haine et que tu t'en es écartée à jamais comme si, en fuyant le lieu de souffrance, tu espérais retrouver le bonheur perdu ?… Est-ce vrai, cela ?…

– C'est vrai ! fit Mabel d'une voix si morne, d'un si terrible accent, que Buridan en fut bouleversé jusqu'à l'âme.

– Eh bien », continua le jeune homme, sache que, dans cette rue Froidmantel, dans ce vieux logis que tu dis, j'ai longtemps connu le bon rire insoucieux, les bonnes franches lippées autour de la table, les longs entretiens les soirs d'hiver… Philippe et Gautier, vois-tu, c'étaient mes frères. Je les aimais. Et comme je n'ai connu ni père ni mère, je les regardais comme ma famille… »

Buridan se tut.

Quelque profonde et violente émotion devait faire palpiter la femme, car elle aussi se taisait. Mais bientôt, secouant la tête comme pour revenir à des pensées plus positives et plus immédiates :

« Doux Jésus ! fit-elle, serais-tu en désaccord avec ceux que tu aimes ?

– Non, femme. Entre nous, pas de désaccord. Nous avions la même pensée. Un seul cœur battait dans nos trois poitrines…

– Hélas ! seraient-ils donc morts ?

– Je ne sais. Ils ont disparu, voilà tout ! Mais si bien disparu que nul n'a pu m'en dire des nouvelles. Ont-ils quitté Paris sans me prévenir ? Sont-ils au fond de quelque prison ? Ou même ont-ils succombé dans quelque duel ?… Qui peut le savoir ?

– Quoi ! Personne n'a pu t'en donner le moindre indice ? Vraiment, personne ?

– Si j'étais évêque, j'interrogerais Dieu. Si j'étais sorcier, j'interrogerais le diable. Et alors peut-être saurais-je ce qu'ils sont devenus… et encore, qui sait ! »

Une sorte d'imperceptible satisfaction apparut, non dans les gestes, mais dans l'attitude détendue de Mabel.

« Adieu, femme, fit brusquement le jeune homme, les souvenirs que tu viens d'éveiller par tes questions me sont pénibles. En tout cas, si jamais tu as à me parler, ce n'est plus rue Froidmantel, qu'il me faut chercher.

– Un instant », dit Mabel en l'arrêtant par le bras.

Il y avait comme une sourde émotion dans son accent. Et tout à coup, d'une voix étrange, elle murmura :

« Jean Buridan, vous avez dit tout à l'heure une chose qui m'étonne… une chose d'une terrible tristesse… vous avez dit que vous n'avez connu ni père ni mère…

– C'est vrai, fit le jeune homme, dont le front se plissa.

– Ah ! reprit Mabel d'une voix plus basse. De quel pays êtes-vous donc ?…

– De Béthune en Artois », répondit Buridan.

Mabel passa sa main sur son front, et si Buridan avait pu écouter la pensée de cette femme comme on écoute la parole, voici ce qu'il eût entendu murmurer au fond du cœur de Mabel :

« Pauvre jeune homme ! Ni père, ni mère !… Est-ce que je ne devrais pas l'épargner, moi, qui suis la mère sans enfant ?… L'épargner !… Renoncer à ma vengeance !… Ah !… plutôt m'arracher le cœur !… Il s'appelle Jean !… comme mon fils… Et qui sait si ce n'est pas un indice que Dieu est avec moi !…

Elle jeta un rapide coup d'œil sur la grosse tour du Louvre et ce coup d'œil, par ricochet, rebondit sur la Tour de Nesle…

« Jean Buridan, reprit-elle alors, j'ai à te parler. Comme le soir de la rue Froidmantel, je te suis envoyée par une personne

puissante… mais cette fois, ce n'est pas un homme qui m'envoie, c'est une femme !… Écoute, Jean Buridan… Ce n'est pas de haine qu'on veut t'entretenir, c'est d'amour !… »

Le cœur de Buridan battait à rompre.

« Marguerite ! Marguerite ! gronda-t-il dans sa pensée, tu y viens donc de toi-même ! C'est donc toi-même qui m'appelles, à la minute où je désespérais de pouvoir t'aborder ! »

Mabel le considérait attentivement. Il éclata de rire.

« Par Danaé, que Jupiter, roi des dieux, honora de son amour, l'aventure est plaisante ! Femme, ne t'occupe pas de mes haines, car la vengeance, vois-tu, est un plat dont je ne veux céder aucune part. De là, si tu as étudié la logique, tu dois comprendre que je ne sois pas venu voir l'homme qui m'appelait… mais aujourd'hui, c'est autre chose ! Une femme ! l'amour ! comment résister à cela ?

– Ainsi, Jean Buridan, tu viendras ?

– Je le crois bien ! Une personne puissante m'appelle… tu dis puissante, n'est-ce pas ? C'est-à-dire de taille à m'étouffer dans ses bras ?… J'aime les femmes puissantes, moi.

– De taille à assurer votre fortune, dit Mabel en hésitant, avec une sorte de regret.

– Ah ! quelque baronne ? Une comtesse, peut-être ? Ma fortune a grand besoin d'être assurée, en effet, et puisque l'occasion s'en présente… Quand suis-je attendu ?

– Ce soir, à dix heures…

– Bon, où cela ?…

– Regardez devant vous, dit Mabel, de l'autre côté de l'eau.

– À la Tour de Nesle ! fit Buridan avec le même éclat de rire. On y sera, dussé-je y voir s'ouvrir l'enfer… »

Mabel jeta un long regard sur Buridan, ses lèvres tremblèrent comme si elle eût eu quelque mystérieuse parole à prononcer tout bas, il y eut dans ses yeux une ombre de pitié,

mais brusquement, elle fit un geste pour recommander la prudence et le silence à Buridan, puis elle s'éloigna lentement le long des rives du fleuve.

Buridan demeura à la même place, les yeux fixés sur la Tour de Nesle.

XVII

LES DEUX FRÈRES

Lorsqu'il se vit seul, Buridan contourna le Louvre, refaisant en sens inverse le chemin qu'il avait déjà parcouru, et s'enfonça dans ce dédale de ruelles qui s'enlaçaient et grouillaient aux pieds de la forteresse royale, comme une nichée au pied d'un rocher, ruelles mal famées où le roi n'eût pas osé s'aventurer, où le guet ne pénétrait jamais.

Ce fut par ces voies détournées que Buridan parvint à la rue Froidmantel avec Lancelot Bigorne en arrière-garde, et s'engouffra dans l'antique hôtel, à demi ruiné, où jadis les ancêtres de Philippe et de Gautier d'Aulnay avaient fait bonne figure avec état de maison et entretenu une garnison qui s'était parfois élevée jusqu'à cinq lances, ce qui représentait une trentaine d'hommes d'armes.

C'est là que les deux frères continuaient à habiter, bien que la rue Froidmantel fût beaucoup plus fréquentée que les ruelles voisines. Une sorte de superstition les y attachait.

La seule précaution qu'ils prenaient depuis leur aventure de la Tour de Nesle était de ne sortir qu'à la nuit noire et de n'ouvrir à personne.

Plusieurs fois, on était venu heurter la porte.

Et Gautier avait pu se rendre compte que l'obstiné visiteur n'était autre que Stragildo. Le sinistre exécuteur des hautes œuvres de la reine venait sans doute s'assurer que la Seine avait bien gardé son lugubre dépôt. Une fois même, il força la porte. Philippe et Gautier, cachés dans un cabinet secret, le laissèrent

visiter la vieille maison, de fond en comble, Stragildo fut rassuré, sans doute, car il ne revint plus… Buridan, parvenu à l'étage où les deux frères s'étaient établis, imita le hululement de la chouette, cette sorte de plainte ironique pareille à un gémissement qui se terminerait par un éclat de rire.

La porte poussiéreuse s'ouvrit presque aussitôt et la forte carrure de Gautier apparut.

Buridan entra avec Bigorne, qui fut laissé en sentinelle dans le vestibule.

« Où est Philippe ? demanda Buridan, lorsqu'ils furent installés.

– Dehors, répondit Gautier d'un ton bref et rageur.

– Il veut donc se faire tuer ? »

Gautier d'Aulnay haussa les épaules et leva les bras au ciel pour signifier qu'il n'en était plus à compter les imprudences de son frère.

« Rien n'y a fait, dit-il alors. Il a fallu qu'il sorte. Il n'y tenait plus. Je me suis fâché. Je lui ai même barré le chemin, et savez-vous ce qu'il m'a dit, Buridan ? C'est à n'y pas croire, mais il l'a dit, tête et ventre ! Il m'a dit que, comme il ne se sentait pas le courage de me daguer, vu que je suis son frère, et que comme, d'autre part, il lui était impossible de résister plus longtemps à son envie de prendre l'air, il se tuerait devant moi, si je continuais à lui barrer le chemin.

– Prendre l'air ! Prendre l'air ! Que ne sort-il la nuit, comme c'était convenu ?

– Oui, mais la nuit, il ne rencontrera pas Marguerite.

– Hum ! c'est plutôt dans les ténèbres qu'on est exposé à se heurter à cette figure d'enfer.

– Que voulez-vous, mon pauvre ami ? Philippe est fou. Je n'y puis rien. Il nous fera pendre ou écarteler… et j'enrage de le savoir.

– Diable ! Diable ! répéta Buridan, qui se rongeait les poings. Et vous dites qu'il veut voir la reine ?

– Il soutient qu'il meurt s'il ne la revoit. Mais moi, je prétends qu'il mourra justement de l'avoir revue ou d'avoir été vu par elle. Tant qu'elle nous croit morts, je n'ai rien à dire. Mais si elle sait que nous avons échappé au sac du sieur Stragildo, je ne donnerai pas une maille de notre peau. »

Gautier poussa un profond soupir et assena un coup de poing sur la table.

« Mais si vous croyez, gronda-t-il, que je vais me laisser occire pour l'amour de Philippe, vous ne connaissez pas le furieux appétit de vie qui est en moi ! Je veux vivre, par la tête et le ventre !… Écoutez, Buridan. Si Philippe aimait quelque jolie fille plaisante et de cœur tendre, cela m'attendrirait peut-être, mais ce qu'il aime, c'est la mort, c'est un spectre vomi par l'enfer, comme vous le dites, démon enragé de notre sang… Je connais aujourd'hui la tristesse, Buridan, car mon frère n'est plus mon frère… »

Gautier eut une grimace de désolation et ajouta : « Buvons tant qu'il nous est permis encore de boire !… Heureusement, j'ai une idée.

– Voyons l'idée, fit Buridan.

– Écoutez », gronda Gautier.

Un long rugissement de fauve montait jusqu'à eux de l'enclos voisin.

« Celui-là, c'est Néron, murmura Gautier. J'ai fini par reconnaître leurs voix… »

Et sur cette figure réjouie, il y eut, cette fois, un terrible sourire qui fit tressaillir Buridan.

« Vous avez entendu ? reprit Gautier sourdement.

– Oui. C'est une voix assez effrayante.

– Venez, dit Gautier en vidant son gobelet. Vous allez voir

que si la voix de l'animal est effrayante, l'animal lui-même ne manque pas d'une certaine allure… c'est le préféré de la reine. »

Buridan, pensif, songeant à il ne savait quelle formidable rêverie qui s'esquissait en lui, suivit Gautier, dont le front avait pâli, dont les yeux avaient pris une dureté qui ne leur était pas habituelle.

Parvenus dans la pièce voisine, où régnait une demi-obscurité, Gautier entraîna Buridan jusqu'à une fenêtre vermoulue dont plusieurs vitraux manquaient aux mailles de plomb et qui était tendue d'épais rideaux cloués. Gautier montra à Buridan un trou pratiqué dans le rideau, et Buridan y appliqua un œil.

« J'ai passé bien des heures à ce poste, dit alors Gautier. Dites-moi ce que vous voyez, cher ami.

– Je vois, dit Buridan, une grande cour entourée de bâtiments.

– Oui, ce sont les communs où habite l'armée des valets de fauves commandés par ce fauve qui s'appelle Stragildo. Mais parlez-moi un peu du palais…

– Le palais ?

– Eh ! oui, le logis des lions, tigres et autres cousins germains de Mme Marguerite. Le palais qui est au fond de la cour, le voyez-vous ?

– Oui. Une maçonnerie solide, un hangar divisé en grandes pièces carrées qui se suivent et dont toutes les faces regardent du côté de la cour. Chaque face de logis est munie d'épais barreaux et, derrière ces barreaux, je vois les seigneurs fauves qui vont et viennent d'un pas souple et terrible… Ce sont, en effet, de puissantes bêtes, ajouta Buridan en cessant de regarder.

– En effet, dit Gautier, capables de broyer d'un coup de dent une poitrine ou de fracasser d'un coup de patte un crâne d'homme…

– D’homme ? fit Buridan, qui fixa Gautier.

– D’homme ou de femme ! répondit froidement Gautier. Mais vous n’avez pas tout vu, cher ami… Avez-vous remarqué que la cour est divisée en deux parties par une grille qui la parcourt dans toute sa largeur, forte grille très élevée ?… Avez-vous remarqué que cette fenêtre-ci donne précisément sur la partie de la cour qui touche au logis des fauves ?

– Eh bien ? fit Buridan, qui suivait avec une profonde attention.

– Eh bien, dit Gautier avec un rire étrange, sachez que, de temps à autre, les cages sont ouvertes et que les lions sortent dans cette arrière-cour qui est précisément sous la fenêtre. Alors, dans l’avant-cour, le roi et les chevaliers prennent place sous ce grand dais que vous avez vu et assistent aux ébats des bêtes. C’est alors qu’il faut les voir bondir, qu’il faut les entendre rugir. Le roi applaudit, crie, trépigne, montre le poing aux fauves, les injurie, les défie… Ah ! je vous assure que c’est un beau spectacle !

– Eh bien ? répéta. Buridan, qui frémit de ce qu’il entrevoyait.

– Eh bien, poursuivit Gautier, supposez que les cages aient été ouvertes par Stragildo, supposez que les lions soient en liberté dans l’arrière-cour, la gueule ouverte et les griffes à la grille. Supposez que j’ouvre cette fenêtre ! Supposez que je vous descende ou que je vous jette dans la cour… vous ou toute autre personne que j’aurais attirée ici !

– Horrible ! murmura Buridan.

– Vous m’avez compris, dit Gautier. Je vois cela au frisson qui vous agite. C’est le même frisson qui m’a saisi lorsque la première pensée de cette chose m’est venue…

– Gautier, c’est une femme !

– Une panthère, une tigresse, tout ce que vous voudrez, mais pas une femme. Ah ! on voit bien que vous n’avez pas vu, vous,

surgir dans l'ivresse du vin, des parfums et de l'amour, des êtres morts pareils à ceux qu'enfante le délire des fièvres d'agonie ! On voit bien que, plein de vie, le rire aux lèvres, les flammes de la passion au cœur, vous n'avez pas été saisi et emporté, et que vous n'avez pas vu lier le sac, le monstrueux linceul où nous avons été cousus vivants pour descendre ensemble dans la tombe ! J'ai vu cela, moi, et dussé-je vivre cent ans, j'aurai toujours sur la nuque le frisson d'horreur de cette minute-là ! Buridan, regardez mes cheveux, ils ont blanchi… J'ai vu, oh ! j'ai vu Marguerite, pâle et froide, écouter ma supplication sans un geste de pitié ! Cet être que vous appelez une femme a vu les préparatifs de l'horrible supplice, et son cœur n'a pas battu… Buridan, je ne sais plus ce que c'est que de rire. Je ne sais plus ce que c'est que de vider un pot, la joie au ventre, la tête légère, le cœur solide… Buridan, j'ai peur… toujours peur… la peur m'assiège, je vis avec la peur, ma tête n'enfante que des fantômes de peur, mon cœur tremble de peur ; la nuit, moi qui avais un sommeil de plomb, la nuit, si une souris se met en quête, je m'éveille la sueur au front, ma main cherche ma dague, et mon cœur se met à hurler : « Qui est là ?… » Qui est là, Buridan ? La peur ! Et ce qu'il y a d'affreux dans ma peur, c'est que je sais que je ne suis point lâche… Buridan, j'aurai peur toujours… jusqu'à ce que je l'aie vue morte… »

Buridan considérait avec une sorte d'épouvante cet homme si fort, si brave, si heureux de vivre, si plein de joie débordante quelques jours auparavant, ce Gautier qui l'avait saisi par le bras et qui, les yeux hagards, le front livide, lui parlait d'une voix qu'on eût dit une voix d'outre-tombe… Gautier portait le stigmate de la mort…

« Vous m'avez compris, continua Gautier. Lorsque vous avez plongé dans le fleuve, lorsque vous avez éventré le sac, lorsque vous nous avez vus dans la barque, vous avez compris que Gautier n'était plus Gautier… C'est que ceux qui ont passé par la Tour de Nesle, s'ils ne meurent pas, deviennent fous. Mettez que je suis fou. Fou de peur ! Fou de haine ! Vous êtes bien heureux, Buridan, d'être arrivé trop tard pour entrer à la tour

maudite !

– Ce soir, dit Buridan, j'espère y arriver à temps… »

Gautier bondit, effaré, muet de stupeur.

« Eh bien, oui, reprit le jeune homme, ce soir, c'est mon tour. Ce soir, je suis attendu à la Tour de Nesle. Ce soir, Marguerite de Bourgogne, reine de France, m'ouvrira ses bras, et… »

Une main se posa sur l'épaule de Buridan. Il se retourna et près de lui vit Philippe d'Aulnay, blanc comme cire.

Gautier se détourna, rentra à grands pas dans la première salle, se versa une forte rasade qu'il avala d'un trait, et grommela sourdement un blasphème.

Pendant une longue minute, Philippe et Buridan se regardèrent en silence. Enfin, Philippe, doucement, murmura :

« Vous n'irez pas, Buridan !… »

Buridan ne répondit pas.

« Vous n'irez pas ! reprit Philippe. Que Marguerite soit une ribaude infâme, c'est là pour moi une souffrance dont je mourrai. Mais que vous… que toi, Buridan, tu acceptes le rendez-vous de la ribaude que j'aime infâme, que j'adore scélérate, criminelle et sanglante, qui m'a pris cœur, cerveau, tout ce qui pense et vibre en moi, que toi, Buridan, tu me voles Marguerite pour une nuit, même si je savais que tu en mourras, oh ! ce serait trop, vois-tu, ce serait à douter de la terre et du ciel et qu'il n'y a plus de pureté, plus d'amitié, plus d'espoir au monde…

– Espoir ! murmura Buridan. Vous espérez donc ? et que pouvez-vous espérer ?

– J'espère, Buridan ! J'espère que j'ai fait un rêve atroce dans la nuit maudite. J'espère que mes yeux ont menti, que mes oreilles ont menti, que le témoignage de mes sens est un faux témoignage ! Je crois, je veux croire ! Avec fureur, avec frénésie, je pétrirai mon cerveau pour le forcer à croire que

Marguerite est pure, chaste, telle qu'elle était dans la vision de mon âme… Buridan, tu n'iras pas ce soir au rendez-vous… Sais-tu ce que je fais toutes les nuits ? Demande à Gautier… je vais, dès que tombe le soir, me poster aux abords de la Tour de Nesle… ma bonne dague au poing, caché dans le tronc ouvert d'un vieux saule sauvage, je guette, pareil à un truand, à un bravo, à un espion… je guette… et je te jure que si quelqu'un s'était approché de la tour, celui-là serait mort ! Mais, ajouta Philippe avec un étrange sourire, personne n'est venu !… Pas encore… Qui sait !… Oh ! Buridan, qui sait !… »

Buridan secoua la tête.

« Ainsi, dit-il sourdement, ce soir, vous serez posté près de la tour, attendant et guettant ?

– J'y serai…

– Et si j'y vais ?…

– Je te tuerai, Buridan. »

Il y eut un silence terrible, où seulement s'élevait un double rugissement : au-dehors, dans l'enclos, celui des fauves ; au-dedans, celui de Gautier qui, de la pièce voisine, écoutait.

« Vous me tuerez donc, Philippe ! dit enfin Buridan. Pour l'amour de cette tigresse, vous tuerez votre ami et, au besoin, vous tuerez votre frère Gautier… »

Philippe essuya la sueur froide qui coulait sur son visage.

Gautier poussa une imprécation.

« Pour l'amour de la ribaude sanglante, continua Buridan, vous oublierez que demain vous devez combattre à outrance dans le Pré-aux-Clercs, vous oublierez le défi jeté à l'assassin de votre père et de votre mère, au spoliateur de votre famille ! Pour l'amour de Marguerite, vous serez deux fois félon, ayant oublié votre défi à Marigny et votre serment solennel sur la tombe de votre père.

– Sang de Dieu ! Mort du diable ! Tête et ventre ! » hurla Gautier qui, à toute volée, brisa contre la muraille le pot de grès

qu'il venait de vider.

Philippe ne dit rien. Mais il tremblait et ses yeux agrandis devenaient hagards.

« Gautier ! appela Buridan.

– Me voici, rugit Gautier, qui apparut échevelé, le visage barbouillé de vin et de larmes.

– Gautier, et vous aussi, Philippe, écoutez-moi. Ce soir, j'irai à la tour maudite. J'y serai sur le coup de dix heures. Je connais le vieux saule. Je passerai à un pas de cet arbre. Je serai sans armes. Soyez donc là tous deux, et daguez-moi quand je passerai, car je vous jure, sur l'amitié qui m'unit à vous, que Dieu même, s'il plaçait à la porte ses archanges armés de glaives, ne pourrait m'empêcher d'entrer à la Tour de Nesle ! »

Buridan se dirigea vers la porte, et les deux frères l'entendirent qui disait :

« Viens, Lancelot, sortons de ce repaire pour aller à un autre ! »

Alors, Philippe éclata en sanglots.

Il s'élança, rejoignit Buridan, l'enlaça dans ses bras.

« Pardonne, bégaya-t-il. Efface ce qui vient d'être dit ici. Tu es mon ami, mon frère. Tu es le vengeur de ceux qui ne sont plus. Demain, Buridan, je serai près de toi dans le Pré-aux-Clercs. Et ce soir… si je vais à la Tour de Nesle… eh bien, ce sera pour te défendre, te sauver comme tu nous as sauvés…

– Ouf ! gronda Gautier en essuyant ses larmes. Heureusement, c'est le pot vide que j'ai brisé. »

Les trois hommes s'unirent dans la même étreinte fraternelle. Puis, Gautier s'étant hâté d'emplir de cervoise les gobelets d'argent, ils prirent place autour de la table et Buridan prononça :

« Maintenant, je vais vous dire pourquoi il faut que je me risque ce soir dans l'antre de cette splendide bête féroce : la

reine ! »

XVIII

LA LIONNE AMOUREUSE

Le soir était venu. Puis la nuit avait étendu ses ombres opaques sur Paris endormi, sur ce Paris où pas une lumière ne trouait les ténèbres, tandis que les nuits modernes sont un brasier de lueurs dans le ciel.

Le fleuve coulait sans bruit entre ses rives sablonneuses, où se distinguaient confusément des bouquets de saules dominés par les élégantes silhouettes des peupliers élancés et sveltes.

Buridan avait passé la soirée à la Taverne d'Enfer.

Ce cabaret, hanté par les écoliers, n'avait d'ailleurs d'infernal que le tapage forcené qu'y menaient ses clients, corporation bruyante, batailleuse, frondeuse, plus amie de l'épée que de la plume, et dont les étudiants modernes, sans en excepter les étudiants à flamberges et à balafres des universités allemandes, ne peuvent donner aucune idée. En effet, l'étudiant, de nos jours, est tout au moins censé étudier quelque chose.

L'écolier du Moyen Âge, sauf de rares exceptions, se battait, pillait, vociférait, cherchait noise au guet et querelle à l'abbé de Saint-Germain, défendait *unguibus et rostro* contre le roi lui-même les privilèges de l'Université et, n'ayant pas le temps d'étudier en raison de ces multiples occupations, n'étudiait pas.

Il faut se représenter l'organisation des collèges d'alors, sortes de fondations pieuses bâties et entretenues avec l'argent légué par des personnages désireux de sauver leurs âmes. Un évêque mourait. S'il craignait l'enfer, ou même simplement le

purgatoire, ce qui était le cas de beaucoup d'évêques, son testament fondait un collège pour six, douze, quinze écoliers, selon que le testateur était plus ou moins riche en argent ou en péchés mortels. De là, le nombre de collèges qui hérissaient la montagne Sainte-Geneviève.

Or, les écoliers reçus dans ces établissements étaient logés, nourris et même défrayés de leurs menues dépenses – logements pareils à des tanières, il est vrai ; la nourriture était de celles que les prospectus modernes qualifient de saine et abondante, qualificatifs dont tout collégien garde le souvenir gastralgique, c'est encore vrai –, mais on était à l'abri de la misère.

Il en résultait que ces places d'écoliers étaient enviées par la foule des gueux brailleurs, affamés, ne sachant que faire de leurs dix doigts ; les uns se faisaient truands, les autres moines, les autres écoliers, – trois états également redoutés des bourgeois : le truand détroussait, le moine mendiait, l'écolier pillait et rossait. Tous trois vivaient sur les confins de la société en maraudeurs.

Être écolier ne signifiait donc nullement être étudiant. Cela voulait dire seulement : avoir obtenu le vivre et le couvert dans un collège. Le titre d'écolier se portait dans le monde comme celui de chevalier. Il y avait des écoliers de trente et quarante ans.

Qui obtenait ce vivre et ce couvert dont nous parlions ? Des coureurs de route las de misère, des gens de sac et de corde qui, bien entendu, une fois amnistiés de leurs fautes passées et futures par les privilèges de leur état, devenaient plus hargneux, plus insolents, plus batailleurs que jamais, tirant la rapière pour un regard de travers et prêtant main-forte aux confrères de la grande truanderie. Quelques-uns, tout de même, apprenaient à lire, mais c'étaient de pauvres écoliers qui poussaient parfois l'oubli de leur véritable situation jusqu'à devenir docteurs.

La Taverne d'Enfer était un de ces centres les plus réputés de l'Université grouillante, bruyante et braillante. Ce cabaret

s'appelait ainsi tout simplement parce qu'il était situé non loin de la porte de Fer ou d'Enfer (à peu près vers la place Saint-Michel de nos jours).

Outre que Buridan se trouvait tout porté sur la rive gauche et à proximité de la Tour de Nesle, peut-être n'était-ce pas sans quelque autre motif qu'il avait passé là la soirée en compagnie du roi de la Basoche et de l'empereur de Galilée.

Au couvre-feu, après un dernier signe d'intelligence, il les quitta et, escorté du seul Bigorne, descendit les bords du fleuve et s'assit sur des madriers qui devaient servir à une réparation du pont.

Lancelot Bigorne, quelques minutes, demeura debout, puis voyant que son maître oubliait de l'y inviter, s'assit près de lui en lui disant :

« Croyez-moi, monsieur, renoncez à votre folle tentative. C'est déjà miracle que nous n'ayons pas été poignardés par les sbires de Marigny ou assommés par les acolytes de Valois que ce ciel confonde et que l'enfer reçoive…

– *Amen !* dit Buridan.

– Oui, mais si vous vous mettez encore à dos cette…

– Lancelot, as-tu bien compris toutes mes instructions ? interrompit Buridan.

– Certes. Et par Babolin et Barnabé qui m'entendent, je veux être pendu par les pieds entre Valois et Marigny…

– Comme Christ entre les deux larrons.

– Oui, monsieur, je veux donc être pendu de cette déshonorante manière, au lieu d'être guindé la hart au col comme j'y ai droit, si…

– Lancelot, je vais t'apprendre une grande nouvelle.

– La peste étouffe l'étourneau qui ne veut rien entendre ! maugréa à part lui Bigorne. Si c'est une bonne nouvelle, ajouta-t-il tout haut, ne me la dites que demain, pour que je puisse

rêver toute la nuit à ce que vous devez m'annoncer de bon. Si c'est une mauvaise nouvelle, ne me la dites encore que demain, pour que je puisse dormir tranquille, si tant est que je doive dormir cette nuit.

– Tu dormiras, sois tranquille. Voici toujours la nouvelle : je n'ai plus d'argent.

– Oh ! oh ! fit Bigorne qui se dressa tout debout, puis se rassit.

– Qu'en dis-tu ? demanda Buridan.

– Bonne nouvelle, monsieur !… Je dis bonne nouvelle…

– Cependant, mon pauvre Bigorne, si demain je vois encore luire le soleil, ou si épargné cette nuit, je ne succombe pas demain, je devrai me séparer de toi. Car je veux bien avoir soif, mais non t'imposer ce supplice.

– Je boirai de l'eau, monsieur.

– Bigorne, tu es fidèle, c'est bien. Mais si j'en suis réduit à faire Quatre-Temps et Vigiles ?

– Eh bien, je ferai carême. Mais je ne vous quitte plus. Vous êtes ma situation sociale. Et puis, je vous enseignerai l'art de vivre en pays ennemi. Jeune, brave, entreprenant comme vous êtes, vous devez, moyennant une petite expédition par semaine, assurer largement votre existence et la mienne.

– Tu crois que je ferais un bon tire-laine ?

– J'en réponds. Un vide-bourse comme il n'y en a pas dans Paris, qui est pourtant le pays des voleurs. Aussi, monsieur, si vous me permettez dès à présent de vous donner quelques conseils…

– Et si je te coupais les oreilles, pour vouloir me donner ces conseils-là ? fit Buridan.

– Alors, c'est la langue que vous devriez me couper pour que je ne puisse pas les donner, ou vos oreilles, à vous, pour ne pas les entendre, dit tranquillement Bigorne. Je continue donc, et

voici ce qu'à votre place…

– Voici l'heure ! » fit Buridan qui se leva. Lancelot Bigorne poussa un soupir. Buridan s'était mis en marche, suivant le cours du fleuve. Bigorne le suivait de loin, en se dissimulant d'arbre en arbre.

À quelques pas de la Tour de Nesle, Buridan se heurta presque contre une forme noire, immobile. Il la reconnut sur-le-champ : c'était Mabel…

« Cette fois, vous êtes venu ! dit-elle d'une voix qui parut au jeune homme avoir d'étranges intonations.

– Conduis-moi ! dit Buridan d'un ton bref, j'ai hâte de rendre hommage à cette beauté inconnue que tu as qualifiée puissante… »

Mabel ne bougea pas. Il sembla à Buridan qu'elle tremblait et qu'elle cherchait à le dévisager. Il voyait briller ses yeux dans la nuit, et une indéfinissable émotion s'emparait de lui.

« Qu'attends-tu ? reprit-il rudement, pour secouer une mystérieuse horreur.

– Quoi ! gronda Mabel, sans répondre, vous n'avez ni dague ni rapière !

– Est-il donc besoin d'être armé pour venir à la Tour de Nesle ? » dit Buridan, qui éclata d'un rire nerveux.

Elle garda un instant le silence. Il l'entendait haleter et murmurer des paroles incompréhensibles.

« Vous m'avez dit, reprit-elle tout à coup, que vous n'avez connu ni votre père ni votre mère…

– C'est vrai, dit Buridan d'une voix assombrie. S'ils sont morts ou vivants, je l'ignore, et, sans doute, je l'ignorerai toujours… Mais c'est assez là-dessus, femme. Conduis-moi !

– Il s'appelle Jehan… » murmura Mabel.

Buridan remarqua qu'elle se tordait les mains et que, plus avidement, elle cherchait à le voir dans les ténèbres.

Elle fit quelques pas hésitants.

Puis elle saisit le jeune homme par le bras et, dans un soupir étouffé, bégaya :

« Vous avez dit que vous êtes de… de quel endroit déjà ? répétez, je vous en supplie !

– Jean Buridan, né natif de Béthune en Artois, de parents inconnus, c'est écrit en toutes lettres au grand registre de Sorbonne. Voilà bien des questions… allons, marche ! »

Elle fit encore quelques pas, puis s'arrêta… Ils étaient tout près de la Tour de Nesle. La porte était entrouverte. Au-delà, il y avait une lumière pâle d'une morne tristesse.

« N'entrez pas à la Tour de Nesle ! haleta tout à coup Mabel. Sur votre vie, n'y entrez pas ! Fuyez, enfant, fuyez ! Ni le jour ni la nuit, n'approchez jamais de cette tour… Oh ! que faites-vous !… Que fait-il !… »

« C'est fini !… Il est entré !… »

Mabel se laissa tomber à genoux, la tête dans les mains, et murmura :

« Toujours il y aura donc un événement imprévu ou une pensée terrible venant se dresser entre ma vengeance et moi !… L'autre soir, tout était prêt ! Je les tenais tous les deux… Je n'avais plus qu'à dire un mot au roi… Marguerite de Bourgogne et Charles de Valois… les assassins de mon enfant, étaient perdus… et l'événement imprévu s'est produit : Marguerite est rentrée au Louvre au moment où j'allais marcher au roi !… Ce soir encore, tout est prêt ! Je n'ai qu'à aller au Louvre, prendre Louis par la main et le conduire ici, pareille à l'ange de la mort ! Et cette fois, c'est la pensée terrible qui m'arrête…

« Qui m'arrête ? reprit-elle au bout de quelques instants pendant lesquels elle écouta ardemment si quelque bruit ne lui venait pas de la tour. D'où vient que la vue de ce jeune homme me bouleverse le cœur ?… S'il lui reste quelque chance de se sauver, d'où vient que je veux lui laisser cette chance ! Est-ce

parce qu'il s'appelle Jehan ?… Est-ce parce qu'il n'a ni père ni mère ? Est-ce la pitié ? Maudite soit la pitié ! Est-ce qu'on a eu pitié de moi ! De mon fils, de mon Jean à moi !… »

*

* *

Buridan s'était élancé dans la tour.

Comme Philippe et Gautier d'Aulnay, il vit la porte se refermer derrière lui. Comme eux, il suivit l'homme qui lui faisait signe, et monta l'escalier tournant. Comme eux, enfin, il fut introduit dans la pièce parfumée, tiède, éclairée de douces lumières.

Aux murs, de grands tableaux représentaient Mme la Vertu, Mme la Beauté, d'autres encore, en des poses d'une exorbitante lascivité.

Buridan contemplait avec un sourire non dépourvu d'admiration Mme la Beauté se mettant au lit, lorsque derrière lui une porte s'ouvrit. Il se retourna. Son regard embrassa la salle voisine éclatante de tous ses flambeaux allumés, la table somptueuse, toute servie et, s'avançant vers lui, une femme masquée, enveloppée d'un vaste manteau d'hermine, sous lequel il eût pu deviner la nudité du corps, s'il n'eût été absorbé par la pensée de l'effroyable duel qu'il allait livrer.

L'attaque fut violente, terrible.

Comme la dame mystérieuse entrait en disant d'une voix de tendresse :

« Bienvenu soyez-vous ici, messire Jean Buridan…

– Majesté, répondit-il en s'inclinant, vous me voyez bien heureux de pouvoir vous dire combien je suis fier d'avoir, à Montfaucon, sauvé votre existence sacrée, si précieuse au roi, votre époux… »

Marguerite s'arrêta, frappée de terreur, d'angoisse et de stupeur.

« Je suis persuadé, continua Buridan, que Votre Majesté m'a fait l'insigne honneur de me mander ici pour m'accorder la faveur d'un remerciement. Mais à quoi bon remercier ? Se dévouer, risquer la mort pour son roi ou sa reine, c'est le devoir de tout fidèle sujet… »

Marguerite eut comme un sourd rugissement.

D'un geste rude, elle arracha son masque, et son visage, qui apparut flamboyant, fit passer un frisson dans le cœur du jeune homme.

Elle gronda, d'un accent de hauteur souveraine :

« Puisque tu sais qui je suis, puisqu'en moi tu reconnais Marguerite de Bourgogne, tu dois savoir que la reine n'a pas de remerciements à donner à ses sujets. »

Buridan fléchit le genou.

Elle reprit du même ton rude :

« Qui t'a prévenu ? Qui t'a dit qu'ici tu trouverais la reine ? Parle !

– Lancelot Bigorne, dit Buridan en se relevant.

– Lancelot Bigorne ? murmura Marguerite. Où ai-je entendu ce nom ? Qu'est-ce que cet homme ? Et comment sait-il ?… »

Pendant une longue minute, la reine demeura rêveuse, le front contracté…

Mais bientôt elle parut s'apaiser et son visage prit une nouvelle expression…

Dans cet esprit où les pensées de passion coulaient à torrent, la question de savoir qui était Bigorne et comment il savait fut emportée comme un fétu.

Buridan était là.

Buridan, c'était l'amour…

La haine, la vengeance, la mort, tout fut renvoyé au lendemain.

Cette nuit, dans cette heure, elle ne voulait que de l'amour…

Par éclaircies successives, les nuages accumulés sur son front se dissipèrent ; ce qu'il y avait en elle de majestueux et de sévère s'épanouit, la reine s'effaça, il n'y eut plus que la femme ivre de passion, décidée à la plus violente franchise dans l'aveu de cette passion.

« Messire, dit-elle, d'une voix où grelottait l'amour, asseyez-vous… là, près de moi, car nous avons à causer longuement.

– Pardonnez-moi, madame, je dois demeurer debout devant la reine.

– La reine ! fit Marguerite avec une pénétrante douceur. Il n'y a pas ici de reine. Ne vous a-t-on rien dit, Buridan ? Ne vous a-t-on pas dit que la femme qui vous appelait à la Tour de Nesle vous aime d'amour ? Oh ! dit-elle en lui prenant les mains, il y a bien longtemps que je t'ai remarqué et que je t'aime. Mais depuis le jour de Montfaucon, j'ai compris la vanité de toute résistance… Regarde-moi… Dis-moi si parmi les maîtresses que tu as pu rêver, tes songes d'amour t'en ont présenté une plus parfaitement belle que celle qui s'offre à toi… »

Elle parlait d'une voix sourde et pourtant harmonieuse comme une étrange et lointaine musique de violes. Et ces choses d'une insolente impudeur, elle les disait comme s'il eût été tout naturel que la reine de France s'offrît au premier venu… Et c'était si imprévu, malgré ce qu'il savait, c'était si loin de tout ce qu'il avait pu supposer, que Buridan sentait une sorte d'épouvante se glisser jusqu'à ses moelles.

Marguerite palpitait. Cette fois, c'était vraiment l'amour qui parlait en elle.

Cette fois, elle n'était plus seulement la ribaude assoiffée de plaisirs, mais encore l'amante dont le cœur palpitait.

« Buridan, reprit-elle, ta destinée étonnera les hommes. Ce que je t'offre, le voici : l'amour d'abord, c'est-à-dire moi. Ensuite, la puissance. Dis un mot, Buridan, et demain Marigny, précipité du faîte des grandeurs, te cédera sa place. »

Elle se leva, s'approcha de lui, et penchée, presque suppliante :

« Le roi, continua-t-elle, c'est un enfant… Il faut, au Louvre, un maire du palais, un maire, Buridan, qui, pareil à cet Héristal qui finit par mettre la couronne sur sa tête, règne, gouverne et soit le maître. Maître d'une femme comme moi, maître d'un royaume comme la France, que ne pourras-tu oser et que n'oseras-tu entreprendre ? Buridan, j'ai jeté les yeux autour de moi, et du haut de mon trône, ma vue s'étend au loin ; j'ai cherché un homme, je t'ai trouvé ! Buridan, j'ai étendu ma main sur toi, faible, obscur, je t'ai conduit sur la montagne où jadis fut conduit le Christ, et comme Satan à Christ, je te dis : « Regarde à tes pieds… Honneur, fortune fabuleuse, puissance inouïe, amour sans borne, tout cela est à toi. » Buridan, que vas-tu me répondre ?

– Majesté, dit Buridan avec une humilité profonde, sincère et admirable dans cette minute où il eût pu devenir fou d'orgueil, Majesté, je suis venu vous supplier comme on supplie Dieu, je suis venu vous dire : ayez pitié de moi…

– Tu ne me comprends pas, reprit ardemment Marguerite. Écoute, quelqu'un t'a dit que celle qui t'attendait c'était la reine ! Mais je te l'eusse dit moi-même. Sans que tu me le demandes, j'eusse retiré mon masque. Celle qui te parle en ce moment, c'est la reine et c'est la femme. Je t'offre tout ce qu'une reine peut offrir et tout ce qu'une femme peut donner. »

Un sanglot l'interrompit. Vaguement elle tendit ses bras et, dans ce mouvement, son manteau s'ouvrit. Elle apparut splendidement belle, palpitante, harmonieuse et superbe comme le rêve de marbre d'un Canova. Et elle murmura :

« Buridan, j'attends ce que tu vas répondre…

– Répondre aux paroles que vient de prononcer Votre Majesté serait l'acte d'un insensé, dit Buridan avec la même humilité. Je suis venu ici sachant que j'y trouverais ma reine… »

Il tomba à genoux…

« Et je suis venu lui dire : « Majesté, ayez pitié de moi… Un seul mot de vous peut me rendre la vie et le bonheur perdu. »

– Ce mot ? gronda Marguerite, en fronçant le sourcil. Que veux-tu savoir ?…

– Où est Myrtille ? » dit Buridan. Marguerite, qui s'était penchée, se redressa. Une clarté livide parut dans ses yeux. Une étrange pâleur envahit son visage.

« Buridan, dit-elle d'une voix rauque, tu viens de prononcer l'arrêt de… »

Emportée par la folie furieuse de la jalousie, elle allait dire : de ma fille…

« L'arrêt de mort de cette enfant ! acheva-t-elle.

– Non ! Majesté ! dit Buridan, qui se remit debout.

– Tu dis non ?…

– Je dis que vous n'oserez pas ! Pardonnez-moi, madame ! Tout à l'heure, vous m'écrasiez et je me courbais devant vous. Maintenant, vous menacez, et je me hausse à votre taille ! Menace pour menace ! Cette enfant, madame, je l'aime ! C'est en elle que j'ai placé l'espoir de ma vie ! Avant que vous ne l'ayez touchée, c'est vous qui serez morte ! »

Marguerite grinça des dents. Son regard funeste alla chercher la cloche, cette espèce de gong dont le son appelait les assassins apostés…

Mais peut-être, dans l'effroyable combat qui se livrait en elle, la passion, pour un instant, fut-elle la plus forte.

« Buridan, reprit-elle – et tout en elle tremblait : sa voix, ses lèvres, ses mains jointes –, Buridan, ne me force pas à l'irrémédiable. Cette jeune fille ne peut être à toi. Si tu savais… Mais peut-être sauras-tu un jour… et alors tu auras vraiment pitié de ce que souffre Marguerite en cette minute… Il en est encore temps…

– Oui… Si je veux sortir d'ici vivant, si je ne veux pas être cousu dans un sac et, tout vivant, précipité dans la Seine, n'est-ce pas, Majesté ?… »

Livide, écumante de rage, glacée de terreur par ces paroles qui lui prouvaient que Buridan connaissait tout le secret de la Tour de Nesle, Marguerite eut le grondement du fauve qui va tuer.

Elle bondit vers la cloche et saisit le marteau.

Mais ce marteau ne retomba pas sur le bronze. La main de Buridan s'était abattue sur le poignet de Marguerite et, livide lui-même, il haleta :

« Madame, sachez-le, dans une heure, le roi sera ici… »

Marguerite se redressa avec un cri d'horrible détresse. Son visage se bouleversa en quelques instants et, de la plus ardente expression d'amour, passa à l'expression de la plus formidable haine, comme ces ciels des nuits d'été où tout à coup le génie des tempêtes illumine les horizons éperdus.

« Tu te vantes, maudit ! râla-t-elle.

– Je jure sur la tête de Myrtille, tout ce que j'ai de plus sacré au monde, madame, que si je ne sors d'ici vivant, sachant ce que je veux savoir, le roi va venir ici…

– Dans un quart d'heure, je puis être au Louvre ! rugit Marguerite. Et toi ! toi, misérable, tu vas mourir !… À moi ! À moi !… » hurla-t-elle.

Les portes s'ouvrirent. Stragildo apparut, l'épée à la main, avec une douzaine d'hommes masqués et se rua en vociférant.

« Marguerite ! cria Buridan dans un éclat de voix strident, tu mourras de ma mort. Car tu ne peux plus sortir d'ici ! j'ai fait fermer les portes de la tour en dehors ! »

En même temps, Buridan s'était pour ainsi dire jeté à plat ventre, puis, se redressant et enlaçant Stragildo, l'avait mordu au poignet. Le bravo jeta un hurlement de douleur et lâcha son épée. Cette épée, Buridan la saisit. D'un bond, il fut derrière

une table. À l'instant, l'un des assaillants tomba mortellement frappé. Tout cela s'était fait en deux secondes, et Buridan criait :

« Marguerite, dans une minute, je serai mort ! Et alors il sera trop tard pour te sauver ! Car la porte ne s'ouvrira pas, et le roi va venir ! »

En même temps, un deuxième bravo, atteint à la gorge, reculait et allait tomber aux pieds de la reine, pantelante de fureur et d'épouvanté, pareille à la tigresse acculée.

« Sus ! Sus ! hurlaient les assassins.

– Arrière, chiens ! » rugit Marguerite.

Dans le même instant, ils reculèrent en désordre, disparurent, emportant les deux blessés, et Buridan baissa la pointe de son épée, l'épée de Stragildo, fine et solide rapière des fabriques milanaises. À ce moment, Stragildo reparut, hagard, et bégaya : « Madame, ce truand a dit vrai ! Il n'y a plus moyen d'ouvrir la porte !

– Qui te permet de parler sans être interrogé ? gronda la reine. Hors d'ici, chien !… »

Stragildo, l'échine basse, vraiment pareil au chien battu qui rampe, se glissa hors de la pièce, mais, plus que jamais, un sourire d'ironie retroussait ses lèvres.

Une minute, Marguerite demeura silencieuse.

Elle cherchait à s'apaiser.

Peu à peu, cet air de majesté dédaigneuse qui la faisait d'aspect si redoutable reparut sur son visage.

« C'est bien, dit-elle, sans que sa voix, dès lors, révélât aucune émotion, vous m'avez vaincue. Prenez garde à ma revanche. »

Buridan jeta loin de lui l'épée de Stragildo, s'approcha de la reine et dit :

« Je sais, madame, qu'en levant seulement le doigt, vous

pouvez me briser comme verre. Aussi attendrai-je le genre de supplice qu'il plaira à Votre Majesté d'ordonner contre moi.

– Parlez, dit la reine rudement.

– Pas avant de vous avoir prouvé que je suis pour une minute ce maître absolu que vous m'offriez d'être pour toujours. Plaise à Votre Majesté de monter avec moi sur la plate-forme de cette tour… Vous regardez les fenêtres, madame ?… Elles sont toutes si bien grillées qu'il faudrait deux heures de travail à des ouvriers habiles, armés de leurs outils, pour faire un passage… Croyez-moi, il vaut mieux sortir par la porte… quand je l'aurai fait ouvrir.

– Viens », dit Marguerite, frémissante.

Elle se mit à monter l'escalier par où Philippe et Gautier d'Aulnay avaient été emportés jusqu'à la plate-forme d'où ils devaient être précipités dans la Seine.

Buridan la suivait.

L'escalier était désert. La tour, tout à l'heure pleine de hurlements, était maintenant silencieuse, de ce silence morne qui suit les orages.

Parvenu sur la plate-forme, Buridan se pencha au-dessus du mur du rebord, jusqu'à tomber dans le vide. Marguerite, à ce moment, n'avait qu'à le pousser, et c'était fini.

Peut-être en eut-elle la tentation, car elle fit un mouvement comme pour se rapprocher du jeune homme. Son regard, à cet instant, tomba sur le Louvre sombre, sur la face duquel trois fenêtres brillaient vaguement comme de pâles étoiles au fond d'un ciel de nuages.

Elle tressaillit. Un geste d'impuissance et de rage lui échappa. Ces fenêtres, c'étaient celles du roi.

« Bigorne ! criait à ce moment Buridan.

– Me voici, monsieur, répondit d'en bas la voix rocailleuse de Bigorne.

– As-tu bien barricadé la porte de la tour ?

– Barricadée ? Par les saints du ciel, c'est-à-dire, monsieur, que si les portes de l'enfer étaient aussi solidement fermées quand je m'y présenterai, on serait obligé de me loger au paradis, vu que…

– C'est bon. Tu sais ce que tu as à faire ?

– Barnabé me soit en aide, il faudrait au moins trois heures pour ouvrir du dedans ! Car pour ce qui est de l'extérieur, je me fais fort de tout démolir en dix minutes, car…

– C'est bon, te dis-je ! Qu'as-tu à faire à cette heure ?

– Attendre. Et ce me serait une joie si seulement j'étais en société d'une demi-pinte d'hypocras.

– Attendre combien de temps ?…

– Heu !… Mettons un petit quart d'heure…

– Et puis, après ?

– Après ?… À moins que vous ne soyez ici pour m'en donner contrordre, je cours au Louvre et…

– C'est bien, dit sourdement Marguerite. Assez !…

– Assez, Bigorne ! » cria Buridan.

Lancelot Bigorne se tut, et on l'entendit qui sifflait une marche de compagnie.

« Qu'est-ce que Lancelot Bigorne ? murmurait Marguerite, frémissante. Où ai-je entendu ce nom déjà ? Monsieur, qui est cet homme ?

– Bigorne, un pêcheur de Seine, madame, toujours sur sa barque, toujours draguant les eaux du fleuve, en sorte qu'il lui arrive à découvrir des choses curieuses, tantôt des pièces de monnaie, tantôt des objets précieux, tantôt des cadavres…

– Des cadavres ! gronda Marguerite, dont les ongles s'incrustèrent dans les paumes de ses deux mains.

– Mon Dieu ! oui, madame. Et tenez, il y a quelques jours, au

matin, vers le moment du soleil levant, il a ramené, près de la grande chaîne qui barre le fleuve, les cadavres de deux de mes amis. Pauvres jeunes gens ! Braves, spirituels, amoureux, ne demandant qu'à vivre, et morts d'une si affreuse mort ! Il faut vous dire, madame, que Philippe et Gautier d'Aulnay… »

Marguerite poussa un gémissement pareil à une imprécation.

« Qu'avez-vous, madame ? fit Buridan. Est-ce que cette histoire de cadavres vous paraît trop hideuse ? En ce cas, je me tais… C'était pour vous expliquer Bigorne.

– Continuez, fit Marguerite dans un râle.

– Je disais donc que le malheureux Philippe et son frère avaient été cousus dans un sac et jetés à l'eau. Au sac, il y avait sans doute une masse de fer ou une forte pierre, mais pierre ou fer, la masse s'est détachée. Il n'en est resté que la corde ; le sac a dérivé, s'est accroché à la chaîne de barrage, et, là, Bigorne l'a retrouvé.

– Qu'a-t-il fait des cadavres ? demanda machinalement Marguerite.

– Madame, vous claquez des dents… peut-être ferions-nous mieux de descendre, l'air est vif au sommet de cette tour et peut devenir mortel…

– Non, non, gronda Marguerite, continuez…

– Soit. Les cadavres, disiez-vous ? Mon Dieu, comme il est en délicatesse avec M. le grand prévôt de Paris, comme il se souciait peu de raconter sa lugubre trouvaille, vu qu'on aurait pu l'accuser, il a simplement rejeté les cadavres de mes pauvres amis, qui ont continué à descendre le fleuve. Je l'ai fortement tancé là-dessus, car j'aurais été bien heureux de rendre au moins les derniers devoirs à ces dignes gentilshommes. Mais Bigorne m'a répondu que c'était bien assez d'avoir gardé le sac… Sac très curieux, prétend-il… Sac où, par mégarde, s'est glissé un objet qui, facilement, ferait retrouver les assassins… Est-ce tout ce que vous vouliez savoir sur Lancelot Bigorne, madame ?

– Oui ! fit la reine, les dents convulsivement serrées.

– Cependant, ajouta Buridan, laissez-moi aussi vous apprendre que Lancelot Bigorne a habité Dijon il y a quelque dix-sept ans… »

Marguerite chancela…

« Et qu'il était alors valet de confiance du puissant comte de Valois…

– Descendons ! râla Marguerite.

– À mon tour de dire : non ! Car avant de descendre, il faut que je parle à Bigorne. Et avant de parler à Bigorne, il faut que je vous parle, à vous !

– C'est bien. Vous voulez savoir où se trouve la jeune fille enlevée du Temple ?

– Oui, madame, dit gravement Buridan. Mais songez-y : si vous alliez me donner une fausse indication…

– Qu'arriverait-il ?…

– Eh bien, demain matin, au péril de ma vie, je serais au Louvre avec Lancelot, et je raconterais au roi le roman de vos amours avec Charles de Valois, la mort de la dame de Dramans, poignardée par vous, et du petit Jehan, que vous fîtes jeter à l'eau. Car déjà c'était votre habitude ! »

Marguerite frissonna, non pas de la menace, mais du dernier mot qui lui faisait deviner que Buridan ou Bigorne en savait long sur les mystères de la Tour de Nesle.

Cependant, comme c'était une femme difficile à dompter, elle tint tête à l'orage, se redressa et prononça avec un admirable dédain :

« Une reine ne ment pas, monsieur. C'est bon pour vous. De toutes les insultes que vous m'avez prodiguées ce soir, je ne retiens que le doute que vous venez d'exprimer. Allez, monsieur. Derrière la maison aux piliers, dans le logis qui touche à la tourelle carrée, vous trouverez celle que vous

cherchez. »

Buridan s'inclina profondément.

Puis il cria :

« Bigorne, je descends !

– Bien, monsieur ! »

Un instant, Buridan se tourna vers la reine comme s'il eût voulu exprimer quelque pensée. Mais il la vit si raide, si pâle sous la clarté d'un rayon de lune, si pareille à quelque spectre, comme si elle eût été le génie sinistre de la tour maudite, qu'il fut saisi d'un frisson et recula : puis il s'enfonça dans l'escalier tournant.

Marguerite, alors, poussa un soupir de désespoir atroce et, tout d'une masse, tomba à la renverse sur les dalles de la plate-forme. Le sang coula de sa tête. Une imprécation gronda de ses lèvres blêmes, et elle perdit connaissance…

XIX

LA TOURELLE AUX DIABLES

Buridan descendit, la sueur au front, l'interminable escalier tournant. À chaque étage, il s'était attendu à voir tomber sur lui une nuée de spadassins. Mais, soit que Marguerite fût assez terrorisée pour le laisser partir, soit qu'elle ne fût pas revenue au sentiment assez tôt pour donner l'ordre de lui courir sus, il atteignit le rez-de-chaussée sans qu'il eût vu une ombre, sans qu'il eût entendu d'autre bruit que la plainte du vent qui battait des ailes dans la longue spirale.

Arrivé dans cette salle éclairée qui formait comme le vestibule de la tour, il frappa du poing sur la porte.

« C'est fait ! », dit la voix de Bigorne.

Buridan poussa alors les verrous intérieurs. Un instant plus tard, il se trouvait dehors. Alors, il chancela. La réaction des violentes émotions qu'il venait d'éprouver le terrassait.

Quatre hommes masqués, cachés au bord du fleuve parmi les saules, accoururent à l'appel de Bigorne, et bientôt, grâce à leurs soins, Buridan recouvrait son énergie.

D'un geste, il arrêta les mille questions qui se pressaient sur leurs lèvres.

« Vite ! fit-il, dans quelques minutes, il sera peut-être trop tard… La barque ?

– Elle est là, attachée à ce poteau, dit l'un des hommes masqués.

– Embarquons ! »

Tous cinq se précipitèrent sur la berge et entrèrent dans une barque attachée là, en effet, les avirons armés, toute prête à s'élancer sur les flots.

« Bigorne ? » fit Buridan au moment où la corde allait être dénouée.

Bigorne n'était pas là.

La corde était dénouée, il n'y avait plus qu'à pousser la barque d'un coup d'aviron.

« Partons ! fit l'un des hommes. Qui sait si de là-haut il ne va pas grêler des flèches !

– Bigorne ! appela Buridan. Un instant ! Je n'abandonnerai pas mon digne écuyer. Bigorne !…

– Me voici ! » répondit d'une voix rauque de terreur Lancelot qui accourait et qui, d'un bond, sauta dans la barque.

En même temps, ses genoux fléchirent et il se laissa tomber sur le banc, tandis que l'esquif, enlevé par deux vigoureux avirons, volait sur la surface du fleuve.

« Par la sang dieu ! grommela l'un de ceux qui ramaient, Lancelot se trouve mal !

– Il y a de quoi ! dit Bigorne en claquant des dents. Il y a de quoi, maître Guillaume Bourrasque.

– Tête et ventre ! fit l'autre rameur, aurais-tu bu de travers, Lancelot ?

– Non, messire Gautier !… J'ai vu un spectre, tout simplement… Ouf ! Je ne savais pas que de voir des êtres de l'autre monde, cela pût produire un tel effet sur un vivant ! J'en ai encore les cheveux hérissés !… »

Un silence passa sur la barque. Car Lancelot semblait, en effet, frappé d'épouvante, et parmi ces cinq hommes braves, résolus, capables de braver la mort, passa un frisson.

Riquet Haudryot – l'un de ceux qui ne ramaient pas – se signa.

Gautier d'Aulnay murmura une prière.

Cependant Philippe d'Aulnay, d'une voix d'angoisse, interrogeait Buridan sur ce qui s'était passé dans la tour…

Qu'avait vu Lancelot Bigorne ? Voici :

Au moment où il achevait de démolir la fortification de poutres qu'il avait élevée pour barrer la porte, au moment où Buridan sortait de la tour, une ombre avait surgi du fond des ténèbres, une femme, qui, d'un pas tranquille, était entrée dans la salle du rez-de-chaussée.

Bigorne entrevit-il son visage ? Ou bien la curiosité seule le poussa-t-elle ? Cette femme qui entrait là si paisiblement en un tel moment et en de si étranges circonstances, lui produisit-elle quelque mystérieuse impression ?

Lancelot Bigorne s'élança sur ses traces et la rejoignit au moment où elle allait mettre le pied sur la première marche de l'escalier. Il la saisit rudement par le bras.

La femme était masquée de noir…

« Tripes du diable ! gronda Lancelot, je saurai qui tu es !

– Tu veux savoir qui je suis ? » dit la femme d'une voix qui fit reculer Bigorne.

La femme, d'un pas ferme, s'approcha de la lanterne accrochée au mur, de façon que la lumière tombât sur son visage. Puis elle continua :

« Valet damné d'un maître maudit, tu veux savoir qui je suis ? Eh bien, regarde, Lancelot Bigorne !… »

En même temps, elle retira son masque. Un instant, Bigorne la considéra avec étonnement. Puis tout à coup ses souvenirs se levèrent. Un éclair illumina sa mémoire. Alors il devint livide de terreur, et chancelant, l'épouvante au ventre, il s'enfuit en murmurant :

« La mère du petit Jehan !… La dame de Dramans… La morte de Dijon ! »

Cette femme, c'était celle que Marguerite de Bourgogne appelait Mabel.

*

* *

La barque, remontant le fleuve de biais, avait accosté au-dessus de la grosse tour du Louvre. Gautier l'attacha à l'un des pieux plantés dans le sable, et les six hommes s'élancèrent, Buridan en tête.

Quelques minutes plus tard, ils débouchaient sur la place de Grève et bientôt, ayant contourné la maison aux piliers (emplacement de l'Hôtel de Ville actuel), passèrent sous une sorte d'arche appuyée aux deux côtés de la rue du Mouton, et qu'on appelait l'arcade Saint-Jean.

À cent pas de cette arcade, se dressait une vieille tour abandonnée, qui avait peut-être fait partie des premières fortifications du Paris primitif vers ces époques lointaines où ce qui devait devenir la ville monstrueuse commençait à sortir de son berceau, l'île de la Cité.

C'était une tour carrée, dont la superstructure s'arrêtait au deuxième étage ; ses murs étaient disjoints, sa plate-forme effondrée, sa porte éventrée, ses fenêtres béantes. On l'appelait la Tourelle aux Diables, parce qu'on la supposait hantée d'êtres plus ou moins infernaux avec lesquels nous aurons sans doute l'occasion de faire connaissance, si toutefois cette perspective n'effraie pas le lecteur. Quant à nous, elle ne nous déplaît pas, ayant pu maintes fois constater qu'il n'est pires démons que ceux qui ne viennent pas de l'enfer.

On l'appelait aussi la Tour aux Diables, ce qui simplifiait.

D'autres enfin, qui avaient eu sans aucun doute l'occasion de dîner avec Satan et de constater ses digestions tonitruantes, l'appelaient – révérence ; parler – la Tour du Pet du Diable. Ce n'est pas, notre faute, lecteur, si le langage populaire de cette époque ignorait les synonymes fleuris et musqués.

Contre le flanc gauche de cette Tourelle aux Diables et un peu en retrait, s'adossait un logis qui présentait son pignon sans fenêtre à la rue et dont la façade s'ouvrait sur une petite cour. Un mur séparait la cour de la rue.

« C'est là ! dit Buridan, en s'arrêtant au pied du mur.

– La question est de savoir si la ribaude n'a pas menti, » fit Gautier.

Philippe étouffa un soupir, et Buridan tressaillit.

« Frère, murmura sourdement le premier, il est impossible que devant moi je laisse insulter la reine… »

Gautier haussa les épaules.

Mais déjà Buridan, aidé de Lancelot qui lui faisait la courte échelle, avait escaladé le mur et sautait dans la cour. Le roi de la Basoche et l'empereur de Galilée se hissèrent à leur tour. Les deux d'Aulnay demeurèrent dans la rue en surveillance, tandis que Bigorne, à califourchon sur la crête, s'apprêtait à sauter soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, selon les circonstances.

« Qui va là ? » gronda tout à coup une voix.

En même temps, une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit violemment ; Buridan, qui s'avançait, vit une salle éclairée par des torches, et, dans cette salle, cinq ou six hommes armés.

« Arrière, truands ! vociféra la même voix, il n'y a rien de bon pour vous ici. »

Guillaume Bourrasque et Riquet Haudryot allaient s'élancer.

Buridan les contint, fit deux pas et prononça :

« Au nom de la reine ! »

L'homme qui parlait à la fenêtre se découvrit. Les autres abaissèrent leurs rapières.

« Que voulez-vous ? demanda le chef.

– Prendre la jeune fille qui vous est confiée et la transférer au Louvre. »

Buridan tremblait ; la réponse allait lui apprendre si Myrtille était là… Et l'homme répondit :

« Bien. Le mot d'ordre ?

– Marigny !… » cria Buridan d'une voix vibrante et enivrée sans la moindre hésitation.

Pourquoi cria-t-il ce nom plutôt qu'un autre ? Fut-ce rapide et instinctif raisonnement ? Fut-ce inspiration ? Le prononça-t-il au hasard ?

Le chef salua profondément et fit signe à ses hommes de rengainer :

Marigny était le mot de passe ! Le hasard est souvent plus près de la vérité que le calcul…

« Je vais vous ouvrir, dit l'homme avec respect. Prenez patience, messire. »

À ce moment, une fenêtre s'ouvrait au premier étage de la maison.

« C'est bien, dit Buridan, hâtez-vous, car nous sommes déjà en retard. »

Dans cette seconde, une voix enfiévrée de joie et d'espérance tombait de la fenêtre du haut :

« Buridan !…

– Myrtille !

– Enfer ! vociféra le chef de poste. C'est Jean Buridan ! Ho ! Ho ! Sus ! Aux épées !… »

Aussitôt, les gardes sautant par la fenêtre se ruèrent dans la cour vaguement éclairée par les torches qui, de la salle, envoyaient au-dehors leurs lueurs rougeâtres.

Myrtille jeta un cri déchirant.

« Ne crains rien, Myrtille ! » cria Buridan.

À cet instant, il se vit acculé au mur, tandis que Guillaume Bourrasque et Riquet Haudryot, hurlant, sacrant, jetant force

blasphèmes, ferraillaient chacun contre deux assaillants.

Buridan n'avait pas d'armes !…

Rapidement, il avait enroulé son manteau autour de son bras gauche, et de son bras il cherchait à parer les coups, tandis que de la main droite, il essayait de saisir l'une des rapières qu'il voyait flamboyer à quelques pouces de sa poitrine.

« Rends-toi ! cria le chef, ou je te cloue à ce mur !

– Adieu, Myrtille ! » cria Buridan, qui envoya là-haut un suprême baiser.

Le chef se fendit à fond.

*

* *

Dans la seconde qui suivit, Myrtille, éperdue, vit ceci :

L'homme qui venait de se fendre sur Buridan désarmé roulait sur le sol en grognant des imprécations furieuses ! Et Buridan, une épée à la main, s'élançait vers la maison avec un cri de joie délirante !…

La rapière du chef ne l'avait pas atteint ! Au moment où elle allait toucher la poitrine du jeune homme, elle avait dévié et l'assaillant lui-même s'était affaissé, assommé, écrasé par quelque chose d'énorme qui venait de tomber sur lui.

Ce quelque chose, c'était Lancelot Bigorne qui, sautant du haut du mur, s'abattait de tout son poids sur les épaules de l'homme et avait roulé avec lui sur le sol.

« Prenez ceci ! dit Bigorne en se relevant lestement et tendant sa rapière à Buridan. Je vous avais bien dit de ne pas sortir sans armes ! »

En même temps, il plantait sa dague dans les épaules du chef qui s'affaissa, cette fois, pour ne plus se relever, et il courut ouvrir la porte de la cour à Philippe et à Gautier qui firent irruption.

Par cette porte ouverte, les gardes survivants s'enfuirent en

hurlant :

« Au meurtre ! Au truand ! Au guet ! »

Ce qui, d'ailleurs, n'eût servi qu'à mettre en fuite la patrouille du guet qui par hasard eût passé par là.

Guillaume et Riquet n'avaient pas une égratignure. Buridan avait deux éraflures aux mains.

Quelques minutes plus tard, Myrtille était dans les bras de Buridan.

On accorda aux amants dix minutes d'effusions après lesquelles Gautier d'Aulnay commanda :

« En route ! Il s'agit maintenant d'échapper à la diablesse de la Tour de Nesle, maintenant que nous avons exterminé les suppôts de la Tourelle aux Diables. »

On partit : Gautier en avant-garde, l'épée au poing, Bigorne à l'arrière-garde, la dague nue.

Le gros, composé de Philippe, de Guillaume et de Riquet, escortait Buridan au bras duquel se suspendait Myrtille.

La troupe ainsi disposée avait un aspect formidable qui eût intimidé une patrouille du guet et imposé une respectueuse prudence aux compagnies de truands qui eussent été tentées de l'attaquer.

Comme ils passaient sous l'arcade Saint-Jean, Buridan vit une sorte d'ombre noire immobile dans l'angle du pilier de gauche. Mais il supposa que c'était quelque truand et il n'y fit pas autrement attention. On arriva donc sans encombre à la rue Froidmantel. Mais chemin faisant, Myrtille, avec des larmes plein les yeux, avait eu le temps de dire à Buridan qu'elle avait un grand malheur à lui annoncer… Et elle lui avait raconté que son père, maître Claude Lescot, ne voulait pas entendre parler de Buridan…

Le jeune homme ne s'émut pas autrement de cette nouvelle, se chargeant, prétendit-il, de faire revenir le digne commerçant sur ses préventions.

Mais pour Myrtille, le refus de son père, cette haine étrange qu'il avait témoignée contre Buridan, c'était un plus grand malheur que l'accusation de sorcellerie elle-même.

Cependant Buridan l'avait à demi consolée en faisant valoir avec juste raison qu'au bout du compte, il était plus facile d'obtenir la miséricorde d'un père que celle de l'officiel chargé d'instruire le procès en maléfice.

« Quand maître Claude Lescot saura que j'ai sauvé sa fille, ajoutait à part lui le jeune homme, il faudra qu'il ait le cœur bien dur pour me refuser la récompense qui m'est due. »

Cette pensée constituait ce que de nos jours on appellerait presque un chantage. Mais pour atteindre au bonheur, tous les moyens semblaient bons à Buridan.

Dans le vieux logis d'Aulnay, il y eut conseil de guerre.

Myrtille raconta en détail son arrestation, et comment elle avait été jetée dans un cachot du Temple ; puis la visite qu'elle y avait reçue d'une dame fort belle et fort pitoyable, puis comment à la suite de cette visite, elle avait été transférée en pleine nuit dans ce logis dont elle ignorait la situation. Là, elle avait vécu sous la surveillance d'une femme, toute fuite étant rendue impossible par les hommes qui montaient la garde au rez-de-chaussée.

Il parut évident à tous que la visiteuse du Temple n'était autre que la reine. Il parut non moins certain que Myrtille avait été arrêtée sur l'instigation de Marguerite ; puis celle-ci avait dû se raviser, et pour tenir la jeune fille sous sa main l'avait fait conduire au logis de la Tourelle aux Diables.

Mais d'où pouvait venir l'inexplicable haine de Marguerite contre cette enfant ?

Là commençait l'inconnu.

Buridan seul pouvait approcher de la vérité en se disant :

« S'il est vrai que la terrible reine ait jeté les yeux sur moi depuis longtemps comme elle me l'a assuré, elle a dû me faire

suivre et connaître mes visites à la Courtille-aux-Roses. De là sa volonté de perdre la pauvre petite Myrtille, innocente victime expiatoire, l'accusation de sortilège, l'arrestation et le reste. »

Alors se présenta la grosse question.

Il fallait trouver un logis sûr pour Myrtille.

Elle ignorait complètement où pouvait bien demeurer Claude Lescot, son père ; quant à la pauvre Gillonne, elle avait disparu, peut-être emprisonnée, disait Myrtille, peut-être victime de son dévouement (le lecteur sait à quoi s'en tenir sur ce dévouement).

Il était impossible que la jeune fille fût installée à l'hôtel d'Aulnay.

Guillaume Bourrasque, qui était marié, aurait bien offert son logis, mais il était en possession d'une femme jalouse et mûre par laquelle il se laissait battre.

Quant à Riquet Haudryot, il n'avait pas de domicile fixe et, d'ailleurs, vivait en garçon.

Il fallait pourtant trouver une retraite avant le jour, et les personnages qui composaient ce conseil de guerre se regardaient, décontenancés ; Buridan songeait déjà à confier Myrtille à dame Clopinel, son hôtesse, lorsque Lancelot Bigorne passa la tête par la porte entrebâillée.

« J'ai un logis pour la jeune fille, dit-il.

– Entre ! cria joyeusement Buridan, et explique-nous ton affaire.

– Et vide d'abord ce gobelet de bonne cervoise ! » ajouta Gautier.

Lancelot Bigorne ayant bu et essuyé ses lèvres d'un revers de main, s'expliqua :

« Voilà, dit-il. Dans le temps où j'étais un malandrin vivant sur l'ennemi, c'est-à-dire sur le bon bourgeois, un soir, ou plutôt une nuit, accompagné de deux dignes bons garçons, je rôdais

aux alentours de la place de Grève, lorsque nous vîmes venir un falot qui s'avançait en tremblotant. Le falot était suspendu à la main d'une femme, grosse commère qu'escortait son mari. Nous nous consultâmes du regard. Je fis une rapide prière à saint Barnabé pour le remercier de l'aubaine. Je promis, selon mon habitude, la moitié du butin aux âmes du purgatoire, car je suis bon chrétien, Dieu merci, et je n'ai jamais traité un chrétien comme un juif, et il est bon que vous sachiez, messeigneurs, que si j'ai toujours gardé la part entière de mes prises sur un juif, je…

– Bois ! interrompit Gautier. Bois, ou tu vas périr !

– Quel bon basochien il eût fait !

– Abrège, mon digne Lancelot !

– J'abrège ! continua Bigorne. Donc, nous étant consultés du regard, mes deux compagnons tombent sur l'homme et moi j'arrive droit sur la commère. La commère s'évanouit. L'homme tombe à genoux. On le fouille, on ne trouve rien sur lui. Furieux, mes compagnons veulent emmener la commère en otage ! Le pauvre homme se met à pleurer. La femme sort aussitôt de son évanouissement et pousse des cris perçants. Si bien qu'ayant le cœur sensible, ce qui m'a toujours nui, je crie à mes confrères de laisser tranquille cette pauvre femme. Ils m'injurient. Je les charge, je les mets en fuite, je rassure de mon mieux la commère et son mari, et je les escorte jusqu'à la porte de Fert pour les protéger contre toute malencontre.

– Bigorne, dit Gautier, tu es un brave homme.

– C'est ce qui m'a empêché de faire fortune, messire ! Donc arrivé à la porte de Fert, voilà la commère qui m'embrasse sur la joue droite en pleurant comme laie en gésine et disant que j'ai sauvé sa vertu, ce qui était faux, mes gentilshommes, car je puis bien vous jurer que nous n'en voulions pas à sa vertu ; enfin, c'était son idée ; cependant, son mari, tout pleurant comme un veau, m'embrassa sur la joue gauche, disant que je lui avais sauvé la vie ; en sorte qu'entre ces deux embrassades, je demeurais ébahi, étouffé, malade d'attendrissement, et

pleurant comme un âne qui brait d'émotion. »

Il y eut un éclat de rire qui éveilla les échos étonnés de la masure. Philippe d'Aulnay seul demeura rêveur…

Son âme était loin.

Bigorne porta la main à son cœur, avala une nouvelle rasade et continua :

« Lorsque nous eûmes suffisamment pleuré, lorsque nous nous fûmes raisonnablement confondus en embrassades, l'homme me dit : « Je m'appelle Martin et voilà ma femme qui s'appelle Martine. Je suis jardinier de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et ma femme Martine lave et repasse les linges de Mgr Clément Mahaut, abbé prieur par la grâce de Dieu. Si vous tournez autour de l'abbaye, vous verrez du côté du Pré-aux-Clercs, contre le mur d'enceinte, une maison d'accorte apparence près de la petite porte des jardins. C'est ma maison. Ce sera la vôtre toutes les fois que vous en aurez besoin… »

– Un bienfait est toujours récompensé, dit Riquet Haudryot.

– Voilà ce que me dit le digne Martin, jardinier de l'abbaye, reprit Bigorne. Or, mes gentilshommes, vous saurez que plus de vingt fois j'eus l'occasion de demander l'hospitalité au bon Martin et à l'excellente Martine, qui me reçurent toujours à bras ouverts. Le logis est propre, gai, clair ; il y a justement une chambrette donnant sur les jardins du prieur, qui ferait l'affaire de cette jolie demoiselle… Dedans la maison et dans les dépendances de l'abbaye, sous la protection immédiate du seigneur abbé, et je ne sais trop si le roi lui-même oserait violer un pareil asile…

– Sais-tu que tu n'es pas bête, Lancelot ? fit Buridan.

– Heu ! dit Bigorne, je suis des environs de Béthune-en-Artois. Or, l'Artois, c'est presque la Flandre pour la sagesse, c'est presque la Normandie pour l'astuce, et c'est presque la Picardie pour la finesse… Supposez, monsieur, qu'il y a en moi un tiers flamand, un tiers picard et un tiers normand, et vous

aurez trois serviteurs au lieu d'un.

– Comment ! reprit Buridan, tu es de Béthune ?

– Comme vous, monsieur, et ce m'est un grand honneur, je vous assure. »

Lancelot Bigorne fut convenablement félicité à l'unanimité du conseil de guerre et la résolution fut prise de conduire Myrtille, dès l'ouverture des portes, chez le bon jardinier de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

XX

ANNE DE DRAMANS

En reconnaissant Lancelot Bigorne à la lueur douteuse de la lanterne accrochée au rez-de-chaussée de la Tour de Nesle, Mabel avait éprouvé une de ces foudroyantes émotions qui ravagent l'esprit, chavirent le cœur, bouleversent une situation.

Lancelot Bigorne, qu'elle croyait mort ou disparu depuis des années !

Lancelot Bigorne, qui avait pris son enfant, son petit Jehan, pour l'aller jeter au fleuve !

Lancelot Bigorne était une de ses trois haines. Les deux autres étaient Marguerite de Bourgogne et Charles de Valois.

Elle ne le haïssait pas moins, elle le haïssait d'une autre manière, voilà tout ; le valet n'avait été que l'instrument de mort.

Pour Marguerite et Charles de Valois, elle rêvait une vengeance raffinée.

Lentement, mais sûrement, elle les conduisait au bord du précipice où ils devaient tomber de la puissance dans l'ignominie, de la gloire dans la honte, de la fortune dans la misère.

Les tuer eût été facile ! Mais c'était trop peu.

Elle voulait les voir souffrir. Elle voulait les damner dans cette vie, quitte à se damner elle-même dans l'autre, ainsi qu'elle l'avoua plus tard à son confesseur, messire Clément Mahaut, abbé mitre de Saint-Germain-des-Prés, qui… mais

laissons parler les événements.

Pour Bigorne, du moment qu'elle l'eut reconnu, elle souhaita la mort immédiate.

« Insensée, murmura-t-elle en montant précipitamment l'escalier en spirale, insensée que je suis de m'être révélée à ce misérable ! Le voilà sur ses gardes. N'importe, il mourra ; et, ajouta-t-elle avec un sourire, c'est Marguerite qui va le tuer. La justice de Dieu est lointaine et ses voies sont tortueuses, mais quand elle frappe, elle est comme la foudre qu'on n'a pas vue s'accumuler dans un coin du ciel… quand elle éclate, il est trop tard ! »

Lorsqu'elle atteignit l'étage où se déroulaient les mortelles orgies des trois sœurs, elle vit Marguerite qui descendait de la plate-forme.

« Cet homme, dit Mabel…

– Buridan ? fit la reine avec un calme extraordinaire après ce qui venait de se passer.

– Buridan n'est rien, ma reine, dit Mabel qui haussa les épaules. Je devine ce qui vient de se passer. Le départ précipité de ce jeune fou me laisse supposer que vous avez subi quelque affront terrible… »

Marguerite demeura froide. Et à ce calme, Mabel jugea que la reine avait dû souffrir plus qu'elle n'avait jamais souffert. Elle sourit. Quelques secondes, elle contempla ce visage pour ainsi dire vieilli, que parsemaient des taches rouges et des taches blafardes.

« Quand vous voudrez, reprit-elle, vous rendrez à ce Buridan souffrance pour souffrance. Ce n'est pas une vulgaire vengeance qu'il vous faut, ajouta-t-elle, en baissant la voix et en se penchant sur la reine, pareille au génie du mal. Faites-le saisir, c'est bien. Jeter dans quelque cachot, bien encore. Mais là, dans ce cachot, Marguerite, quelle sera votre joie à vous quand vous le verrez se traîner à vos pieds, hurler d'amour et mourir dans un supplice plus effrayant que celui de la roue !… Cela sera,

vous verrez ces choses, ma reine, vous verrez Buridan expirer devant vous de passion inassouvie, car j'ai réussi le grand œuvre… j'ai composé l'élixir d'amour. »

Cette fois, Marguerite grinça des dents.

« Ne vous inquiétez donc pas de Buridan, poursuivit Mabel. C'est l'autre qu'il faut redouter !

– L'autre ?

– Celui qui a fermé la porte… car celui-là, ma reine, c'est le crime qui marche, c'est le remords qui se lève.

– Oh ! bégaya la reine en plongeant son regard dans les yeux de Mabel, tu connais Lancelot… ! Quand, comment l'as-tu connu ? Parle !

– Je le connais, c'est vrai. Je l'ai connu pour mon malheur. Car il a failli me faire mourir de douleur. Quand ? Il y a trois ans… vous voyez que c'est vieux. Où ? A Paris même… Marguerite, donnez-moi cet homme, et je vous donne Buridan.

– C'est bien, tu l'auras. Tu ordonneras toi-même le supplice. Fais-le dévorer par les chiens si tu veux. Mais maintenant, écoute : Buridan se rend à la Tourelle aux Diables. Là, j'avais fait conduire une jeune fille… à laquelle je m'intéresse », râla Marguerite avec un soupir atroce.

« Sa fille ! » rugit Mabel au fond d'elle-même.

« Buridan veut me l'enlever, tu comprends ? continua la reine. Il faut que, tout de suite, Stragildo…

– Non, non, interrompit Mabel qui palpitait. Ne mettez pas Stragildo dans un tel secret. Fiez-vous à moi !… J'y vais moi-même !…

– Tu pourras ?

– Fiez-vous à moi, vous dis-je ? Allez ma reine, rentrez paisiblement au Louvre. Le reste me regarde !… »

Sans hâte apparente, Mabel se mit à descendre l'escalier. Elle pantelait de joie furieuse et grondait :

« Myrtille ! sa fille ! C'est elle-même qui me livre sa fille. Est-ce que Dieu enfin a posé le doigt vengeur sur la minute de l'éternité qui doit marquer le châtiment de Marguerite !… »

*

* *

« Stragildo ! » appela la reine.

Le valet des fauves apparut, l'échine basse, en murmurant :

« Ce n'est pas ma faute, gracieuse Majesté, si…

– Tais-toi et ramasse ! » dit la reine en lui désignant une bourse qu'elle venait de jeter sur la table.

Stragildo ramassa et, plus courbé que jamais, son sourire ironique au coin des lèvres, attendit les ordres en songeant :

« Plus qu'une dizaine de bourses pareilles, c'est-à-dire plus qu'une dizaine de nuits d'amour, plus qu'une dizaine de cadavres, et je pourrai me retirer dans quelque coin paisible pour songer un peu à l'amour, moi aussi… »

« Stragildo, dit Marguerite, je serai au Louvre dans une demi-heure. Je veux y trouver le grand prévôt de Paris, le comte de Valois et le premier ministre. Va ! »

Stragildo s'élança dans l'escalier.

Marguerite s'était assise dans un fauteuil, la tête dans les mains, et songeait… À quoi, à quelle vengeance ? Ou à quelles pensées de passion ?

Lorsqu'elle se redressa, tout à fait calmée, son visage, tout à l'heure bouleversé, avait repris cet éclat de jeunesse et de beauté que la fièvre des yeux seuls, en ce moment, rendait plus brillant encore. Seulement, elle murmura :

« L'Élixir d'Amour !… »

Puis, elle aussi quitta la tour, traversa par de vastes appartements déserts l'énorme hôtel de Nesle, dont la tour de ce nom n'était pour ainsi dire que l'arrière-garde, franchit les ponts, précédée d'un seul serviteur qui donna le mot de passe,

et rentra au Louvre par la petite poterne du bord de l'eau.

Arrivée dans ses appartements, on lui annonça que le prévôt venait de se présenter au Louvre et, malgré l'heure tardive, demandait à voir la reine, assurant qu'il était mandé par elle.

« Puisqu'il dit que je l'ai mandé, ce doit être vrai. Qu'il entre », répondit la reine.

Et, prenant un parchemin qui portait le sceau royal, elle se mit à écrire.

Jean de Précy, prévôt de Paris, qui venait de succéder à Nicolas Barbette depuis l'avènement de Louis X, fut introduit et attendit que la reine lui parlât.

Marguerite, ayant achevé d'écrire, tendit le parchemin au prévôt qui fléchit le genou pour le recevoir.

« Lisez », dit la reine.

Jean de Précy parcourut le papier, qui contenait ces lignes :

« Commandons par les présentes à messire Jean de Précy, prévôt de notre ville de Paris, de se saisir par tous moyens du ribaud Lancelot Bigorne et de le loger en notre Châtelet jusqu'à ce que nous en ordonnions le procès en lèse-majesté.

« L'an de grâce 1314.

« MARGUERITE DE BOURGOGNE,

« Reine de France. »

« Combien de temps vous faut-il pour trouver cet homme ? reprit Marguerite.

– D'ici trois jours, madame, il sera dans un bon cachot.

– Bien, fit la reine qui se remit à écrire. Maintenant, écoutez ceci. Lorsque vous tiendrez ce ribaud, vous me le ferez savoir, il n'y aura pas de procès… »

Le prévôt s'inclina.

« Mais je veux que, doucement et sans esclandre, l'homme soit exécuté dans sa prison…

– De quelle manière, madame ?

– Une femme à moi viendra vous le dire, et comme signe de reconnaissance, vous remettra le papier que voici. »

Jean de Précy, sans manifester aucun étonnement, lut le deuxième parchemin : c'était un bon de deux cents écus d'or à la couronne à toucher par le porteur chez le trésorier du roi : le prix de l'assassinat de Bigorne.

Jean de Précy rendit le bon à la reine, s'inclina jusqu'à terre en remerciant, et sortit en hâte pour lancer ses meilleurs limiers sur les traces de Lancelot Bigorne.

Alors, la reine passa dans la galerie de l'oratoire où elle donna l'ordre d'introduire Enguerrand de Marigny et le comte de Valois dès qu'ils arriveraient : ces deux seigneurs attendaient depuis quelques instants et entrèrent aussitôt.

Ils entrèrent par deux portes différentes, sans se regarder, sans paraître se voir.

Chacun d'eux se sentait arrivé au bout de sa haine. Chacun d'eux pensait :

« Le tuer ou être tué par lui ! Plus de milieu ! »

Marguerite alla à Marigny et le prit par une main, puis entraînant le premier ministre, elle alla à Valois et le prit par une main.

Entre ces deux haines implacables, prêtes à la suprême explosion mortelle, Marguerite, d'une voix qui les fit frissonner, se mit à leur parler.

« Je ne mets pas vos deux mains l'une dans l'autre, dit-elle, car peut-être ce contact déchaînerait en vous la rage de haine dont vous mourez. Mais par moi, à cette heure, par moi, dressée entre vous, et vous tenant tous deux, vous êtes unis… »

Ils secouèrent violemment la tête.

« Attendez ! continua-t-elle. Tuez-vous dans huit jours, quand je n'aurai plus besoin de vous. Mais d'ici là, je demande,

j'exige, j'ordonne que vous fassiez trêve… »

D'un même mouvement, ils répétèrent le signe négatif.

« Marigny, dit Marguerite, si tu ne consens à la trêve, je vais trouver le roi et, perdue pour perdue, je lui raconte que j'ai eu une fille avec toi.

– Allez, madame, gronda Marigny. Mieux vaut pour moi l'échafaud qu'une amitié d'une minute avec cet homme…

– Valois, reprit Marguerite, si tu ne consens à la trêve, je vais trouver le roi et, perdue pour perdue, je lui avoue que tu as été mon amant avant qu'il ne fût mon époux.

– J'aime mieux, grinça Valois, j'aime mieux la roue et le gibet que le déshonneur d'une trêve entre cet homme et moi… »

Marguerite était pâle comme la mort.

Les deux hommes étaient livides.

Ils évitaient de se regarder.

Alors la reine reprit :

« Je vous demande la trêve, je vous demande d'unir nos trois forces différentes, et voici pourquoi : nous avons, à partir de cette nuit, tous trois le même ennemi. Cet ennemi nous tuera tous trois si nous ne l'écrasons. Mourir, ce n'est rien. Mais il nous fera mourir désespérés, damnés, car c'est au cœur que tous les trois il nous frappera…

– Qu'il frappe, dit Marigny, mais pas de trêve !

– Qu'il me tue, dit Valois, mais pas de trêve !

– Attendez ! poursuivit Marguerite, je ne vous ai pas dit le nom de l'homme. »

Les deux seigneurs tournèrent vers elle leurs regards de flamme.

Marguerite prononça :

« Il s'appelle Jean Buridan !… »

Et elle lâcha les deux mains qu'elle tenait.

Les deux hommes se trouvèrent face à face. Ils avaient eu le même mouvement. Pour chacun d'eux, le nom de Buridan avait retenti jusqu'au fond de la pensée. Et Valois comprit qu'il haïssait Buridan plus encore que Marigny et Marigny comprit que pour tuer Buridan il sacrifierait sa haine contre Valois.

Tous deux, spontanément, eurent le même mouvement, et leurs deux mains se trouvèrent unies.

La trêve était conclue.

Acte grave, qu'aucune puissance ne pouvait effacer pendant la période convenue. Marigny et Valois, dans cette période, devenaient sacrés l'un pour l'autre et se devaient assistance comme des amis unis toute la vie.

« C'est bien, dit Marguerite. La trêve durera jusqu'à extermination de l'ennemi. Si Buridan meurt demain, vous êtes libres demain. Est-ce juré ?

– C'est juré ! répondirent les deux hommes.

– Sur quoi jures-tu, Marigny ?

– Sur la tête de notre fille, Marguerite !…

– Et toi, Valois ?

– Sur mon enfant mort par ton ordre, Marguerite ! Sur mon fils Jean !…

– C'est bien ! reprit alors Marguerite sans tressaillir. Maintenant, délibérons !… »

Ils s'assirent tous trois, sombres, effroyables, pareils à des damnés…

*

* *

Mabel, une fois descendue de la Tour de Nesle, avait rapidement remonté le cours du fleuve jusqu'à un endroit où, dans une petite anse creusée par les remous de la rivière,

attendait une barque. Dans le fond de la barque, un homme était couché. Mabel le secoua. L'homme, sans dire un mot, prit ses avirons, et l'esquif, comme un de ces oiseaux de nuit qui parfois rasent la surface des eaux, prit son vol.

Arrivée sur l'autre rive, Mabel se mit, sans courir, à marcher d'un pas rapide vers la place de Grève qu'elle ne tarda pas à atteindre. Elle contourna la maison des échevins et se dirigea vers la rue du Mouton. Comme elle atteignait l'arcade Saint-Jean, elle distingua devant elle le pas d'une troupe en marche se dirigeant de son côté.

Elle se renfonça dans l'angle d'un pilier et attendit, semblable à une de ces statues de pierre que les siècles ont noircies. C'est cette statue que Buridan avait entrevue dans l'ombre.

La troupe passa.

Mabel était arrivée au moment où, la bagarre terminée, Buridan et ses compagnons se mettaient en toute.

Ils passèrent donc sous l'arcade.

Mabel les compta. Elle reconnut Buridan. Elle reconnut Lancelot Bigorne. Les autres étaient masqués. Qui étaient ces autres ? Peu lui importait. Ce qu'il y avait de sûr, c'était que près de Buridan, suspendue à son bras, marchait une forme féminine.

« Myrtille ! gronda Mabel. La fille de Marguerite !… Dieu soit loué, je suis arrivée à temps. »

Elle se mit à suivre, dédaigneuse des ombres qu'elle voyait s'agiter confusément au fond des ruelles pleines de ténèbres. Une fois, une de ces ombres s'approcha d'elle et grogna :

« Ta bourse ou la vie ! »

Mabel fixa son regard pâle sur l'homme. Et ce regard d'étrange clarté qui luisait sur ce visage livide effara le truand qui demeura hébété…

« Spectre, bégaya-t-il en se signant, sors-tu de l'enfer ?

– J’y vais », répondit Mabel.

Le truand s’enfuit. Elle continua son chemin sans perdre de vue l’arrière-garde de la petite troupe qui, après maints tours et détours, parvint rue Froidmantel.

Mabel les vit s’engouffrer dans le vieux logis abandonné. Elle choisit une encoignure, s’y blottit, décidée à attendre, et, perplexe, rêveuse, elle se demanda :

« Pourquoi sont-ils entrés à l’hôtel d’Aulnay ? »

Parmi tant de suppositions qui traversèrent son esprit, celle que Philippe et Gautier d’Aulnay avaient pu échapper au sac de Stragildo ne lui vint pas un instant. Elle finit par décider que Buridan se servait de l’antique hôtel comme d’un refuge… Puis, elle cessa de se préoccuper de ce détail, qui l’avait un instant tourmentée ; accroupie dans les ténèbres, les yeux fixés sur l’entrée du logis d’Aulnay, sa rêverie formidable l’emporta vers des visions lointaines.

« Autrefois, songea-t-elle, lorsque riche, honorée, belle, jeune, je possédais tout ce qui peut assurer le bonheur humain, lorsque je n’étais pas encore Mabel la chercheuse d’inconnu, presque une sorcière qui demande au suc des plantes le secret de la vie et de l’amour, lorsque je m’appelais Anne, comtesse de Dramans, j’eusse pu choisir parmi les plus nobles, les plus beaux seigneurs de la gentilhommerie de Bourgogne, Charles vint… Et, misérable, je fus éblouie par ce titre de comtesse de Valois ! Devenir l’épouse du frère du roi, de celui qui, un jour, pouvait être roi lui-même, me parut une félicité enviable… J’aimais… ou je crus aimer Charles de Valois ; ce que j’aimais en lui, c’était son titre ! Là est le crime de ma vie ! Je m’étais vendue pour ce titre de reine que j’entrevoyais ! »

Mabel eut comme un rire silencieux.

« Le titre, je ne l’eus pas. Et lorsque je compris que j’étais jouée, déshonorée, honnie, lorsque je n’osai plus me montrer, lorsque j’allai cacher ma honte dans la maison maudite, je serais morte si je n’avais eu mon petit Jehan… »

Un long soupir monta du coin où Mabel était enfoncée.

« Mon petit Jehan ! continua-t-elle. C'est pour lui que j'ai vécu… À mesure qu'il grandissait, je me disais : « Je n'ai pu être épouse, je serai mère… » Et il me semblait entrer dans un avenir radieux, le passé s'évanouissait, ma honte s'effaçait… je vivais en mon fils… et c'est la seule époque de ma vie où j'ai vraiment vécu. »

Longtemps, la pensée de Mabel demeura silencieuse.

Elle ne se disait plus rien.

Seulement, s'il n'eût pas fait nuit noire, si quelqu'un eût pu la voir, il eût été étonné de l'intense irradiation d'amour qui resplendissait sur ce visage et le transformait.

Mabel voyait son fils. Elle le voyait tel qu'il était alors, blond, rose, les cheveux bouclés, les yeux rieurs, et elle s'extasiait dans sa vision.

Brusquement, l'irradiation disparut. Ce fut comme un de ces coups de soleil qui apparaissent entre deux nuées d'orage, pour laisser ensuite la terre plus triste, plus frissonnante. Mabel grondait :

« Valois ! Marguerite ! les deux ulcères qui me rongent le cœur ! Qu'ils m'eussent tuée, moi, je le veux bien. Qu'elle m'ait frappée de son poignard, c'est bien. Mais lui, ce pauvre petit être innocent, qu'avait-il fait ? Oh ! l'horrible, l'affreuse minute d'ineffable horreur, lorsque, étendue, je croyais être morte et cependant je ne l'étais pas ! Lorsque tout mon être voulait se soulever et que je n'arrivais même pas à ouvrir les yeux ! Lorsque j'entendais les pleurs et les cris de mon petit Jehan, que le hideux Bigorne emportait à la mort ! Comment une mère peut-elle supporter ces douleurs ? Comment puis-je encore, sans être foudroyée, appeler de tels souvenirs dans mon âme ? Pourquoi ai-je vécu ?… »

Elle grinçait des dents, et ses mains crispées à sa tête arrachaient des poignées de cheveux sans qu'elle s'en aperçût.

« J'ai vécu, rugit-elle, parce que Dieu a voulu que Marguerite fût mère à son tour ! Parce qu'un jour ou l'autre, je devais me rencontrer avec Marguerite de Bourgogne !… »

Elle se dressa toute droite, les lèvres crispées par un rire terrible.

« La fille mourra ! Comme est mort mon fils Jehan, Myrtille mourra sous les yeux de sa mère ! Et lui !… le père de mon fils, Charles de Valois ! Eh bien, c'est le gibet que je lui prépare. Et elle, oh ! elle ! je n'ai qu'à la pousser du bout du doigt… L'abîme est tout creusé, la chute sera telle qu'il en sera parlé dans les siècles des siècles et que jamais on ne comprendra pourquoi une reine si belle, si sage, si puissante, si aimée, a eu une fin aussi lamentable !… »

Comme Mabel songeait ainsi, elle tressaillit et murmura :

« Déjà le jour !… »

De vagues lueurs éparses pénétraient, en effet, les ténèbres qui peu à peu se dissipaient.

Mabel alors se retira un peu plus loin et choisit un autre poste d'observation : elle voulut s'assurer que Buridan, Myrtille et Lancelot Bigorne ne sortiraient pas de l'hôtel d'Aulnay… Alors, elle prendrait une résolution.

Mais comme elle arrangeait déjà ce plan dans sa tête, tout à coup, elle vit Lancelot Bigorne qui sortait de l'hôtel, puis Buridan et Myrtille, puis deux hommes qu'elle ne connaissait pas.

Mabel frissonna de terreur à la pensée que si elle était partie, elle n'aurait jamais su peut-être ce qu'était devenue Myrtille, car, dans cette minute, elle comprit que le logis d'Aulnay n'avait été qu'un asile momentané et qu'à cette heure, Buridan allait conduire la jeune fille au véritable refuge qu'il lui destinait.

Les rues étaient désertes. Mais le jour venait rapidement.

Mabel se mit en marche à distance suffisante pour ne pas

être aperçue. Il ne faut pas, d'ailleurs, se figurer le Paris d'alors comme le Paris moderne avec ses voies droites, larges, unies, où tout se voit de loin. D'angle en encoignure, comme dans une forêt touffue, d'arbre en arbre, Mabel suivit la troupe en marche, franchit les ponts derrière elle et la vit arriver devant la porte de Fert, au moment où elle s'ouvrait et où on abattait le pont-levis.

Quelques charrettes de maraîchers, qui attendaient au-delà du fossé l'heure d'entrer en ville, pénétrèrent alors dans Paris, qui commença à s'éveiller.

Mabel franchit la porte.

Au-delà, c'étaient de vastes champs, les uns cultivés, les autres en friche, quelques bouquets de châtaigniers et de chênes, au-delà desquels on apercevait Saint-Germain-des-Prés.

Buridan et ses compagnons se dirigèrent vers la vaste abbaye, dont ils se mirent à contourner la muraille entre les créneaux de laquelle on voyait, de distance en distance, quelques archers immobiles. Derrière ces créneaux, derrière ces archers qui montaient la garde, se profilaient les toits du monastère et des différents bâtiments, dominés par le clocher de l'église d'où tombaient dans le silence du matin de grêles appels de cloche…

Buridan parvint au Pré-aux-Clercs.

Mabel le vit de loin entrer avec ses compagnons dans une maison blanche encastrée dans la muraille de l'abbaye et à la porte de laquelle Bigorne avait frappé.

Au bout d'une demi-heure, ils sortirent et, à grands pas, se dirigèrent vers Paris.

Mais Myrtille n'était plus avec eux.

« Bien ! murmura Mabel. Je sais maintenant où je devrai étendre la main pour saisir la fille de Marguerite !… »

À son tour, elle reprit le chemin de Paris, où elle ne tarda pas à arriver. Des cloches sonnaient dans l'Université.

D’étranges rumeurs montaient au loin, comme des grondements d’orage.

« Que se passe-t-il dans Paris ? » songea Mabel en tressaillant.

Elle secoua la tête, comme si la question lui eût paru inutile, et regagna le Louvre, où se massaient des compagnies d’archers et d’arbalétriers.

Quelques minutes plus tard, sans s’inquiéter de ces mouvements extraordinaires qui faisaient frissonner Paris, elle entrait dans les appartements de la reine.

XXI

LE PRÉ-AUX-CLERCS

Ces rumeurs que Mabel avait entendues, ces mouvements de foules qu'elle avait entrevus éclataient et se dessinaient dans l'Université, alors véritable truanderie enveloppant un faible noyau savant, nuée de papillons parasites tourbillonnant autour d'une lumière bien pâle encore. Là donc, dans ce quartier ou plutôt dans cette ville à part, l'orage grondait comme aux jours de sédition où les écoliers{3} se barricadaient contre le roi ou allaient assiéger l'abbé de Saint-Germain-des-Prés.

Vers les neuf heures du matin, de tous les cabarets, de l'Écritoire d'or, du Piot de cervoise, de la Taverne d'enfer, de la Patte d'oie, du Docteur bâté, du Puits sans vin, de l'Âne bachelier, du Cochon qui groïne, de ces tavernes dont les enseignes aux allusions frondeuses, aux jeux de mots bizarres{4}, grinçaient sur leurs tringles et barraient le ciel comme des bannières, de tous ces centres de ripaille, bombance et bagarre, des bandes sortaient, le bonnet sur l'oreille, la rapière en travers des mollets, chantant à tue-tête, se réunissaient les unes aux autres, comme autant de ruisseaux débordés qui vont gonfler le même torrent et, fanions déployés, se dirigeaient d'un pas impétueux soit vers la porte de Fert, soit vers celle des Cordeliers.

Dans la Cité, des mouvements pareils s'indiquaient.

La corporation des clercs des procureurs à la chambre des comptes partait de la rue de Galilée, précédée de la musique et de son fanion. C'était le « haut et souverain empire de Galilée », dont la colonne se déroulait pareille à un long serpent à robe

bariolée, tandis que les juifs de cette rue, persuadés qu'il y avait pillerie, se barricadaient chez eux.

Hors les murs, l'empire de Galilée se réunit au royaume de la Basoche, c'est-à-dire à la corporation des clercs des procureurs au Parlement, dont la bannière laissait étinceler au soleil les armoiries très authentiques et concédées par ordonnance royale, à la Basoche régnante et triomphante, savoir : l'écu royal d'azur à trois écritoires d'or ; au-dessus, timbre, casque et morion, avec deux anges pour support.

L'empereur de Galilée et le roi de la Basoche marchaient à la tête de leurs troupes, entourés de leurs chanceliers, massiers, suppôts, et escortés de leurs gardes.

Ces deux colonnes s'avançaient vers le Pré-aux-Clercs, formant deux masses entre lesquelles et sur les flancs desquelles couraient les écoliers par groupes tumultueux.

La vaste plaine où se déployaient ces bandes comprenait les terrains qui seraient situés aujourd'hui entre l'École de médecine et le Palais-Bourbon.

Hors les murs, c'étaient d'abord des chaumières, misérables habitations de maraîchers qui, tant bien que mal, cultivaient une zone de terre assez étroite, car ils voulaient rester sous la protection immédiate des tours de l'enceinte.

En cas d'attaque, ces gens réunissaient à la hâte leurs bestiaux, leurs instruments de labour, et rentraient dans la ville, quand ils en avaient le temps.

Souvent, il leur arriva de voir, du haut des murs, leurs pauvres demeures incendiées par les partis de guerre étrangère et surtout de guerre civile. Mais après l'orage, avec la ténacité du paysan, ils rebâtissaient leurs cahutes en torchis, les couvraient de chaume et recommençaient à travailler la terre.

Au-delà de ces chaumières, on voyait quelques bouquets de bois, puis c'était l'immense abbaye de Saint-Germain-des-Prés, puis une belle, et large plaine qui, longtemps, servit aux Parisiens de but de promenade : le Pré-aux-Clercs.

Là, trois compagnies d'archers, dès le matin, avaient pris position.

L'une était commandée par le comte de Valois lui-même, représentant l'autorité royale, car son fanion portait les armes de Louis X.

La deuxième était commandée par messire de Châtillon, le même qui, avant que le fils aîné de Philippe le Bel ne s'appelât Louis X, l'avait fait sacrer à Pampelune roi de Navarre.

La troisième était commandée par Geoffroi de Malestroit, brave capitaine, uni d'étroite amitié à Enguerrand de Marigny, qui lui destinait peut-être sa fille.

Le premier ministre était là, monté sur un superbe destrier de bataille, mais il avait dédaigné de revêtir son armure de guerre. Seulement, un lourd estramaçon pendait aux flancs de son cheval.

Les trois compagnies d'archers s'étaient disposées : la première suivant une ligne parallèle à la Seine, la deuxième face au fossé de l'abbaye, la troisième perpendiculairement à ce fossé, en sorte que cela formait un carré dont le quatrième côté eût été le fossé de l'abbaye.

Mais les angles de ce carré ne se touchaient pas.

Un vaste espace vide séparait les lignes de soldats.

Sombre et pensif, Marigny demeurait immobile au milieu de cet immense carré.

Il avait ainsi derrière lui la compagnie de Châtillon, devant lui l'abbaye, à sa droite la compagnie de Malestroit, à sa gauche celle de Valois.

Tantôt il portait ses regards vers le comte et songeait à cette trêve qu'il avait acceptée, qu'il était décidé à respecter, mais qui le faisait frissonner de colère.

Tantôt il regardait au loin vers Paris, et alors il songeait à sa fille, il songeait à ce Buridan qui l'avait publiquement provoqué… et il grondait :

« Oui, qu'elle meure plutôt ! Dussé-je mourir moi-même de douleur, j'aime mieux la voir morte plutôt qu'aux bras de cet homme ! Et d'ailleurs, s'il vient… »

Un sourire de haine satisfaite acheva sa pensée.

« Mais, viendra-t-il ? » reprit Marigny, en jetant d'avides regards vers les portes de Paris.

À ce moment, des rumeurs lointaines parvinrent jusqu'à lui.

« Le voilà ! » fit Marigny en tressaillant.

Ce n'était pas Buridan.

Par-delà l'abbaye, c'était la foule des écoliers chantant, jurant, sacrant, s'interpellant, soufflant comme des enragés dans leurs longues trompettes et agitant leurs fanions.

La rumeur se fit clameur.

Des cris d'animaux, miaulements, aboiements, sifflements, braiements, des éclats de rire, des jurons énormes emplirent le Pré-aux-Clercs.

Le royaume de la Basoche et l'empire de Galilée, plus disciplinés, s'étaient rangés en deux lignes.

Marigny fit un signe et le prévôt de Paris, placé près de lui, s'avança vers les clercs. Un silence relatif s'établit.

« Qu'êtes-vous venus faire ici ? demanda le prévôt d'une voix menaçante.

– Une monstre{5}, répondit Guillaume Bourrasque.

– Et vous allez avoir du plaisir pour rien ! ajouta Riquet Haudryot.

– Ce n'est pas jour de monstre ! cria le prévôt. Messires clercs, retirez-vous à l'instant, ou j'ai ordre de vous charger ! »

À ces mots, il se fit une immense huée.

« Il attente à nos privilèges ! hurlait la Basoche.

– À l'eau, le prévôt ! » vociférait l'empire de Galilée.

Parmi les écoliers, les cris devenaient assourdissants.

« De par le roi ! répétait le prévôt.

– Va-t'en au diable, sorcier de juiverie !

– À la hart, le bélître !

– Menons-le au Marché-Neuf !

– Ohé ! Jean de Précy, je veux y faire bouillir ta vilaine carcasse au grand échaudoir !

– Par le Christ, les fourches de Montfaucon languissent sans toi !

– Hourra ! Hourra ! Hourra ! »

Le concert des imprécations devenait tonnerre, la colère des écoliers devenait tempête, et déjà les compagnies d'archers s'ébranlaient, lorsqu'un silence énorme s'abattit sur cette foule qui tourbillonnait.

Un signal venait d'être fait : Guillaume Bourrasque avait tout à coup jeté trois coups de sifflet stridents qui avaient dominé le tumulte.

À ce signal, le silence pesa soudain sur le Pré-aux-Clercs. Tout s'immobilisa. Et les archers, eux-mêmes, sur l'ordre de leurs chefs, s'arrêtèrent.

Alors, chacun put voir ce que Guillaume Bourrasque venait de distinguer dans le remous des bandes vociférantes :

Trois cavaliers qui, contournant l'enceinte de l'abbaye, s'approchaient du groupe central où se trouvait Marigny.

À dix pas du premier ministre, ils s'arrêtèrent, et l'un d'eux, par trois fois, sonna du cor.

*

* *

Deux de ces cavaliers étaient si soigneusement masqués qu'il eût été impossible de les reconnaître. Le troisième, celui qui venait de sonner du cor, s'avança un peu en avant d'eux, à

visage découvert. C’était Buridan.

Le prévôt fit un signe.

Sergents et archers de la prévôté allaient s’élancer pour saisir le jeune homme.

Mais Marigny leva la main : le prévôt recula en grondant, comme le chien à qui on enlève son os ; archers et sergents s’arrêtèrent.

« Voyons, d’abord, dit Marigny avec une hautaine dignité, quelles excuses il m’apporte. Si elles sont convenables, peut-être se contentera-t-on de le faire pendre. »

Buridan, à ces mots, fronça les sourcils et se mordit les lèvres. Mais, se contenant :

« Sire de Marigny, dit-il, je vous apporte, en effet, des excuses. »

Un murmure de mécontentement éclata parmi les basochiens, écoliers et galiléens, tandis que Marigny haussait les épaules d’un air de pitié.

« Ah ! ah ! voilà donc ce brave ! s’écria Valois qui s’approchait.

– Voyons ! dit Marigny, demandez pardon en termes convenables, et je vous engage ma parole que vous serez seulement pendu, sans autre supplice.

– Monseigneur, dit Buridan, qui s’inclina jusque sur le cou de son cheval, lorsque je suis sorti de Paris, tout à l’heure, j’ai appris que vous étiez sur le Pré-aux-Clercs, et un instant je me suis figuré que vous acceptiez mon défi : je vous en fais mes excuses.

– Faut-il tant de façons pour arrêter ce rufian ? s’écria le prévôt.

– Monseigneur, continua Buridan, lorsque, débouchant sur le Pré, je vous ai vraiment aperçu, je me suis dit : « Marigny est moins lâche que je ne « croyais… » Je vous en demande

pardon. »

Des applaudissements furieux éclatèrent parmi les écoliers.

« Hardi, Buridan !…

– Soutiens la thèse *pro et contra !*… »

Marigny demeura impassible… Ses yeux seulement jetèrent un éclair, et, d'un signe, il recommanda au prévôt de se tenir prêt.

Buridan, d'une voix plus haute, reprit :

« Je viens, au nom de mes amis Philippe d'Aulnay, Gautier d'Aulnay, lâchement assassinés…

– Assassinés ! gronda Marigny, tandis qu'une tempête d'imprécations s'élevait dans les bandes des écoliers.

– On les a retrouvés en Seine…

– J'atteste ! » dit une voix forte.

Et Lancelot Bigorne, sortant des rangs des basochiens, s'avança en disant :

« C'est moi-même qui ai repêché ces dignes seigneurs. Comment et par qui ont-ils été assassinés ? C'est ce que le diable peut savoir. Le fait est qu'ils étaient cousus dans un sac…

– Lancelot Bigorne ! » murmura Valois en pâlissant et en reculant derrière les archers.

Mais Bigorne, feignant de l'apercevoir alors seulement, se tourna vers lui, le salua, et lui cria, familier :

« Bonjour, monseigneur ! N'est-ce pas qu'il est intéressant de parler de noyés ?…

– Attends une minute, drôle ! grommela Valois entre les dents, et jamais plus tu ne pourras parler de noyés ou de noyeurs.

– Je viens au nom de ces deux braves, continua Buridan, et je viens aussi pour le peuple de Paris, opprimé par vous, et je viens enfin pour moi-même. Je vous demande, sire de Marigny,

si vous êtes ici pour relever mon défi, et vous propose le combat à outrance par la dague, la lance ou l'estramaçon. Si vous avez foi en votre cause, faites ranger vos gens et prenez du champ.

– Et toi, misérable truand, tu vas prendre de la corde ! rugit Marigny. Holà ! gardes ! Holà ! archers ! Qu'on saisisse ce franc-bourgeois !

– En avant ! hurla Jean de Précy.

– En avant ! répétèrent Châtillon et Malestroit.

– En avant ! » vociférèrent Guillaume Bourrasque et Riquet Haudryot.

Un choc terrible se produisit. La Basoche se trouva portée sur la compagnie de Gautier de Châtillon ; les Galiléens, par un rapide mouvement tournant, se trouvèrent en face de la compagnie de Malestroit. Les bandes d'écoliers, se réunissant en peloton serré, eurent affaire à la compagnie du comte de Valois. Trois batailles. Trois mêlées d'où montaient d'effroyables hurlements, des insultes, des jurons, des gémissements de blessés, des râles de mourants. En deux minutes, le Pré-aux-Clercs devint un champ de bataille. On se battait par groupes, on s'empoignait corps à corps, on se déchargeait des coups de masse d'armes, les traits volaient, les rapières flamboyaient et cliquetaient.

« De par le roi ! répétaient les archers.

– De par le diable ! hurlaient les écoliers.

– Montjoye-Saint-Denis ! À la rescousse ! Sus aux truands ! vociféraient les gens de l'autorité.

– Galilée ! Galilée !

– Basoche régnante et triomphante ! »

Au centre de cette formidable bagarre, qui devait être la dernière mutinerie sérieuse de l'Université, au centre de cette vaste mêlée, Marigny et Buridan venaient de se trouver face à face.

Au cri qu'avait poussé Marigny, au signe qu'il avait fait, le prévôt et ses sergents s'étaient élancés sur Buridan. Mais ses deux compagnons masqués, tirant alors leurs lourdes épées, avaient commencé à jouer d'estoc et de taille. En même temps, Lancelot Bigorne s'était rué sur les gens du guet, à la tête d'une bande qui n'était composée ni de Galiléens, ni de Basochiens, ni d'écoliers, mais de suppôts de la Grande-Truanderie.

En quelques secondes, les sergents furent débordés, lâchèrent pied et se mêlèrent aux archers de Valois.

C'est alors que Marigny se trouva seul devant Buridan.

Marigny jeta un rapide regard autour de lui. Et ce qu'il vit le fit frissonner de rage. De toutes parts, les archers du roi étaient refoulés, la compagnie de Valois était acculée à la Seine, celle de Châtillon fuyait, celle de Malestroit reculait lentement.

Les hurlements de l'émeute triomphante s'entendaient de Paris, où le tocsin se mettait à sonner.

Marigny sauta à terre.

Buridan l'imita, et près de lui vinrent se placer ses deux compagnons masqués.

Derrière arrivait Lancelot Bigorne.

Puis une foule d'écoliers.

Tout ce monde vociférait :

« À la hart, Marigny ! À Montfaucon !

– À l'eau, l'affameur du pauvre peuple !

– Monseigneur, dit Buridan à Marigny, livide, acceptez-vous le combat ? »

Marigny tira son épée.

Au même instant Buridan fondit sur lui, tandis que les écoliers qui l'entouraient poussaient un formidable hurrah, que de tous les points du Pré-aux-Clercs s'élevaient des rumeurs féroces, et qu'au loin le tocsin jetait ses appels éperdus.

Les deux compagnons de Buridan avaient rengainé leurs épées. Lancelot Bigorne et ses truands contenaient les plus furieux des écoliers qui voulaient s'élancer sur Marigny.

À ce moment arrivaient Guillaume Bourrasque et Riquet Haudryot vainqueurs, tandis que les archers essayaient de se reformer plus loin ou regagnaient Paris en désordre. Malestroit était gravement blessé. Châtillon luttait presque seul. Valois avait disparu. Le prévôt s'était réfugié dans l'abbaye.

Marigny se vit perdu.

Il commença à reculer tout en parant, avec l'énergie du désespoir, les coups que lui portait Buridan… Il avait remarqué, contre la muraille d'enceinte de l'abbaye, une petite maison qui semblait encastrée dans le mur.

C'est vers cette maison qu'il dirigeait sa retraite…

Et cette maison, Buridan la regardait parfois avec inquiétude.

Marigny s'était enfin appuyé à la porte de ce logis qui devait appartenir à un riche paysan, à moins qu'il ne fît partie des dépendances de l'abbaye.

Buridan, sans dire un mot, attaquait coup sur coup.

Ses deux mystérieux compagnons masqués avaient suivi pas à pas toute l'évolution des combattants. Guillaume Bourrasque, Riquet Haudryot, Lancelot Bigorne, une foule d'écoliers suivaient aussi les péripéties du combat, tandis qu'un peu partout, sur le Pré-aux-Clercs, des bandes attaquaient les derniers groupes d'archers.

Lorsque Marigny se trouva acculé contre la porte de la maison, chacun comprit qu'il était perdu, et de grands cris saluèrent d'avance la mort du ministre détesté.

« Pour Philippe, pour Gautier et pour moi ! » dit tout à coup Buridan, en fournissant trois coups foudroyants à son adversaire.

Mais alors un cri de fureur échappa aux assistants et

Buridan, une seconde, demeura stupéfait ; aucun de ses coups n'avait touché…

En effet, au moment précis où il poussait sa dernière attaque, la porte du logis s'était ouverte, et Marigny avait bondi à l'intérieur de ce refuge inespéré.

Les écoliers se ruèrent sur la maison en hurlant :

« À sac ! à sac !

– Des fascines et mettons le feu !

– Hourra ! Hourra !

– Il est à moi ! cria Buridan d'une voix qui domina le tumulte. Compagnons, retirez-vous et me laissez terminer l'affaire.

– Et qui sera témoin du duel judiciaire ?

– Dieu ! » répondit Buridan, qui s'élança dans le logis.

Avec la mobilité de leur caractère, surexcités par cette matinée de bataille, furieux, sanglants, presque tous plus ou moins éclopés, les écoliers se dispersèrent pour courir sus à des bandes d'archers du roi ou du guet qui passaient en déroute.

Les deux hommes masqués, l'empereur de Galilée, le roi de la Basoche et Lancelot Bigorne étaient entrés dans la maison soit pour aider Buridan, soit pour protéger le logis contre un retour des écoliers.

Tous se retrouvèrent ainsi dans une salle assez vaste et proprement tenue.

Un homme, le bonnet à la main, s'avança vers Buridan.

« Ce logis, dit-il, tient à l'abbaye. Vous commettriez donc un crime contre monseigneur l'abbé en attaquant ici ce digne seigneur. »

Du doigt, il montrait Marigny qui, très pâle, l'estramaçon à la main, s'était appuyé à un bahut.

« Retire-toi, bonhomme, dit Buridan d'une voix rauque. Tuer

ici ce sacripant, ce sera sans doute offenser l'abbé, mais l'épargner ce serait offenser Dieu, qui est un seigneur autrement redoutable que Clément Mahaut.

– Prépare-nous un bon pot de cervoise ou de vin blanc, Martin ! cria Lancelot Bigorne. Car, de par le mardi gras, il commence à faire soif ! »

Martin, le jardinier de l'abbaye, fit un signe de croix et se retira lentement vers un escalier de bois qui occupait le fond de la pièce et montait à l'étage supérieur.

Buridan marcha sur Marigny.

« Messire, dit-il, une dernière chance de salut vous reste. Car je vais vous tuer si vous n'acceptez pas mes conditions. Êtes-vous décidé à restituer à la famille d'Aulnay les biens que vous lui avez volés ?

– Les morts n'ont besoin de rien, dit froidement Marigny.

« Vous avez dit que Philippe et Gautier d'Aulnay ont été trouvés noyés dans le fleuve.

– Soit ! Êtes-vous décidé à rendre au peuple de Paris l'immense fortune que vous lui avez arrachée, denier par denier, maille par maille ? »

Marigny haussa les épaules, et dit :

« Ma fortune est à moi. Mais ne t'occupe pas du peuple, truand. Si tu veux me laisser aller, je paierai rançon.

– Défendez-vous donc ! fit Buridan. Car maintenant, rien ne peut m'empêcher de vous tuer. Et, sachez-le, si je ne réussis pas, vous aurez encore affaire à ces deux-là !

– Ces deux-là ? murmura Marigny, en jetant un regard de terreur sur les deux hommes masqués dont il voyait flamboyer les yeux et qui, les bras croisés, assistaient à cette scène. Ces deux-là ! Qui sont-ils ?

– Les derniers représentants de la famille d'Aulnay ! » dit Buridan.

Au même instant, il se mit en garde, et les deux épées se touchèrent…

À ce moment, un cri déchirant retentit.

Une forme blanche, rapidement, descendit l'escalier et se jeta entre les combattants…

« Myrtille ! murmura Buridan. Voilà ce que je redoutais !… Chère Myrtille, reprit-il à haute voix, il faut que vous vous retiriez en votre chambre et que… »

Il n'eut pas le temps d'achever.

La parole se figea sur ses lèvres. Son cœur se glaça. Une immense stupeur paralysa sa pensée. Et il sentit que l'horreur le saisissait à la nuque avec ses frissons pareils à des griffes : Myrtille, celle qu'il aimait, sa fiancée… Myrtille se jetait dans les bras d'Enguerrand de Marigny en criant :

« Mon père ! Mon bon père !… »

Marigny demeurait immobile, glacial, une flamme dans les yeux.

« Mon père ! balbutia Myrtille, éperdue. Qu'avez-vous ? Pourquoi, quand je vous retrouve, ce front de colère et ce regard qui m'épouvantent !… Buridan… que se passe-t-il ?… Quoi ! Tu lèves ton épée contre mon père !… Oh ! vous me tuez tous deux !…

– Ton père ! gronda Buridan. Tu dis que cet homme est ton père !…

– Le bon Claude Lescot, oui, mon bien-aimé !… Mais tu ne savais pas, n'est-ce pas ? Oh ! ce serait trop terrible !… Mon père, voici Buridan ! Vous l'aimerez pour l'amour de moi… vos injustes préventions tomberont… Buridan, cher Buridan, voici Claude Lescot que tu dois honorer… car je suis ta fiancée, et il est écrit : Tes père et mère honoreras !…

– Claude Lescot ! râla Buridan dans un sanglot. Mais regarde-le donc, Myrtille ! Vois son manteau d'hermine royale… vois son épée enrichie de diamants… vois ce costume

de grand seigneur…

– Un grand seigneur ! bégaya la jeune fille affolée.

– Vois cet air de grandeur sauvage et reconnais en lui non pas Claude Lescot le marchand, mais le puissant et terrible ministre dont le nom est maudit par tout un peuple… le premier ministre du roi… l'inventeur des fourches de Montfaucon… Enguerrand de Marigny !… »

Buridan fit trois pas en arrière, brisa sur son genou, d'un coup sec, l'épée qu'il tenait à la main et en jeta les tronçons.

« Vous pouvez me tuer, dit-il au ministre ; Buridan ne peut pas se battre contre le père de Myrtille.

– Enguerrand de Marigny ! » répéta la jeune fille en jetant sur son père un regard de stupeur et de terreur.

Enguerrand de Marigny, d'un geste calme, remit son estramaçon au fourreau. Puis il prit la main de Myrtille qui frissonna.

Un silence de mort pesa sur cette scène.

Mais dehors, on entendait encore les clameurs des écoliers, des Basochiens et des Galiléens, toute la sourde rumeur de la sédition victorieuse. Ou, du moins, Guillaume et Riquet, qui écoutaient seuls cette rumeur, se figuraient que c'était la clameur de la victoire.

Mais s'ils avaient jeté un coup d'œil au dehors, peut-être eussent-ils été épouvantés du changement qui s'était fait sur le Pré-aux-Clercs.

« Myrtille, dit alors Marigny d'une voix rude, un hasard funeste t'apprend ce que tu aurais dû ignorer longtemps encore et peut-être toujours. Je ne m'appelle pas Claude Lescot. »

Et avec un accent d'orgueil farouche, il ajouta :

« C'est vrai, je m'appelle Enguerrand de Marigny !… Ce nom, ma fille, ce nom détesté des manants, ce nom qui sera respecté à l'égal du nom des plus grands monarques, lorsqu'on

aura compris sa signification, je le porte avec la fierté de ma conscience. Écoutez, vous autres ! Si je pouvais descendre à vous expliquer ma pensée, je vous dirais que toutes ces haines accumulées sur ma tête, je les ai encourues de pleine volonté. Je savais à quoi je m'exposais lorsque j'ai entrepris de faire de la monarchie une force, et du roi un symbole ! Ce n'est pas sur les seuls manants et bourgeois que j'ai posé mon pied, c'est sur la seigneurie. J'ai voulu niveler le royaume. J'ai tenté cette surhumaine entreprise de faire de la France une vaste plaine égale où il n'y eût au centre des regards qu'un rocher immuable : le trône ! C'est vrai. J'ai frémi souvent devant les actes que le vulgaire appelle des crimes, mais je n'ai pas reculé. Je n'admets pas de juges : ma conscience m'absout. Et si, parfois, j'ai pu être épouvanté, lorsque, prêtant l'oreille au sein des nuits profondes, j'entendais comme un grondement d'imprécations, alors j'avais une pensée pour me consoler : ma fille !… La monarchie, c'était la pensée de mon cerveau. Myrtille, c'était la pensée de mon cœur…

– Ô mon père ! murmura Myrtille en se couvrant le visage de ses deux mains.

– Myrtille, voici l'homme qui a recueilli ces imprécations d'un peuple dont je te parlais et qui m'en a frappé au visage. Voici l'homme qui a recueilli toutes les insultes que je devinais sur mon passage et qui m'en a souffleté. Voici Buridan. Moi, je suis Enguerrand de Marigny. Voici celui que tu appelles ton fiancé. Toi, tu es celle que j'appelais ma consolation… »

D'une voix plus sourde, Marigny acheva :

« Choisis entre lui et moi !

– Choisir ! râla Myrtille, mourante. Choisir entre mon père et mon fiancé !… »

À ce moment, une voix impérieuse, venue de haut, tomba dans le silence de la salle :

« Ce n'est ni Marigny, ni Buridan que cette jeune fille doit choisir en cette heure ! dit cette voix. Un instant ! Je pense

qu'ici je ne suis pas de trop, et vous savez, Marigny, si j'ai des droits sur Myrtille ! »

Tous avaient levé la tête.

Et tous virent descendre par cet escalier qu'avait descendu Myrtille, une femme…

Cette femme, c'était Marguerite de Bourgogne.

Elle s'avança vers Myrtille, tandis que Marigny s'inclinait, un éclair de joie dans les yeux, tandis que Buridan portait la main à sa dague et sentait la folie du meurtre envahir sa tête brûlante.

À l'aspect de la reine, les deux hommes masqués tressaillirent violemment, et l'un d'eux fit un mouvement comme pour s'élancer au-devant d'elle.

Dans le même instant, Marguerite de Bourgogne, tirant de son sein un sifflet d'argent, jeta un appel strident, la porte s'ouvrit violemment et une multitude d'archers se rua dans la salle.

« Alerte ! » hurla Lancelot Bigorne.

Buridan, ivre de rage et de désespoir, s'élança vers Myrtille que la reine entraînait vers l'escalier. Un violent remous d'armes et d'hommes, un tourbillon de poitrines et de bras le saisit, l'entraîna, le repoussa et, dans cette seconde où il voyait Marigny entre eux deux, il se trouva acculé au fond de la pièce.

« À moi, Buridan ! » cria la jeune fille.

Buridan répondit par un rugissement et s'élança, tête baissée, jugeant qu'il devait mourir à cette place.

Vingt bras s'abattirent sur lui.

En quelques instants, il se trouva désarmé, lié, et dans le dernier regard qu'il jeta autour de lui, il vit que les deux hommes masqués étaient, comme lui, prisonniers.

Guillaume Bourrasque et Riquet Haudryot avaient disparu.

Disparu aussi, Lancelot Bigorne.

XXII

MABEL

Nous avons laissé Mabel au moment où, après avoir passé la nuit à guetter Buridan et ses compagnons, après avoir constaté que Myrtille avait été laissée à la garde du jardinier de l'abbaye, elle rentrait au Louvre et se rendait auprès de la reine.

Marguerite l'attendait dans sa chambre à coucher, magnifique pièce ornée avec un luxe vraiment royal – mais un luxe d'une sévérité scrupuleuse.

Statues et tableaux profanes en étaient proscrits.

En revanche, les images de la Vierge et des saints s'alignaient dans leurs cadres d'or. Tout ici respirait l'honnêteté d'une grande et noble dame, et il semblait qu'au fronton de la porte, on eût pu écrire : Ici habite la plus vertueuse des reines.

Hypocrisie ?… Non.

Marguerite, sincèrement, dans l'intérieur du Louvre, voulait n'être que la reine de France – la reine par la puissance, par la beauté, mais aussi par la vertu.

Après son entretien avec Marigny et Valois, elle s'était réfugiée là, en tête-à-tête avec le sentiment qui devenait la pensée directrice de sa vie :

Son amour pour Buridan.

Cet amour l'étonnait et l'épouvantait.

Comme d'autres peuvent éprouver une terreur à surprendre au fond de leur âme une pensée de crime qu'ils essaieront d'étouffer jusqu'à ce qu'elle devienne plus forte que leur

volonté, Marguerite s'épouvantait à trouver dans ce cœur farouche qui battait en elle une pensée de fraîcheur et de tendresse féminine.

Elle allait donc et venait dans cette chambre, repassant dans son esprit les incidents de la scène qui venait de se dérouler à la Tour de Nesle, elle s'excitait à la haine, elle s'excitait à l'humiliation… et elle ne trouvait en elle qu'un amour exaspéré par ces humiliations… par cette défaite qu'elle avait subie.

À d'autres moments, sa pensée se reportait sur Myrtille !…

Sa fille !

Sa rivale !

Et alors, chose étrange, elle se rassérénait, elle se retrouvait tout entière dans la fureur, elle trouvait une raison de haïr Buridan et de le condamner…

Comme le jour commençait à poindre, elle appela la fille de service qui, toute la nuit, se tenait en permanence dans une pièce voisine, et donna l'ordre qu'on lui amenât le capitaine des gardes.

Dix minutes plus tard, Hugues de Trencavel entrait dans l'oratoire dont Marguerite faisait volontiers sa salle d'audience.

Le capitaine des gardes ne s'était pas couché, ayant passé la nuit à prendre des mesures pour la journée du lendemain.

« Capitaine, demanda Marguerite, j'ai entendu parler d'une émotion parmi les écoliers. Que se passe-t-il ?

– Madame, dit Trencavel, il se passe que les écoliers, les clercs de la Basoche et les clercs de Galilée ont résolu d'accompagner ce Buridan qui a osé adresser un défi au premier ministre.

– Quoi ! ce Buridan aurait l'audace de se rendre sur le Pré-aux-Clercs ?

– On dit qu'il aura cette audace, Majesté.

– N'eût-on pas mieux fait de l'arrêter, en ce cas, et d'éviter

ainsi pareil scandale ?

– C’est aussi ce qui a été essayé, madame, mais il a été impossible de mettre la main sur lui. En vain, les gens du guet ont fouillé Paris pour le trouver. Mais c’est en cherchant que les espions du prévôt ont pu savoir ce qui se prépare pour ce matin. Sous prétexte d’une monstre, basochiens et écoliers veulent tenter une mutinerie sur le Pré-aux-Clercs. »

La reine demeura quelques minutes pensive.

Le capitaine, immobile et raide, gigantesque dans son armure, attendait qu’elle lui ordonnât de se retirer. Mais, tout à coup, Marguerite reprit :

« Trencavel, il faut vous emparer de cet homme.

– De qui, madame, de Buridan ? Ce sera fait. Le roi déjà en a donné l’ordre. Dans quelques heures, ce ribaud aura cessé de vivre, Votre Majesté peut se rassurer.

– Trencavel, je ne vous demande pas de tuer Buridan, mais de vous emparer de lui. Je le veux vivant. Mais ce n’est pas tout. Je veux assister à cette émotion populaire.

– Rien de plus facile, madame. Trois compagnies vont se rendre sur le Pré-aux-Clercs. Moi-même, avec une compagnie plus forte, je m’enfermerai dans l’enceinte de l’abbaye. Si Votre Majesté daigne accepter mes services en cette occasion, je me fais fort de la conduire à une place de l’abbaye où elle pourra tout voir sans danger.

– Quel est cet endroit ?

– La maison du jardinier de l’abbaye. Votre Majesté prendra-t-elle place au milieu de l’escorte d’archers ?

– Non, non. Je me rendrai directement à l’abbaye. Je désire qu’on ne sache pas que la reine fait cette démarche. Allez donc. Je vous retrouverai dans l’abbaye, et là, je vous donnerai mes ordres. »

Trencavel se retira, et Marguerite rentra dans sa chambre en se posant la question que quelques heures plus tard Enguerrand

de Marigny devait se poser à son tour :

« Buridan aura-t-il l'audace de se rendre sur le Pré-aux-Clercs ? »

Le jour vint.

La fille de service entra à son heure habituelle.

« Défais le lit » lui commanda Marguerite.

La fille eut un pâle sourire et se mit à improviser une sorte de désordre factice dans la chambre, afin que si le roi, comme cela lui arrivait, faisait à la reine une matinale visite, il n'y eût rien qui pût lui indiquer que Marguerite avait veillé toute la nuit.

C'est à ce moment que parut Mabel.

« Eh bien ? interrogea ardemment la reine, dès qu'elle fut entrée.

– Trop tard, répondit froidement Mabel, je suis arrivée trop tard. La maison de la Tourelle aux Diables était vide.

– Malédiction !… Mais les gens que j'avais mis à la Tourelle aux Diables ?

– Tués, blessés ou en fuite. J'ai passé le reste de la nuit à essayer de retrouver une trace du damné Buridan, mais toutes mes recherches ont été inutiles, je n'ai pu savoir ce qu'ils sont devenus… Buridan… ou Myrtille. »

En prononçant ce nom, Mabel jeta un avide regard sur la reine.

Mais, sur ce visage, elle ne put surprendre la trace d'aucune émotion.

Après la scène de la Tour de Nesle, après la nuit passée à veiller, à combiner, après enfin la nouvelle qu'elle venait de recevoir et qui eût dû la bouleverser, Marguerite semblait aussi calme, aussi reposée et sereine que si elle eût paisiblement dormi.

« Ce philtre dont tu m'as parlé ? reprit-elle.

– Il est prêt, ma reine !

– Et tu dis que celui qui l'aura bu éprouvera tous les tourments de l'amour ?

– Des tourments d'enfer, madame. Des tourments de l'âme, du cœur et du corps près desquels le supplice de la roue et le supplice des chiens{6} ne sont que peu de chose, car ils font souffrir le corps seulement. Celui qui aura bu ce philtre, madame, aura le cœur déchiré de morsures, l'âme étreinte d'une inapaisable angoisse, le corps brûlé d'un feu que rien n'éteindra.

« Le baiser de celle qu'il aimera pourra peut-être rafraîchir un instant sa fièvre, mais non l'abattre. Cet homme aimera celle qui lui aura versé ce philtre. Il l'aimera, qu'il le veuille ou non. Il l'aimera avec fureur, avec folie, même s'il la hait. Et sa volonté détruite ne pourra rien contre cet amour. Il l'aimera éperdument, sans pouvoir espérer la fin de cette passion dévorante, même si la femme qu'il aime vient à mourir avant lui. Sa frénésie, loin de s'apaiser sous les caresses de la femme aimée, ne fera que s'exaspérer. Bientôt la fièvre ardente gagnera de proche en proche tous les organismes de la vie ; bientôt le sang ne sera plus dans son corps qu'un torrent de laves, bientôt sa pensée ne sera plus qu'un incendie, et dans cette combustion lente de son cœur, de son corps et de son cerveau, il se sentira mourir, il mourra avec les mêmes hurlements, les mêmes blasphèmes, les mêmes imprécations du juif qu'on met sur un bûcher. Seulement la flamme du bûcher tue en quelques minutes, et cette flamme d'amour tue en plusieurs mois, en un an peut-être… un an qui vaut un siècle d'enfer ! »

La reine avait avidement écouté ces paroles, et Mabel s'étonnait qu'elle ne lui parlât pas de Myrtille.

« C'est bien, dit enfin Marguerite ; dans deux heures, Buridan sera en mon pouvoir. »

Mabel tressaillit.

« Mais Myrtille ? murmura-t-elle.

– Dès l'instant où Buridan sera pris, il faudra bien qu'il dise où il la cache. »

Mabel l'approuva d'un signe de tête machinal. Elle voyait s'écrouler son plan de vengeance. « Mais comment, reprit-elle, Votre Majesté va-t-elle pouvoir s'emparer de Buridan ?

– N'a-t-il pas donné rendez-vous, pour aujourd'hui, à Marigny, dans le Pré-aux-Clercs ?

– Eh bien ?

– Eh bien, Marigny sera au rendez-vous. Mais il y sera avec quatre compagnies d'archers. Avec Trencavel, j'ai organisé le plan de bataille, et le piège sera bien tendu. D'ailleurs, je serai là-bas moi-même.

– Votre Majesté ira sur le Pré-aux-Clercs ?

– Non, mais je serai dans l'abbaye.

– Dans l'abbaye ! » murmura sourdement Mabel.

Et avec une rage froide, elle songea que la maison où elle avait vu entrer Myrtille faisait partie de Saint-Germain-des-Prés.

« Tu seras avec moi, continua la reine. Nous nous tiendrons dans une cabane, une façon de chaumière qui appartient à l'abbé et où il loge son jardinier. »

Mabel pâlit. Quelque chose comme une imprécation gronda sur ses lèvres.

« Dieu ! » murmura-t-elle au fond d'elle-même.

On disait alors Dieu. On avait dit avant : Fatalité. On dit aujourd'hui : Hasard.

Trois termes qui, au fond, signifient la même chose.

Tous trois expriment des vérités subjectives, c'est-à-dire des vérités qui sont en nous, mais non hors de nous. Tous trois veulent dire simplement l'étonnement de l'homme en présence de phénomènes qu'il ne peut expliquer.

Alors, comme il se sent impuissant, il fait intervenir dans

l'explication une force étrangère, et comme l'homme est incapable de concevoir quoi que ce soit qui n'ait pas de nom, il nomme cette force, il donne une étiquette, il la met dans un bocal, et la range soigneusement dans un tiroir de son cerveau où il la retrouvera toutes les fois qu'il en aura besoin.

Et alors, à tort et à travers, à tout propos, parce que cette explication arrange tout, supprime tout travail de recherche des causes immédiates ou lointaines, on entend des gens qui disent que c'est le hasard ! D'autres disent : « C'est la fatalité qui l'a voulu ! »

Mabel ne pouvant comprendre comment cet enchaînement de faits très naturels allait amener Marguerite de Bourgogne dans le logis où s'était réfugiée Myrtille, s'écriait : « Dieu ! »

C'était Dieu qui avait arrangé l'affaire.

Et en cette même circonstance, Dieu se montrait méchant pour elle.

« Est-ce que Dieu ne veut pas que je me venge ? songea-t-elle. Ou bien est-ce qu'il veut me signifier que l'heure n'est pas venue ?… Pourtant, j'ai beaucoup souffert. J'ai souffert dans mon âme autant que ces damnés d'amour dont je dépeignais la souffrance à cette femme. Pourtant aussi, j'ai attendu bien longtemps. J'ai attendu avec une effroyable patience. Depuis des années que je suis près de cette femme, pas une de mes paroles, pas un de mes gestes, pas un de mes regards n'a pu lui révéler la haine que je lui porte… Elle n'a vu que mes sourires, et pas une de mes larmes… Elle n'a pas entendu un seul de mes sanglots… Seigneur ! Mon Seigneur Dieu, pourquoi voulez-vous que j'attende encore ?… Pourquoi décrétez-vous que je n'ai pas assez souffert ?… Dieu ! Seigneur Dieu ! Je t'objurgue à la fin ! Je me révolte à la fin ! Je t'adjure de m'éviter ce supplice, que Marguerite soit réunie à sa fille ! Je te demande, je t'implore, et si mon imploration ne suffit pas, je te somme, au nom de tes propres lois de justice, de laisser en mes mains l'instrument de ma vengeance, la fille de celle qui tua mon fils !… »

Ainsi rugit Mabel dans le fond de sa conscience.

Sa menaçante apostrophe au Seigneur Dieu la calma.

Elle imagina, elle fut à peu près certaine qu'un ange avait dû recueillir cette adjuration et l'emporter là-haut jusqu'au trône flamboyant où l'Éternel reçoit les prières, les plaintes et les menaces des hommes.

XXIII

DIEU OBÉIT

L'abbé de Saint-Germain-des-Prés, messire Clément Mahaut, était un homme de soixante ans, bien conservé : l'œil vif sous d'épaisses touffes de sourcils noirs, il était d'humeur belliqueuse, il soutenait avec âpreté les droits et privilèges de sa communauté, il avait les écoliers en détestation particulière.

En effet, de tout temps, il y eut lutte ouverte entre l'abbaye de Saint-Germain et les écoliers.

Le grand sujet de cette dispute, c'était précisément le Pré-aux-Clercs.

Les écoliers prétendaient y régner en maîtres absolus et essayaient d'empiéter sur le domaine religieux. L'abbaye, de son côté, supportait mal ce voisinage et tâchait d'accaparer peu à peu les bandes de terre situées hors de ses limites.

De là un état de guerre permanente, guerre qui eut ses épisodes sanglants, ses héros, ses victimes, ses embuscades, ses batailles rangées, et qui attend encore son Homère.

Comme dans la plupart des guerres, les deux partis en présence eurent chacun leur part de revers et de victoires. Souvent les écoliers furent refoulés avec pertes par les moines de l'abbaye, souvent maint moine reçut maint horion dont il se fût bien passé.

Mais ce qu'il faut dire, c'est que, sous le règne de Clément Mahaut, l'abbaye triomphante, après quelques succès importants, avait vu couler des jours paisibles jusqu'à cette matinée où basochiens, galiléens et écoliers unirent leurs forces

pour attaquer les archers du roi. Et encore, en cette matinée, n'était-ce pas l'abbaye qui était en cause ?

Messire Clément Mahaut reçut donc avec enthousiasme la compagnie d'archers commandée par Hugues de Trencavel et qui, cachée dans l'intérieur de l'enceinte, devait intervenir au bon moment, si toutefois les trois compagnies qui prenaient position sur le Pré-aux-Clercs ne suffisaient pas à mettre l'ennemi en déroute.

L'abbé prieur fit dresser dans le réfectoire une superbe collation pour Trencavel et ses officiers, collation à laquelle il ne dédaigna pas de prendre sa part.

Puis, en présence de Trencavel, il fit venir le cellérier et le sommelier du monastère.

Au premier, il enjoignit de distribuer à chaque soldat une croûte de pain et une tranche de venaison ou de telle autre victuaille ; au second, il commanda de faire rouler dans la cour où étaient rangés les archers deux bonnes futailles de vin clair. Ces différents devoirs d'hospitalité une fois remplis, le digne abbé s'occupa de placer lui-même des gardes sur les créneaux de l'enceinte.

Comme il terminait et qu'il se dirigeait vers la partie des remparts qui touchait au Pré-aux-Clercs, la bataille s'engageait, et les clameurs de la mêlée lui donnèrent un frisson non de peur, mais de guerrière impatience.

« Ah ! dit-il à Trencavel, qui le suivait, que ne suis-je à votre place, capitaine, et vous à la mienne ! Par le grand saint Germain qui nous protège, vous verriez, mort et sang ! ce que peut… »

Un moine qui accourait l'interrompit en lui disant que deux femmes venaient de se présenter devant l'abbaye.

« Deux femmes ! fit le prieur abbé, en fronçant les sourcils. Et depuis quand, père Hilarion, les femmes sont-elles admises dans l'abbaye ? Çà, le bruit de la bataille vous fait-il perdre à ce point la tête ? Par la Vierge, il ne nous produit pas le même

effet !

– Pardonnez-moi, mon révérend, bégaya le père Hilarion, plus terrifié par la colère de son supérieur que par les clameurs assourdissantes des basochiens aux prises avec les archers, pardonnez-moi, mais ces deux femmes, ce sont des femmes, si vous voulez, et je doute pourtant qu'on puisse les considérer comme de simples femmes, car…

– Par tous les saints ! Quel est ce galimatias, père Hilarion ! Des femmes qui sont des femmes et qui ne le sont pas ? Avez-vous donc la cervelle à l'envers ? Allez et récitez par forme d'exorcisme les psaumes de la pénitence, *item* douze fois le *Confiteor, item* la prière des… »

Hugues de Trencavel interrompit rémunération des peines auxquelles allait être condamné le malheureux moine, en prononçant quelques mots à l'oreille de l'abbé qui, alors, changeant d'attitude et de ton, se précipita vers la porte principale dont il fit aussitôt baisser le pont-levis. De l'autre côté du fossé attendait une litière qui, la porte à peine ouverte, pénétra dans l'enceinte.

De cette litière, qu'entourait une faible escorte, descendirent deux femmes.

La première, c'était la reine ; la deuxième, Mabel.

Marguerite de Bourgogne reçut en souriant le compliment que l'abbé, courbé devant elle, lui fit en mauvais latin. Puis, ayant remercié, elle se tourna vers Trencavel :

« Conduisez-moi à la place que vous avez dite », fit-elle.

Quelques minutes plus tard, le groupe formé par la reine et sa suivante, l'abbé et Trencavel, pénétrait dans la maison du jardinier, d'où, en effet, on découvrait tout le Pré-aux-Clercs, c'est-à-dire tout le champ de bataille.

Cette maison était pour ainsi dire incorporée au mur d'enceinte et avait une double issue : l'une à l'extérieur, sur le Pré-aux-Clercs ; l'autre à l'intérieur, pour le jardinier.

Clément Mahaut en personne conduisit la reine à l'étage supérieur, la fit entrer dans une pièce qui était la chambre à coucher de Martin et releva le châssis de la petite fenêtre.

Derrière elle, Mabel attendait, pâle comme la mort.

Dans cette maison même se trouvait Myrtille !… Où était la jeune fille ?… Dans la pièce voisine, peut-être.

Cependant, Marguerite examinait la bataille. Elle assistait à la déroute des archers du roi. Le Pré-aux-Clercs n'était qu'une vaste mêlée d'hommes où montaient des hurlements de triomphe ou des cris de douleur, et que des bandes vociférantes traversaient en courant.

Mais dans cette mêlée, elle ne cherchait qu'un homme…

Elle le vit enfin. Elle le vit au moment où Marigny reculait lentement en se défendant. Et alors elle tressaillit. Un éclair de joie illumina ses yeux sombres, car c'était vers le logis même où elle se trouvait que Buridan poussait Marigny !

Alors, Marguerite donna quelques ordres rapides à Hugues de Trencavel qui s'élança.

*

* *

Les clameurs éclataient maintenant dans la maison même.

Puis un grand silence s'établit.

Quelques minutes encore, Marguerite demeura à sa place. Bientôt elle vit la compagnie de Trencavel qui entrait au pas de charge sur le Pré-aux-Clercs, refoulant les écoliers dispersés et changeant leur victoire en déroute.

Puis, une quarantaine d'archers se détachèrent de la compagnie et marchèrent sur la maison.

Alors seulement, la reine se retourna.

Mabel songeait :

« Peut-être Dieu aura-t-il entendu ma prière ! Peut-être

Marguerite ne saura-t-elle pas que sa fille est près d'elle. Non ! Oh ! non, elle ne le saura pas… C'est fini… »

À ce moment, la reine ouvrait la porte de la petite chambre. Et cette porte donnait sur un double palier auquel aboutissait l'escalier en bois qui partait de la grande salle du rez-de-chaussée. Et sur ce palier, il y avait une forme blanche qui se penchait :

« Myrtille !… Malédiction !… » gronda Mabel.

La reine avait vu Myrtille, elle aussi. Elle marcha sur elle au moment où la jeune fille s'élançait pour se jeter entre son père et son fiancé…

Marguerite de Bourgogne s'arrêta sur le palier et écouta.

*

* *

Lorsque le logis eut été envahi par la troupe que Trencavel avait détachée de sa compagnie, lorsque Buridan eut été pris et que Myrtille eut été entraînée par Marguerite et Marigny, lorsque enfin le silence se fut rétabli, le Pré-aux-Clercs, peu à peu, reprit son aspect habituel, la maison du jardinier son apparence paisible et, de tout cet orage, c'est à peine si, dans la soirée, le souvenir restait aux Parisiens, car, dans ce temps, les séditions étaient trop fréquentes pour laisser des souvenirs durables.

Myrtille avait été enfermée dans la petite chambre qu'elle occupait depuis le matin même.

Marguerite et Marigny étaient redescendus dans la salle du bas pour tenir conseil.

Marguerite, c'était la mère.

Marigny, c'était le père.

Chacun d'eux, avec des intentions différentes, voulait arracher à l'autre son enfant.

Marigny était aussi résolu à ne pas laisser Myrtille au

pouvoir de la reine, que celle-ci était résolue à s'emparer de la jeune fille.

Ces deux personnages se trouvaient comme dominés par une même pensée et leur signification dramatique était complétée par la présence de Mabel.

Immobile, les yeux fixés sur la reine, indifférente en apparence, Mabel songeait :

« Si je montais l'escalier… si j'ouvrais la porte de la chambre où est enfermée la fille de Marguerite… si je l'entraînais… serait-ce donc une chose si difficile ?… »

Tout doucement, elle se dirigeait du côté de l'escalier.

Elle sentait, à ce moment, qu'elle haïssait cette Myrtille de toutes les forces de son âme. Si elle avait pu la tuer, quitte à être tuée elle-même, elle l'aurait lait.

Au moment où elle allait mettre le pied sur la première marche de l'escalier,'la reine, tranquillement, prononça :

« Demeure ici, Mabel, tu n'es pas de trop, et je vais avoir besoin de toi… »

Mabel eut comme un rugissement, elle hésita une seconde, si elle ne s'élancerait pas en haut, si elle ne poignarderait pas Myrtille pour crier ensuite à la reine :

« Tu as tué mon fils, je tue ta fille, nous sommes quittes ! »

Cependant, une sorte de curiosité la ramena vers Marguerite qui, à ce moment, disait à Marigny :

« Voilà donc votre fille retrouvée par un bienheureux hasard. Je puis tout dire devant Mabel, qui connaît toutes mes pensées. Myrtille n'est pas votre fille à vous seul. Elle est aussi la mienne. Qu'avez-vous à dire à cela, Marigny ? »

Le ministre s'inclina sans répondre.

« Vous l'aimez, continua la reine, mais je l'aime aussi, moi… je l'aime de tout l'amour maternel que je lui ai consacré, alors que je ne la connaissais pas… alors que vous refusiez de me la

faire connaître. Ce que j'ai pleuré dans ce temps, Mabel est là pour le dire… Ma fille, voyez-vous, c'est la pensée pure parmi les pensées mauvaises, c'est la fleur qui a poussé solitaire, arrosée de mes larmes, dans le coin le plus obscur de mon âme, c'est ma rédemption dans ce monde et dans l'autre. Les femmes qui me jugeront, si jamais elles apprennent ce que vous n'ignorez pas, vous, ces femmes, après m'avoir maudite, diront : « Si elle avait eu sa fille près d'elle, sans doute, nous n'aurions pas de reproches à lui faire… Qu'avez-vous à dire à cela, Marigny ? »

Mabel buvait ces paroles, qui lui causaient une joie terrible ; plus Marguerite aimait sa fille, plus elle souffrirait d'en être séparée !

Quant à la reine, elle avait parlé avec un accent de sensibilité bien rare chez elle. Et qui sait si, vraiment, elle n'était pas sincère ?

Marigny, sombre et méditatif, le regard chargé d'une malédiction, ne trouvait rien à répondre. Pour la deuxième fois, il s'inclina sans un mot.

Mabel attendait, haletante, la décision qui allait se prendre.

« Madame, dit enfin le ministre d'une voix sourde, vous avez pour vous le droit et la force…

– La force, dit Marguerite, d'un ton hautain, y ai-je fait appel ? Si je voulais employer la force, si je voulais mettre ma puissance de reine au service de mon amour maternel, seriez-vous ici, dites ?…

– Pardonnez-moi, Marguerite !… Oui, vous avez raison… ne parlons pas de votre droit de mère. Il vaut mon droit à moi ! Je n'ai pas besoin, moi, de dire si j'aime ma fille. Vous le savez. Elle est ma vie. Je pense donc que vous aurez pitié de moi et que ce que vous allez décider ne sera pas mon arrêt de mort. »

Marguerite eut un fugitif sourire : elle triomphait !

« Vous allez voir, dit-elle, si je sais être juste. Renvoyons à

huit jours, à quinze, si vous voulez, toute décision définitive. Songez à la solution qui vous paraîtra la plus équitable. J'y songerai de mon côté… et, alors, ensemble, en amis que nous sommes, non pas en reine et ministre, mais en père et en mère, nous chercherons un moyen d'assurer le bonheur de cette enfant… Que dites-vous de cela, Marigny ?

– J'accepte. Mais que deviendra-t-elle pendant ce temps ? Il est impossible qu'elle vive au Louvre !

– Certes, aussi impossible qu'à la Courtille-aux-Roses ou à l'hôtel de Marigny. Faisons donc tous deux le même sacrifice, et convenons que, pendant ce laps de temps, Myrtille ne sera ni avec moi, ni avec vous…

– Et avec qui alors ?

– Avec Mabel », dit la reine.

Marigny leva les yeux sur Mabel et l'examina un instant.

« Soit », dit-il.

Mabel n'avait pas bronché ; pas une fibre de son visage n'avait tressailli. Mais elle était si pâle, qu'on eût dit qu'elle allait tomber.

Ses regards se levèrent. Et ce cri du fond d'elle-même monta jusqu'à ses lèvres, où il expira en une sorte de grondement :

« Dieu m'a entendue ! Dieu m'a écoutée ! Dieu m'a obéi ! »

*

* *

Quelques minutes plus tard, Marigny quittait la maison en même temps que la reine, tandis que Mabel y demeurait seule. Mais avant de s'éloigner, le ministre s'était approché de Mabel et lui avait glissé un mot à l'oreille :

« Si tu veux faire ta fortune, viens me trouver ce soir en mon hôtel. »

La reine, de son côté, avait attiré sa suivante dans un coin et avait murmuré :

« Dans une heure, que je sache en quel logis tu auras conduit Myrtille. Si tu tiens à la vie, fais en sorte que Marigny ne le sache pas. »

La reine, donc, était rentrée dans l'enceinte de l'abbaye puis, reconduite jusqu'à la grande porte par l'abbé, était remontée dans sa litière et avait pris le chemin du Louvre avec la petite escorte qu'elle avait amenée.

Quant à Marigny, ce fut la compagnie de Trencavel qui lui servit d'escorte.

Mabel, une fois seule, était montée à la chambre occupée par Myrtille.

Elle écouta à la porte et n'entendit aucun bruit. Alors elle ouvrit, entra et vit la jeune fille qui, assise dans un coin, pleurait silencieusement. Mabel alla à Myrtille et la toucha à l'épaule. La jeune fille tressaillit et leva les yeux.

« Que voulez-vous, madame ? dit-elle doucement.

– Vous dire le moyen de sauver Buridan, répondit Mabel. Êtes-vous prête à me suivre ? »

Pour toute réponse, Myrtille se leva et jeta sa capuche sur sa tête.

Mabel la prit par le bras en disant :

« Venez… »

Elles descendirent, sortirent de la maison et bientôt disparurent derrière l'abbaye de Saint-Germain dans la direction de Paris.

*

* *

La reine, avons-nous dit, avait quitté l'abbaye escortée jusqu'à la grande porte par le révérendissime abbé, son chapitre et les principaux d'entre ses moines.

Mais, avant de franchir la cour, Marguerite de Bourgogne s'était arrêtée quelques minutes dans une sorte de parloir où

l'attendaient deux hommes : l'un était le capitaine des gardes Hugues de Trencavel ; l'autre – que ledit capitaine regardait de toute sa hauteur avec un mépris mêlé de répulsion – était un personnage difficile à reconnaître, tant il prenait soin de cacher son visage.

« Madame, dit Trencavel, lorsque la reine l'eut convenablement félicité de sa manœuvre, que faut-il faire des trois prisonniers ?

– Trois ? interrogea Marguerite.

– Sans doute : Jean Buridan et les deux enragés masqués. Où dois-je les conduire ? Au Temple ?

– Non, pas au Temple, dit Marguerite après une hésitation.

– Au Châtelet, peut-être ?… »

La reine hésita encore et répondit :

« Non, pas au Châtelet, non plus. »

Trencavel s'inclina comme pour dire : « En ce cas, j'attends les ordres de Votre Majesté. »

La reine s'approcha de lui et rapidement, à voix basse :

« Trencavel, dit-elle, vous êtes dévoué. Vous savez obéir aveuglément quel que soit l'ordre, si étrange que vous paraisse la consigne !

– C'est mon devoir de fidèle sujet et de soldat, dit Trencavel. Votre Majesté n'a qu'à ordonner. Moi, je n'ai qu'à exécuter.

– Voici donc mes ordres : pour tous, pour Marigny, pour Valois, pour le roi lui-même, pour tout le monde enfin, vos prisonniers ont profité d'un moment de trouble pour se sauver. Comprenez-vous ?

– Oui, madame, fit le capitaine sans broncher.

– Où sont les prisonniers ?

– Là, dans la pièce voisine de ce parloir.

– Bien. Vous n'avez donc qu'à vous retirer avec vos hommes.

– Et qui gardera les prisonniers ?

– Cet homme, fit Marguerite. C’est lui qui, dès ce moment, m’en répond. Il a mes ordres. »

Hugues de Trencavel s’inclina profondément ainsi que l’homme mystérieux.

Le capitaine des gardes et la reine s’éloignèrent. Quant à l’homme, il se dirigea vers la pièce où étaient enfermés Buridan et ses deux compagnons masqués.

Cet homme, c’était Stragildo.

XXIV

LANCELOT BIGORNE À LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE

Nous avons dit que Lancelot Bigorne avait disparu au moment de la capture de Buridan et de ses deux compagnons masqués.

Avant de nous préoccuper du sort réservé aux prisonniers de Marguerite, il est intéressant, pour la suite du récit, de nous attacher aux pas de Bigorne.

Lorsqu'il vit que la bataille était perdue, Bigorne se retira de la bagarre.

Nous disons bataille, car cette journée d'émeute fut appelée la bataille de la Basoche.

Bigorne donc, tant bien que mal, s'échappa du logis du jardinier Martin au moment même où il vit succomber Buridan sous le nombre des assaillants. Mais ce ne fut pas sans avoir rendu coup pour coup et sans avoir distribué force horions d'estoc et de taille ; ce ne fut pas aussi sans y laisser quelques gouttes de sang, quelques lambeaux d'habit et de chair, quelques touffes de cheveux, sans compter son chaperon, sans compter le lobe de son oreille droite, plus trois dents, *item* une forte touffée des poils du menton qui se trouva être à demi rasé, en sorte que, comme le masque antique, Bigorne possédait maintenant deux moitiés de figure qui ne se ressemblaient pas.

D'ailleurs, nous rendrions un mauvais et faux témoignage

envers ce digne personnage en insinuant qu'il abandonna Buridan. Non, il ne l'abandonna pas. Mais fort judicieusement, il se dit que, prisonnier, il n'avait aucune chance d'être utile à celui qu'il avait choisi pour maître, tandis que s'il gardait la liberté, il pourrait peut-être aviser au moyen de le sauver. S'il n'arrivait pas à le sauver du supplice qui, indubitablement, lui était réservé, il pourrait tout au moins tâcher d'adoucir ses derniers moments.

Quant au roi de la Basoche et à l'empereur de Galilée, Riquet Haudryot et Guillaume Bourrasque, ils avaient été repoussés hors du logis par les archers de Trencavel ; après deux ou trois tentatives désespérées pour délivrer Buridan, ils avaient dû lâcher pied.

Une fois rentré dans Paris, Lancelot Bigorne commença par se rendre rue Saint-Denis, dans le logis de Buridan, c'est-à-dire dans la maison appartenant à dame Clopinel.

Celle-ci, comme nous croyons l'avoir dit, s'occupait dans la journée à tenir magasin d'épices et fruits de toutes sortes.

Elle se trouvait donc dans sa boutique et servait du gingembre à un client, lorsque Bigorne entra.

Le client racontait à dame Clopinel qu'il y avait eu sédition dans l'Université de la Cité, que les clercs et les écoliers s'étaient rendus dans la matinée, fanions déployés, sur le Pré-aux-Clercs pour chercher noise à Mgr Enguerrand de Marigny, mais que les archers du roi et ceux de la prévôté avaient bellement chargé les mutins et en avaient fait une vraie marmelade, ce qui était pain bénit.

D'après ce client, on ne comptait plus les morts et les blessés.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il exagérait, vu qu'il tenait le récit de la bataille d'un compère qui le tenait d'un autre, et chacun sait qu'en ces occasions les chiffres vont grossissant de bouche en bouche.

Bref, ce client annonçait qu'il y avait au moins deux cents

écoliers étendus sur le pré.

Dame Clopinel fit des signes de croix qui s'élevèrent au moins à deux cents : un pour chaque mort.

Bigorne entra dans la boutique au moment où le client terminait son dramatique récit et s'en allait.

« Dame Clopinel, dit-il, j'ai du nouveau à vous annoncer : mon maître, votre locataire, charmant jeune homme s'il s'en fût, par saint Babolin ! et brave avec cela…

– Certes, appuya la matrone. Brave et charmant, c'est tout le portrait de messire Jean Buridan.

– Et il n'a pas son pareil pour défendre un logis contre une invasion de truands !

– À telle enseigne que, depuis qu'il habite chez moi, je dors tranquille.

– Et surtout, continua Bigorne, pour défendre, protéger, au péril de sa vie, les personnes vertueuses, sages et vieilles comme vous, dame Clopinel.

– Pour sage et vertueuse, dit dame Clopinel, d'un air pincé, je m'en vante, mais pour vieille, il me semble que je ne suis pas aussi…

– C'est une façon de parler, se hâta d'interrompre Bigorne, qui vit qu'il s'était fourvoyé. Je veux dire mûre…

– Il en est de plus mûres que moi ! grogna la vieille, hérissée et revêche.

– La peste soit de la vieille guenon ! grommela Bigorne. Enfin, bref, je viens vous annoncer que messire Buridan est parti pour un long voyage.

– Parti ! gémit la Clopinel. Qui va donc me défendre, à cette heure !… »

Bigorne attendait ce cri du cœur. Il mit la main sur sa poitrine et répondit : « Moi, dame Clopinel ! Moi-même ! Sachez, en effet, que messire Buridan m'a dit, en propres

termes : « Bigorne, je te confie ce que j'ai de plus précieux au monde, c'est-à-dire dame Clopinel. Veille sur elle en mon absence. Ne dors que d'un œil. Aie la main sur la dague. Si on la veut piller, fais-toi plutôt tuer… »

– Digne jeune homme ! murmura la dame Clopinel, en essuyant ou en feignant d'essuyer une larme… Et alors, il est parti ? Il va donc bien loin ?

– Loin ! C'est-à-dire que je ne sais pas s'il arrivera jamais, tant il va loin ! C'est-à-dire que vous seriez exposée à toutes les attaques…

– Jésus !…

– Au vol, à la pillerie, au feu…

– Marie ! Sainte Vierge !…

– Au truand, au moine, à l'écolier, à toutes les catastrophes…

– Assez, Bigorne, ou je meurs !

– Si je n'étais là, ajouta Lancelot, mais je suis là !…

– Oui, vous êtes là ! dit complaisamment la vieille.

– Voici donc ce que je ferai, dame Clopinel. Je m'installerai dans la chambre même qu'occupait mon maître, jusqu'au jour où il sera de retour.

– C'est fort bien vu.

– Bien entendu, insinua Bigorne, je paierai le même prix que lui…

– Ah ! ah !… vous voulez payer ?

– Le même prix, c'est-à-dire rien.

– Soit ! fit la vieille avec un soupir, en voyant déjà s'évanouir le rêve d'une excellente affaire.

– Mais je veux, reprit Bigorne, je veux faire bien mieux et bien plus que mon maître. Entre nous, messire Buridan manquait quelque peu d'égards pour la respectable personne

qui le logeait gratis. En effet, que faisait-il ? Dès l'aube, il partait et ne rentrait qu'à la nuit. En somme, il ne vous défendait que la nuit.

– C'est exact, dit dame Clopinel.

– Eh bien, moi, je prétends vous défendre la nuit et le jour. Je ne bougerai plus d'ici. Seulement, si je ne bouge plus de chez vous, je risque d'y mourir de faim et de soif. Si je meurs de soif ou seulement de faim, vous n'aurez plus de défenseur, la première bande de truands qui passera, sachant que vous êtes riche et que nul ne vous défend, vous exterminera…

– Et alors, fit dame Clopinel, à demi terrorisée par cette logique, mais à demi défiante devant la proposition qu'elle voyait poindre.

– Alors, voilà ! Vous me fournirez les victuailles et les boissons nécessaires pour le bon état de ce corps prêt à se faire percer pour vous ! »

Dame Clopinel eut un moment d'hésitation bien naturelle chez une personne qui était pour le moins aussi avare que peureuse.

La peur, toutefois, allait l'emporter sur l'avarice…

Et dans une héroïque résolution, elle allait se résigner à nourrir gratuitement Lancelot Bigorne. Et d'ailleurs, elle se disait qu'en utilisant certains restes, elle s'en tirerait à bon compte.

Mais à ce moment, Bigorne eut un mouvement malencontreux.

Il faut dire que dame Clopinel était assise derrière une table, et que Bigorne, pour lui parler, s'était à demi assis sur le bord de cette table.

Dame Clopinel ne le voyait donc que de profil.

Et elle le voyait du côté du visage demeuré intact et barbu. Or, au moment où Bigorne vit que la vieille allait accepter la proposition qui lui assurait une position sociale, le gîte, le

couvert, enfin la tranquillité, il voulut achever de la décider par un geste conquérant.

Il se mit donc sur ses deux jambes, plaça la main sur son cœur et s'inclina.

Malheureusement, dans cette évolution, il exécuta un demi à gauche, et alors ce fut la portion de son visage ravagé, sanglant, l'oreille déchirée, dépouillé de l'ornement barbu, ce fut ce demi-visage qui apparut à dame Clopinel.

Elle jeta un cri de terreur.

« D'où vient cela ? murmura-t-elle en allongeant le doigt vers les blessures.

– Cela ? fit Bigorne, décontenancé…

– Oh ! mais vous êtes en lambeaux… Vous vous êtes battu !

– Moi ! Jamais !… Je ne me bats jamais que pour protéger la sagesse, la vertu et la vieillesse, c'est-à-dire non, la jeunesse.

– Vous vous êtes battu contre les gens du roi !

– Mais…

– Vous étiez avec les maudits clercs et damnés écoliers ! et vous êtes sans doute poursuivi par le guet ! vociféra la vieille devenue enragée. Voilà donc pourquoi vous ne voulez plus bouger de céans ! Et si on vous trouve, je serai accusée d'avoir donné asile à un mutin que la hart attend dès ce soir !

– Dame Clopinel, vous errez, je vous le jure par saint Barnabé.

– Et je serai saisie, exposée au pilori, pendue peut-être ! Hors d'ici, truand ! je suis fidèle sujette de Sa Majesté et ne reçois pas les mutins ! Hors d'ici ! » continua-t-elle en saisissant un balai.

Devant cette arme et surtout devant les cris qui menaçaient d'attirer une foule près de la boutique, Lancelot Bigorne battit promptement en retraite, gagna la rue et s'enfuit, tâchant de cacher sous son manteau les blessures de ses vêtements

déchirés, et sous les bords de son chapeau rabattu les blessures de son visage tout sanglant.

« Que la peste t'étouffe, mégère, sorcière, ladre, avare, épicière de Satan ! que la fièvre quarte puisse le clouer au lit ! et pendant que tu y seras, qu'une bonne bande de tire-laine envahisse ton logis d'enfer ! Attends un peu ! Je vais t'en envoyer quelques-uns, moi, de ces bons garçons qui te donneront la leçon que tu mérites ! En attendant, que vais-je devenir, moi ? Il ne me reste pour toute richesse que cette poignée de figues ! »

En effet, tout en se repliant en bon ordre devant le balai de dame Clopinel, Bigorne avait plongé une main rapide et subtile dans un sac de figues sèches qu'il se mit à dévorer avec mélancolie tout en détalant vers des rivages plus propices.

Ces rivages propices, ou que du moins Lancelot Bigorne espérait tels, portaient le nom peu harmonieux, mais expressif, trop expressif peut-être, de rue Tire vache.

C'était, en effet, vers la rue Tirevache que se dirigeait le pauvre Bigorne qui, battu, blessé, à demi boiteux, le visage dépouillé de barbe, les vêtements en lambeaux, véritablement hideux, semblait, comme dit La Fontaine en parlant de son pigeon, un forçat évadé. Seulement, Bigorne n'avait pas la consolation de se dire qu'il rentrait au logis.

Il n'en n'avait pas, de logis, et il en cherchait un.

La rue Tirevache, étroit boyau fréquenté par les filles de mauvaises mœurs et les détrousseurs de mœurs encore plus mauvaises, n'était guère qu'une succession de cabarets infâmes où les truands se réunissaient, soit avant une expédition pour la préparer, soit après l'expédition pour se partager les dépouilles de leurs victimes.

Ce fut dans l'un de ces cabarets que Lancelot pénétra.

Cette maison borgne était tenue par une sorte d'homme bizarre et de répugnante apparence. C'était un nain par la taille, mais un nain avec des bras d'une longueur ordinaire, c'est-à-

dire que sur ses jambes très courtes, il avait un buste d'homme et des bras qui touchaient presque à terre. Au bout de chacun de ses bras, il y avait un poing formidable : le nain était doué d'une force herculéenne.

Quand il avait affaire à un client qui lui déplaisait ou qui refusait de payer l'écot, il le prenait simplement par la ceinture et à toute volée l'envoyait dans la rue. Ces procédés avaient inspiré aux truands une vive admiration et un respect sincère pour Noël-Jambes-Tortes : c'était le nom du nain.

« Bonjour, cher ami, dit mielleusement Bigorne en entrant. Toujours gaillard, toujours solide. Ah ! on peut dire que Noël-Jambes-Tortes est l'honneur de la rue Tirevache. Il y a du temps qu'on ne s'est vu, hein ? Vrai, je languissais, je desséchais de ne plus te voir. Aussi, ce matin, n'y tenant plus, je me suis dit : « Il faut absolument que j'aille revoir ce digne ami, ou Dieu me damne ! »

– Que veux-tu ? grogna le nain.

– Mais te voir, te serrer dans mes bras, cher ami, l'assurer que loin de notre bonne vieille rue Tirevache, plus d'une fois, j'ai versé un pleur en songeant…

– Que veux-tu ? répéta le nain dans un nouveau grognement.

– À manger ! dit Bigorne, qui prit son courage à deux mains et s'assit à une table.

– C'est facile ! dit Noël-Jambes-Tortes. Que veux-tu manger ?

– Mais la moindre des choses, excellent ami ! Une tranche de pâté, par exemple, quelque omelette aux lardillons, comme on n'en mange que chez toi, du pain…

– Et à boire ? Que veux-tu ?

– Un simple pot de vin blanc, mon bon camarade, mon digne compagnon…

– Holà ! Madelon ! rugit Noël-Jambes-Tortes.

– Hi ! Han ! » riposta Bigorne (c'était un cri, un signe de reconnaissance et nous espérons avoir le plaisir d'expliquer au lecteur comment le braiement de l'âne pouvait servir de clairon de ralliement à des truands).

Une grosse fille, les bras nus, les mains graisseuses, la tignasse ébouriffée, apparut du fond d'un réduit décoré du nom de cuisine.

« Toujours jolie, hi ! han ! Toujours de plus en plus belle ! » s'écria Bigorne, décidé à se vautrer dans la plus basse flagornerie pour obtenir à dîner.

La grosse fille riposta par une grimace qui voulait être un sourire.

« Madelon ! fit le nain. Une omelette aux lardillons, du pain et une tranche de pâté pour Bigorne, plus un pot de vin blanc.

– Tout de suite ! » fit Madelon.

Lancelot Bigorne était aux anges.

« Ça fait neuf sols, quatre deniers et six mailles, dit Noël-Jambes-Tortes.

– Hein ! sursauta Bigorne en pâlissant.

– Je dis, reprit le nain en tendant la main, que ça fait neuf sols, quatre deniers et six mailles. Donne !

– Te donner… quoi ?… Noël, cher ami, me ferais-tu l'injure d'exiger que je paye d'avance ? Moi ! un vieux compagnon. Moi qui n'ai jamais manqué de venir boire ici alors que je pouvais aller au Muids de Cervoise, à la Ceinture dorée, à…

– Paie ! gronda le nain.

– Quoi, c'est donc vrai ! Il faut payer !

– Paie, ou va-t'en !

– Noël, mon cher Noël, fais-moi crédit jusqu'à demain !

– Crédit est mort. Paie, ou va-t'en… »

Lancelot Bigorne poussa un soupir qui eût attendri un tigre.

Il reboucla sa rapière, remit son manteau sur ses épaules, s'essuya les yeux, et se dirigea vers la porte d'un pas hésitant, avec l'espoir que le terrible nain se laisserait émouvoir.

Mais il parvint jusqu'à la porte sans que cette émotion se fût manifestée chez Noël-Jambes-Tortes autrement que par des grognements de menaces.

Déjà Lancelot Bigorne allait franchir cette porte. Déjà il se redressait et s'apprêtait à déverser sur la tête de l'impitoyable nain un flot de jurons et de malédictions, lorsqu'une voix prononça :

« Je paie !… »

XXV

SIMON MALINGRE

À ce mot aussi brusquement jeté, Lancelot Bigorne se retourna, palpitant. Noël-Jambes-Tortes jeta un regard louche vers l'homme qui venait de proférer ce verbe qui, de toute éternité, a possédé une rutilance a nulle autre pareille : « Je paie ! »

Et lorsque le nain eut examiné l'homme, il dit simplement :

« C'est bien. Tu peux rester, Bigorne. Madelon, apporte. »

L'homme tendit au nain sa main pleine d'argent.

« Après, dit Noël-Jambes-Tortes en secouant la tête. Ici, on ne paie qu'en sortant et si on est content !

– C'est vrai ! » se hâta d'affirmer Bigorne en s'asseyant vis-à-vis de l'inconnu qui lui faisait signe de prendre place à sa table.

Cet homme portait un manteau qui, complété par une cape aux longs plis, aidait à masquer tout à fait son visage, dont Bigorne n'apercevait que le bout du nez pointu.

Mais lorsque Bigorne se fut assis, l'homme écarta cape et manteau, et montra une figure chafouine aux yeux en trou de vrille, à la physionomie inquiète, aux traits blafards.

« Simon Malingre ! gronda sourdement Bigorne, tout à coup mis en défiance.

– Chut ! fit l'homme. Oui, c'est moi, Lancelot Bigorne. Et maintenant que tu m'as reconnu, mange ! Et quand tu auras mangé, nous causerons… Nous sommes de vieux camarades, que diable ! Nous sommes du même pays ! À Béthune, jadis,

nous avons joué ensemble. Plus tard, nous avons ensemble fait la chasse dans les rues de Paris. Et bien que séparés depuis longtemps, nous pouvons bien nous considérer encore comme amis…

– Non ! fit Lancelot. Car tu sers un homme qui veut ma mort.

– Eh ! Mgr le comte de Valois ne veut pas ta mort ! Au contraire. Tu verras ! Mais mange, et puis je te dirai l'affaire pour laquelle je suis venu.

– Tu me cherchais donc ?

– Depuis trois jours… »

Lancelot Bigorne eut une dernière hésitation. Mais il se dit que de cette rencontre imprévue pouvait sortir quelque chose de bon pour Buridan. Il flaira une bonne affaire. Et puis, juste à ce moment, Madelon déposait sur la table l'omelette en question.

Bigorne jeta sur Simon Malingre un regard de défiance et sur l'omelette un regard de tendresse. Et il murmura :

« Arrive qu'arrive, je reste ! »

Il attaqua furieusement l'omelette, à laquelle succéda le pâté, auquel succéda une carcasse de volaille à laquelle succéda un flan. Simon Malingre se montra d'une générosité telle que Bigorne sentait sa défiance accroître au fur et à mesure que s'apaisait sa faim. Lorsque cette faim fut entièrement satisfaite, lorsque Bigorne ne sentit plus en lui que de la défiance, il se jugea fort comme Samson, mit les coudes sur la table et dit tranquillement :

« Je t'écoute !

– Noël ! commanda Malingre, deux bonnes mesures d'hydromel ! »

« Décidément, il en a lourd à me dire ! » songea Bigorne.

Dans le cabaret, à ce moment-là, il n'y avait personne. Ses

mesures d'hydromel, toutes préparées d'avance, une fois posées sur la table, le nain avait disparu. Dans la salle basse et obscure, on n'entrevoyait que les bancs inoccupés, les pots d'étain qui luisaient vaguement, le profil de renard de Simon Malingre, et le profil de loup de Lancelot Bigorne.

« Voilà ! fit Simon Malingre en baissant la voix. Veux-tu t'enrichir ?

– Heu !… C'est que je suis déjà riche, moi !

– Comment cela ? Tu m'étonnes, Bigorne !

– Sans doute. Je n'ai rien. Mais tout ce qui est bon à prendre m'appartient. Le soir, quand mon escarcelle est vide, je n'ai qu'à faire un tour, en certains quartiers fréquentés par des bourgeois riches, et je rentre l'escarcelle pleine. C'est une richesse, cela, une inépuisable richesse, et je n'ai même pas l'ennui d'avoir à me garer des voleurs…

– Sans doute, fit Malingre, mais tu perds ton âme. C'est quelque chose, cela !

– Je ne la perds pas, au contraire. Plus je vole, plus je m'assure d'une plus large part au paradis.

– Comment cela ? répéta Malingre, étourdi.

– Parce que je donne au curé de Saint-Eustache la moitié de mes prises et le curé de Saint-Eustache les transforme en messes. Juge du nombre de messes qui ont déjà été dites pour le salut de mon âme. C'est-à-dire que, quoi qu'il arrive à présent, quoi que je fasse, il me serait impossible de ne pas aller au paradis, même si j'aimais mieux l'enfer…

– C'est juste. Voilà pour ton âme. Mais ton corps, Bigorne ! Il mérite bien aussi quelque considération. Songe que tu risques à chaque instant être battu, mis à mal par des bourgeois récalcitrants comme il s'en trouve malheureusement, car tout dégénère en notre époque. Et si j'en juge par l'état où je te vois, par ta barbe arrachée, ton oreille en sang, tes habits en lambeaux, tu as dû justement, hier, te heurter à de ces brebis

enragées qui ne veulent pas qu'on les soulage de leur laine.

– C'est vrai, dit Bigorne. Mais dis-moi, tu ne sais donc pas ce qui s'est passé ce matin dans le Pré-aux-Clercs ?

– Non. Je ne sais rien.

– Tu n'as pas entendu parler de la bataille des écoliers ?

– Non, depuis trois jours que je te cherche, je ne m'occupe que de toi…

– Et, dis-moi, depuis quand n'as-tu pas revu ton digne maître, le puissant comte de Valois ?

– Depuis trois jours, te dis-je. Mais qu'importe tout cela !

– Tu as raison. Tout cela importe peu. Continue donc ton raisonnement…

– Je te disais donc, mon digne Bigorne, que non seulement tu risques d'être mis à mal par ceux que tu dépouilles, mais encore tu peux être pris par le guet et mené aux fourches patibulaires où tu seras pendu sans miséricorde, comme tu as failli l'être à Montfaucon…

– Grâce à ton infernal maître et seigneur ! fit Bigorne avec une grimace.

– Au lieu de tout cela, continua Malingre, je t'offre la richesse, paisiblement gagnée, dont tu jouiras tranquille, heureux, n'ayant plus rien à démêler avec le prévôt ou le guet. »

Bigorne, sombre et pensif, réfléchissait :

« Un mot ! fit-il. Un seul. Viens-tu de la part du comte de Valois ?

– Non. Je viens de ma part, voilà tout.

– Bon. Est-ce pour le comte de Valois que tu veux me faire travailler ?

– Non : c'est contre lui !…

– Contre lui ! contre le comte de Valois !…

– Ou contre son coffre ! dit froidement Malingre.

– Tope ! s'écria Bigorne. Je suis ton homme. J'oublierai que je t'ai vu rire lorsque déjà Capeluche voulait me passer la corde au cou. J'oublierai que tu es l'âme damnée de ce diable, de ce satan qui s'appelle comte de Valois… »

Et, en lui-même, Bigorne se promit d'être plus défiant que jamais.

Simon Malingre paraissait se recueillir. Sur cette physionomie de vice, de lâcheté, d'astuce et d'avarice, une sombre expression s'était étendue…

« C'est Gillonne, commença-t-il, qui m'a conseillé de m'adresser à toi. Et Gillonne est de bon conseil…

– Gillonne ? fit Bigorne. Qu'est-ce que Gillonne ?

– Ah ! oui, c'est vrai. Tu ne connais pas Gillonne. Eh bien ! Gillonne est vieille, Gillonne est laide, Gillonne est méchante, mais Gillonne a une qualité précieuse qui éclipse tous ses défauts, si tant est que la méchanceté, la vieillesse et la laideur soient des défauts.

– Et cette qualité ?

– Elle aime l'argent.

– C'est une qualité que nous avons tous, ricana Bigorne.

– Oui, mais Gillonne aime l'argent avec furie, avec frénésie, et cela lui ouvre l'esprit, cela lui donne l'intelligence nécessaire pour s'en procurer. Je l'ai déjà vue à l'œuvre. Elle a rendu au comte de Valois un service qu'elle lui a fait payer très cher. Et, ce service étant payé, elle cherche le moyen de se faire payer autre chose. Elle a étudié la situation morale de son maître. Et, de son étude, est né un plan que je vais t'exposer. Nous sommes des associés. Si le plan réussit, Gillonne sera très riche et je l'épouserai.

– Et quelle sera ma part à moi ? fit Bigorne.

– Ce qui sera gagné en cette affaire sera divisé en trois portions égales : une pour Gillonne, une pour moi, une pour toi. Cela te convient-il ?

– Cela me convient. Mais, dans tout ceci, il me semble qu'il est question pour toi de trahir quelque peu ton maître, Charles de Valois ? Tu es donc un sacripant, un rufian, maître Malingre ?

– Je suis tout ce que tu voudras, fit Simon Malingre, dont le nez pointu sembla s'allonger encore. Quant à trahir, je trahirais Dieu, si cela devait me rapporter quelque chose. Je comprends Judas, vois-tu. Ce que je ne comprends pas, c'est les trente deniers. Judas aurait dû se faire payer en nobles à la rose, tout au moins. Enfin, peu importe ce que je suis. Je veux être riche, voilà tout, parce qu'une fois riche, je pourrai aller vivre heureux dans mon pays de Béthune. Holà ! Noël, de l'hydromel ! »

Noël-Jambes-Tortes surgit du fond d'un antre obscur où il sommeillait, sans songer le moins du monde à écouter ce qui se disait si mystérieusement entre Simon Malingre et Lancelot Bigorne.

Que pouvait lui importer ?

Il les connaissait tous deux. Il savait parfaitement qu'il devait être question de quelque meurtre proposé par le premier au second pour le compte de quelque seigneur.

Peut-être même le meurtre aurait-il lieu chez lui.

Alors il donnerait un coup de main et aurait sa part du butin, voilà tout.

Le reste ne le regardait pas. Lorsque le nain eut donc déposé sur la table deux nouvelles mesures d'hydromel et se fut retiré, Simon Malingre continua :

« Te souvient-il, Bigorne, de ce qu'il t'advint autrefois quand tu remplissais près du comte de Valois les fonctions que je remplis aujourd'hui ?

– C'est qu'il m'est arrivé bien des choses en ce temps-là, fit Lancelot. J'ai bien pu en oublier quelques-unes.

– Oui, mais je suis sûr que celle dont je veux te parler, tu ne

l’as pas oubliée, car celle-là s’est passée à Dijon… »

Bigorne frissonna…

« Ah ! ah ! reprit Malingre sur un ton narquois, je vois que tu as compris. Il s’agit de cet enfant que tu allas jeter dans le fleuve.

– Que j’allai jeter dans le fleuve… Oui ! » fit Bigorne.

En effet, jamais Lancelot Bigorne n’avait raconté à personne ce qu’il avait raconté à Buridan, c’est-à-dire qu’il n’avait pas exécuté l’ordre donné par le comte de Valois et Marguerite de Bourgogne de tuer l’enfant de la dame de Dramans.

Cet enfant, à ce moment, il le revoyait dans une sombre rêverie provoquée en partie par ses souvenirs et en partie par les fumées du vin et de l’hydromel. Il le revoyait tout petit, avec sa tête souriante et bouclée de beaux cheveux blonds. Il le revoyait pleurant dans ses bras, il entendait ses cris.

Il revoyait enfin la cabane solitaire où il l’avait déposé et où il ne l’avait plus retrouvé lorsqu’il était venu le chercher pour le rendre à sa mère. Un instant, il fut sur le point d’avouer à Simon Malingre qu’il avait épargné le pauvre petit. Il se contint cependant en se disant que peut-être Malingre lui était dépêché par le comte de Valois. Car, qui lui prouvait que le comte de Valois ne s’était pas douté de la vérité, et n’avait pas dès lors intérêt à savoir ce qu’était devenu cet enfant qui était son fils ?

« Oui, fit Bigorne à voix basse. Tu as raison. Cette chose-là n’est pas de celles qu’on peut oublier. Je m’en souviens comme si c’était hier, et je m’en souviendrai toute la vie, dussé-je vivre un siècle encore, ce qui n’est pas probable ; il faudrait, pour cela, qu’il n’y eût plus de Capeluche en France, et que personne ne fabriquât plus de cravates de chanvre. Et encore, il resterait la hache… Je me souviens donc, Simon ! Je me vois encore emportant ce pauvre petit, pendant que la mère agonise et meurt de son côté. Ce ne fut pas sans une sueur d’angoisse que je parvins jusqu’au fleuve aux eaux vertes et lentes. Je laissai tomber l’enfant. Les flots se refermèrent sur lui… C’était fini ! »

Bigorne avait parlé d'une voix si sombre et si tremblante, que vraiment il semblait frissonner de remords.

Et sans doute, si la scène du meurtre n'était pas réelle, le remords lui-même était bien réel… car n'avait-il pas eu la pensée d'exécuter l'ordre abominable de Valois et de Marguerite ?

Simon avait écouté en hochant la tête ; un sourire diabolique découvrait sa bouche édentée, il semblait s'étonner des frissons et des remords de Bigorne.

« Ainsi, dit-il, l'enfant est bien mort ?

– Il n'y a pas de doute ! » fit Bigorne avec un soupir.

Simon Malingre garda un instant le silence, puis, par-dessus la table, sa main s'abattit sur le bras de Bigorne, qu'elle étreignit. Et alors, il prononça ceci :

« Eh bien ! Bigorne, suppose une chose, maintenant : c'est que l'enfant n'est pas mort !… »

XXVI

OÙ IL EST QUESTION DU FILS DU COMTE DE VALOIS ET DU LOGIS QUE TROUVA LANCELOT BIGORNE

« Hein ! » gronda Lancelot Bigorne en sursautant sur son escabeau.

Le sourire de Simon Malingre se fit plus mystérieux, plus triomphant, et il reprit :

« Oui, suppose, mon digne Lancelot, que pris de remords avant comme tu as été pris de remords après, tu n'aies pas exécuté l'ordre de Marguerite de Bourgogne et de son amant le comte de Valois.

– Ah ! çà, bégaya Bigorne, effaré.

– Attends ! Suppose que n'ayant pas voulu jeter l'enfant dans le fleuve, tu l'aies déposé quelque part… dans une cabane, une chaumière écartée, par exemple !… »

Bigorne devint livide, et sa main, tout doucement, alla chercher sa dague. La vérité, ou ce qu'il crut être la vérité, lui apparut avec une évidente évidence : le comte de Valois savait que son fils n'avait pas été précipité dans le fleuve. Comment le savait-il ? Peu importait !… Sachant cela, il l'avait fait rechercher, lui Bigorne, par son valet, son âme damnée, Simon Malingre ! Et maintenant, sans aucun doute, des gens apostés allaient surgir…

« Oui, songea Bigorne, mais Simon qui admire tant Judas n'aura pour cette trahison ni trente deniers, ni trente nobles : il aura un bon coup de dague au cœur. »

Cependant, l'attitude paisible de Simon Malingre, le silence du cabaret, et surtout la situation de ce cabaret sur les confins de la truanderie, finirent par le rassurer.

« Eh bien, reprit Malingre, admets-tu cette supposition qu'au lieu de porter l'enfant à la Saône, tu l'as déposé dans une chaumière écartée ?

– Mais pourquoi l'aurais-je déposé là ? fit Bigorne d'une voix rauque.

– Est-ce que je sais ? répondit Malingre. Pour le reprendre plus tard ! »

Bigorne frémit, et sa main, à nouveau, se crispa sur le manche de sa dague.

« Ou pour tout autre motif, continua Malingre. Le motif ne sera pas difficile à trouver. L'essentiel est que l'enfant n'est pas mort. Ou, du moins, nous supposons qu'il n'est pas mort, comprends-tu ? C'est une supposition pour nous, mais pour d'autres, ce sera une vérité !

– Bon ! grogna Bigorne.

– Quoi, bon ?…

– Rien, je m'entends. Continue. »

Il devinait maintenant la réalité : Malingre était persuadé de la mort de l'enfant. Mais il voulait faire croire à d'autres que l'enfant vivait. Simplement, sa supposition se rencontrait avec la vérité.

Mais d'où venait le détail si précis et si exact du dépôt de l'enfant dans une chaumière abandonnée ?

Malingre, après quelques instants de réflexion, reprit :

« Maintenant que nous avons admis que le fils de Valois est peut-être vivant, écoute ceci, mon digne Bigorne. Il y a

quelques années, je fus pris tout à coup par le mal du pays. J'éprouvai le besoin irrésistible de revoir les plaines grises du Nord et de passer quelque temps à Béthune.

– Diable ! ricana Bigorne, je ne te savais pas un tel amour du pays natal !

– Par amour ou pour autre chose, il me fallut absolument revenir pour quelque temps à Béthune. J'y allais d'ailleurs avec l'assentiment de mon maître, le comte de Valois. Or, écoute et retiens ceci : en face de l'auberge où je m'étais installé, habitait une vieille femme du nom de Margentine. Elle ne fréquentait personne, sortait peu, parlait moins encore ; elle n'était pas de Béthune, elle était venue s'installer dans le pays avec un homme et un enfant ; au moment où j'arrivai, l'homme était mort depuis près de neuf ans et l'enfant pouvait avoir une quinzaine d'années. L'homme qui était mort avait porté un nom que je te dirai tout à l'heure… »

Bigorne écoutait ce récit avec une attention passionnée.

« Comment était-il, l'enfant ? demanda-t-il sourdement. L'enfant, ou plutôt le jeune homme, d'après l'âge que tu dis ?

– Je n'en sais rien, répondit Malingre. En effet, ce jeune homme, je ne l'ai jamais vu. Mais, en revanche, j'ai vu Margentine, c'est-à-dire celle qui passait pour la mère de Jehan…

– Le jeune homme s'appelait Jehan ! murmura Bigorne en tressaillant.

– Oui, maintenant, je dois te dire une chose, c'est que cet amour du pays natal dont je te parlais tout à l'heure me prenait surtout la nuit. Le jour, je demeurais confiné au fond de mon auberge. Mais le soir, je n'y pouvais résister : il me fallait sortir et visiter certaines localités que justement, par une heureuse coïncidence, mon noble maître m'avait chargé d'étudier.

« Me suis-tu bien ?

– Va toujours… Je te suis mieux encore que tu ne penses.

– Bon. Une nuit donc, je revenais de faire une tournée et regagnais mon auberge, vers deux heures du matin, lorsque, dans la maison située en face, il me sembla distinguer comme des plaintes. Et juste à ce moment, la porte s'entrouvrit. J'aperçus une sorte de fantôme blanc et voulus tout d'abord m'enfuir, mais bientôt je m'aperçus que ce fantôme n'était qu'une femme et que cette femme venait d'ouvrir sa porte pour demander du secours. Je m'approchai donc, et bien que je n'aime pas beaucoup perdre mon temps à des œuvres inutiles, je ne pus me dispenser d'entrer et d'accorder à cette malheureuse les quelques soins qu'exigeait son état. Soins inutiles, d'ailleurs, car elle était mourante, et, en effet, elle mourut une heure plus tard. Cette femme, c'était celle qu'on nommait Margentine.

– Celle qui passait pour la mère du jeune homme de quinze ans appelé Jehan ? fit Lancelot Bigorne.

– C'est cela. C'est-à-dire la femme de l'homme mort depuis neuf ans dont j'ai promis de te dire le nom. Bref, Margentine se mourait. Et bientôt, elle eut la conviction que tout soin serait inutile. Elle se sentait mourir. J'allais me retirer en regrettant le temps que je venais de perdre là, lorsque cette femme me prit par la main et me dit qu'elle avait un grand service à me demander au nom de Dieu, des anges et de la Vierge. Moi, qui suis bon chrétien, je ne pus résister à une demande ainsi faite, d'autant que Margentine m'exposa qu'elle me récompenserait par l'abandon d'un petit trésor qu'elle possédait. Non seulement, donc, je restai, mais au mot trésor, j'allai solidement verrouiller la porte afin qu'aucun importun ne pût venir m'empêcher de rendre à cette pauvre mourante le service qu'elle me demandait.

– Je t'ai toujours connu plein de cœur et de délicatesse, fit Bigorne.

– Que veux-tu, je suis ainsi fait et je n'y puis rien. Ce n'est pas moi qui aurais eu le courage d'aller jeter un enfant à la rivière. Ce n'est pas pour t'en faire le reproche. Bref, voici en

quoi consistait le service que voulait la vieille Margentine. Il s'agissait d'aller à Paris, en l'Université (elle me donnait le nom de la rue et de la maison), de retrouver le jeune homme appelé Jehan et de lui faire part de certaines particularités. Car le jeune Jehan, féru d'amour pour les aventures, la vie de Paris et l'étude, était parti, paraît-il, afin de s'embaucher comme écolier dans un de ces mauvais lieux qui avoisinent le collège de maître Sorbon. Moyennant la peine que je prendrais, Margentine me faisait don de six écus d'or. Le reste de son trésor consistait en vingt autres écus également d'or, et en une chaînette d'argent à laquelle était suspendu un médaillon renfermant des cheveux de femme. Je pris le tout, et jurai sur ma part de salut de rapporter fidèlement au jeune Jehan vingt écus d'or et la chaînette d'argent… Malheureusement, il y avait sur le médaillon un assez beau diamant… »

Bigorne crispa ses poings et ses lèvres blêmirent.

C'était ou ç'avait été un truand que ce Lancelot Bigorne. Mais le cynisme cauteleux de Simon Malingre le révoltait.

« Voyons, fit-il d'une voix rude, voyons les particularités que tu devais raconter au jeune homme…

– Voici ! dit Simon Malingre. Le jeune Jehan savait qu'il n'était pas le fils de Margentine. Mais il ne savait que cela. Il avait adopté le nom de l'homme qui avait vécu avec Margentine, mais il savait que ce nom n'était pas le sien. Or, Margentine espérait, en révélant au jeune homme les particularités en question, que cela lui apporterait honneur et richesse en lui faisant retrouver des parents qu'elle savait nobles et riches. Maintenant, pourquoi n'avait-elle pas raconté elle-même à Jehan ce qu'elle me chargeait de lui raconter ? C'est ce que tu te demandes sans doute et c'est ce que je lui demandai, à elle. Elle me répondit qu'elle n'était pas dans cette affaire absolument exempte de reproches, et qu'elle avait craint les reproches du jeune Jehan, auquel elle avait fini par s'attacher…

« Patience, Bigorne, voici les particularités, et tu vas voir

qu'elles sont précisément intéressantes pour toi…

– Pour moi ?… Qu'ai-je à faire en tout ceci ?…

– Tu vas voir. Et si tu n'y étais pour rien, pourquoi te raconterais-je cette histoire ?…

– C'est juste. Continue.

– Eh bien, d'après ce que me confia Margentine, il paraît qu'elle savait le nom des parents du jeune homme. Ou plutôt, elle avait deviné ce nom à certaines marques faites sur les habits de l'enfant…

– Et ce nom ! demanda Bigorne haletant.

– C'est ce qu'elle n'a su me dire ! Au moment où elle allait me révéler le nom que je devais transmettre au jeune Jehan, la mort lui ferma les lèvres. Mais elle avait eu le temps de me raconter le reste. Et ce reste, le voici : elle et son mari avaient trouvé le petit Jehan, et ayant deviné quels étaient ses parents, l'avait gardé pour s'en faire une arme plus tard, et extorquer de l'argent auxdits parents.

« Comprends-tu ?

– Je comprends admirablement ; tu parles de ces choses avec une sorte de passion qui les rend lucides et intéressantes.

– C'est que je m'intéresse à tous les nobles efforts. Malheureusement, l'homme mourut un an après avoir trouvé le petit Jehan. Quant à Margentine, il paraît qu'elle se repentit, renonça au projet primitif, éleva de son mieux l'enfant trouvé, remettant de jour en jour les révélations qu'elle voulait lui faire. Un jour vint où il voulut aller à Paris. Là encore elle ne parla pas, mais elle se promit d'aller retrouver Jehan pour lui dire tout : la mort arrivée plus tôt qu'elle ne pensait l'en empêcha. Voilà l'histoire. Qu'en dis-tu ?

– Intéressante, je le répète, et tu contes à merveille. Mais j'attends la suite.

– Tu crois donc qu'il y a une suite ? fit Malingre d'un air goguenard.

– À toutes choses il y a un commencement, une suite et une fin. Nous connaissons le commencement ; il me reste à savoir la suite.

– Tu te trompes, Bigorne, tu ne connais pas le commencement, et je vais te le dire. Mais d'abord, que j'en finisse avec mon voyage à Béthune. Mon amour du pays natal se calma en même temps que les affaires dont m'avait chargé le comte de Valois se terminèrent : heureuse coïncidence qui me permit de regagner Paris. Margentine était morte : j'oubliai le jeune Jehan. Je gardai, bien entendu, la chaînette et le médaillon à diamant qui contenait des cheveux. J'ai vendu le diamant. Mais j'ai gardé le médaillon aux cheveux. J'oubliai donc complètement le petit Jehan jusqu'à ces temps derniers, où, en présence de certaines circonstances et sur certaines paroles que me dit Gillonne, je me souvins brusquement de lui. C'est alors que je me mis à ta recherche… Maintenant, Bigorne, je vais te dire le commencement : sais-tu où Margentine et son homme ont trouvé le petit Jehan, alors qu'ils traversaient le royaume pour se rendre dans les Flandres ?…

– Comment le saurais-je ? fit Bigorne d'une voix rauque et tremblante qui eût pu sembler étrange à son interlocuteur.

– Eh bien, reprit Simon Malingre, le petit Jehan a été trouvé… écoute !… trouvé dans une chaumière d'un faubourg de Dijon !… Voyons, Bigorne, es-tu bien sûr d'avoir noyé l'autre ? »

Et Simon Malingre plongea un regard aigu dans les yeux de Bigorne.

Celui-ci poussa un soupir, passa la main sur son front, et répondit :

« Je voudrais bien ne pas en être sûr ! Je n'aurais pas ce remords sur la conscience. Je vois encore le pauvre petit se débattant au-dessus de l'eau, puis coulant tout à coup. Je suis resté là près d'une heure comme fou de ce que je venais de faire… Le fils de Valois est bien mort, va !…

– Bon. Maintenant, il faut que je te dise pourquoi Gillonne et moi nous avons songé à toi. Sais-tu comment s'appelait le mari de Margentine ? En d'autres termes, sais-tu le nom qu'a pris et que porte encore le petit Jehan trouvé près de Dijon dans une cabane abandonnée ?…

– Comment le saurais-je ? répéta Bigorne qui cependant, en lui-même, prononça le nom et eut un profond frémissement.

– Buridan ! fit Simon Malingre.

– Buridan ! » reprit sourdement Bigorne.

Oui ! Il s'attendait à entendre ce nom ! Depuis quelques minutes, il avait compris que l'enfant trouvé par Margentine, c'était Buridan…

Et, cependant, une sorte de stupeur s'empara de lui.

Lancelot Bigorne n'était pas une nature tout à fait vulgaire. Il était capable de saisir – vaguement, il est vrai – la redoutable poésie de certaines situations arrangées par ce grand metteur en scène de la vie, qui s'appelle le hasard.

Ainsi donc, lui, Bigorne, parmi tant de seigneurs et de bourgeois, avait été choisir pour maître l'enfant même qu'il avait sauvé jadis de la mort ! Ainsi donc, Buridan, c'était le fils de la dame de Dramans ! Ainsi donc, Jean Buridan, qui haïssait le comte de Valois de toutes ses forces, et qui en était haï, c'était le fils du comte de Valois !…

Longtemps, Bigorne demeura comme écrasé sous le poids de la sombre rêverie qui s'était appesantie sur son cerveau, arrêtant d'un geste Malingre qui voulait achever de lui exposer son plan. Enfin, il reprit à peu près son sang-froid. Et alors, une indicible curiosité s'empara de lui. Qu'est-ce que Simon Malingre pouvait bien lui vouloir à propos de Buridan ? Il allait d'ailleurs le savoir.

« Es-tu décidé à m'entendre ? reprit, en effet, Malingre.

– Parle…

– Voici ce que j'ai arrangé, inspiré en cela par Gillonne qui,

je te l'ai dit, est un esprit fort et m'en remontrerait à moi-même en fait d'astuce. Comme je te le disais en débutant, supposons une minute que tu n'as pas noyé l'enfant de Valois et d'Anne de Dramans. Supposons que cet enfant, tu l'as déposé dans la chaumière abandonnée. Supposons enfin que c'est cet enfant qui a été trouvé par Margentine. Il en résulterait donc que ton maître, Buridan, ne serait autre que le propre fils de Mgr le comte de Valois ?

– C'est vrai. Et après ?…

– Après ?… Eh bien, si Valois apprenait que son fils vit, si on lui en donnait la preuve… et ce sera à toi de donner cette preuve…

– Eh bien ? fit Bigorne.

– Eh bien, je crois que Valois donnerait beaucoup d'argent à qui le débarrasserait de ce fils. Voilà… mais je dis, tu comprends, beaucoup d'argent, beaucoup d'or.

– C'est possible ? Et après ?… »

Simon Malingre hésita une minute, étudiant du coin de son œil pâle la physionomie rude et franche de Bigorne. Brusquement, il se pencha vers lui et murmura :

« Voyons, Lancelot, tu n'as pas eu le temps de t'attacher à ton maître. Est-ce que tu l'aimes beaucoup ?

– Qui ça ?… Buridan ?…

– Oui, Buridan, Jean Buridan, ton maître.

– Je le déteste, dit Bigorne en achevant son gobelet d'hydromel. Batailleur, dur, la main trop leste, il m'a tout de suite déplu, et j'avais formé le dessein de le quitter.

– Il ne faut pas le quitter, dit vivement Malingre. Notre fortune est faite. Tiens-toi prêt ! Bigorne. D'abord, il faudra que tu dises que tu n'as pas noyé l'enfant. Ensuite, nous chercherons ensemble le moyen d'occire en douceur ce Buridan que tu détestes. Je te dis que notre fortune est faite !

– Oui, fit Bigorne en toussant, – car il étouffait – mais quelle sera ma part ?

– Je te l'ai dit : la tierce partie de ce que nous arracherons au Valois !

– Eh bien, fit Bigorne, c'est tout autre chose que je veux.

– Et que veux-tu donc ? dit Malingre, étonné.

– Je veux cette chaînette d'argent et ce médaillon que tu as conservés et qui, dis-tu, contient des cheveux de femme. C'est une idée à moi. Je veux cela ou rien du tout.

– C'est facile !…

– Oui, mais je veux la chaînette et le médaillon, non pas après, mais avant, c'est-à-dire tout de suite…

– C'est facile, riposta Simon Malingre. Tout de suite, si tu veux. Accompagne-moi à la Grande-Rue Sainte-Catherine, et tu auras la chose. »

Tant qu'il avait attendu au coin de la Grande-Rue Sainte-Catherine (plus tard rue Saint-Paul) – c'est-à-dire non loin de la porte Saint-Antoine où, cinquante-six ans après ces événements, le sieur Aubryot, prévôt de Paris, devait poser la première pierre de cette forteresse qui devait s'appeler d'abord la bastille Saint-Antoine, puis, tout simplement, la Bastille… la forteresse par excellence – tant qu'il avait attendu, donc, Lancelot Bigorne pensait voir sortir de l'hôtel de Valois une nuée de sbires qui le chargeraient. Mais Simon Malingre était de bonne foi : Lancelot ne fut pas inquiété.

Une heure après, Lancelot Bigorne était en possession du médaillon et le serrait précieusement sur sa poitrine.

« Où nous retrouverons-nous pour convenir de ce que nous avons à faire ? lui demanda Malingre en lui remettant le médaillon.

– Mais, chez Noël-Jambes-Tortes ! » répondit Bigorne, qui comptait bien ne plus jamais remettre les pieds dans le cabaret de la rue Tirevache.

Là-dessus, il s'en alla par la rue Saint-Antoine, rasant les murs des maisons, réfléchissant profondément à tout ce qui venait de lui être dit. Enfin, secouant ses pensées, il passa à un autre ordre d'idées suscitées par une inquiétude plus immédiate.

« Ah çà ! se dit-il, en débouchant sur la place de Grève. Où vais-je coucher, moi ? Dame Clopinel m'a mis à la porte en me menaçant de son balai. Noël-Jambes-Tortes me refuse tout crédit. Rien ne me réussit depuis que je me suis fait honnête homme. Il faut cependant que je trouve un logis, et pas plus tard que tout de suite… »

Comme il maugréait ainsi à part lui, d'une encoignure de la maison aux piliers, une quinzaine d'archers du guet se ruèrent sur lui. En un clin d'œil, il fut désarmé et ligoté.

« Est-ce bien ce Lancelot Bigorne ? demanda une voix.

– Oui, messire prévôt, répondit un sergent du Châtelet, je connais l'homme. C'est une vieille pratique. Où faut-il le conduire ?

– Au Châtelet ! » répondit le prévôt Jean de Précy. Quelques minutes plus tard, l'infortuné Bigorne, tout ahuri, était enfermé dans un cachot et, avec une grimace de mélancolie, murmurait :

« Enfin, j'ai trouvé un logis, en attendant l'éternel logis qu'on trouve au charnier des fourches patibulaires… »

Pendant ce temps, Jean de Percy courait au Louvre, obtenait audience de la reine et lui annonçait l'arrestation de Lancelot Bigorne.

XXVII

DANS L'HORREUR

Myrtille avait été entraînée par Mabel, après la scène qui s'était déroulée au logis du jardinier de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. La jeune fille, plongée dans une sorte de stupeur, se laissait conduire docilement. Ce qui pouvait lui arriver à elle perdait d'avance toute signification devant ce double événement capital :

D'abord, Buridan était arrêté. Ensuite, elle était la fille d'Enguerrand de Marigny. Claude Lescot, le bon marchand, c'était le premier ministre du roi, c'était l'homme abhorré dont elle n'avait jamais entendu prononcer le nom qu'avec des frémissements de haine sourde, impuissante, mais terrible.

Chose plus affreuse : c'était l'homme à qui Buridan avait déclaré une guerre implacable, ramassant pour ainsi dire toutes ces haines éparses pour les concentrer en une seule et se faisant le champion de la colère populaire. Lutte formidable qui ne pouvait se terminer que par l'écrasement de Buridan, de son fiancé, de celui qu'elle adorait. Et cet écrasement était commencé, puisque Buridan était pris.

Et, en admettant même que Buridan fût vainqueur, en admettant qu'il échappât aux embûches, aux supplices, et qu'il finît par terrasser Marigny, la pauvre fille ne pouvait voir en cette solution qu'une cause d'éternelle séparation. Pourrait-elle avouer encore son amour pour l'homme qui aurait abattu son père ?

Quelle que fût l'horreur inspirée par le premier ministre, quoi qu'elle eût entendu dire de sa dureté, de son âpreté, elle ne

se sentait pas la force de maudire ce père qu'elle avait toujours vu bon et tendre pour elle. Elle se révoltait à la pensée que Marigny pût mériter tant de haines.

Résolument, avec son âme vaillante et simple, son cœur franc et généreux, elle prenait parti pour son père, parce que c'était son père, d'abord ; et puis, parce qu'elle n'admettait pas que, si bon pour elle, il eût été réellement si dur aux autres. Elle se trouvait donc acculée à ce dilemme : renoncer à Buridan, ou renoncer à son père. Telles étaient les pensées qui accablaient Myrtille, alors que Mabel, la tenant par le bras et la couvant des yeux comme une proie assurée, l'entraînait d'un pas rapide. Elles n'avaient pas tardé à regagner Paris. Myrtille s'aperçut vaguement que sa conductrice lui faisait traverser deux ponts, puis qu'elle pénétrait dans un dédale de ruelles, puis qu'elle arrivait enfin à une sorte d'enclos entouré de haies vives.

Cet enclos, c'était le cimetière des Innocents.

En face, une construction lourde et solide s'élevait derrière un mur.

« C'est ici ! » murmura Mabel.

Il y avait une porte percée dans le mur. Mabel ouvrit cette porte. L'instant d'après, Myrtille se vit dans une cour où croissait l'herbe à l'aventure. Puis elle fut poussée dans le logis, dont la porte se referma. Puis Mabel lui fit monter un escalier de pierres moisies, et elle arriva en haut de la maison. Alors elle entra dans une pièce dont, grâce à son trouble, elle ne remarqua pas les dispositions étranges. Mais cette pièce, elle ne fit que la traverser et, finalement, elle parvint dans une chambre délabrée, mais assez propre au demeurant, où il y avait un lit, des sièges, et une table sur laquelle étaient placés de gros manuscrits enfermés dans des couvercles de bois à ferrures.

Myrtille remarqua que la fenêtre de cette chambre était grillée.

« C'est ici ma maison, dit Mabel. C'est ici ma chambre, ce

sera la vôtre. »

Cette maison portait un nom dans le quartier, on l'appelait « le logis hanté ». C'est dire qu'une superstitieuse terreur et un grand respect entouraient cette construction, qui n'offrait en elle-même rien d'extraordinaire.

Les gens du quartier avaient vu à maintes reprises les fenêtres d'en haut s'éclairer la nuit de lueurs infernales. On avait entendu des bruits suspects qui pouvaient être des plaintes d'âmes en peine ou des hurlements de damnés. Tout cela s'expliquait très bien par la proximité d'un cimetière.

Il était, en effet, difficile d'admettre que les morts n'eussent pas un instant l'idée de sortir de leurs tombes, puisque les morts vivaient d'une autre vie postérieure à celle-ci.

Donc, il est certain qu'à des époques indéterminées, les morts, soulevant la terre, se promenaient enveloppés de leurs suaires et comme, sûrement, ils devaient avoir besoin de se rassembler pour se raconter leurs peines ou pour combiner les tourments qu'il leur plaisait d'infliger aux vivants, ils avaient choisi ce logis isolé, construit peut-être pour eux par quelque sorcier ou sorcière ayant des accointances avec le monde des succubes et des incubes.

Ces idées étaient aussi courantes alors que peut l'être aujourd'hui l'idée que l'atmosphère est composée d'hydrogène, d'azote et autres gaz. Elles étaient familières à Myrtille comme à tout le monde. Et si quelqu'un lui avait appris que la maison où elle se trouvait était un logis hanté, elle eût trouvé la chose toute naturelle.

« Voilà, dit Mabel, vous demeurerez ici tout le temps qu'il sera nécessaire. Vous n'y manquerez de rien. Vous aurez ma compagnie, tant que mes occupations ne m'appelleront pas ailleurs. Mais lorsque je devrai sortir, je serai obligée de vous enfermer. Je vous préviens d'ailleurs que toute tentative de fuite serait inutile… »

Bien que Mabel s'exprimât avec une sorte de douceur, ses

paroles, ou plutôt sa voix, son accent, causaient à la jeune fille un indéfinissable malaise.

« Je ne vous connais pas, dit-elle, tandis que deux larmes pointaient à ses yeux, vous ne me connaissez pas, et pourtant je devine que vous me haïssez. Pourquoi ? Que vous ai-je fait ?

– Vous n'avez rien à craindre, jeune fille. N'êtes-vous pas sous la protection du meilleur des pères : Enguerrand de Marigny ?

– Oui, murmura Myrtille en frissonnant. Mon père s'appelle Enguerrand de Marigny… et mon fiancé s'appelle Buridan…

– Et puis, continua Mabel, vous aurez aussi une protectrice plus puissante encore que le premier ministre : la reine Marguerite !

– La reine ! balbutia la jeune fille. La reine ! cette femme qui m'est apparue dans le cachot du Temple en feignant de me plaindre, et qui m'a fait conduire à la Tourelle aux Diables !

– Vraiment, la reine vous fait peur !… gronda Mabel, qui se rapprocha de Myrtille.

– Hélas ! je sens qu'elle a contre moi je ne sais quelle profonde aversion, je sens qu'elle médite mon malheur et que je suis dans ses mains puissantes comme un pauvre oiseau qu'elle va étouffer…

– C'est vrai peut-être, fit Mabel avec un étrange sourire. Il se peut que la reine vous déteste. Mais, vraiment, elle ne peut vous faire aucun mal…

– Pourquoi ? »

Mabel saisit la main de la jeune fille et dit :

« Est-ce qu'une mère peut faire du mal à son enfant ?… »

Myrtille se sentit prise d'un vertige. Elle comprit qu'elle était enserrée dans un inextricable réseau de faits étranges et terribles. Une sorte d'effroi mystérieux élargit ses yeux. Les mains jointes, elle murmura :

« Que dites-vous, madame ? Quel abominable sacrilège osez-vous proférer ?

– Je dis, gronda Mabel qui se pencha, pareille à l'ange du mal éployant ses ailes noires sur la victime expiatoire, je dis, jeune fille, que tu es ma proie ! Je dis que je te déteste ! Je dis que, par toi, je vais faire souffrir à la reine ce qu'elle m'a fait souffrir ! Je dis que Marguerite de Bourgogne a tué mon fils, entends-tu ! et qu'en toi, je vais tuer la fille de la reine Marguerite de Bourgogne ! »

*

* *

Il faisait nuit noire lorsque Myrtille se réveilla. Depuis combien de temps était-elle là, sur ce fauteuil, évanouie, sans connaissance ? Elle n'eût su le dire. Les paroles de Mabel avaient produit sur elle un terrible effet.

Fille d'Enguerrand de Marigny ! Fille de Marguerite de Bourgogne ! de la reine de France !… Fruit honteux d'inavouables amours ! Oh ! maintenant, elle s'expliquait la sombre physionomie et la répulsion du bon Claude Lescot, lorsque parfois elle lui disait :

« Père, parlez-moi de ma mère ! »

Elle comprenait pourquoi il détournait la tête et pourquoi de mystérieuses paroles grondaient sur ses lèvres pâlies, pareilles à des imprécations.

Myrtille était enveloppée d'épouvante.

De quel côté tourner son esprit ? Où reposer sa pensée ?

Fille de reine, fille de l'homme le plus puissant du royaume, elle était seule, livrée à tous les jeux de la haine, comme un pauvre petit fétu ballotté sur les vagues déchaînées.

Par surcroît de terreur, elle était aux mains d'une femme qui poursuivait l'accomplissement de formidables représailles… Elle devenait l'instrument d'elle ne savait quelle hideuse vengeance. Et pour que Mabel fût vengée – vengée de la reine,

sa mère ! – elle allait mourir !…

Ces pensées et mille autres plus affreuses, plus désespérantes, se heurtaient dans la tête de la jeune fille prostrée sur son fauteuil.

Il faisait nuit. Une nuit profonde. Des ténèbres silencieuses qui l'enveloppaient d'horreur. Elle se sentit frissonner, toute glacée.

Péniblement, elle se leva pour gagner le lit et s'y jeter. Là, au moins, elle pourrait cacher sa tête sous les couvertures et essayer de ne plus penser… de s'anéantir dans cet évanouissement dont elle regrettait amèrement d'être sortie.

Au moment où elle se levait, elle crut entendre une voix qui prononçait de sourdes paroles.

Myrtille tressaillit. D'où venait cette voix ? Qu'était devenue la femme qui avait proféré des menaces de mort en lui révélant le nom de sa mère ?…

Et comme la connaissance des choses lui revenait, comme ses sens, l'un après l'autre, se réveillaient de leur léthargie, elle s'aperçut alors que la porte qui faisait communiquer la chambre où elle se trouvait avec la pièce voisine était entrouverte.

C'est de là, c'est de cette pièce voisine que venait la voix. Et en même temps que ce bruit sourd et monotone d'une voix qui psalmodie des prières ou des malédictions, un rai de lumière pâle arrivait jusqu'à elle.

Palpitante, poussée par un irrésistible sentiment qui n'était pas de la curiosité, mais qui était cet attrait spécial qu'exerce le vide lorsqu'on est saisi de vertige, elle se dirigea vers la porte et son regard vacillant embrassa l'étrange pièce.

Cette pièce était grande, carrée, avec un sol fait de larges dalles mal assemblées et un plafond composé d'une quadruple voûte ; chacune de ces voûtes partant de chacun des angles montait vers le centre, et là les quatre arêtes se réunissaient en une rosace au milieu de laquelle un mot était gravé dans la

pierre.

Sans aucun doute, un mot cabalistique qui semblait dominer cet ensemble.

Cette disposition divisait pour ainsi dire la pièce en quatre réduits.

L'un d'eux abritait un immense fourneau qui en ce moment était allumé, et sur lequel bouillonnaient sept ou huit récipients de différentes grandeurs d'où s'échappaient des fumées odorantes.

Dans le deuxième se trouvait une immense table en bois d'ébène. Sur la table, quelques lourds manuscrits dont diverses pages étaient marquées de signets en soie rouge terminés par des médailles qui, toutes, reproduisaient le même mot gravé sur la rosace centrale du plafond. En arrière de ces manuscrits, une croix noire supportant un christ d'argent, et enfin, au-dessus de ce christ, un hibou – le mal oiseau – éployant ses ailes fixées à des clous, étrange association de la religion à des pratiques jugées infernales.

Dans le troisième, sur des étagères, se trouvaient rangés des flacons de toutes formes et de toutes grandeurs contenant des liquides.

Enfin, dans le quatrième, symétriquement accrochés à des clous, étaient rangés des bouquets d'herbes desséchées.

Ainsi donc, cet étrange cabinet de travail – le travail du grand œuvre – contenait les livres ou plutôt les manuscrits qui donnaient la science mystérieuse et renfermaient les formules d'incantations nécessaires, les herbes destinées à la fabrication des liquides obtenus et destinés à être mélangés et, enfin, le laboratoire, c'est-à-dire le fourneau.

Cet ensemble fantastique, Myrtille le vit dans un seul regard, et, sans comprendre la signification exacte de ce qu'elle voyait, elle qui avait été accusée d'être une sorcière, murmura avec un frisson d'épouvante :

« Je suis chez une sorcière ! »

À cet instant, elle oublia les menaces de Mabel et ses révélations foudroyantes ; elle oublia que son père s'appelait Marigny et sa mère Marguerite de Bourgogne. Elle oublia tout.

Subjuguée par la terreur, fascinée par l'horreur de ce qui s'accomplissait sous ses yeux, elle demeurait immobile, respirant à peine, incapable de fuir, s'attendant à chaque instant à voir apparaître les spectres que sans aucun doute évoquait Mabel.

Mabel, debout devant le fourneau qui jetait des reflets rouges, lui tournait le dos.

Elle était à demi penchée sur les récipients qui bouillonnaient et sa main était étendue vers les manuscrits ouverts sur la table d'ébène. Elle murmurait de sourdes paroles dont quelques-unes parvenaient à Myrtille affolée.

« En cette nuit, disait-elle, en cette nuit mystérieuse où, dans le proche cimetière, les vivants vont entrer en accointance avec les morts, je vous invoque, je vous rappelle, esprits de la science unique, intelligences éthérées qui pouvez communiquer le pouvoir à ces herbes, qui pouvez transformer cette eau impure en une liqueur magique. Si les livres ont dit vrai, si l'élixir d'amour n'est pas un mensonge, si j'ai bien lu et bien prononcé les paroles de mystère, ce travail doit enfin aboutir en cette nuit… cette nuit propice à l'œuvre extra-humaine, puisque les morts vont sortir de leurs tombes… »

Pantelante, la gorge serrée par une inexprimable angoisse, Myrtille écoutait sans comprendre. Une sorte de folie s'emparait d'elle. Elle voulait entrer brusquement dans le laboratoire, braver la sorcière, renverser les vases, briser les flacons ; l'horreur la dominait.

À ce moment, une vive lueur rouge emplit sa chambre à elle.

Un tressaillement nerveux l'agita, elle se retourna et vit que cette lueur aux reflets fantastiques venait de sa fenêtre…

Que se passait-il donc dehors, alors qu'à l'intérieur Mabel se livrait à ce travail démoniaque ? Cette violente curiosité de vertige qui avait poussé Myrtille vers la porte la repoussait maintenant vers la fenêtre.

Elle leva le châssis et ses mains se crispèrent aux barreaux, car elle sentait qu'elle allait tomber. Et alors, passant d'une horreur à une autre horreur, sentant de nouvelles épouvantes s'appesantir sur les premières, voici ce qu'elle vit :

La fenêtre donnait sur le cimetière des Innocents. Dans ce cimetière, une foule était rassemblée aux lueurs des torches de résine fichées dans le sol. Foule étrange, pareille à la réalisation d'une vision de délire, foule hurlante, poussant des cris inarticulés, des lamentations, des plaintes furieuses ou désespérées, foule où il y avait des moines, des artisans, des rois, des évêques, des médecins, des ménétriers, des cardinaux, des femmes, des reines, des bourgeoises, des filles de joie, tous confondus en des étreintes sauvages, tous jetant à la nuit des clameurs insensées, s'enlaçant, se quittant, se reprenant, et enfin tourbillonnant autour d'un tonneau placé près d'une tombe ouverte, béante !…

Et sur ce tonneau, un squelette drapé dans un immense manteau noir, un squelette dont on ne voyait que la tête au rire hideux, à la grimace fantasmagorique, ce squelette, disons-nous, riait aussi au-dessus des clameurs désespérées de la foule, et, sur une viole, jouait un air de danse animée, vive, légère, comme une danse de mariage, musique gracieuse et naïve qui, en un tel moment, dans ce milieu, dans ces circonstances d'horreur, n'en devenait que plus funèbre et hideuse{7} !…

Au pied du tonneau, un autre squelette, drapé dans une ample robe rouge, celui-là, tenait à la main une immense faucille.

Et au moyen de cette faux, la Mort fauchait les groupes qui passaient à sa proximité.

La redoutable faucille fonctionnait sans relâche.

À chacun de ses coups, un, deux ou trois des personnages tombaient et se roulaient en convulsions, comme, plusieurs siècles plus tard, les convulsionnaires de Saint-Médard.

Or, ce qui prouvait que cette foule de fous avait du moins une profonde connaissance de la vie, c'est que tous les groupes, par des chemins plus ou moins détournés, étaient obligés de passer à portée de la terrible faux. Ces groupes se battaient pour éviter d'être entraînés vers le tonneau. Et en même temps, ils se hâtaient d'y aller…

Des cris de fureur, des invectives atroces, des imprécations, des sanglots montaient de ce peuple en délire. Et la danse continuait. Ils se mordaient, se lacéraient les uns les autres, s'arrachaient les cheveux, le sang coulait – du vrai sang –, et toujours la viole infernale reprenait son refrain léger, ironique, funèbrement gracieux, et toujours la faux, d'un mouvement rythmique, continuait à faucher comme si elle eût été là depuis le commencement des temps, comme si elle eût dû y rester jusqu'à la consommation des siècles.

Muette d'épouvante, glacée d'horreur, les mains crispées aux barreaux de la fenêtre, Myrtille vit le roi arracher furieusement sa couronne et la jeter dans la tombe béante, puis il y tomba lui-même.

« Grâce, hurlait un cardinal. Encore une prébende, ô mort ! et je te rejoindrai ! »

Un coup de faux. Et le cardinal tomba.

« Laisse-moi vivre ! criait une ribaude. Mon amant m'a promis une robe verte. Laisse-moi au moins porter une fois la robe verte !…

– Je suis trop jeune et trop belle ! rugissait la reine.

– Mort impitoyable, fulminait un moine, laissez-moi le temps de me repentir de mes vices !…

Et de ce chœur échevelé montait comme un refrain d'effroyable angoisse la même supplication hurlée, rugie,

glapie, tonnée :

« Vivre ! Vivre encore ! Encore de la vie ! Vivre ! Laisse-nous vivre !… »

Et le squelette, infernal ménétrier, du haut de son tonneau, conduisait la danse irrésistible. Et la Mort impassible, muette, avec son éternel ricanement d'indifférence, fauchait, fauchait toujours, sans même regarder qui tombait sous ses coups.

Un coq tout à coup chanta{8}.

Un immense hurlement, une vocifération sinistre s'éleva du cimetière. Aussitôt, le squelette sauta de son tonneau et s'enfuit, la Mort s'enfuit, sa faux sous le bras, les morts fauchés se relevèrent et s'enfuirent avec des éclats de rire stridents, les groupes se disloquèrent et s'enfuirent, se heurtant, se bousculant, puis tout à coup, les torches s'éteignirent, le silence et les ténèbres régnèrent dans leur domaine.

*

* *

Affolée, éperdue d'horreur, parvenue à l'extrême limite des épouvantes qui détraquent l'esprit, Myrtille avait reculé, n'ayant plus qu'une volonté :

Fuir ! Fuir ce spectacle d'indicible hideur. Mais où fuir ? Où aller ?… Là ! oh ! là ! dans la pièce voisine, il y avait un être vivant près duquel elle pouvait se réfugier ! Cette femme l'avait menacée ! Cette femme l'avait torturée ! Cette femme était une sorcière ! Mais c'était un être vivant… Myrtille, chancelante, marcha jusqu'à la porte, prête à entrer, prête à supplier :

« Tuez-moi si vous voulez, mais laissez-moi près de vous, protégez-moi contre la peur !… »

Au moment où elle atteignait la porte, elle s'arrêta, frappée d'une terreur nouvelle, mais non semblable aux terreurs qu'elle venait d'éprouver.

À ce moment, en effet, Mabel prononçait quelques mots qui parvinrent jusqu'à Myrtille.

Et Mabel disait :

« Voici de quoi tuer Buridan !… Ô ma reine, l'élixir d'amour, tu vas l'avoir, tu vas le verser toi-même !… »

Myrtille vacilla.

Pourtant, telle est la force de l'amour dans un cœur sincère que, dans cet instant, la jeune fille cessa d'avoir peur. Les ténèbres, le silence, la lueur expirante du fourneau magique, les scènes de la danse macabre, tout disparut de son esprit, et il n'y eut plus en elle que cette pensée :

« On veut tuer Buridan !… »

Alors elle se pencha, raidie par la volonté puissante qui était en elle de ne faire aucun bruit, de ne pas se découvrir, car il fallait sauver Buridan !

Elle se pencha, et elle vit… elle vit Mabel qui soulevait un flacon plein d'un liquide limpide comme de l'eau de roche. Un liquide !… Le poison fatal qui devait tuer Buridan.

Une expression d'orgueil et de triomphe s'était étendue sur les traits flétris de cette femme et leur donnait une sombre beauté.

Elle tenait le flacon dans sa main droite, à hauteur des yeux, elle le faisait tourner lentement comme si elle en eût admiré la limpidité parfaite.

« L'élixir d'amour ! » murmura-t-elle.

Alors, avec une sorte de précaution religieuse, elle porta le flacon sur la table aux manuscrits et le déposa contre la croix, aux pieds du Christ.

« Trois heures ! dit-elle, presque à haute voix. Il faut que tu restes trois heures sous l'action directe de celui qui peut tout. Les livres le disent. Et les livres ne mentent pas ; les sages de la Chaldée, de l'Inde et de l'Égypte qui ont écrit sur ces mystères et nous en ont transmis l'énigme ne peuvent nous avoir trompés, ni s'être eux-mêmes trompés. Cet élixir agira… Et, en tout cas, s'il ne produit pas l'effet attendu, il produira toujours

un effet de mort ! »

À ces mots, elle alla jusqu'aux étagères, saisit une fiole minuscule et versa quelques gouttes de son contenu dans le flacon qui contenait l'élixir d'amour.

Le liquide se troubla, quelques instants ; un nuage blanchâtre évolua dans le flacon que Mabel examinait attentivement. Puis l'eau reprit sa diaphanéité de cristal.

« Allons voir la fille de Marguerite ! » prononça alors Mabel avec un sourire.

Elle se dirigea vers la chambre de Myrtille et vit que la porte était entrouverte.

« Comment ai-je pu oublier de fermer cette porte ? gronda-t-elle en frémissant. Ah ! si cette fille a surpris mon secret, c'est tout de suite qu'elle mourra ! »

D'un bond, elle fut à l'intérieur de la chambre et, à la lueur qui venait du laboratoire, aperçut Myrtille dans son fauteuil, telle qu'elle l'y avait laissée…

« Heureusement pour elle ! songea Mabel, qui respira et s'approcha de Myrtille. Elle dort ! ajouta-t-elle en se penchant. Ou plutôt, elle est encore privée de sentiment… Elle est jolie, cette enfant… Est-ce de sa faute, après tout ?… Tant pis ! Oh ! tant pis ! Qui donc a eu pitié de moi ! Il faut que tu pleures, Marguerite !… Elle dort… Elle ne se réveillera sans doute pas avant quelques heures. Ces sommeils qui suivent les évanouissements provoqués par la douleur sont longs et profonds… Je les connais, moi !… Pourquoi ne profiterais-je pas de son sommeil ? Je serais de retour dans une heure au plus… Oui, il faut en profiter ! »

Rapidement et sans bruit, Mabel traversa son laboratoire, descendit et sortit du logis hanté…

Une heure après, comme elle l'avait dit, elle était de retour, et elle trouvait Myrtille à la place et dans la position même où elle l'avait laissée.

XXVIII

LE CACHOT MYSTÉRIEUX

Nous devons maintenant revenir à Buridan, que nous avons laissé prisonnier dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Le jeune homme et ses deux compagnons mystérieux, toujours masqués et toujours silencieux, avaient été enfermés dans une pièce de l'abbaye attenante au parloir, pièce bien close, bien munie d'une porte solide et sans fenêtre. De plus, ils étaient étroitement liés et ne pouvaient remuer ni bras ni jambes.

Deux heures après qu'ils eurent été renfermés là, les prisonniers reçurent la brève visite d'un homme qui entra en disant :

« Bonjour, messeigneurs. Vous vous ennuyez, hein, chez ces frocards du diable ? Je comprends. Mais patience. Tout à l'heure, nous aurons l'honneur de vous offrir un logis digne de vous. »

« Stragildo » gronda Buridan en lui-même.

« Bien, bon, très bon, continuait Stragildo, qui déjà ne s'occupait plus des prisonniers. Tout est bien clos. Pas d'évasion possible. Charmant. À vous revoir, mes dignes seigneurs. »

La journée s'écoula avec la terrible lenteur que connaissent ceux qui, brusquement, pour un motif ou pour un autre, viennent d'être privés de la liberté.

Et encore, la privation de liberté elle-même est-elle supportable pour une âme fière. Mais lorsque, réduit à l'impuissance, on se ronge à se demander ce que deviennent des êtres chers, lorsque la pensée emporte le prisonnier sur ses ailes

brûlantes vers ceux qui souffrent de son absence, lorsqu'il prévoit des malheurs qui vont les atteindre, lorsqu'il se dit qu'il est aussi impuissant qu'une pierre à les défendre, c'est alors que l'esprit commence à endurer un supplice d'autant plus terrible qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme.

C'est ce supplice qu'endura Buridan pendant cette longue journée. Mais c'était une âme vaillante et quelque peu fataliste. Les yeux fixes et mauvais, le front barré d'un pli dur, il demeura étendu dans son coin sans une plainte, sans un murmure, et ce silence fut respecté par ses deux amis qui, sans doute, avaient eux-mêmes trop à penser pour avoir le loisir de s'épancher en palabres et en condoléances.

Le soir vint, puis les ténèbres se firent opaques.

Les prisonniers n'entendaient d'autre bruit que celui des cloches appelant les moines, soit au travail des champs, soit à la prière, soit au réfectoire.

Il pouvait être dix heures du soir lorsque la porte s'ouvrit et que cette pièce – cette prison – s'éclaira de la faible lueur d'un falot.

Buridan souleva la tête et vit entrer Stragildo.

« L'exécuteur des œuvres de Marguerite, songea-t-il, est chargé de notre sort. Où ce démon va-t-il nous conduire ? Bon ! Nous verrons bien. Est-ce chez son patron, messire Satanas en personne ? Ce misérable ne doit voir sur mon visage ni crainte, ni abattement… Et quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, lui et les siens, je les regarderai en face. »

Comme pour répondre à cette pensée, Stragildo s'approcha de Buridan, les lèvres tordues par une grimace de sinistre ironie, et exhiba un large bandeau de soie qu'il appliqua aussitôt sur les yeux du jeune homme.

« Voilà pour vous aider à y voir clair, mon digne gentilhomme ! ricana le bravo.

– Les yeux fermés ou non, dit Buridan, j'y verrai toujours

clair dans ton âme.

– Bah ! Et qu'y voyez-vous, mon maître ?

– J'y vois en ce moment même, tout enchaîné que je suis, que tu as peur de moi, coquin ! Rassure-toi, je ne te mordrai pas, crainte d'être empoisonné.

– En route, vous autres ! » fit Stragildo d'un ton rauque.

En effet, avant d'être ainsi aveuglé, Buridan avait eu le temps de voir qu'on faisait subir la même opération à ses deux compagnons.

« Faut-il les démasquer ? avait demandé l'un des sbires qui bandaient les yeux des deux autres.

– Bah ! avait répondu Stragildo. À quoi bon ? Pour voir des visages de truands, ce n'est pas la peine. Celui de maître Jean Buridan peut suffire, et à la rigueur nous répond des deux autres. »

Alors Buridan entendit des pas nombreux dans la pièce ; puis il sentit qu'on le soulevait, qu'on le transportait, qu'on le déposait enfin dans quelque chose qui devait être un chariot, lequel véhicule, en effet, se mit bientôt en route.

Où allait-on ? C'est à peine si Buridan pouvait l'imaginer.

Il avait d'abord essayé, par les marches droites ou obliques de la voiture, de deviner la route suivie, de reconstituer le chemin parcouru.

Mais peut-être s'était-on défié de lui, car les zigzags du véhicule furent nombreux, et même il parut à Buridan qu'il tournait deux ou trois fois dans un cercle.

Bientôt il dut renoncer à cette tentative. À quoi bon, d'ailleurs, reconnaître la route ? Elle aboutissait fatalement à une prison, et il n'y a rien qui ressemble à une prison comme une autre prison.

Après une marche que Buridan estima à près de deux heures, ce qui aurait donné le temps à un chariot marchant au pas de

rentrer dans Paris et de traverser la ville dans toute sa largeur, on s'arrêta enfin.

Buridan se sentit de nouveau soulevé et emporté. Puis il entendit une lourde porte se fermer, puis il comprit qu'on le descendait dans quelque souterrain, à l'air plus dense qu'il respirait, puis il devina, toujours d'après les sensations produites par l'atmosphère ambiante, qu'on entrait dans un cachot.

On le déposa sur quelque chose qui devait être une dalle. Tout à coup, il sentit qu'on coupait les liens qui attachaient ses poignets. Il attendit un instant.

Et alors, brusquement, il entendit une porte se refermer ; celui qui lui avait détaché les mains n'avait pas osé lui détacher en même temps les jambes et lui débander les yeux ; Stragildo s'était mis en sûreté avant que le jeune homme ne pût sauter sur lui.

Libre de ses mains, Buridan commença par arracher le bandeau qui lui couvrait les yeux, puis il dénoua les cordes qui serraient ses chevilles, puis il se mit debout et respira un bon coup.

Il se vit alors dans une sorte de salle assez vaste, mais sans autre fenêtre qu'un soupirail pratiqué au-dessus de la porte et permettant à l'air du corridor de pénétrer dans ce cachot.

L'endroit était éclairé par un de ces énormes cierges de cire qu'on employait alors dans les maisons bien tenues ; la chandelle de suif était l'apanage des maisons de fortune ordinaire et, quant au peuple, il s'éclairait au moyen de torches fabriquées avec de la résine ; pour les paysans, c'était encore plus simple : une branche arrachée à un sapin ou même plus simplement encore, les lumières du foyer servaient d'éclairage. Il y avait bien aussi la lampe, c'est-à-dire le lumignon, le récipient quelconque dont le bec laissait pendre une mèche qui trempait dans l'huile, mais l'huile coûtait cher.

« Oh ! oh ! se dit Buridan, on me traite comme un grand

seigneur. C'est la première fois de ma vie. Il a fallu que je connaisse la prison pour connaître aussi la richesse. »

Le cachot, qu'il examina d'un œil curieux, n'avait d'ailleurs rien de trop rébarbatif. C'était une pièce de sous-sol au plafond cintré en forme de voûte soutenu par d'élégantes colonnettes, mais, au bout du compte, c'était un cachot.

Seulement, Buridan remarqua avec stupeur que ce cachot contenait trois couchettes, au lieu de la botte de paille qu'il s'était attendu à apercevoir.

Et il ne put retenir une exclamation, lorsqu'au lieu de la cruche surmontée d'un morceau de pain noir, il vit au milieu du cachot une table toute servie.

Cette table était préparée pour trois convives, que trois escabeaux attendaient. Buridan, alors, d'un rapide regard, fit le tour du cachot et, dans un angle, aperçut ses deux compagnons, toujours ligotés et toujours les yeux bandés. Il se hâta de les délivrer de leurs liens et de leurs bandeaux.

Alors les deux prisonniers enlevèrent leurs masques, et le visage mélancolique de Philippe d'Aulnay apparut en même temps que la figure effarée et rubiconde de son frère Gautier d'Aulnay.

« Mort du diable ! s'écria Gautier en s'étirant, où sommes-nous ?

– Qui le sait ? fit Buridan.

– Sur le chemin de la mort », dit Philippe.

Les trois hommes frissonnèrent. Il était certain, quel que fût l'endroit où ils se trouvaient, qu'ils n'en sortiraient que pour marcher au supplice. Il y avait eu sédition, ce qui était peu ; il y avait eu rébellion contre les armes du roi, ce qui était mieux ; il y avait eu insulte, menace et attaque à main armée contre Enguerrand de Marigny, ce qui devenait grave, et enfin il y avait surtout qu'ils étaient au pouvoir de la reine.

« Pour la sédition, la pendaison, dit Philippe.

– Pour la rébellion, la décollation par la hache du bourreau, dit Buridan.

– Pour les menaces au premier ministre, les poignets tranchés, dit Gautier.

– En sorte qu'il ne reste plus rien pour la reine ! » reprit Buridan dans un éclat de rire.

Philippe devint pâle. Toutes les fois qu'on parlait de Marguerite, il éprouvait au cœur une contraction douloureuse.

« Eh ! continua Gautier, si nous sommes sur le chemin de la mort, comme tu le prétends, Philippe, il faut avouer qu'on nous y conduit à travers des festins un peu convenables. Nous ne mourrons toujours pas de faim… ni de soif, ajouta-t-il en soupesant un panier. Tête et ventre ! soupons toujours. Demain, comme le disait un certain Léonidas, dont on m'a conté l'histoire, nous déjeunerons peut-être chez Pluton. »

Là-dessus, les trois amis se mirent à table.

Buridan qui, malgré la tristesse de ses pensées, avait grand appétit, ayant jeûné toute la journée, mangea comme deux et but comme trois.

Gautier, qui avait jeûné toute la journée comme lui et qui n'avait aucune tristesse au cœur, mangea comme trois et but comme quatre.

Il n'y eut que Philippe qui ne mangea que du bout des dents et ne but que du bout des lèvres. Pendant le repas, l'entretien roula naturellement sur les événements de la journée, sur la victoire définitive de Marigny, sur cet étrange événement si imprévu : Enguerrand de Marigny était le père de Myrtille !…

Et enfin il y eut force conjectures émises *inter pocula* pour deviner en quelle noble prison Marguerite les faisait ainsi traiter comme des princes.

Puis, Philippe ayant proclamé que toutes les conjectures sur ce sujet ne pouvaient aboutir à aucune certitude, Buridan ayant avoué que tout ce qu'il pourrait dire au sujet de Myrtille et de

Marigny ne servirait à rien en de telles circonstances, Gautier ayant affirmé qu'un bon sommeil de quelques heures serait le digne couronnement de ce festin par lequel ils venaient de célébrer leur prochain supplice, chacun gagna sa couchette et, dix minutes plus tard, tous trois dormaient de bon cœur !

Du moins, Buridan dormait bien.

Philippe faisait semblant de dormir.

Quant à Gautier, il ronflait à faire trembler les colonnettes qui soutenaient la voûte du cachot, ce qui est sinon la preuve, du moins l'apparence la plus probante du sommeil.

XXIX

L'ÉLIXIR D'AMOUR

Mabel, vers les dix heures du matin, quitta le logis hanté du cimetière des Innocents, après avoir soigneusement enfermé sa prisonnière. Elle portait sous son manteau le flacon contenant le liquide dont elle avait achevé la fabrication pendant la nuit, en même temps que les horreurs de la danse macabre se déroulaient dans le cimetière.

Elle gagna le Louvre et, par les détours qu'elle connaissait, par les couloirs qui lui étaient familiers, parvint à l'appartement de la reine.

Le premier mot de Marguerite de Bourgogne, mot de soupçon et d'impatience, fut :

« Où est-elle ? Pourquoi ne t'ai-je pas vue hier ?

– Je réponds d'abord à la dernière question, ma reine : vous ne m'avez pas vue hier, parce que, toute la journée et toute la nuit, je me suis occupée de vous. La fabrication de certain élixir, que je vous apporte enfin, réclamait ma présence assidue. Les divinités du mystérieux au-delà qui président à la transmutation de l'amour veulent être servies avec patience, obstination et fidélité, ma reine !…

– Où est-elle ? répéta Marguerite, frémissante.

– Dans un logis où elle est mieux gardée, je vous jure, qu'à la Tourelle-aux-Diables. Je vous y conduirai quand vous voudrez. Aujourd'hui, si cela vous plaît.

– Où est-ce ?

– Au cimetière des Innocents !… »

Marguerite frissonna, et Mabel songea :

« Il n'y aura pas loin pour porter à sa dernière demeure la fille de Marguerite de Bourgogne !… »

« Non, reprit la reine en hésitant, pas aujourd'hui. Il faut que je me reprenne, que je voie clair en moi-même. Et puisqu'elle est en sûreté…

– Comme vous au fond de votre Louvre !

– Eh bien, je l'irai voir d'ici deux ou trois jours. Rien ne presse. Mais tu m'en réponds sur ta tête, Mabel.

– Sur ma tête ? fit Mabel avec un sourire qui eût épouvanté Marguerite si elle eût pu en comprendre le sens. Ce n'est rien. J'en réponds sur le salut de mon âme, qui est engagée dans cette affaire… »

La reine, quelques minutes, demeura pensive. Mabel la regardait aller et venir de son pas souple et harmonieux, ses splendides cheveux épars sur ses épaules, secouant parfois la tête comme pour en chasser des pensées qui la tourmentaient.

« Mabel ! fit tout à coup la reine, j'ai une heureuse nouvelle à t'annoncer.

– Une heureuse nouvelle ? Dites vite, ma reine !

– Bigorne… ton Lancelot Bigorne est pris. Il est au Châtelet. Fais-en ce que tu voudras, je te le donne, selon ma promesse. »

Mabel ne dit rien, mais, Marguerite l'ayant regardée à ce moment, murmura :

« Je ne voudrais pas m'appeler Lancelot Bigorne !… Tiens, reprit-elle, prends ce parchemin, Mabel. Je l'ai gardé à ton intention. Il t'appartient. »

Mabel prit le papier que la reine venait de sortir d'un tiroir, et lut :

« Commandons et ordonnons, par les présentes, à notre trésorier, de payer à messire Jean de Précy deux cents écus d'or à la

couronne.

« L’an de grâce 1314.

« MARGUERITE DE BOURGOGNE,

« Reine de France. »

« Plaise à Votre Majesté de m’expliquer ce que signifie cet écrit, fit Mabel, étonnée.

– Cet écrit signifie que, pour te donner Lancelot Bigorne, j’ai dû l’acheter, et que je le paie deux cents écus d’or. Lorsqu’il n’y aura plus d’or dans nos coffres, Marigny est là pour les remplir… Cela veut donc dire que, grâce à ce papier, Bigorne ne sera pas conduit devant les juges. Car un procès, cela peut être une porte par où l’on s’évade. Cela dépend des juges. Or, il fallait que ce Bigorne ne dépendît que d’un juge, toi ! Tu n’as donc qu’à remettre ce parchemin au prévôt. Et Jean de Précy, contre ce papier, a l’ordre de t’obéir exactement en tout ce qui concerne le prisonnier. Comprends-tu ?

– Je comprends, ma belle reine, et vous remercie », dit Mabel qui, en elle-même, ajouta :

« Et d’un ! Reste ensuite Charles de Valois, plus coupable que dix Bigorne ! Reste ensuite Marguerite de Bourgogne, plus coupable que dix Bigorne et dix Valois réunis ! Et alors, je pourrai mourir à mon tour ! »

La reine avait repris sa promenade lente et pensive. Elle décapitait distraitement des fleurs qui étaient placées en gerbes dans des vases somptueux. De nouveau, elle s’arrêta devant Mabel qui songea :

« Nous y voici enfin ! Avoue donc, Marguerite, que, depuis mon arrivée ici, ce qui te tourmente, ce n’est ni ta fille, ni Lancelot Bigorne ! Ce qui te tourmente, c’est la passion diabolique qui ronge ton cœur ulcéré ! Ce qui te tourmente, c’est de savoir si l’élixir d’amour agira sur Buridan. Ne crains rien, Marguerite, l’élixir agira !… Une heure après que Buridan l’aura absorbé, tu pourras serrer dans tes bras le cadavre de

l'homme que tu aimes ! »

« Cet élixir ? gronda Marguerite d'une voix rauque.

– Le voici ! » fit Mabel en sortant le flacon de dessous son manteau, qu'elle laissa alors retomber sur un siège.

La reine saisit avidement le flacon, et, avec une ardente curiosité, l'examina en le faisant miroiter au jour.

Le liquide qu'il contenait était parfaitement limpide. Pas une ombre, pas une de ces buées qui se forment parfois dans l'eau n'en troublait la diaphanéité.

Marguerite déboucha le flacon et le porta à ses narines.

Mabel ne broncha pas.

Si Marguerite, à ce moment, avait eu l'idée de goûter au terrible poison dont quelques gouttes suffisaient pour tuer, Mabel n'eût pas bougé, peut-être !

Seulement, elle eût regretté que la mort de la reine interrompît son rêve de vengeance au plus beau moment.

Heureusement pour elle, Marguerite replaça sur le flacon le bouchon de cristal qui le fermait hermétiquement, et alors seulement Mabel respira. Elle prononça tranquillement :

« Je dois vous prévenir, ma reine, que cet élixir est destiné seulement à l'homme.

– Ah ! fit simplement la reine.

– Sur vous, il produirait des effets désastreux, peut-être vous tuerait-il…

– Ah ! répéta Marguerite, pensive. Et tu es sûre de l'effet qu'il produira sur… lui ?

– Je vous l'ai dit, ma belle reine. L'homme, quel qu'il soit, qui absorbera ne fût-ce que quelques gouttes de cet élixir, soit pures, soit mêlées à une boisson quelconque, eau, vin, ou cervoise, cet homme vous aimera. Il vous aimera, vous, et non une autre ; car les prières d'incantation aux esprits supérieurs ont été prononcées en votre nom : au nom de Marguerite de

Bourgogne, reine de France. Si cet homme aimait une autre femme, il l'oubliera. Ou, s'il ne l'oublie pas, il la détestera. Vous, vous seule serez la maîtresse absolue de sa pensée, de son cœur, de son âme et de ses sens. Il ne pourra pas ne pas penser à vous. Il lui sera impossible de ne pas vous désirer ardemment, follement. Votre absence exaspérera sa passion. Vos baisers seront comme l'huile sur le feu. Cet homme, donc, vous le ferez mourir peu à peu, au gré de vos désirs à vous, ou bien vous le ferez vivre encore si cela vous plaît, vivre pour vous aimer d'un amour inextinguible, et si vous le tuez d'amour, ce sera dans un suprême baiser, dans un dernier cri d'amour qu'il s'éteindra dans vos bras. »

À cette brûlante peinture des effets que devait produire l'élixir, Marguerite vibrait, palpitait, frissonnait de tout son cœur orageux.

Elle haïssait Buridan.

Et elle l'adorait.

Elle allait pouvoir le tuer… le tuer d'amour !

Le rêve de vengeance était sublime. Voir l'homme qui l'avait méprisée se traîner à ses pieds, pantelant de passion, et le faire mourir dans un baiser ! Elle ne pouvait pas rêver de vengeance plus complète et plus raffinée.

Sa nature aventureuse, son esprit perverti, ses sens exaspérés, tout en elle se complaisait à ces hardies spéculations d'amour et de mystère, où intervenaient des forces supérieures aux forces humaines.

Mabel, debout dans un coin, contemplait la reine comme le génie du mal, et d'un regard sombre étudiait les ravages que le poison de ses paroles portait dans cet être, qui n'eut peut-être que le malheur de posséder une vitalité trop violente. La vie, en effet, le pouvoir de vivre pleinement, de sentir la vie, de recevoir et d'emmagasiner toutes les sensations de la vie, ce pouvoir, disons-nous, qui est dans tous les êtres vivants, mais que l'homme seul, probablement, analyse, ce pouvoir ne peut ni

rester en deçà ni aller au-delà des limites naturelles. En deçà, la créature est incomplète et rumine, alors qu'elle paraît vivre. L'homme alors n'est pas beaucoup plus qu'un champignon qui végète son obscure existence, aux sensations restreintes. Au-delà, la créature s'exorbite, ses sensations deviennent trop aiguës pour la quantité de pensée possible. Alors l'homme devient un phénomène, un monstre, c'est-à-dire un individu anormal : c'est Locuste, c'est Agrippine, c'est Néron, c'est Marguerite de Bourgogne.

« Quand comptez-vous donner l'élixir ? demanda Mabel d'une voix indifférente.

– Que t'importe ! gronda la reine.

– Il m'importe peu, à moi, bien qu'enfin je puisse m'intéresser à mon œuvre. Mais il vous importe beaucoup à vous. Car dans l'heure même où celui que vous aurez choisi boira l'élixir, il est nécessaire que des incantations soient prononcées. Et seule, je puis, je dois connaître la formule de ces prières aux esprits supérieurs…

– Soit ! Je laisserai donc s'écouler ce jour et cette nuit. Demain soir à minuit, il sera temps que tu prononces tes invocations. »

Et la reine, de son pas souple et harmonieux de déesse, se retira dans son oratoire, où elle tomba à genoux devant l'image du Christ.

« Demain soir à minuit, Buridan sera mort ! » murmura Mabel.

XXX

LA MÈRE DE BURIDAN

Le prévôt de Paris, messire Jean de Précy, avait son logis devant la maison aux piliers en Grève. C'était un homme d'apparence froide, d'aspect sévère, mais tout rond en affaires, fort expéditif et capable de rendre de grands services – à ses supérieurs – dans une période de troubles comme il s'en déclarait si fréquemment en ces époques où l'autorité était bien loin d'être aussi fortifiée que de nos jours.

Que si un lecteur nous demande s'il s'agit ici de l'autorité royale ou de l'autorité républicaine, nous le prions de faire la réponse lui-même.

Jean de Précy, donc, homme de valeur qui avait succédé à Barbette, n'avait pas son pareil pour donner au peuple de Paris de salutaires exemples.

Faire saisir une douzaine de mutins, en pendre deux en Grève, deux à la Croix du Trahoir, deux aux Fourches de la Halle, en exposer trois ou quatre à différents piloris, en rouer un ou deux pour varier les plaisirs, c'était pour lui l'affaire d'une journée et c'est ce qui prouve bien qu'il était expéditif, comme nous l'avancions.

Mais nous disions aussi qu'il était rond en affaires.

Ainsi par exemple, lorsqu'il lui arrivait d'avoir à mettre la main au collet de quelque juif accusé de sorcellerie – ce qui signifiait généralement que le roi avait besoin d'argent –, si le juif lui disait :

« Mille écus pour me laisser fuir !

– Pour qui me prends-tu, vil mécréant ? répondait Jean de Précy. Ce sera deux mille écus et n'en parlons plus. »

Ce soir-là – nous voulons dire le lendemain du jour où Mabel remit à la reine l'élixir d'amour, poison violent destiné à tuer Buridan –, ce soir-là donc, Jean de Précy achevait de souper entre sa femme, personne agréable et rieuse, et sa fille, lorsqu'on vint lui annoncer qu'une femme voulait à toute force lui parler.

Le prévôt se rendit donc en son parloir en prenant cette physionomie soucieuse, digne et sévère qui lui seyait particulièrement.

Il se trouva, en effet, en présence d'une inconnue à la capuche rabattue sur le visage qui, à sa première question et pour toute réponse, lui tendit un parchemin.

Le prévôt, ayant lu, éprouva instantanément cette jubilation honnête qui saisit tout bon commerçant lorsqu'il vient de conclure une bonne affaire.

Mais cette jubilation, il la garda pour lui, et son visage demeura sévère.

Ce parchemin, c'était le bon sur le trésor royal que la reine avait signé et qui devait servir de signe de reconnaissance à qui l'apporterait.

« Je dois obéir à Sa Majesté, dit simplement le prévôt qui, en même temps, et sans avoir l'air d'y toucher, fit disparaître le précieux papier. La reine veut qu'il n'y ait pas de procès. Du moins, c'est ce qu'elle m'a dit.

– C'est vrai, messire. Pas de procès. Pas de bruit inutile.

– Et dangereux. La reine veut que Lancelot Bigorne soit tout doucement étranglé dans son cachot… »

Et comme la femme se taisait :

« Est-ce bien cela ? Je vais de ce pas m'occuper de la chose…

– La reine veut que vous m'obéissiez, dit alors la femme.

– C'est bien ainsi que je l'entends ! Aimes-tu donc mieux, femme, que ce Lancelot Bigorne soit quelque peu questionné ? Parle. Il n'en coûtera que la peine de faire venir le bourreau-juré.

– Je vous le dirai quand je l'aurai vu. Où est le prisonnier ?

– Au Châtelet, où il est traité avec tous les égards dus à un homme qui me vaut deux cents… c'est-à-dire à un homme auquel s'intéresse la reine.

– Ce soir, à onze heures, j'entrerai dans son cachot.

– Ah ! ah ! diable ! Tu veux entrer dans le cachot ? Eh bien ! soit ! puisque la reine le veut. Et alors, tu dis ce soir, à onze heures ? Hum ! L'heure est excellente, après tout, pour procéder sans bruit inutile, comme tu disais. Bien. Fort bien. Trouve-toi donc ce soir devant le pont-levis du Châtelet. Je serai là. Et puis, vois-tu, comme je suis homme d'ordre, comme je tiens à prouver ma fidélité à Mme Marguerite, tout sera prêt ; pendaison, étranglement, estrapade, question, ce sera à ton gré. Tu n'auras qu'un mot à dire, femme.

– Ce mot, je le dirai en sortant du cachot. »

*

* *

Mabel, en quittant la maison du prévôt, se rendit au logis hanté du cimetière des Innocents. Elle commença par constater que Myrtille était bien toujours enfermée dans la chambre attenante au laboratoire. À travers un judas, elle contempla longuement la jeune fille. Puis, avec un soupir, lentement, elle alla s'asseoir sur un escabeau, et sans lumière, dans le silence de la nuit, se mit à parler avec elle-même.

« Myrtille, Buridan ! Innocents tous deux. Et tous deux vont succomber : Buridan vers minuit, Myrtille à l'aube du prochain jour… Que m'ont-ils fait ? N'est-ce pas une injustice atroce que je commets cette nuit… Oui. C'est une injustice. Et c'est affreux

pour que moi-même, juge et bourreau, j'en frémisse… Buridan ! Je ne sais quelle vague sympathie m'attire vers ce jeune homme. Et Myrtille ? J'ai vainement essayé de la haïr… Mais moi, moi qui m'attendris ici, n'ai-je pas souffert à la fois dans mon amour d'amante et dans mon amour de mère ? Il faut que Marguerite pleure de voir mourir celui qu'elle aime et de voir mourir sa fille. Sans quoi, tout m'échappe. Et vraiment, ce ne serait pas la peine d'avoir dissimulé jusqu'à ce jour… D'ailleurs, il est trop tard : le poison est entre les mains de Marguerite. »

Ces quelques lignes froides résument les pensées formidables qui tourbillonnaient dans la tête de Mabel en cette heure de silence et de ténèbres où elle attendait le moment d'aller tuer Lancelot Bigorne.

La mort de Lancelot.

La mort de Myrtille.

La mort de Buridan.

C'était l'œuvre de cette nuit infernale. Et Mabel supportait l'effroyable poids de cette triple pensée de mort en songeant au lendemain. Car le lendemain, c'était le jour de la vengeance. C'était le jour où elle verrait Marguerite mourir de douleur. Et si Marguerite ne mourait pas, elle l'y aiderait, voilà tout.

Alors, de tous les acteurs de la tragédie de Dijon, où Anne de Dramans, en se débattant contre la folie de la mort, avait conçu la trame de ces représailles, il ne resterait plus que le comte de Valois à tuer !

*

* *

Lorsque Mabel arriva devant le Châtelet, elle vit que le prévôt avait tenu parole et que le pont-levis semblait n'attendre qu'elle pour se relever. Un archer en faction la guettait. Cet homme vint à elle et lui demanda :

« Êtes-vous celle qu'attend messire Jean de Précy ?

– Je suis celle-là, répondit Mabel.

– Suivez-moi donc. »

À ce moment, onze heures sonnèrent à la cloche du Châtelet ; le soldat, précédant Mabel, traversa un passage voûté, puis une cour, puis entra dans un corps de logis, et bientôt Mabel se trouva en présence du prévôt qui lui dit :

« Alors, femme, tu veux descendre au cachot de ce Bigorne ?

– C'est convenu. Et c'est l'ordre de la reine.

– Oui. Mais dois-je t'accompagner ou te faire accompagner ?

– Je veux être seule.

– Seule ? Ah ! diable ! Et si le prisonnier t'étrangle ?

– C'est mon affaire », dit Mabel d'une voix paisible.

« Au fait, songea le prévôt, cela ne fera jamais qu'une sorcière de moins. Car Dieu me damne si ce démon femelle n'est pas une vraie sorcière. »

« Bon ! reprit-il tout haut. Et lorsque tu sortiras – si tu sors –, tu diras ce que tu désires… ce que la reine désire voir accorder à Lancelot Bigorne par notre munificence : une bonne corde, un digne coup de hache sur le col, ou un bon sommeil sur le chevalet…

– Je le dirai. Fais-moi conduire, prévôt.

– Comment donc ! Mais je vais te conduire moi-même, femme ! moi-même, c'est-à-dire escorté d'une demi-douzaine d'archers armés de dagues, car je me soucie peu d'aller rendre visite à Satan en ta compagnie. »

Le prévôt se mit en marche. Mabel haussa les épaules et le suivit. Dans le couloir, non pas six, mais douze archers attendaient. Plus un porte-clefs. Plus un porte-torche. Toute cette troupe fantastique, aux reflets rouges du flambeau fumeux, dominée par la silhouette spectrale de Mabel, se mit en route le long des couloirs sinistres aux voûtes surbaissées comme pour étouffer des plaintes, aux murs lépreux, comme si tant de douleurs accumulées y eussent laissé l'empreinte des

ongles qui cherchent à griffer les pierres impassibles.

Puis on se mit à descendre un escalier en vis.

Au fur et à mesure qu'on descendait dans les ténèbres plus épaisses, les yeux de Mabel devenaient plus brillants. À mesure qu'on s'enfonçait dans une atmosphère plus lourde et plus humide, elle semblait respirer plus librement.

Mabel descendait le premier degré de sa vengeance.

Tout à coup, le prévôt ouvrit une porte.

« Est-ce là ? demanda Mabel.

– Non. Regarde seulement. »

Mabel passa la tête par la porte entrebâillée et vit une salle dallée éclaboussée de taches de sang ; dans un coin, un lit de sangle ; dans un autre coin, un chevalet avec des pièces de bois pour faire craquer les os des jambes ; des cordes, une potence, des haches ; aux murs, des tenailles, des outils d'acier, des pinces, un billot pour décapiter et encore un réchaud tout allumé où déjà des fers chauffaient.

Mabel n'eut pas un frémissement, tandis qu'elle jetait un long regard dans la chambre de torture où deux hommes s'activaient aux préparatifs. Le prévôt se mit à rire et dit :

« Voilà. Tu n'as qu'à choisir ce qui convient à ton homme.

– Je choisirai quand je l'aurai vu », dit Mabel.

Le prévôt, alors, fit un signe et, quelques pas plus loin, le porte-clefs ouvrit une porte.

C'était celle du cachot de Lancelot Bigorne.

« Entrez, dit Jean de Précy avec son sourire des grands jours de bonnes affaires, nous vous attendons là… dans la jolie chambre que vous venez de voir. »

Mabel fit un signe de tête et entra, portant la torche que lui avait remise l'un des hommes qui escortaient le prévôt.

*

* *

Lancelot Bigorne, comme Alexandre à la veille de la bataille d'Artèbes, comme Annibal à la veille de la bataille de Cannes, comme plus tard Condé à la veille de la bataille de Lens, comme enfin tous les capitaines qui, au dire de l'histoire – cette grande flagorneuse –, dormirent paisiblement au moment de risquer leur vie et leur destinée, Lancelot Bigorne, donc, pareil à ces illustres guerriers et plus brave qu'eux, car il était bien sûr, lui, de perdre la bataille, dormait profondément.

Un ronflement sonore et peu harmonieux, mais rythmique et bien cadencé, le ronflement enfin d'une conscience honnête (pourquoi la conscience ne ronflerait-elle pas, puisqu'on la fait s'éveiller, s'endormir, parler, etc. ?), ce ronflement d'un nez – à défaut de conscience –, qui n'avait rien à se reprocher, indiquait nettement que le prisonnier ne craignait même pas, comme les Scythes, que le ciel lui tombât sur la tête. Lancelot Bigorne était heureux, ou du moins il rêvait qu'il était heureux, ce qui est peut-être la forme la plus précise du bonheur.

Cependant, la lumière de la torche ayant frappé ses paupières, il fit une grimace, grommela un juron et de l'épaule droite s'en alla continuer son rêve sur l'épaule gauche.

À ce moment, une main le toucha à cette épaule droite.

Bigorne eut un nouveau grognement d'heureux dormeur qu'on dérange et se mit sur le dos.

Puis il entrouvrit les paupières.

Dans le même instant, ses yeux se dilatèrent de terreur, il se redressa, effaré, avec la vague intuition que du rêve heureux, il passait brusquement au cauchemar atroce, puis il se rencoigna dans l'angle du cachot contre lequel il s'était endormi, puis il traça un grand signe de croix, et, claquant des dents, murmura :

« Habitant de l'autre monde, je te conjure de retourner à la tombe et de laisser un bon chrétien dormir tranquille son dernier somme. »

Puis, une idée subite lui passant par la tête :

« Ouf ! fit-il dans un soupir, si le Ciel permet que je sois éprouvé par cette apparition, c'est que demain matin, à l'aube, je serai conduit aux Fourches… Cher saint Barnabé, ajouta-t-il, je ne puis rien te promettre. Mais, en somme, je te donnais beaucoup sur mes prises, et si tu n'as pas un cœur de roche, si la reconnaissance habite au ciel, tu dois me débarrasser de cette vision. »

Là-dessus, Bigorne, qui avait fermé les yeux, les rouvrit en constatant que saint Barnabé, ingrat, ne faisait aucun accueil à sa prière, vu que le fantôme était toujours là ; il murmura dans un deuxième soupir, semblable au premier :

« Ouf ! cette fois, tout est dit. Je suis mort d'avance, puisque me voilà déjà en accointance avec les habitants de l'autre monde. »

Et passant de la peur à une sorte de bravade désespérée, il se mit debout et regarda fixement le fantôme.

« Tu me reconnais donc ? fit Mabel. Oui. Tu m'as déjà reconnue à la Tour de Nesle. Tu sais qui je suis… Tu sais quel compte je viens te demander. »

Et sa main s'abattit sur la main de Bigorne.

Instantanément, Lancelot remarqua deux choses d'une extrême importance dans la situation d'esprit où il se trouvait.

D'abord, la voix du fantôme était franche et naturelle, bien qu'un peu sourde et presque tremblante d'une émotion de colère ou de joie mauvaise.

Ensuite, la main de ce même fantôme était brûlante de fièvre.

Or, il est avéré que les fantômes n'ont pas la fièvre, il était certain que leur voix est lointaine, caverneuse et difficile à saisir pour une oreille humaine ; il était enfin non moins sûr que leur main est toujours glacée.

« Oh ! oh ! s'écria Bigorne, mais vous n'êtes pas morte ? »

Un sourire d'indicible amertume plissa les lèvres de Mabel.

« Plût au Ciel que je fusse morte ! dit-elle avec un désespoir concentré : plût au Ciel que le coup de poignard de Marguerite eût marqué la fin de ma misérable existence ! Je n'aurais pas souffert ce que j'ai souffert. Mais toi, maudit, sache-le, car je suis ici pour te l'apprendre, si tu es arrêté, c'est grâce à moi ! Dans quelques minutes, lorsque je te quitterai, je ferai un signe. Et alors, sur ce signe de ma main, sur cette simple parole que je prononcerai, tu seras saisi et emporté dans le cachot voisin. Or, sais-tu ce que c'est, que ce cachot ? C'est la chambre de la question. »

Lancelot Bigorne frissonna.

« Diable ! gronda-t-il. Je voulais bien mourir. Mais c'est mourir cent fois que de subir la question. C'est trop pour un seul homme, si dure que soit sa peau ! Mais, reprit-il tout haut, à quoi bon me faire questionner, puisque je n'ai rien à dire ? »

Mabel ne répondit pas.

Elle avait baissé la tête et semblait en proie à une douloureuse méditation.

« Je revois la scène abominable, prononça-t-elle enfin lentement. D'abord, c'est un froid qui tout à coup me glace le cœur, puis un nuage noir qui s'étend sur mes yeux, et alors je perds la notion des choses, et puis soudain, écoute, misérable… il me semble que je suis à la fois morte et vivante… je comprends en même temps que je ne puis remuer la main ! J'entends ce qui se dit, je fais un effort de tout mon être pour crier, parler, dire au moins un mot et je devine que je suis réduite à l'immobilité du néant…

– Morte et vivante ! râla Bigorne. C'est bien cela ! Je m'explique tout, à cette heure !

– Et alors, poursuivit Mabel, j'entends… Oh ! les misérables ! Oh ! les lâches qui n'ont pitié ni de la mère, ni de l'enfant !… j'entends Valois… j'entends Marguerite te donner l'ordre effrayant… Et toi, tu obéis ! J'entends les cris de mon enfant…

je veux, oh ! de toutes mes forces, de toute mon âme, je veux crier, supplier, me lever !… Non ! Rien ! Et j'assiste, moi la mère, j'assiste à cette chose : mon enfant qu'on emporte pour le jeter à l'eau… Comment as-tu pu vivre, Lancelot Bigorne ? Comment tes nuits n'ont-elles pas été remplies par les clameurs du pauvre petit ? »

Mabel éclata en sanglots.

« Mon pauvre petit ! balbutia-t-elle. Mon petit Jehan !… »

Quelques minutes, on n'entendit dans le cachot que les sanglots de Mabel.

Peut-être avait-elle oublié Bigorne, sa vengeance, tout au monde, car, à ce moment, elle entendait ces cris de l'enfant qui appelle la mère à son secours…

« Ainsi, dit Lancelot Bigorne d'une voix sombre, vous me demandez comment, ayant accompli un tel forfait, j'ai pu vivre ?

– Peu importe ! fit Mabel dans un grincement. L'essentiel est que je te tiens. Vous êtes trois. Il y avait toi. Il y avait Valois. Il y avait Marguerite. Tu es frappé le premier, voilà tout. Adieu, Bigorne ! En mourant dans la torture au fond de ce cachot, dans le désespoir, dans la damnation de ton corps et de ton âme, sache seulement que c'est moi qui te tue. Adieu ! »

Bigorne fit deux pas rapides, se plaça devant Mabel, tira un petit objet brillant de son vêtement et le tendit en disant :

« Avant de vous en aller, regardez ceci, Anne de Dramans ! »

Mabel considéra un instant l'objet, puis le saisit d'une main tremblante, et dans un soupir convulsif murmura :

« Le médaillon que j'avais attaché au cou de mon Jehan !… »

Elle le porta à ses lèvres et le baisa ardemment.

Puis, relevant les yeux vers le prisonnier :

« Merci, dit-elle. Avant de mourir, tu auras donc fait une bonne action, puisque tu me rends ce médaillon que tu as volé

à l'enfant avant de le tuer… Je mettrai cette relique parmi celles que j'ai conservées, ses petits vêtements, des souliers, un loquet… oui, j'ai gardé tout cela, c'est mon trésor, à moi. Merci, Bigorne : meurs en paix, et meurs sans torture : le médaillon t'épargnera au moins la question…

– Ce n'est pas moi qui ai pris ce médaillon, dit Bigorne, ce n'est pas moi qui l'ai conservé jusqu'à ce jour.

– Que veux-tu dire ? fit Mabel, étonnée.

– Je veux dire que d'autres ont trouvé l'enfant et ont pris le médaillon… »

Mabel hocha lentement la tête.

« Oui, fit-elle. Le cadavre du pauvre petit, n'est-ce pas, a été trouvé sur les rives du fleuve ?

– Je n'ai pas parlé de cadavre, dit Bigorne. J'ai dit : d'autres que moi ont trouvé l'enfant. »

Mabel passa ses mains sur son front. Elle tremblait. Un frisson convulsif l'agitait. Machinalement, elle regardait la torche dont la flamme vacillait.

Bigorne continua :

« Ces autres dont je vous parle ont trouvé l'enfant dans la cabane abandonnée où je l'avais laissé. »

Un rauque soupir gonfla le sein de Mabel. Elle voulut parler. Ses lèvres demeurèrent muettes. Mais sa main serrait le bras de Bigorne avec une telle force, mais une si intense supplication jaillissait de ses yeux, que Lancelot en lut bouleversé jusqu'aux entrailles, et il prononça d'une voix ferme :

« L'enfant que j'ai laissé dans la chaumière était vivant. Les autres qui l'ont trouvé, entendez-vous, Anne de Dramans, l'ont trouvé vivant : ils l'ont emmené vivant !… Le petit Jehan n'a été tué ni par moi, ni par d'autres… »

Un cri terrible déchira le silence du cachot.

Lancelot Bigorne acheva :

« Votre fils, Anne de Dramans, votre fils est vivant. Je le connais. Je l'ai vu. Je lui ai parlé tous ces jours-ci. Anne de Dramans, voulez-vous revoir votre enfant ?…

– Vivant ! râla Mabel.

– Vivant ! affirma solennellement Lancelot Bigorne. Je le jure sur la tête de cet enfant que j'ai appris à aimer, je le jure sur le sang du Christ, et si je mens, puissé-je errer, pendant l'éternité, des sombres parages du purgatoire aux plaines brûlantes de l'enfer. Saint Babolin me soit en aide, jamais je n'ai fait pareil serment !… »

*

* *

Alors, tandis que Mabel, palpitante, écrasée de joie, penchée, suspendue aux lèvres de Lancelot, écoutait de toute son âme, simplement l'aventurier raconta comment il n'avait pas eu le courage d'exécuter l'ordre de Valois, comment il avait déposé l'enfant dans une chaumière abandonnée pour le ramener à sa mère, et comment, étant venu le chercher, il ne l'avait plus trouvé.

Puis il dit comment le petit Jehan avait été trouvé par des gens qui l'avaient emmené à Béthune : tout le récit que lui avait fait Simon Malingre.

« Holà ! ajouta-t-il tout à coup, quand il eut terminé, que faites-vous ? Du diable si vous ne me fendez le cœur !… Quoi ! qu'est-ce que j'ai aux yeux !… Je pleure ? Moi !… »

Lancelot Bigorne pleurait… c'était vrai.

Il pleurait de voir pleurer la mère de Buridan.

Elle était tombée à genoux. Elle avait saisi les deux mains rudes – et ajoutons très sales – de Lancelot Bigorne. Elle les couvrait de baisers. Et elle gémissait :

« Et moi qui t'ai maudit ! Moi qui ai souhaité la mort et la torture pour toi ! Dire que mon petit est vivant ! Dire que tu l'as sauvé, mon bon Lancelot ! Est-il au monde meilleur homme que

toi ?… Comment est-il ?… Grand, fort et beau, n'est-ce pas ? Il était déjà si robuste, alors, et quand il fermait les poings, vraiment, on aurait dit qu'il voulait frapper. Mon bon Bigorne, j'ai tout crédit, sais-tu ? Ne t'inquiète de rien. Te voilà riche. C'est moi qui m'en charge… Oui, mais n'a-t-il pas trop souffert aussi ? Non… les gens qui l'ont emmené, c'étaient de bonnes gens… Pourvu qu'il n'ait pas oublié sa mère !… Dis-moi ce que tu veux, tu l'auras, mon bon Bigorne… »

Lancelot essuya ses yeux et répondit :

« Par les cornes de Satan ! il est une chose que je voudrais bien en ce moment : c'est me trouver hors d'ici. Quant à la richesse, je ne la méprise pas, vu qu'en me fouillant convenablement, on ne me trouverait ni un sou ni une maille ; cependant, comme la richesse ne peut servir qu'à bien manger et mieux boire, comme pour boire et manger il faut vivre, comme pour vivre il faut… »

Lancelot Bigorne eût continué sa savante déduction logique, mais déjà Mabel s'était relevée et l'entraînait. Hors du cachot, elle se heurta aux archers qui l'attendaient.

« Ah ! ah ! fit Jean de Précy, vous nous amenez votre homme. Le gaillard a grand appétit d'être questionné, à voir avec quelle ardeur il te suit. Eh bien, femme, qu'as-tu décidé ? La pendaison ? La question ? L'estrapade ?

– La liberté, répondit Mabel. De par la reine, cet homme est libre.

– De par la reine ! » répéta le prévôt d'une voix grave qui dissimulait mal sa stupéfaction.

Les archers, à ces mots de : « De par la reine », prirent l'attitude de parade et saluèrent comme si la reine eût été présente.

« Sergents de la geôle, continua le prévôt, ouvrez les portes au prisonnier et le conduisez hors de notre Châtelet !… »

*

* *

Dix minutes plus tard, Lancelot Bigorne, la bouche fendue d'une oreille à l'autre, respirait à pleins poumons l'air vif qui montait de la Seine.

« Par saint Barnabé, par les saints Babolin et Pancrace, et par saint Adam, qui, paraît-il, fut mis hors du paradis ! En bas, je me trouvais toujours la bouche trop grande pour l'air qui y entrait. Ici, je me la trouve encore trop petite pour l'air de la liberté… Jamais l'homme n'est complètement satisfait. Or çà, éloignons-nous promptement de ce lieu de misère.

– Ta misère va être finie, bon Lancelot », dit Mabel.

Comme ils arrivaient sur la place de Grève, le veilleur passa près d'eux en balançant son falot et en criant de sa voix mélancolique :

« Parisiens, dormez en paix ! Parisiens, il est minuit !

– Minuit ! fit sourdement Mabel, qui frissonna comme si elle se fût éveillée d'un rêve. Minuit !… Mais puisque mon fils vit… je ne puis pas laisser… Oh ! malheureuse !… Misérable que je suis !… Il est trop tard !… En ce moment, Marguerite lui donne le poison !… »

Dans cet instant, Bigorne prononça :

« Puisque vous êtes en crédit, je ne crains plus pour votre fils, Anne de Dramans.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire qu'il a été arrêté dans l'émeute des écoliers, sur le Pré-aux-Clercs. Mais vous le ferez relâcher comme vous avez fait de moi… Au fait, je ne vous ai pas dit : c'est mon maître, votre fils… un rude homme, et dont vous serez fière, par le sang de Dieu ! Car nul ne peut dire qu'il soit plus brave, plus audacieux et plus fort que Jean Buridan ! »

Un lamentable hurlement d'angoisse et d'épouvante gronda dans le silence de la place de Grève :

« Jean Buridan ! Jean Buridan !… Tu as bien dit Jean Buridan ?…

– Oui, fit Bigorne, épouvanté ; c'est le nom que porte votre fils.

– Parisien, il est minuit ! » cria la voix lointaine du veilleur.

Cette fois, une plainte sourde, étouffée, comme celle du bœuf qu'on assomme, jaillit des lèvres livides de la dame de Dramans, et elle tomba à la renverse, tout d'une pièce, en râlant :

« Malédiction !… »

XXXI

LE FLACON DE POISON

Du cachot de Lancelot Bigorne, nous passerons maintenant à celui où étaient enfermés Buridan, Philippe et Gautier d'Aulnay. Et si quelque lecteur nous faisait observer que cela fait bien des cachots en un nombre de chapitres bien restreint, nous lui répondrions que ce n'est pas notre faute si les personnages de ce récit furent mis en prison. Nous aimerions certes mieux les montrer en quelque joyeuse taverne. Mais les faits sont là, et nous n'en sommes que le narrateur.

Toutefois, si nous ne pouvons, à notre grand regret, les trouver dans une salle d'auberge, libres et heureux, c'est du moins dans une scène de bombance que nous les présentons au lecteur dont nous parlions et qui, de ce fait, nous passera les cachots.

Buridan, Philippe et Gautier étaient donc à table.

Or, il était onze heures du soir. Ce n'est pas que leur festin – car c'était un véritable festin – se fût prolongé jusque-là. Mais, par un caprice qu'ils ne purent comprendre, le valet qui les servait venait seulement de dresser la table. En vain, dans la soirée, Gautier avait-il frappé du poing sur la porte en criant qu'il enrageait de faim. À travers la porte, le valet lui avait simplement recommandé la patience, – vertu dont Gautier faisait un sobre usage.

Enfin, comme nous l'avons dit, la table avait été dressée et les trois amis y avaient pris place, non sans avoir remarqué que ce repas était encore supérieur aux précédents en fines victuailles et en bons vins, auxquels Buridan et Gautier firent

héroïquement honneur, Philippe demeurant mélancolique.

On bavarda, bien entendu. Et, comme de juste, après s'être extasiés sur la façon dont ils étaient traités dans cette étrange prison, les trois amis se mirent à causer de ce dont parlent constamment les prisonniers : de la liberté.

« Ah ! faisait Buridan, si seulement nous savions où nous sommes.

– Si seulement, ajoutait Gautier, je savais comment est construite cette prison.

– À quoi cela t'avancerait-il ? dit Philippe doucement.

– Mais, par Dieu, cela servirait à trouver peut-être un moyen d'évasion, tandis que nous vivons en taupes – en taupes bien nourries, je veux bien –, mais c'est insuffisant.

– Que te manque-t-il donc ? reprit Philippe avec un sourire pâle.

– Tête et ventre ! il me manque que je ne puis aller, venir, batailler contre le guet dans la rue, rendre visite à Agnès Piedeleu, gagner quelques écus au Franc-Cornet, enfin tout ce qui fait la vie, mort du diable ! »

À ce moment, et comme le repas tirait à sa fin, le valet entra.

Nous devons dire ici que Philippe d'Aulnay et son frère gardaient toujours leur masque, même la nuit, crainte qu'on n'entrât pendant leur sommeil.

Le valet – car l'homme qui les servait ne pouvait être appelé geôlier – déposa sur la table un flacon qui semblait contenir de l'eau pure.

« Qu'est-ce cela ? dit Gautier avidement.

– Une liqueur destinée seulement à l'un de vous, dit le valet…

– Et à qui, tête et ventre ?

– À celui des trois qui ne porte pas de masque.

– À moi, alors ! dit Buridan, qui saisit le flacon et l'examina curieusement. Et qui donc m'octroie si généreusement cette liqueur ? » reprit-il.

Mais déjà le valet avait disparu. Buridan flaira le flacon et le trouva sans odeur. Il le fit miroiter à la lumière et le trouva sans couleur.

Il regarda ses deux amis.

« Une liqueur ? Pour moi seul ? Qu'est-ce que cela peut bien être ?

– Eh ! s'écria Gautier. Cela te vient de quelque dame qui te veut du bien et qui aura appris que tu es en prison. »

Buridan versa le contenu du flacon dans son gobelet.

« En ce cas, dit-il, je vais boire, et boire seul, en l'honneur de la dame inconnue… Qui sait d'ailleurs si ce n'est pas un charme ?

– Ou un maléfice ! fit Gautier en éclatant de rire.

– Ne bois pas, Buridan ! dit gravement Philippe.

– Et pourquoi ?… »

Buridan tressaillit. Mais, se remettant aussitôt :

« Bah ! Pourquoi serait-ce du poison ? Et si c'était du poison, pourquoi voudrait-on m'empoisonner moi seul ? Ne chercherait-on pas, au contraire, à nous tuer tous trois en même temps ? Et puis, si on avait voulu me tuer ou nous tuer, n'était-ce vraiment pas facile de le faire pendant notre sommeil ? La manière dont nous sommes traités, les égards qu'on nous témoigne, cette table richement servie, ces excellentes couchettes, tout prouve que, pour le moment, on ne nous veut aucun mal. Et puis, enfin, pour m'empoisonner, il était plus commode de ne pas éveiller mes soupçons en apportant un flacon destiné à moi seul. Je bois ! Je bois à la dame inconnue qui me fait cette gracieuseté, cette dame fût-elle… »

Il allait dire : Marguerite de Bourgogne !

Mais son regard tomba sur Philippe. Et il se tut. Dans le même instant, il porta le gobelet à ses lèvres et le vida d'un trait.

« Quel goût cela a-t-il ? demanda Gautier.

– Ma foi ! fit Buridan en claquant de la langue, c'est excellent.

– Et tu n'en as pas laissé une goutte !

– C'est excellent, reprit Buridan : c'était de l'eau.

– Sans aucun goût ? demanda Philippe.

– Hélas ! consolez-vous donc, mes braves amis, et oublions cet incident ridicule. Je soupçonne fort cet impertinent valet de s'être moqué de moi. Je m'en plaindrai aux juges lorsqu'on instruira notre procès.

– Ah ! oui, fit Gautier, notre procès, c'est vrai, de par tous les diables. J'oublie toujours que cette fastueuse ripaille où on nous entretient… »

À ce moment, le valet entra silencieusement, reprit le flacon que Buridan avait vidé et l'emporta sans prononcer un mot.

Puis, la porte se referma.

Les trois amis tressaillirent, Philippe pâlit.

« Et tu disais ? reprit froidement Buridan.

– Je disais, continua Gautier, dont la langue s'empâtait, que ces festins doivent se terminer par un procès, lequel se terminera lui-même…

– Par une bonne pendaison ! » dit Buridan, qui éclata d'un rire nerveux.

Philippe d'Aulnay songea ceci :

« Buridan sait très bien qu'on lui a envoyé du poison. Buridan échappe ainsi à la corde. Buridan, tu es égoïste !… »

Et, secouant la tête comme pour échapper à de funestes pensées :

« C'est vrai, dit-il, nous serons pendus ou décapités. Buridan, tu te balanceras au bout d'une corde entre Gautier et moi.

– Je m'y vois déjà, cher ami…

– Autrefois, continua Philippe, à ces époques héroïques où il y avait encore une gentilhommerie, le roi n'était qu'un chef parmi d'autres chefs, on n'eût pas osé arrêter et condamner des seigneurs demandant justice. Le défunt roi Philippe a changé tout cela. On a osé nous arrêter. On nous condamnera. Seulement, j'aimerais mieux avoir le cou tranché.

– Oh ! fit Buridan. Le cou tranché ou le cou dans la cravate de chanvre, moi, ça m'est égal. C'est toujours le suprême adieu à la vie.

– En attendant, dit Gautier, allons nous coucher.

– Soit ! fit Buridan. Allons dormir. Le sommeil est une bonne chose. »

Gautier se dirigea en titubant vers sa couchette. Philippe se rapprocha vivement de son frère et lui glissa à l'oreille :

« Ne te dévêts pas, Gautier.

– Pourquoi ? On dort mal tout habillé…

– Parce que Buridan va mourir !

– Mourir ? Sans nous ? Et pourquoi ça ?

– Parce qu'il a pris du poison. »

Gautier, dégrisé, demeura tout hébété devant sa couchette sur laquelle il finit, comme le lui avait recommandé son frère, par se jeter tout habillé.

Philippe songeait :

« Buridan ne nous a pas laissé notre part. Ce n'est pas bien. Après tout, peut-être a-t-il pensé qu'il n'y en avait pas assez pour trois. »

Buridan sifflait une marche guerrière et joyeuse. Et tout en sifflant, il songeait :

« Est-ce bien la peine que je me déshabille ? Dans une heure, deux heures au plus tard, le poison aura produit son effet, c'est-à-dire que je serai *ad patres,* comme dit le révérend docteur Cheliet. Et si ce n'était pas du poison ?… Eh bien ! alors, tant pis pour moi… Après tout, la mort par la pendaison n'est peut-être pas plus pénible que la mort par le poison… Quoi qu'il arrive, poison cette nuit ou hache ou corde dans deux ou trois jours, adieu, ma pauvre Myrtille si jolie, adieu la vie !

– Buridan, as-tu sommeil ? » demanda Philippe d'une voix calme.

Et il regardait avec la poignante angoisse de le voir chanceler tout à coup.

« Ma foi, oui, fit Buridan. Bonsoir, cher ami.

– Bonsoir, mon brave Buridan. Bonsoir », dit Philippe avec une grande douceur.

À ce moment, minuit était sonné depuis longtemps.

Mais les trois amis n'en savaient rien, vu qu'aucun bruit de l'extérieur ne parvenait jusqu'à leur cachot.

Gautier poussa un rauque soupir qui eût pu passer pour un mugissement.

« Que diable as-tu donc ? fit Buridan.

– J'ai que je tombe de sommeil », répondit Gautier, qui s'abattit sur sa couchette et enfouit sa tête pour étouffer ses sanglots.

*

* *

Dans cet instant, un bruit de pas précipités se fit entendre. D'un même bond, les trois amis se trouvèrent l'un près de l'autre.

Une seconde plus tard, quelque chose comme une déchirante clameur leur parvint.

« Oh ! gronda Gautier, ce n'est pas ici une prison ! c'est

l’enfer ! »

Le bruit des pas, entremêlé de bruits de voix, se rapprochait. Ils comprirent qu’on descendait vers eux.

« L’enfer ! dit Philippe d’une voix sombre.

– Mais ce n’est pas une prison, murmura Buridan. Oh !… je devine ! Je comprends ! Je sais !…

– Quoi ? rugit Gautier.

– Que devines-tu ? dit Philippe en frissonnant.

– Et c’est ?…

– Les caveaux de la Tour de Nesle !… » Philippe retomba sur un escabeau. Gautier assena sur la table un formidable coup de poing. Buridan pâlit à l’idée que ses suppositions pouvaient, devaient être vraies…

Et brusquement, violemment, la porte s’ouvrit.

Une femme échevelée, hagarde, parée d’une sorte de terreur, parut sur le seuil.

Buridan eut un éclat de rire terrible. Philippe vacilla et devint livide sous son masque. Gautier porta la main à la place de sa dague absente.

Et tous trois, avec le même frémissement, murmurèrent :

« Marguerite de Bourgogne !… »

XXXII

LES SPECTRES DE LA TOUR DE NESLE

Au bout de quelques minutes, ranimée par la fraîcheur de la nuit et les secousses de Lancelot Bigorne, Mabel revint à elle.

« Par le sang du Christ ! grogna Lancelot Bigorne, je ne vous aurais pas dit que votre fils s'appelait Jean Buridan si j'avais su que ce nom devait vous tuer à moitié. De par le diable ! c'est pourtant le nom d'un hardi compère qui vous fera honneur !…

– Es-tu sûr ? râla Mabel. Es-tu bien sûr ? Oh ! si tu as un cœur d'homme, ne me mens pas, ne me trompe pas !…

– De quoi voulez-vous que je sois sûr ? Quant à vous mentir, puissé-je être étripé, bouilli sur la place du Marché-aux-Pourceaux, comme si j'étais un pourceau moi-même…

– Es-tu sûr que c'est lui ?… que c'est Buridan… mon fils ? Oui !… Oui !… tu en es sûr ! ajouta-t-elle sans attendre la réponse Je l'avais deviné moi-même ! Cette sympathie que j'éprouvais pour lui à l'heure même où je préparais sa mort…

– Sa mort !… gronda Bigorne, hébété de stupeur.

– Et ce qu'il m'a dit ! qu'il s'appelait Jehan !… Né de parents inconnus… Oh ! pourquoi m'a-t-il dit qu'il était né à Béthune !… »

Elle se tordait les mains.

« Minuit ! reprit-elle. Minuit est sonné !… Le veilleur a-t-il crié minuit ?… Qui sait ! Viens, viens, viens ! Au bac !… Peut-

être est-il temps encore !… »

Elle avait saisi Bigorne par le bras et l'entraînait violemment.

Mais, au bout de quelques pas, elle s'arrêta, suffoquée.

Elle bégaya :

« Je vais mourir… je sens que je meurs… Mourir sans pouvoir le sauver !… Il n'y a donc pas de Dieu au Ciel !… Porte-moi ! Si tu as connu ta mère, si tu as eu un amour au monde, au nom de ta mère ou de cet amour, porte-moi, puisque mes jambes se dérobent sous moi ! »

Lancelot Bigorne prit Mabel dans ses bras et la souleva.

« De quel côté faut-il aller ? demanda-t-il. Par le Ciel ! expliquez-vous clairement, ou je serai aussi peu capable de vous aider que Guillaume Bourrasque lorsqu'il a bu ce qu'il appelle son content, c'est-à-dire six flacons de…

– Porte-moi vers le fleuve ! vite, oh ! vite.

– Vers le fleuve, bon ! » fit Bigorne, qui s'élança.

Sur les bords de la Seine, Bigorne s'arrêta, haletant :

« Où faut-il aller ? » demanda-t-il.

Mabel se laissa glisser à terre et se mit à marcher.

Elle reprenait ses forces.

Sa marche s'accéléra bientôt au point que Bigorne la suivait en courant.

Puis, brusquement, elle s'arrêta, les mains serrées convulsivement sur le front :

« Je ne vois plus ! murmura-t-elle. Je ne sais plus !… Lancelot ! Lancelot !

– Je suis là !…

– Conduis-moi ! Prends-moi par la main ! Oh ! si tu as vraiment pitié de moi, conduis-moi vite !… »

Et sans attendre cette aide qu'elle venait d'implorer, elle reprit sa marche.

« Mais au nom des saints ! gronda Bigorne, où voulez-vous aller ?

– Où je veux aller ? Tu ne le sais donc pas ? Là où mon fils a été enfermé ! Là où la maudite femme va lui faire prendre le poison ! Là où il va mourir si sa mère ne le sauve ! À la Tour de Nesle !

– À la Tour de Nesle !… murmura Bigorne en frémissant. Je lui avais dit que la tour maudite lui porterait malheur, et il n'a pas voulu m'entendre. S'il m'eût écouté, il serait maintenant à l'abri de la truanderie, gagnant autant d'or qu'il en voudrait et se moquant du guet, de son chevalier et de ses archers. Mais voilà, la jeunesse est, de nos jours, bien peu respectueuse pour les gens de bon conseil… »

Tout en se livrant à ses réflexions prolixes, Lancelot Bigorne avait entraîné Mabel vers un endroit de la berge qu'il connaissait, l'avait poussée dans une barque, y avait sauté lui-même et s'était mis à ramer avec fureur.

Quelques minutes plus tard, la barque touchait au pied de la Tour de Nesle.

*

* *

Au dernier étage de la tour, Marguerite de Bourgogne, palpitante, enivrée, achevait de se parer.

Mille fois, elle avait entendu parler de l'élixir d'amour.

Elle savait la puissance démoniaque de cette liqueur qu'en vain elle avait souvent essayé de se procurer chez des sorciers, des nécromans ou des vendeurs de simples.

Elle était parfaitement sûre de l'effet qu'allait produire le flacon que lui avait remis Mabel, puisqu'à cette heure même où le valet portait l'élixir à Buridan, Mabel psalmodiait les incantations nécessaires.

Sûre d'être aimée par Buridan, elle en arrivait à l'aimer elle-même avec une sorte de sincérité passionnée que son cœur n'avait jamais connue. Elle s'attendrissait sur son sort. Elle pleurait de le savoir enfermé dans les caveaux de la tour.

« Quant à ses deux amis, songeait-elle, je leur donnerai la liberté par amour pour lui. Qui sont-ils ? Peu importe ! Peut-être ce roi de la Basoche et cet empereur de Galilée qui, dit-on, lui sont si fidèlement attachés. Oh ! je les récompenserai, moi ! Et quant à lui, ce que je lui ai offert : puissance et honneurs, il les acceptera maintenant, puisqu'il va m'aimer !…

« Il partagera ma vie. Et moi, je connaîtrai enfin le bonheur d'être aimée, moi qui n'ai connu jusqu'ici que la douleur d'aimer. »

Le valet était parti s'assurer que Buridan avait absorbé l'élixir enchanteur.

C'est à ce moment que Mabel, grâce aux mots de passe qu'elle connaissait parfaitement, entra dans la tour, suivie de Bigorne, et, pantelante se rua dans l'escalier.

« Voici l'homme qui remonte ! songea Marguerite. Que m'apporte-t-il ? La joie ? Ou encore une amère déception ? Buridan aura-t-il bu l'élixir charmeur ?… Je vais le savoir ! »

Elle courut ouvrir la porte et se trouva en présence de Mabel.

« Toi !… Comment ? Pourquoi ?… Pourquoi es-tu pâle comme la mort ?…

– Reine, bégaya Mabel avec effort, aimes-tu vraiment Buridan ?

– Tu le sais ! fit ardemment Marguerite.

– Reine, le flacon que je t'ai donné ne contient pas un élixir d'amour. Il contient un poison violent… un poison qui tue en quelques heures… Buridan ne l'a pas pris ? Dites ! oh ! dites, ma reine ! Dites-moi cela, et je vous tiens quitte du reste !… »

Marguerite ne pouvait saisir le sens de ces derniers mots.

Sans y prêter aucune attention, elle écarta Mabel d'un geste violent et fit un pas vers l'escalier.

Elle était anéantie et il y avait en elle plus de rage peut-être que de douleur à voir ainsi toutes ses spéculations déjouées.

Comme elle allait descendre, elle entendit l'homme qui montait. Elle s'arrêta et saisit Mabel par une main qu'elle étreignit convulsivement.

« Tu vas savoir ! » fit-elle dans un souffle.

Le valet parut.

Rapidement, elle lui arracha le flacon qu'il apportait.

« Vide ! rugit-elle dans un éclat de rire strident.

– Il a bu, affirma le valet.

– Courons ! râla Mabel. Il n'y a pas longtemps. On peut le sauver encore !…

– Stragildo ! hurla Marguerite d'une voix démente. Puisque Buridan a bu le poison, eh bien, qu'il meure donc !… »

Stragildo parut, souple, ondoyant, l'échine courbée, souriant.

« Stragildo, empare-toi de cette femme et garde-la à vue. »

Une clameur terrible s'échappa de la gorge de Mabel, qui s'abattit à genoux et enlaça de ses bras les genoux de la reine en bégayant :

« Grâce, madame ! Grâce pour lui !… C'est mon fils !… Laissez-moi le sauver !… »

Mais déjà Stragildo et cinq ou six de ses aides s'étaient précipités sur elle, l'arrachaient à l'étreinte dont elle enlaçait la reine, et l'emportaient.

On entendit comme un cri d'agonie qui descendit du haut en bas de la Tour de Nesle et se perdit dans ses profondeurs.

La reine s'était élancée dans l'escalier. Un désespoir comme elle n'en avait jamais éprouvé la poussait. »

Et ce n'était pas le désespoir de la prochaine mort de

Buridan.

C'était le désespoir de savoir que le flacon de Mabel n'avait pas contenu l'élixir d'amour ! Ce qu'elle regrettait, ce n'était pas Buridan, c'était l'amour que Buridan aurait pu lui donner. Écumante de fureur et de douleur tout à la fois, elle parvint au caveau où elle avait fait enfermer les trois amis.

Un homme était là qui veillait continuellement à la porte.

« Ouvre ! » dit-elle d'une voix rauque.

L'homme obéit, tira les verrous. La porte s'ouvrit. Marguerite vit Buridan debout au milieu de la salle, près des deux hommes masqués.

Ces hommes masqués, c'est à peine si elle les distingua. Elle ne vit que Buridan. Son sein palpita. Elle éprouva à cette minute une des émotions les plus violentes de sa vie si féconde en émotions tragiques. Elle avança de quelques pas, ne songeant même pas à fermer la porte.

« Buridan, dit-elle, c'est un poison que tu viens de boire. »

Sa voix tremblait un peu. Elle avait des inflexions caressantes. Et en même temps, elle était âpre, comme amère. Buridan répondit :

« Je le sais, madame. Ou du moins je m'en suis douté lorsque j'ai vidé le flacon. Mais j'en ai été tout à fait sûr lorsque, il y a un instant, j'ai deviné que je me trouvais dans un logis royal appartenant à la reine Marguerite de Bourgogne, dans la Tour de Nesle. »

Elle demeura un instant silencieuse.

On entendait son souffle rauque et précipité, et on n'entendait que cela. Les deux hommes masqués étaient comme deux statues.

« Buridan, reprit Marguerite, ce poison ne produit son effet mortel qu'au bout d'une heure ou deux. Tu peux être sauvé. Celle qui connaît le contre-poison est là. Buridan, veux-tu de ce contre-poison ?

– Certes, madame, dit Buridan, de sa même voix calme. À condition pourtant que vous rendiez la liberté à celle que j'aime, à Myrtille… »

Marguerite porta la main à son cœur. Et son regard devint dur.

« Que vous donniez ensuite l'ordre à messire Enguerrand de Marigny de ne pas s'opposer à mon union avec sa fille… »

Les lèvres de Marguerite s'ouvrirent comme dans un rire silencieux.

« Enfin, ajouta Buridan, que vous rendiez justice à la mémoire de mes amis Philippe et Gautier d'Aulnay, assassinés par vous. Justice qui sera complète lorsque vous aurez ordonné de rendre à cette famille les biens que lui a volés votre ministre. À ces conditions, madame, je consens à vivre. Autrement, à quoi me servirait la vie ?

– C'est bien, gronda Marguerite, dont les yeux flamboyaient. Méprisée, bafouée par toi, offensée à cette heure suprême par ton dernier dédain de l'amour et de la grandeur que je t'offrais ensemble, j'eusse voulu une vengeance plus complète et plus digne de moi. Tu m'échappes dans la mort. Soit ! Meurs donc, et adieu ! à tout jamais, adieu ! »

Marguerite jeta un dernier regard sur Buridan impassible. Et ce regard fut peut-être l'expression d'une sincère admiration.

Puis, avec un soupir elle se retourna et se dirigea vers la porte.

Cette porte qu'elle avait laissée ouverte, elle s'aperçut alors avec une vague inquiétude qu'elle était fermée. Cette inquiétude se changea en un commencement de terreur lorsqu'elle vit sur son chemin les deux hommes immobiles et silencieux.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle avec cet accent hautain qui traduisait son orgueil.

Et comme elle ne recevait pas de réponse :

« À moi ! cria-t-elle. À moi, mes braves !… »

La porte demeura fermée. Nul ne vint. Que se passait-il dans la tour ?… Pourquoi entendait-elle derrière cette porte quelque chose comme un rire ?… Cette fois, une sueur froide ruissela sur son front. Ce silence dans ce caveau, cet homme empoisonné qui allait peut-être tomber là dans un instant, foudroyé ; ces deux hommes masqués qui ne faisaient pas un geste… Marguerite sentit l'épouvante se glisser jusqu'à son cœur.

« Qui êtes-vous ? répéta-t-elle d'une voix qui demeurait ferme. Quand la reine ordonne, il faut obéir ! Parlez ! »

D'un même geste alors, les deux hommes arrachèrent les masques qui couvraient leurs visages.

Un instant, Marguerite demeura comme hébétée de stupeur.

Puis son visage se décomposa.

Elle se mit à reculer, livide, ses yeux exorbités fixés sur ces deux visages, dont l'un d'une tristesse mortelle, l'autre flamboyant de haine, tous deux semblables à deux figures pétrifiées.

Puis, brusquement, elle se couvrit les paupières à deux mains et, dans un hoquet d'épouvante insensée, râla :

« Philippe et Gautier d'Aulnay ! Les spectres de la Tour de Nesle ! »

*

* *

Buridan n'avait pas bougé. Un silence funèbre pesa sur cette scène.

Marguerite de Bourgogne continua à reculer jusqu'au moment où elle se trouva acculée à un angle. Sur son passage, elle avait heurté la table qui avait vacillé : le tintement des brocs d'étain et des gobelets fut le seul bruit qu'on entendit dans le silence, mais aucun des personnages présents n'y prit

garde.

Ils vivaient une inoubliable minute d'angoisse.

Marguerite, dans la terreur aiguë de cette vision que les superstitions du temps rendaient possible, vraisemblable, conforme à des vérités maintenant abolies…

Buridan, sans aucun doute empoisonné, attendant la seconde où il allait s'abattre dans le néant…

Philippe, le cœur étreint par l'amour qui, en lui, triomphait de tout : mépris, colère, terreur de la mort toute proche de son ami…

Gautier, grondant de sourdes imprécations et se demandant comment il allait tuer cette femme : d'un coup de couteau… ou en l'étranglant…

Cela dura une minute.

Et alors, dans ce silence funèbre, Marguerite fut prise de l'irrésistible curiosité que donnent les pensées d'abîme. Elle voulut revoir les spectres ! Elle laissa tomber ses mains et elle vit…

Elle vit Gautier qui s'avançait sur elle.

Et Gautier, avec un rire terrible, disait :

« Tu manquais à la fête, Marguerite ! Écoute ! Il est impossible que Buridan s'en aille tout seul de ce monde ! Tu l'accompagneras ! Hé ! Buridan ! Quel honneur pour toi ! Tu vas avoir l'escorte d'une reine pour entrer dans la mort, et quelle reine ! »

D'un bond, Gautier fut sur Marguerite.

Philippe, pâle comme si vraiment il eut été un spectre, ne bougea pas.

Seulement, il ferma les yeux pour ne pas voir ce qui allait se passer.

Alors la reine, de la terreur superstitieuse, passa à une terreur plus réelle. Elle comprit que Philippe et Gautier – par

quel prodige ? elle n'eût su le dire ! – avaient échappé à la mort, au sac de Stragildo ! Elle comprit qu'ils étaient bien vivants ! Elle comprit que Gautier allait la tuer !

« Buridan ! Buridan ! hurla-t-elle. Défends-moi ! Ne me laisse pas mourir !…

– Vite ! Vite ! mes gentilshommes ! » rugit à ce moment une voix rauque et haletante.

Tous, jusqu'à Philippe, jusqu'à Gautier, se retournèrent.

« Lancelot ! cria Buridan.

– Vite ! répéta Bigorne. Dans une seconde, il sera trop tard !…

– Pas avant de l'avoir punie, tête et ventre ! vociféra Gautier, dont la main s'abattit sur la gorge de la reine.

– Gautier !

– Quoi ?… »

Philippe était tout près de Gautier.

Les deux frères se regardèrent. Ou du moins Philippe regarda Gautier. Et sans doute, il y avait dans ses yeux une de ces supplications ou de ces menaces suprêmes qui semblent jaillir du fond de l'âme dans des minutes exceptionnelles où tout le problème d'une situation se réduit à ces deux termes : vivre ou mourir, et où le reste ne compte plus.

Oui, ce dut être effrayant, ce qu'il y avait dans ce regard d'un frère à son frère, car Gautier, lentement, lâcha prise, recula en grondant comme un fauve et, tenant à deux poignées sa rude crinière, se sauva en hurlant une malédiction.

« En avant ! » cria Bigorne.

Marguerite s'était affaissée, évanouie, terrassée soit par la terreur, soit par le commencement de la pression puissante exercée par les doigts de Gautier.

Philippe s'agenouilla près d'elle. Il se baissa, se pencha, et ses lèvres glacées touchèrent les lèvres de Marguerite.

« En route, par saint Barnabé ! » tonna Bigorne.

Buridan saisit Philippe à bras-le-corps, le souleva, l'arracha à l'étreinte de ce baiser mortel et l'emporta… Quelques instants plus tard, tous se retrouvaient dans la salle du rez-de-chaussée de la tour, et Bigorne, avec un rire silencieux, leur montrait trois cadavres étendus sur les dalles. Puis, d'un geste narquois, il leur désigna la porte du fond qu'il avait fermée, et derrière laquelle les serviteurs de la reine faisaient rage.

La porte, attaquée à coups de masse, était sur le point de céder.

« Vous voyez, dit Bigorne, il était temps ! »

Il était temps, en effet. Car à peine étaient-ils dehors que la porte du fond cédait enfin et qu'une douzaine d'hommes, conduits par Stragildo, faisaient irruption dans la salle.

XXXIII

BATAILLE DE BIGORNE CONTRE DES VAUTOURS

Voici ce qui s'était passé : Lancelot Bigorne, entré dans la tour en même temps que Mabel, s'était arrêté au rez-de-chaussée tandis qu'elle montait.

Où était Buridan ?

En quel endroit de la tour était-il enfermé ?

C'est ce que Bigorne ignorait complètement. Mais, avec cet instinct particulier à l'homme habitué aux aventures, il avait supposé que, dans une tour comme celle-ci, les oubliettes devaient jouer un certain rôle et que, pour le moment, les sous-sols devaient être pour lui plus intéressants que les étages supérieurs.

Seulement, par où descendait-on à ces sous-sols ?

Lancelot Bigorne était demeuré en présence de l'homme qui avait ouvert la porte. C'était un fort gaillard qui ne le perdait pas des yeux : le soupçon était de règle en cet endroit. L'homme, au bout d'un instant, demanda :

« Vous êtes entré avec la femme qui a donné le mot de passe. C'est donc que vous avez affaire en haut ?

– En haut ou en bas, je ne sais pas au juste », répondit Bigorne.

L'homme demeura perplexe.

« Conduisez-moi toujours en bas, insinua Bigorne. Je connais

déjà tout le haut de la tour, belle tour, ma foi ; mais, tenez, je crois bien que c'est plutôt en bas que mes affaires m'appellent.

– C'est bien », dit l'homme, dont les soupçons parurent se changer en certitude.

Et il porta à ses lèvres un sifflet dont il tira un son aigu. Le coup de sifflet ne retentit pas jusqu'au bout ; à peine l'homme avait-il fait entendre cet appel qu'il tomba comme une masse : d'un coup de dague à la gorge, Bigorne, soudain rué sur lui, l'avait abattu.

« Diable ! grogna Lancelot. Je crois bien que je l'ai tué. Oui, l'animal est bien lourd ! Allons, arrive, l'ami, laisse-toi faire sans tant de façons… »

En parlant ainsi, il traînait l'homme blessé, ou mort peut-être, jusque dans un angle de la salle, puis, d'un bond, il alla se poster près de la porte du fond qui faisait vis-à-vis à la porte d'entrée.

« Le coup de sifflet, grommela-t-il, n'est pas évidemment pour appeler des moineaux. C'est quelque vautour qui va fondre sur moi… mais… »

Il n'eut pas le temps d'achever. Un homme descendant l'escalier de pierre arrivait rapidement, pénétrait dans la salle et criait :

– « Qu'y a-t-il ?…

– Rien, mon ami, ou presque rien ! » répondit Bigorne en sautant sur le nouveau venu qui, pris à l'improviste, n'eut même pas le temps de parer le coup mortel. Il vit luire la lame de la dague et tomba, et ce fut tout.

Bigorne poussa alors la porte en disant :

« Voyons s'il n'y a plus de vautour au nid ?… »

Puis, ce nouveau cadavre, il le traîna près du premier en grognant :

« Ah ! çà, qu'est-ce qu'ils ont donc tous à être si lourds ?

Dans mon temps, lorsqu'après une bagarre ou une bataille, j'éprouvais le besoin de soulager un corps de ce qui pouvait l'encombrer, comme pierreries ou pièces d'argent, je le trouvais toujours léger comme la plume. Le monde s'alourdit. Mauvais signe. On mange trop, peut-être ! »

Comme il achevait ce palabre et qu'il finissait de ranger les deux corps l'un près de l'autre, il vit une chose qui le frappa et lui fit écarquiller les yeux et ouvrir la bouche.

Le mur parut se fendre, les pierres semblèrent s'écarter d'elles-mêmes ; et par l'ouverture béante, Bigorne entrevit un escalier qui descendait.

« Oh ! fit-il, c'est donc par là qu'on va à la cave ?… »

Mais en même temps que l'escalier, Bigorne vit un homme qui apparaissait et qui, à la vue des deux cadavres demeura un instant terrifié.

Cet homme, c'était l'un des deux geôliers, ou plutôt des deux valets qui gardaient le cachot des trois prisonniers en même temps qu'ils les servaient. L'autre, comme on se le rappelle, était monté aux étages supérieurs pour prévenir Marguerite que Buridan avait bu le flacon d'élixir.

« Bonjour, dit Bigorne, ou bonsoir, comme vous voudrez, l'ami. Donnez-vous la peine d'entrer, que diable ! Alors, comme ça, vous habitez dans les murs ? Vous n'êtes donc pas vautour comme ces deux-ci ?

– Vautour ? dit machinalement le valet.

– Mettons chauve-souris, puisque vous avez la singulière manie de vous loger aux trous des murs, habitude déplorable que saint Barnabé, mon vénéré patron…

– Par tous les diables d'enfer ! rugit l'homme, revenu de sa surprise et de sa terreur, tu vas aller rire chez Satan !

– Non, dans tes caves, l'ami ! »

L'homme s'était rué : la lutte fut courte. D'un formidable coup de tête dans l'estomac, Bigorne abattit son adversaire,

puis, sautant sur lui, han ! d'un seul coup, il le perça de part en part.

Presque aussitôt Bigorne fut debout, et dans le même instant il vit la porte du fond se rouvrir violemment.

« Encore un vautour ! » grommela-t-il en levant sa dague rouge.

Mais, cette fois, son bras ne s'abattit pas. Cette sorte de griserie effroyable que le sang faisait monter à sa tête tomba subitement.

« Une femme ! » murmura-t-il.

C'était une femme, en effet. Pâle, les cheveux en désordre, elle traversa la salle en quelques pas sans regarder, sans voir peut-être, et s'enfonça dans l'ouverture qui béait dans le mur entrouvert.

Une fois Marguerite passée, ainsi qu'un rapide fantôme, Bigorne fit une grimace, et ses veux venant à tomber sur la porte que la reine avait laissée grande ouverte :

« Assez de vautours ! » fit-il.'

Et il ferma la porte, cette fois, en la verrouillant solidement.

Derrière cette porte, au bout de quelques instants, des coups commencèrent à retentir, mais Bigorne n'y prenait garde : il contemplait les cadavres des trois hommes. Cadavres, sans doute, car il avait frappé de rudes coups.

La vie, alors, comptait pour bien peu. Ces gens étaient inconnus à Bigorne. Au fond, c'étaient des ennemis. Mais maintenant que sa fièvre de carnage était passée, un frisson le secouait.

« Diable ! murmura-t-il en hochant la tête. J'aurais pu frapper moins fort. Il faudra que je confesse ces trois cadavres au digne curé de Saint-Eustache. Et que pourrais-je bien lui donner pour avoir l'absolution ? Car je le connais, le gaillard ! Trois coups de dague à dix écus la pièce, l'un dans l'autre… où vais-je prendre trente écus, moi ? »

Une idée soudaine lui mit une grimace de jubilation sur le visage et fendit sa bouche d'une oreille à l'autre… Sans doute, il avait trouvé le moyen d'obtenir l'absolution et de payer le curé de Saint-Eustache.

Rassuré sur ce point important, Bigorne se dirigea vers l'ouverture béante et commença à descendre. Une lumière qu'il vit briller au bas de l'escalier le dirigea.

Bientôt il se trouvait devant une porte entrouverte. Cette porte, c'était celle du cachot – de l'étrange cachot – de Buridan, de Philippe et Gautier d'Aulnay. Lancelot Bigorne l'ouvrit. On sait le reste…

Les trois amis passèrent la nuit dans une auberge de la truanderie où les mena Bigorne. De dire s'ils purent fermer l'œil après les événements qui venaient de se dérouler, c'est un soin que nous laissons à nos lecteurs. Mais, cette nuit, ils la passèrent dans la même chambre, côte à côte, armés jusqu'aux dents.

Le lendemain matin, le premier mot de Buridan fut :

« Tiens ! Je ne suis donc pas mort ?…

– C'est que notre heure n'est pas venue encore ! dit Philippe.

– Oui, mais nous n'en valons guère mieux ! maugréa Gautier. Je ne donnerais pas une maille de notre peau. Ah ! Philippe, sans toi, pourtant, j'écrasais la vipère !… »

Philippe eut un pâle sourire.

« Et toi ? reprit Buridan en examinant Bigorne, tu as du sang sur les mains. Tu t'es donc battu, cette nuit ?

– Oui : contre des vautours, les mêmes qui vous auraient rongé le foie de leurs becs d'acier, si je les avais laissé faire. Vous les avez vus… Ils faisaient une mine un peu déconfite, les pauvres diables… mais j'ai trouvé le moyen d'avoir l'absolution. »

XXXIV

LA MÈRE DE BURIDAN

Lorsque Mabel revint à elle, elle se vit seule : la reine avait disparu. Stragildo n'était plus là. En bas, dans les profondeurs de la tour, elle entendait des coups sourds qui se répercutaient d'étage en étage.

Que se passait-il ? Pourquoi Stragildo n'était-il pas là pour la surveiller ?

Mabel se releva péniblement et, d'une voix morne, murmura :

« Le poison a produit son effet. Rien maintenant ne peut sauver mon fils. Et qui a empoisonné mon fils ? C'est moi ! Moi, sa mère ! c'est affreux, c'est impossible, mais c'est ainsi. Rien ne peut faire maintenant que cette chose abominable ne soit pas ! C'est moi qui ai préparé le poison destiné à mon fils ! C'est moi qui l'ai apporté à Marguerite ! »

Coup sur coup, elle éclata de rire et grinça des dents.

« Qui frappe ainsi ? ajouta-t-elle en prêtant l'oreille. Et pourquoi frappe-t-on ? Qu'importe, après tout ! Quelque nouveau malheur, sans doute ! Quelque nouveau meurtre ! Un de plus ou un de moins… Ô tour maudite, ô tour sanglante !… combien de cadavres, combien de sanglots, combien de nuits funèbres ici !… Oh !… la nuit funèbre, c'est celle-ci que je vis à cette heure ! Le cadavre, c'est celui de Buridan ! Les sanglots sont ceux de la mère pleurant son fils… Combien de mères ont ainsi pleuré leur fils ?… Je pourrais en faire le compte, moi ! C'est cela que j'expie en ce moment. Maudite soit la fatalité qui

me fait vivre cette nuit ! Maudit soit Dieu de m'imposer une telle expiation !… »

Elle haletait, et, de ses ongles, par instants, elle lacérait son visage sans même s'en apercevoir.

« Mais, si c'est là mon expiation, reprit-elle bientôt, que devra être celle de Marguerite ? »

Sur ces mots, elle se mit à descendre l'escalier tournant, sans idée préconçue et seulement pour le besoin de changer de place, de s'en aller de cette tour où elle sentait l'horreur peser sur ses épaules.

Comme elle atteignait les dernières marches, elle vit des hommes qui, au moyen de masses, défonçaient la porte qui donnait accès dans la salle basse du rez-de-chaussée.

Mabel s'assit sur une marche, mit le menton dans ses mains et attendit.

Heureusement pour elle, Stragildo était trop occupé de sa besogne pour la remarquer.

Lorsque la porte eut cédé, les hommes se précipitèrent dans la salle, et bientôt Mabel entendit de grands cris.

« Partis ! Évadés ! Sus ! Sus ! Cherchons ! »

« Qui est parti ? songea-t-elle. Buridan, mon fils ?… Évadé ? Ah ! oui, évadé !… Va, pauvre petit, tu n'iras pas loin ! »

Elle passa comme un fantôme, sans s'arrêter devant les trois cadavres, sans plus songer à Marguerite, et lorsqu'elle fut dehors, elle se dirigea machinalement vers le pont, en longeant les constructions dont la Tour de Nesle n'était pour ainsi dire que la sentinelle avancée.

Là, elle put se souvenir du mot de passe que lui avait donné le prévôt, et grâce à ce mot, franchir le pont. Sans doute, elle dut longtemps s'arrêter en de funèbres songeries, car, lorsqu'elle parvint au logis hanté du cimetière des Innocents, il faisait petit jour.

Elle monta à son laboratoire et entra dans la pièce habitée par Myrtille.

La jeune fille reposait sur le lit, tout habillée. Elle dormait profondément. Et même, semblait-il, un sourire se jouait sur ses lèvres un peu pâlies. Mabel la contempla quelques minutes.

« Elle dort ! songea-t-elle. Et celui qu'elle aime, à cette heure, est mort ! L'aime-t-elle vraiment ? Tant mieux si c'est vrai !… Je voudrais que tout l'univers souffre ce que je souffre ! Pourquoi la fille de Marguerite serait-elle si paisible quand j'ai le désespoir à l'âme ? »

D'une rude secousse, elle réveilla Myrtille, qui aussitôt se leva.

« Je vais t'apprendre du nouveau ! » gronda Mabel.

Myrtille, pendant les quelques heures qu'elle avait vécues là, avait appris à connaître celle qu'elle considérait comme une geôlière. Tout ce qu'elle avait pu trouver comme défense, c'était d'opposer une sorte d'indifférence à toutes les paroles, à toutes les menaces plus ou moins déguisées de Mabel.

Celle-ci continua :

« Est-il bien vrai que tu aimes Buridan ?

– Bien vrai. Je l'aime comme il m'aime, répondit simplement la jeune fille. Pour lui éviter un danger, je risquerais volontiers la mort.

– Soit ! Eh bien, tu n'auras jamais plus l'occasion de courir un tel risque : Buridan, à cette heure, doit être mort…

– Empoisonné, n'est-ce pas ? fit Myrtille sans émotion apparente.

– Oui, empoisonné… par moi ! »

Mabel éclata d'un rire terrible dont Myrtille ne put comprendre le sens.

« Et, reprit la jeune fille avec une craintive hésitation, l'avez-vous vu, Buridan ?

– Non !

– Qui donc lui a versé le poison ? »

Mabel regarda Myrtille en face et répondit :

« Ta mère !… la reine Marguerite de Bourgogne ! Je dis : ta mère ! »

Cette fois, Myrtille frissonna et son cœur se mit à battre comme si elle eût redouté un malheur.

« Mme la reine a versé le poison… c'est possible, dit-elle ; cependant, c'est vous qui l'avez préparé ! »

Une étrange interversion de rôles se produisit : c'était Myrtille qui interrogeait et c'étaient ses paroles à elle qui torturaient Mabel !

À ces derniers mots, Mabel eut un sanglot et baissa la tête.

« C'est vrai, murmura-t-elle dans un souffle. C'est moi qui avais préparé le poison ! »

Elle demeura quelques instants pensive, puis, d'une voix morne, continua :

« Si j'étais arrivée à temps, j'aurais pu voir mourir Buridan. Mais cela, je ne l'ai pas vu. Non ! je n'ai pas vu cela : peut-être Dieu ne l'a-t-il pas voulu ? Peut-être est-ce lui qui a ouvert les portes du cachot de Buridan et l'a rendu à la liberté, afin que sa mort eût lieu loin de moi… ? »

Myrtille tressaillit d'effroi. Elle donnait à ces paroles un sens de haine qu'elles étaient bien loin d'avoir. Pourtant, dans ce que venait de dire Mabel, une chose l'avait frappée.

« Buridan s'est donc évadé ? fit-elle.

– Je te l'ai dit : il a été mourir loin de la tour, loin de moi… En ce moment, ajouta-t-elle tout bas, il doit être mort ! »

Myrtille joignit les mains avec force, cherchant à calmer la joie puissante qui inondait son cœur. Buridan évadé, Buridan échappé à la double vengeance de la reine et d'Enguerrand de Marigny – de sa mère ! de son père ! –, c'était pour la pauvre

petite un rayon de soleil dans son ciel bien noir depuis quelques jours.

« Ah ! çà, grondait Mabel. Je lui annonce la mort de celui qu'elle aime, et la joie brille dans ses yeux… Fille de Marguerite, continua-t-elle, je vois bien que tu as l'âme de ta mère ! Tu es heureuse de la mort de ton fiancé, ne dis pas non !… Tant mieux, après tout ! Je n'aurai donc aucun remords à te faire disparaître de cette terre. Fille d'une race maudite, sache donc, avant de mourir, que tout ce qui te touche de près est condamné… Tu ne pleures pas Buridan, que tu aimais, tu es joyeuse de sa mort, eh bien…

– Et vous ! dit ardemment la jeune fille, êtes-vous donc joyeuse de sa mort ?

– Moi ! moi ! » hurla Mabel dans un cri terrible.

Un instant elle fut sur le point de s'élancer sur la jeune fille.

Mais ce même éclat de rire funèbre éclata de nouveau sur ses lèvres et elle haleta :

« Tu le vois bien, puisque je ris !… »

Une sorte d'exaltation transfigura alors le visage de Myrtille.

« Eh bien, dit-elle, écoutez à votre tour ! Vous voulez me tuer, n'est-ce pas, comme vous avez voulu le tuer, lui ! Sachez-le : je mourrai heureuse, car je meurs pour lui…

– Tu meurs pour lui ! bégaya machinalement Mabel.

– Vous ne pouvez rien contre moi que de me faire mourir, continua Myrtille avec une ardeur de fièvre, et ce n'est pas trop cher payer la certitude où je suis que je meurs pour épargner un danger à Buridan… Venez ! Oh ! venez ! Et vous allez savoir ! »

Elle saisit Mabel par le bras, et, avec une force que décuplait l'exaltation où elle se trouvait, l'entraîna vers le sinistre laboratoire d'amour et de mort.

« Là, fit-elle, là ! c'est là que vous avez préparé le poison, n'est-ce pas ?

– Oui ! râla Mabel, persuadée que Myrtille, devenue folle, lui échappait par cette folie.

– C'est là ! c'est bien là, aux pieds de ce Christ, que vous aviez placé le flacon ? »

Cette fois, Mabel ne répondit pas.

Elle fixa sur Myrtille un regard d'angoisse, de doute et d'espérance insensée.

Myrtille courut aux étagères, saisit un flacon, le présenta à Mabel et, d'un accent de joie surhumaine, prononça ces mots :

« Je vous ai vue ! Je vous ai entendue ! Je vous ai guettée ! Vous partie, j'ai pris votre flacon !… Je l'ai remplacé par un flacon identique. Écoutez !… Le flacon que vous avez porté à Buridan contenait de l'eau !… Et quant à celui-ci, qui contient le poison… »

Elle n'acheva pas et porta le flacon à ses lèvres.

Mais, dans le même instant, ce flacon lui fut arraché. Comme en un rêve, elle vit Mabel qui le brisait. Puis, avec des soupirs qui n'avaient plus rien d'humain, Mabel se laissait tomber à genoux, frappait les dalles de son front, riait, sanglotait, saisissait le bas de sa robe et le couvrait de baisers frénétiques… Et comme Myrtille, frappée de stupeur et d'effroi devant ce spectacle, reculait en frissonnant :

« Sais-tu qui je suis ? hurla Mabel qui se redressa, échevelée, transfigurée, sublime d'une sorte de joie puissante et farouche. Je suis la mère de Buridan !… »

Un grand cri lui répondit.

L'instant d'après, la mère et la fiancée de Buridan confondaient leurs sanglots, enlacées dans l'étreinte sacrée de leur bonheur…

Et là-bas, au fond de son Louvre, Marguerite veillait !…

XXXV

COMMENT S'ENRICHIT LA SOCIÉTÉ BURIDAN, BIGORNE, BOURRASQUE ET COMPAGNIE

Guillaume Bourrasque et Riquet Haudryot erraient sans but, tristes et le ventre creux. Tristesse et ventre vide sont généralement deux états qui s'accommodent assez bien ensemble. Depuis la bagarre du Pré-aux-Clercs, l'empereur et le roi n'osaient plus se montrer dans les rues, ni entrer chez eux, ni paraître dans le domaine de la Basoche ou dans l'empire de Galilée. Ces deux dignes compagnons éprouvaient pour la corde une répulsion qui n'a besoin d'aucun commentaire psychologique. Ils étaient persuadés que tous les agents du guet étaient à leurs trousses et peut-être n'avaient-ils pas tort.

Donc, réduits à la portion congrue, et pour parler net, affamés tels des renards pourchassés au fond des bois, ils allaient de gîte en gîte, de pâtée en pâtée.

Pâtée bien maigre, hélas ! gîtes incertains.

Ce soir-là, ils sortaient de certain cabaret dont l'hôte les connaissait assez intimement et avait consenti à les recevoir pendant deux heures. Malgré les supplications et les menaces, cet hôte n'avait pas voulu leur accorder plus longue hospitalité et les garder toute la nuit.

« Malepeste ! avait-il dit, on n'aurait qu'à se douter que vous êtes chez moi, je serais pendu haut et court dès l'aube prochaine.

– Mais songe, insista Haudryot, qu'il faut que tu fasses une fin, à la longue. Qu'est-ce que cela peut bien te faire de mourir dans ton lit ou au bout d'une corde ?

– Et puis, ajouta Guillaume Bourrasque, ce serait un honneur pour toi, pour ta femme et toute ta postérité que d'être pendu entre un roi et un empereur. »

L'hôte avait loyalement convenu de l'excellence de ces raisonnements, mais, par un entêtement que Riquet qualifia de blâmable et Guillaume d'inexplicable, il persista à ne vouloir mourir que dans son lit, et même il ajouta :

« Le plus tard possible ! »

Ce qui fit hausser les épaules de pitié aux deux compères.

Toutefois, et malgré l'ennui d'être à peu près assurés de coucher à la belle étoile, ils firent largement honneur aux boissons diverses que leur servit leur hôte sans exiger de rémunération, dans l'espoir secret de se débarrasser d'eux au plus vite, mais dans le but hautement proclamé de leur rendre un dernier service gratuit.

Lorsqu'ils eurent bu tout leur soûl, lorsqu'ils se furent laissé pousser dehors, Bourrasque et Haudryot se retrouvèrent donc dans la rue, comme le couvre-feu venait de sonner.

Pendant quelque temps, ils marchèrent silencieusement le long des ruelles sombres.

Puis, Riquet Haudryot s'arrêta tout à coup.

« Hein ! fit Guillaume Bourrasque en bondissant en arrière. As-tu vu le chevalier du guet ?

– Non ! dit Riquet. Je viens de me rappeler une chose importante. C'est que nous avons bu, si je ne m'abuse, trois mesures d'hypocras, deux d'hydromel, un grand pot de cervoise et deux cruchons de vin dont l'un était blanc et l'autre rouge.

– Agréable mélange.

– Je n'en disconviens pas. Mais si nous avons bu comme des

outres, comme de vrais suppôts de Bacchus, dignes d'honorer ce grand dieu, nous n'avons rien mangé.

– Et alors ? fit Guillaume, intéressé par ce prologue.

– Alors, je ne sais si c'est le vin rouge ou le vin blanc, ou la cervoise peut-être, mais je me sens l'estomac creux comme si je faisais carême depuis plusieurs mois.

– Il est de fait que moi aussi j'ai faim. Mais quelle conclusion tires-tu de ces prémisses ?

– Par tous les saints ! J'en tire cette conclusion qu'il faut manger, compère !

– Oh ! voilà de la logique, dit Guillaume, et Buridan lui-même, qui est un maître en logique, ne trouverait rien à redire à cela.

– Que n'est-il là ! reprit au bout d'un instant le roi de la Basoche. Il saurait bien, lui, nous conduire dans les endroits où l'on mange.

– Et où l'on mange bien ! approuva l'empereur de Galilée. Te rappelles-tu le souper qu'il nous fit servir à la Fleur-de-Lys ?

– C'est-à-dire que je m'en lèche encore les babines, Guillaume.

– Mort et sang du Christ ! Je devine que ma faim, à ces souvenirs, se change en rage. Riquet, il est honteux que nous deux, nous, dis-je, empereur et roi, nous allions par les rues comme des chiens affamés.

– Même pas comme des chiens, rectifia piteusement Riquet. Car les chiens ont du flair et savent trouver quelque bon reste dont ils font pitance. »

Cette constatation fut ponctuée par un double soupir.

Puis les deux compagnons, plus affamés que jamais après cet entretien, qui avait fait miroiter à leur imagination de succulentes victuailles – autant que des victuailles peuvent miroiter, toutefois –, les deux compères, donc, se remirent en

route, mornes, la tête basse, et cependant l'œil et l'oreille aux aguets.

« Tout cela, grommelait Bourrasque, par la faute de la damnée Marguerite !

– Ah ! si nous la tenions, la belle reine de France ! gronda Riquet.

– Que lui ferais-tu, voyons ?

– Je la condamnerais à jeûner, dit Riquet. Je l'enfermerais quelque part, je ne sais pas où, par exemple, mettons que ce serait à la Tour de Nesle. Je l'attacherais, je la lierais sur un escabeau. Puis, devant elle, à deux pas, je m'installerais à une table où se succéderaient des venaisons odorantes ; il y aurait, par exemple, quelque bon quartier de chevreuil rissolé dans le four !…

– Heu ! ce n'est pas mal, dit Bourrasque.

– Puis, continua Riquet enthousiasmé, je commanderais à l'hôte de m'apporter une oie rôtie, je dis l'oie tout entière et fourrée de marrons, ne t'en déplaise.

– Fourrée de marrons ! grogna Bourrasque, qui s'essuya les lèvres.

– Ensuite, reprit Riquet, viendrait une confiture escortée de poires tapées, puis une omelette bien fourrée de lardillons, puis un flan large, large, tiens ! comme la lune qui nous regarde et se moque de nous, la gueuse ! puis une poularde, puis…

– Arrête ! grommela Bourrasque. Laisse-moi digérer…

– Je dis un pâté d'anguilles, hurla Riquet, et si cela ne suffit pas, joignons-y une de ces fritures de petits goujons de Seine qu'on jette dans la poêle tout frétillants encore et que l'on croque, ham ! d'une seule croquée… »

Les deux compères s'entre-regardèrent, haletants, et, d'un même geste, serrèrent d'un cran la ceinture de cuir qu'ils portaient autour des reins…

Cette ceinture, serrée d'un cran, c'était, hélas ! leur souper pour ce soir-là.

« Crois-tu, reprit Riquet plus froidement, crois-tu que la reine Marguerite pourrait y résister ?… Quelle mort pour elle, qui doit aimer les morceaux friands ! Quelle vengeance pour nous, Guillaume !… Ah ! si Buridan était là !…

– C'est vrai. C'est lui qui nous a dit : *Licitum est occidere reginam.* Il est permis de tuer la reine… oui, mais il n'a pas dit s'il fallait la tuer par la faim…

– Nous mourons bien de faim, nous, dit Riquet. Et tu es empereur. Et je suis roi ! Donc, une reine peut très bien mourir de faim. La logique avant tout. »

En devisant de ces choses et autres, en cherchant à tromper la famine par des raisonnements sophistiqués, selon la mode de l'époque, en faisant mille détours et tours, les deux compères ne s'aperçurent pas que la nuit avançait.

Ils étaient arrivés place de Grève, sans s'en douter.

Là, ils s'arrêtèrent au pied du pilori, lourde construction qui s'élevait non loin des fourches patibulaires de la Grève : ici la potence, là, le monument d'exposition infamante.

Or, ce moment, c'était celui où Lancelot Bigorne, au fond de son cachot du Châtelet, avait avec Mabel une conversation dont on a vu les résultats.

Guillaume Bourrasque et Riquet Haudryot s'étaient assis à terre, adossés à la maçonnerie du pilori et regardant vers la Seine.

Ils se sentaient fatigués, lassitude de la marche, de la faim, du sommeil, inquiétude de sans-gîte… et, pourtant, ils ne voulaient pas s'endormir là.

L'endroit était dangereux, fréquenté par les patrouilles du guet.

Mélancoliquement, ils levèrent les yeux vers un pendu qui se balançait mollement au bout de sa corde, sous la grande poutre

des fourches. La lune à la face narquoise éclairait ce tableau qu'encadraient les campaniles, les clochetons surgis de toutes parts des coins d'ombre.

« Il n'a plus faim, lui ! dit l'empereur en désignant le pendu.

– Ni soif ! ajouta le roi.

– Il a l'air d'être fort bien. Regarde comme cette brise venue de la Seine le pousse et le repousse doucement. Par les cornes de maître Capeluche, bourreau de cette ville, ce pendu jubile sûrement d'une secrète jubilation. Il rit, me semble-t-il…

– C'est pardieu vrai ! Il rit comme un bossu.

– Il est mieux que dans son lit.

– Après tout, Guillaume, peut-être n'est-ce pas une chose déplaisante que d'être pendu ?

– Heu !…

– Si nous essayions ?… »

Comme ils en étaient là de leur entretien fantastique et que vraiment la faim commençait à faire chavirer leurs cerveaux pris de vertige, Guillaume Bourrasque saisit la main de Riquet Haudryot et murmura :

« Silence ! on vient ! »

En effet, à ce moment débouchait sur la place, par l'encoignure du côté du fleuve, une troupe de huit à dix hommes qui s'arrêtèrent. L'un d'eux donna aux autres des explications ou des ordres, puis toute la troupe, moins celui qui venait de parler, fit demi-tour et se replia vers le Châtelet, de ce pas pesant et lourd qu'ont les gens d'armes en patrouille.

L'homme demeuré seul se dirigea paisiblement vers un logis situé en face de la maison aux piliers.

« Un bourgeois ! fit Riquet Haudryot.

– Riquet ! dit Guillaume.

– Quoi donc, compère ?

– Est-ce que l'escarcelle de ce digne bourgeois ne serait pas mieux à notre ceinture qu'à la sienne ?

– J'y pensais, compère !… »

D'un bond, l'empereur de Galilée et le roi de la Basoche furent debout. En quelques instants, ils eurent atteint le malheureux bourgeois qui, d'une voix ferme, cria :

« Au large !… »

Pour toute réponse, Guillaume et Riquet fondirent sur lui.

« À moi ! Au guet ! Au truand ! » hurla le bourgeois.

Mais déjà il se trouvait renversé sur le sol.

Guillaume Bourrasque le maintenait par les épaules et d'une main étouffait ses cris.

Pendant ce temps, Riquet Haudryot fouillait l'homme vivement. D'ailleurs, l'infortuné bourgeois, après avoir essayé de se défendre, perdit connaissance, soit de terreur, soit plutôt qu'il fût à demi étouffé par la pression que la main de Bourrasque exerçait sur sa bouche et celle que son genou exerçait sur sa poitrine.

Deux minutes se passèrent, au bout desquelles les deux assaillants s'enfuirent.

*

* *

Aux cris de l'homme, une fenêtre du logis près duquel avait lieu cette attaque nocturne s'était ouverte ; un visage de femme effarée parut un instant. Puis, une porte s'ouvrit. Des lumières se montrèrent. Sept à huit serviteurs armés se précipitèrent dehors, suivis par deux femmes qui se penchèrent sur le bourgeois et s'écrièrent :

« C'est bien lui ! C'est bien mon pauvre mari !

– Mon pauvre père… »

Il y eut des cris, larmes, sanglots, jurons. Puis, le bourgeois

fut transporté dans le logis et couché dans son lit, où sa femme et sa fille s'empressèrent à lui donner des soins.

Pour rassurer le lecteur sur le compte de ce digne bourgeois, nous ajouterons que les efforts des deux femmes devaient être couronnés de succès et que le lendemain, vers midi, l'homme à demi étouffé par Bourrasque et complètement dévalisé par Haudryot ouvrit les yeux, reprit sa connaissance.

Ajoutons aussi que le premier usage qu'il fit de la parole fut pour crier :

« Mes habits ! vite ! Mes habits ! »

On les lui donna. Il les fouilla fébrilement. Et ne trouvant pas sans doute ce qu'il cherchait, il poussa un terrible juron, rudoya sa fille, bouscula sa femme, battit ses valets, puis s'habilla. Puis il courut chez le trésorier de Sa Majesté la reine.

*

* *

« Combien ? demanda Guillaume Bourrasque, tout en courant.

– Heu ! de l'argent ! de l'or ! nous allons voir ça !

– Allons chez Noël-Jambes-Tortes, il nous ouvrira, lui. Courons chez Jambes-Tortes, nous pourrons compter ! »

Cinq minutes plus tard, les deux compères arrivèrent rue Tirevache, et du poing, du pied, du pommeau de leurs rapières, faisaient contre la porte un vacarme de tous les diables, vacarme auquel on était fort accoutumé dans cette ruelle plus que mal famée, car personne ne s'en émut.

« Ohé ! cabaretier de l'enfer ! tonnait Bourrasque.

– Ohé ! tavernier des tripes du diable ! rugissait Haudryot.

– Avez-vous de l'argent, mes maîtres ? fit une voix, en même temps qu'une tête grimaçante, éclairée par un lumignon fumeux, s'encadrait au châssis d'une étroite fenêtre.

– De l'argent ! ricanèrent les compères. De l'or ! De quoi

nous emplir la panse ! De quoi faire gambiller tes jambes fourchues à la manière de Satan !

– C'est bon ! Je vais ouvrir », dit froidement Noël-Jambes-Tortes.

Bientôt on entendit à l'intérieur un bruit formidable de verrous tirés, de chaînes, de clefs, et enfin le nain apparut.

Le premier geste de Riquet fut de montrer sa main pleine de pièces d'argent et d'or.

« Holà ! Madelon ! vociféra alors le nain. Attends un peu, guenon ! Je vais t'apprendre à dormir, tandis qu'il y a ici deux braves gentilshommes qui ont faim et soif !

– Nous enrageons de faim, dit Guillaume.

– Nous avons l'enfer dans le gosier », ajouta Riquet.

Déjà ils avaient pris place à une table, tandis que Madelon, la servante, sortait tout ensommeillée du trou où elle couchait, et, aidée de son patron, allumait le feu et préparait un souper.

Lorsque la faim royale et impériale des deux compères fut apaisée, lorsque leur soif fut à peu près calmée, lorsqu'ils eurent payé Noël-Jambes-Tortes, lorsqu'ils eurent obtenu permission de dormir là sur leurs escabeaux, accotés à la table, ils comptèrent leur prise et se trouvèrent riches.

« De quoi festoyer pendant deux mois », dit Bourrasque.

Riquet serra l'argent et l'or dans un papier, où le tout se trouvait enveloppé.

« Qu'est-ce que ce parchemin ? demanda alors Guillaume.

– L'escarcelle du bourgeois. C'est là-dedans qu'il mettait ses économies. »

Et, machinalement, il déploya le parchemin.

« Tiens ! il y a quelque chose d'écrit… un pacte avec Satan, peut-être ?… Lis, Guillaume, moi, je n'y vois plus ; je ne sais si ce sont ces torches qui éclairent mal, ou ma vue qui s'éteint, quand j'ai trop bu… »

Guillaume saisit le papier et le parcourut rapidement.

Alors, soudain dégrisé, il pâlit, se pencha à l'oreille de Riquet et murmura :

« Sais-tu qui nous avons dévalisé ?

– Le diable en personne ?…

– Non !… Pis que cela !… Le prévôt de Paris. »

Ce papier, c'était le bon de deux cents écus d'or à la couronne signé par Marguerite de Bourgogne au nom de Jean de Précy, prévôt de Paris !…

Riquet Haudryot, hébété et quelque peu dégrisé, lui aussi, prit le parchemin et le lut à son tour.

« Hi han ! » fit-il.

Et il partit d'un éclat de rire fantastique auquel il mêla des hi han ! retentissants.

Guillaume, après le premier moment de stupeur et aussi de peur que lui avait causé sa découverte, fut secoué par un rire qui fit trembler les pots d'étain. Les deux compères, en face l'un de l'autre, le parchemin entre eux, sur la table, se tordaient sur leurs escabeaux, sous l'effet de ce rire qui les faisait pleurer, les faces congestionnées, les yeux rouges, les panses agitées, les poings tapés sur la table.

Noël-Jambes-Tortes et Madelon accoururent.

« Silence ! gronda le nain. Il y a là-haut quatre gentilshommes qui veulent dormir et qui n'ont pas besoin que le guet soit attiré par ici.

– Même, ajouta Madelon, qu'ils viennent d'arriver et que les ai fait entrer par la petite allée, vu que je ne voulais pas déranger messires Bourrasque et Haudryot dans leur agape.

– Hi han ! hurla Riquet, dont le rire tournait à l'épilepsie.

– Mais, par mille futailles de…

– Hi han ! interrompit Guillaume en s'assenant de

formidables coups sur les genoux.

– Mais qu'est-ce que c'est ? rugit Noël-Jambes-Tortes, affolé par ce rire infernal.

– Oui ! De quoi qu'il retourne ? fit Madelon, que gagna la contagion et qui éclata d'un rire fou.

– Sais-tu de quel argent nous t'avons payé, hi han ! fit Riquet.

– Tripes du diable ! l'argent n'a pas d'odeur, qu'importe d'où il vient !

– Oui ! mais celui-là ! hi han ! dit Guillaume.

– Eh bien, celui-là ?

– C'est l'argent d'un bourgeois dévalisé, hi han ! Et ce bourgeois dévalisé par nous, hi han ! hi han ! c'est le prévôt de Paris ! Hi han !

– Messire Jean de Précy !

– Hi han !… »

Pour le coup, le nain éclata à son tour. Et ce fut alors un quatuor effrayant de rires dont il sembla que toute la truanderie fût secouée. Et il est certain que, le lendemain, toute la truanderie éclata de rire, et que ce rire ensuite gagna tout Paris, quand on sut que messire Jean de Précy, chef suprême du guet et du contre-guet, chargé d'arrêter les tire-laine, voleurs, truands et mauvais garçons, avait été dévalisé, dépouillé sur le seuil même de son logis, en place de Grève.

Pour le moment, Bourrasque, Madelon, Haudryot, Noël-Jambes-Tortes, pêle-mêle, appuyés les uns sur les autres, riaient à ventre secoué de spasmes et finalement, en chœur, ils poussèrent un effrayant hi han !…

« Hi han ! » répondit une voix forte du fond du boyau où commençait l'escalier de bois qui, parti de l'allée latérale, montait à l'étage supérieur.

Les quatre rires s'arrêtèrent instantanément.

Les quatre visages se tournèrent vers le boyau.

Et l'on vit apparaître un homme qui, les yeux émerveillés, contemplait ce spectacle joyeux.

« Tiens fit Riquet, Lancelot Bigorne !

– Ce n'était pas la peine, grogna Noël-Jambes-Tortes, déjà revenu à sa mauvaise humeur habituelle, ce n'était pas la peine de tant me recommander de dire qu'on ne t'avait pas vu depuis huit jours, puisque tu te montres !

– Oui, fit Bigorne en s'avançant, mais ceux-ci sont des amis. »

Sans façon, Bigorne saisit un gobelet, vint s'asseoir à la table de l'empereur et du roi, se versa une rasade, et alors les explications commencèrent.

Guillaume et Riquet racontèrent ce qui leur était advenu pendant ces heures où ils avaient erré à l'aventure, assoiffés et affamés, jusqu'au moment de la bienheureuse rencontre du bourgeois qui s'était trouvé être le prévôt de Paris.

« C'est le pendu qui nous a porté bonheur, ajouta Riquet.

– Oui, par la saint Dieu, le pendu de la place de Grève. Il riait comme un bossu, n'est-ce pas, Guillaume ? C'était présage de rire et de bombance. »

Lancelot ne dit rien de ses propres aventures et se contenta de raconter que, depuis la bagarre du Pré-aux-Clercs, il se terrait au fond de la truanderie.

« Mais qu'allez-vous faire de ce papier ? reprit-il, quand ces héros l'eurent mis au courant de leurs diverses odyssées.

Les deux compères furent interdits et pâlirent.

Car ce papier, si on le retrouvait sur eux, ce n'était plus un bon sur le Trésor, mais un bon pour la torture en bonne et due forme. Or, ils avaient bien assez d'avoir à redouter le gibet sans y joindre encore la question, les os rompus à coups de maillet, les ongles arrachés à coups de pinces.

« Brûlons-le ! s'écrièrent-ils d'une seule voix.

– Je m'en charge ! » fit Bigorne.

En même temps, il saisit le parchemin, le plia et le fit disparaître.

Puis il reprit le chemin de l'escalier ; bientôt, dans cette salle basse, le silence régna ; Guillaume et Riquet, fatigués de victuailles et de beuverie, s'endormirent accotés à la table, et alors, au lieu des rires, ce furent les ronflements qui firent trembler et tinter les gobelets.

*

* *

Le lendemain matin, comme nous l'avons dit, Buridan, Philippe et Gautier d'Aulnay s'étaient retrouvés dans une mauvaise auberge de la truanderie où Bigorne les avait menés. Cette auberge n'était autre que celle que tenait le sieur Noël, dit Jambes-Tortes, et où les gens qui se trouvaient en délicatesse avec le guet étaient assurés de trouver – moyennant honnête rétribution – une hospitalité sinon luxueuse, du moins exempte de soucis.

« Messire Buridan, fit Bigorne, avez-vous de l'argent ?

– De l'argent ? Ne t'ai-je pas dit l'autre soir que j'étais ruiné ?

– Et vous, messires d'Aulnay ? »

Philippe et Gautier d'Aulnay se fouillèrent et à deux parvinrent à compléter un pécule qui, sans doute, parut suffisant à Lancelot Bigorne.

« C'est le fond de notre escarcelle, dit Philippe. Nous sommes également ruinés.

– Il faudra que l'hôte s'en contente, grogna Gautier, persuadé qu'il s'agissait de payer la dépense.

– Il s'en contentera, dit Bigorne qui se dirigea vers la porte.

– Il s'agit maintenant, reprit alors Buridan, de tenir conseil

et de régler notre situation. Sans argent, vaincus, pourchassés, nous avons devant nous trois redoutables ennemis qui nous veulent la mâle mort et contre lesquels nous devons prendre une décision suprême ; d'abord, le comte de Valois. »

Bigorne tressaillit et s'arrêta net sur le pas de la porte.

« Ensuite, poursuivit Buridan, la reine, qui vous étranglerait de ses mains si elle pouvait.

– Celle que j'aime ! murmura Philippe en pâlissant. Oh ! Buridan…

– Oui, mon brave Philippe. Et enfin, Enguerrand de Marigny, j'ajoute le père de celle que j'aime, moi ! Mais celui qui a tué votre père, votre mère, à vous ! Celui que vous tuerez sûrement !

– Je m'en charge ! gronda Gautier.

– Bon ! continua Buridan. C'est donc pour cela, Philippe, c'est parce que Marigny que vous voulez tuer est le père de celle que j'aime, c'est parce que je veux tuer, moi, la reine que vous aimez, c'est pour ces raisons que notre situation est épineuse, et qu'il faut nous expliquer. Cette situation n'est claire que vis-à-vis d'un seul homme : Charles, comte de Valois ! Et celui-là, je m'en charge ! »

Bigorne jeta un étrange regard sur Buridan et murmura :

« Le comte de Valois ! Son père !… »

Et cette fois, il descendit, tandis que les trois amis tenaient conseil.

*

* *

Lancelot Bigorne se rendit tout droit chez un fripier de la truanderie, honorable commerçant qu'il connaissait de longue date.

Il prononça quelques mots à l'oreille du fripier et lui mit dans la main tout ce que Philippe et Gautier d'Aulnay réunis

avaient pu tirer de leurs deux escarcelles.

La boutique du fripier était encombrée de vêtements de bourgeois et d'artisans, et même de gentilshommes : manteaux, hauts-de-chausses, capes, justaucorps, la collection était complète.

Mais sans doute rien de tout cela ne faisait l'affaire de Bigorne, car, au bout d'un instant, le fripier l'emmena dans une arrière-boutique où on entrait par une porte à secret.

Là se trouvaient des armes de toutes sortes : arcs, arbalètes, lances, masses, épées, dagues, hallebardes, de quoi armer une compagnie, et aussi de quoi l'équiper et l'habiller.

Car aux murs pendaient des costumes complets de hallebardiers, de gens d'armes, à l'écusson de Valois, à l'écusson de Marigny et même à l'écusson royal.

Ce fut là que Bigorne fit son choix.

Quand il sortit, il était transformé en archer du guet de la ville.

Retenue en travers des épaules par un baudrier, il portait une ample sacoche de cuir.

Lancelot se dirigea vers le Louvre, et ce ne fut pas sans un frémissement intérieur qu'il gagna la grosse tour au premier étage de laquelle se trouvait la trésorerie générale.

Après que, grâce à son costume, il eut franchi le cordon des sentinelles, lorsqu'il eut été introduit dans une vaste pièce où douze archers royaux montaient la garde. Lancelot Bigorne se trouva enfin en présence d'un personnage auquel, de son air le plus niais, il dit simplement :

« Je viens chercher nos deux cents écus d'or… »

Le trésorier sursauta sur son fauteuil et se mit à rire.

« Pour qui ça, les deux cents écus d'or ?

– Mais pour messire Jean de Précy, notre prévôt. »

Le trésorier devint grave.

Il comprit alors qu'il s'agissait de choses sérieuses.

« Même, ajouta Bigorne, qu'il est dans son lit, retenu par une mauvaise fièvre quartaine, et qu'il m'a fait appeler dans sa chambre et qu'il m'a dit :

« – Lancelot (c'est moi qui suis Lancelot), tu vois cette sacoche ?

« – Oui, messire.

« – Prends-la et te la mets autour du cou.

« – C'est fait, messire.

« – Bon ! Maintenant, va-t'en chez le trésorier de Sa Majesté la reine, et dis-lui de te remettre mes deux cents écus d'or, vu que j'en ai besoin aujourd'hui même. »

Comme le trésorier demeurait interloqué, Bigorne, de l'air d'un homme qui se souvient soudain, se frappa le front et ajouta :

« J'oubliais que messire Jean de Précy m'a donné un écrit pour votre seigneurie. C'est sans doute pour vous souhaiter le bonjour… le voici. »

Bigorne fouilla dans la sacoche, en tira le parchemin qui, dans la nuit, était tombé aux mains de Guillaume Bourrasque et de Riquet Haudryot et le tendit au trésorier qui le lut, le relut, puis se leva et disparut dans une pièce voisine.

L'attente fut longue.

Une heure s'écoula, puis une autre, puis une troisième.

Lancelot commençait à sentir une sueur froide perler à son front.

Mais il avait bien tort de s'inquiéter, le brave Lancelot. Pareil à tous les bureaucrates du passé, du présent et de l'avenir, le trésorier témoignait simplement de la supériorité de sa position sociale en faisant attendre l'archer de M. le prévôt, ce qui, dans son idée, devait inspirer une grande considération audit prévôt.

Enfin Bigorne vit arriver un homme, une sorte de commis, qui l'engagea à le suivre, lui fit monter un escalier et l'introduisit dans une pièce voûtée où sur une table il vit diverses piles d'or et d'argent.

Bigorne ouvrit des yeux effrayants.

« Tu diras à ton maître, fit cet homme, que nous n'avons que cinquante écus d'or à la couronne.

« Le reste de la somme est en argent qu'il faudra bien qu'il accepte, tout prévôt qu'il est.

– Messire Jean de Précy a dit deux cents écus d'or à la couronne.

– Bon ! bon ! fit l'homme. Ça revient au même, mon brave, la somme y est. »

Et il commença à entasser dans la sacoche de Bigorne les écus d'or et les écus d'argent.

Puis cette sacoche, il la referma lui-même et ajouta :

« Maintenant, décampe ! »

C'était précisément ce que demandait Bigorne qui, pendant toute cette opération, s'était attendu à voir les voûtes lui tomber sur la tête, les dalles s'ouvrir sous lui, ou tout autre catastrophe pareille. Il partit donc, en se contraignant, dans un dernier effort qui, sans doute, était sublime, à marcher d'un pas paisible.

Lorsqu'il atteignit la porte, lorsqu'il eut atteint le pont-levis, lorsqu'il posa enfin le pied sur la chaussée bourbeuse de la rue, le digne Bigorne se sentit presque défaillir.

Et par ce sentiment qui pousse le naufragé en sûreté sur la côte à contempler avidement l'océan qui a failli l'engloutir, il se retourna et, hébété de stupeur et de joie, jeta un long regard sur la grosse tour du Louvre.

« Oui, gronda-t-il. Cela est vrai ? Je n'ai pas rêvé ? C'est bien moi qui sort d'ici ? Cette sacoche contient bien la valeur de

deux cents écus d'or{9} ? Oui !… Mais dois-je quelque chose sur cette prise au curé de Saint-Eustache ?… En conscience, non ! Car la prise n'est pas de mon fait, et si je… »

Une formidable bousculade, un coup terrible entre les épaules interrompit Bigorne, qui faillit culbuter dans le fossé plein d'eau.

En même temps, une voix furieuse vociférait :

« Ôte-toi de mon chemin, imbécile ! »

Et quelque chose, quelqu'un passa comme l'ouragan, franchit d'un bond le pont-levis et s'engouffra sous la porte, mais pas si vite pourtant que Lancelot Bigorne n'eût eu le temps de reconnaître ce quelqu'un !

« Le prévôt ! » murmura-t-il en s'empressant alors de détaler.

C'était, en effet, Jean de Précy qui, ayant constaté la disparition de son bon de deux cents écus d'or, accourait chez le trésorier pour le prévenir.

« Trop tard ! » songea Bigorne en allongeant les jambes.

Une demi-heure plus tard, Bigorne, ayant repris ses habits chez le fripier de la truanderie, en ne conservant que la sacoche, fit son entrée dans le cabaret de Noël-Jambes-Tortes, où il trouva Guillaume Bourrasque et Riquet Haudryot, qui se remettaient de leurs émotions nocturnes par un plantureux dîner.

Bigorne leur fit signe de le suivre.

Tous trois parvinrent dans la mauvaise chambre où Buridan et les d'Aulnay s'étaient réfugiés.

« Messire Buridan, fit Bigorne en entrant, je vous amène du renfort en hommes (et il démasqua l'empereur et le roi) et en argent ! » ajouta-t-il.

Et il commença à aligner sur la table des piles d'or et d'argent.

XXXVI

LOUIS LE HUTIN

Ce matin-là, le roi Louis se fit habiller comme pour la battue au sanglier.

On en avait signalé quelques-uns dans la forêt qui couvrait les pentes de Montmartre et s'étendait vers le nord de Paris, du côté de Montmorency et au-delà, jusque vers Noyon.

Le roi avait donc résolu de chasser le sanglier, ce qui était sa chasse favorite.

La reine prenait grand plaisir à ces battues où l'homme alors attaquait la bête à coups d'épieu, et souvent était décousu par l'animal expirant.

Il y avait péril, émotion. Marguerite aimait ces émotions-là, et lorsque, par hasard, il n'y avait eu aucun blessé au cours de la chasse, elle s'en revenait mécontente.

Le roi, donc, s'étant cuirassé de buffle, botté de fort cuir qui lui montait jusqu'aux cuisses, ganté jusqu'aux coudes de peau de daim, s'en fut vers l'appartement de la reine, riant d'avance de la joie qu'aurait Marguerite à venir à la battue. Il traversa les longues galeries de ce pas rude, impétueux, retentissant, qui lui était particulier, et entra dans la pièce qui précédait la chambre de la reine.

« Jeanne et Blanche ! s'écria-t-il en apercevant les deux sœurs de Marguerite. Vive Dieu ! la fête sera complète. Préparez-vous et soyez prêtes dans une heure à chevaucher vos palefrois. Nous allons chasser le sanglier. Je cours prévenir la reine.

– La reine ne viendra pas ! dit Jeanne.

– La reine est malade ! » dit Blanche.

Louis s'arrêta, atterré.

« Malade ? balbutia-t-il.

– Cette nuit, fit la princesse Jeanne, Sa Majesté prit froid en priant dans son oratoire plus longtemps que d'habitude. Et voici qu'une mauvaise fièvre la tient au lit…

– J'allais envoyer prévenir le roi », ajouta la princesse Blanche.

Le roi fit d'abord la grimace d'un enfant qui va pleurer. Puis des jurons sourds grondèrent sur ses lèvres, puis ces jurons éclatèrent violemment, et enfin, il s'écria :

« À quoi me sert-il d'avoir fait porter douze cierges à Notre-Dame, chacun d'eux de vingt-quatre livres et entouré d'un cercle d'or ?

« Tête Dieu ! Ventre diable ! Les saints sont injustes ! Une mauvaise fièvre, dites-vous ?…

– Sire, la reine vient de s'endormir à peine…

– Vous allez la réveiller et détruire l'effet de la boisson que nous lui avons administrée.

– Oui ! oui ! fit Louis à voix basse, docile comme un enfant. Je vais la voir. »

En même temps, il se dirigea vers la porte qui communiquait avec la chambre de Marguerite.

Les deux princesses se placèrent devant lui.

« Quoi ? fit le roi dans un souffle.

– Sire, nous vous supplions de laisser reposer Sa Majesté…

– Laissez-moi la voir de loin seulement… »

Ce soudard, dont les effrayantes colères éclataient dix fois par jour, tremblait devant les deux sœurs de la reine. Il parlait tout bas. Il marchait sur la pointe de ses grosses bottes, qui, en

dépit de ses efforts, faisaient craquer le plancher.

Jeanne entrouvrit la porte et le roi passa la tête, doucement, les yeux écarquillés par la douleur.

Au fond de la chambre, Marguerite reposait sur son lit et semblait dormir.

« Elle est bien pâle, murmura Louis.

– C'est bon signe, Sire, fit Blanche. C'est que la fièvre s'en va. Dans quelques jours, sans doute, Sa Majesté sera sauvée…

– Pourtant, je voudrais bien entrer », reprit avec un soupir Louis, qui essaya de pousser la porte.

Mais cette porte était maintenue par la main délicate de Jeanne, et le roi, qui, d'une simple poussée, eût pu l'écarter, se recula avec un nouveau soupir. En même temps, Blanche le poussait doucement vers l'oratoire.

« Allez, Sire, allez… Laissez-nous faire…

– Mais cependant…

– Vous voulez donc que la fièvre revienne ? Si la reine vous voit ou vous entend, elle va s'agiter… elle vous aime tant !…

– Oui, elle m'aime », dit le roi tout attendri, en se laissant pousser jusque dans l'oratoire, dont la porte soudain se referma.

Louis demeura quelques minutes à écouter, tantôt voulant entrer et tantôt reculant.

Enfin, sur la pointe des pieds, touchant dans sa naïve obéissance, il s'en alla en murmurant :

« Repose, chère Marguerite, repose ! Moi, je vais m'occuper de te guérir. »

Une fois qu'il se vit assez loin pour ne pas être entendu, Louis reprit sa marche impétueuse, qui alla s'accélérant, en même temps qu'une colère se déchaînait en lui. Il entra précipitamment dans une vaste salle encombrée de seigneurs conviés pour la chasse.

« Le roi ! » cria d'une voix tonnante le héraut placé près de la porte.

Toutes les têtes se courbèrent, le silence régna.

« Messieurs, dit le roi, pas de chasse ! »

Et tout aussitôt, d'une voix altérée, il ajouta :

« La reine est malade. Malade d'une mauvaise fièvre. »

À ces mots, un indéfinissable murmure se produisit dans cette foule de rudes hommes aux massives carrures. Puis ce murmure se transforma, se gonfla, grandit et enfin éclata en sanglots, en imprécations, en prières, en malédictions.

« C'est un sort !

– Ce sont les juifs damnés qui ont fait ce maléfice !

– Je donnerai ma chaîne et mes éperons d'or de chevalier à Saint-Jacques de Compostelle, grand saint espagnol, tout-puissant contre les fièvres.

– Je fais vœu d'aller pieds nus à Saint-Germain-des-Prés et d'y faire trois jours d'abstinence.

– Qu'un juif me tombe sous la main aujourd'hui et je l'étrangle.

– J'offre trois beaux cierges. »

Ces cris s'entremêlaient de jurons, d'objurgations, chacun prenant à partie son saint préféré et le sommant de guérir la reine en lui faisant des offres avantageuses. L'explosion de cette douleur calma le roi qui adressa de gracieux sourires à ceux qui s'étaient distingués par leurs offres et surtout par leurs jurons.

Puis il passa en disant :

« Et si tout cela ne suffit pas, nous ferons une grande messe expiatoire. »

Louis entra dans la salle du conseil où l'attendaient quelques seigneurs d'importance, mais il les renvoya en disant :

« Messieurs, conseil secret ! »

Ce qui signifiait que seul le premier ministre Enguerrand de Marigny et l'oncle du roi, le comte de Valois, devaient rester. Au conseil secret assistaient également les deux frères du roi : Charles, comte de la Marche, époux de Blanche, et Henri, comte de Poitiers, époux de Jeanne. Mais pour le moment, ils étaient dans leurs terres, guerroyant pour lever des impôts, opération qui, à cette époque, était infiniment plus épineuse que de nos jours.

« Mes bons amis, dit Louis, lorsqu'il eut pris place, fidèles soutiens de mon trône, vous connaissez le malheur qui nous frappe. La reine est malade et les princesses disent : d'une mauvaise fièvre. Le Ciel, ainsi, déclare son injustice à notre égard, ajouta-t-il, en assenant un coup de poing sur la table devant laquelle il s'était placé. Mais nous ferons notre devoir jusqu'au bout. En cette calamité plus terrible qu'une guerre avec le Flamand ou le Bourguignon, c'est à vous, mes bons conseillers, que j'adresse mon appel. Que faut-il faire ?

– Sire, dit Valois, je crois qu'une grande messe expiatoire comme l'annonçait tout à l'heure Votre Majesté…

– Oui ! oui ! certes. Et nous ferions les vœux nécessaires. Mais, reprit tout à coup le roi en se frappant le front, qui sait si nous n'avons pas quelque faute à nous reprocher ? Une faute dont le Ciel nous punit en nous frappant dans nos affections. Cette sorcière, par exemple, ne devrait-elle pas déjà être brûlée ? »

Louis s'était levé et se promenait avec agitation.

Valois avait pâli. Marigny, malgré la certitude qu'il avait que Myrtille était à l'abri, sous la protection de la reine, avait frissonné jusqu'au fond de son être.

« Marigny, reprit le roi, je vous ai chargé de poursuivre le procès. Est-ce fini ?

– Oui, Sire, répondit Marigny, la sorcière est condamnée. »

Marigny mentait. Mais c'était le seul moyen d'apaiser le roi et de détourner peut-être son esprit de ce terrible sujet. Et en

effet, Louis eut un geste de satisfaction.

« Valois, continua-t-il, je vous ai nommé gouverneur du Temple, pour veiller sur la sorcière. Que fait-elle ? Que dit-elle ? N'a-t-elle pas réussi, au fond de son cachot, à établir quelque maléfice dont la reine serait victime ? »

Valois frémit, mais il répondit d'une voix calme :

« Sire, la prisonnière est surveillée à chaque heure du jour et de la nuit. Moi-même je l'interroge à diverses reprises et je puis assurer à Votre Majesté qu'il lui est impossible de se livrer à une œuvre d'enfer. »

Valois mentait comme avait menti Marigny. Les deux hommes eurent l'un et l'autre un même regard de côté. Chez chacun d'eux, à ce moment, la haine faillit l'emporter sur l'amour. Valois se mordit les lèvres pour ne pas crier :

« Sire, le procès n'est pas commencé ! »

Et Marigny eût donné sa fortune pour pouvoir écraser son adversaire en criant :

« Sire, la sorcière s'est évadée du Temple ! »

Louis, calmé par ces nouvelles positives, avait repris place dans son fauteuil.

« Puisque la sorcière est condamnée, dit-il, il faut que l'exécution soit hâtée. Cette exécution aura lieu en grande solennité. Et afin que le peuple y puisse assister, elle se fera sur la place de Grève.

« Au surplus, et pour me rassurer complètement, ce soir, Valois, je viendrai au Temple : je veux voir la sorcière et lui parler moi-même. »

Valois demeura atterré…

Déjà le roi s'était levé. Avec l'excessive mobilité de son esprit, passant des inquiétudes à la joie, il courait chez la reine pour l'informer des décisions prises en conseil d'État pour assurer sa guérison. Valois et Marigny demeurèrent un instant

face à face, comme s'ils eussent eu quelque chose à se dire. Peut-être le danger commun était-il sur le point de les rapprocher. Marigny songeait :

« Ce soir, le roi saura que Myrtille n'est plus au Temple. S'il fait saisir Valois sans lui laisser le temps de parler, la solution est là ! Eh bien, il faut que cela soit ! il faut que, ce soir, Valois soit arrêté pour complicité avec la sorcière ! »

Et Valois se disait :

« Oui, je souffrirai cruellement de voir mourir cette jeune fille… Mais puisque c'est l'unique moyen de me sauver, il faut qu'elle meure. Il faut que, ce soir, le roi la trouve en son cachot. J'ai jusqu'à ce soir pour remettre la main sur elle. Cela suffit. »

Marigny s'était, comme le roi, dirigé vers les appartements de la reine. Le comte de Valois sortit du Louvre, accompagné, selon son habitude, par une imposante escorte de gens d'armes, et regagna son hôtel, situé Grande-Rue-Sainte-Catherine, près de la porte Saint-Antoine. Cet hôtel, comme la plupart des logis seigneuriaux de l'époque, était une façon de forteresse qui, au besoin, eût pu soutenir un siège. Le comte y entretenait de nombreux gentilshommes et des soldats. Comme au Louvre, il y avait un fossé autour de l'hôtel, des murs crénelés entouraient les divers bâtiments, et sur ces murs on entrevoyait la silhouette des archers qui montaient la garde.

À peine rentré, le comte fit venir son homme de confiance. Simon Malingre se présenta dès que son maître eut prononcé son nom. Il était toujours là. De nuit et de jour, quel que fût l'endroit, le comte était sûr de l'avoir toujours sous la main.

Simon Malingre remplissait à l'hôtel l'office d'intendant général. Il était haï et redouté de toute la domesticité, méprisé par les gens d'armes, mais, haine ou mépris, rien ne l'empêchait de poursuivre avec une sournoise obstination l'accomplissement de son plan, qui était de s'enrichir par tous les moyens, et même, comme on l'a vu par son entretien avec Bigorne, aux dépens de son maître.

« Simon, dit Valois, il s'agit d'une affaire d'importance ; ma situation à la cour et ma vie, peut-être, sont en jeu.

– Monseigneur sait que, quand il faudra fuir, nous sommes toujours prêts, nuit et jour.

– Fuir ! gronda Valois, dont les poings se serrèrent et dont les yeux s'injectèrent de fiel, il faudra pourtant en arriver là, peut-être ! Fuir ! Abandonner la place à Marigny ! Le laisser triomphant, subir cette dernière honte !… Mais tout n'est pas perdu encore… Et c'est sur toi que j'ai compté, Simon, pour me sauver, cette fois encore…

– Ma vie vous appartient, monseigneur !

– Il ne s'agit point de ta vie. Je sais bien qu'elle m'appartient, car au moindre soupçon d'une trahison pareille à celle de cet infâme Bigorne…

– Votre seigneurie me ferait pendre, dit humblement Simon Malingre. Cependant, je vous ferai observer que la trahison de mon vieux camarade Bigorne date de bien loin et qu'il n'est pas mort encore ! Au contraire, il se porte fort bien, et même mieux que moi, qui suis toujours quinteux et fiévreux.

– Que veux-tu dire, drôle ?

– Simplement ceci, monseigneur : qu'il ne suffit pas de condamner un homme à mort pour que mort s'ensuive… Croyez-moi, comte de Valois, mieux vaut faire appel au dévouement qu'à la terreur : on est mieux servi.

– Et tu m'es dévoué, toi ?

– Oui, monseigneur, jusqu'à concurrence des cent écus que, bon an mal an, vous me faites gagner.

– En sorte que si je te faisais gagner deux cents écus, tu me serais deux fois plus dévoué ?

– Sans aucun doute, monseigneur. Mais je n'ai pas de si hautes visées. Modeste dans mes goûts et mes dépenses, je suis plus que satisfait, et mon dévouement doit vous paraître aussi satisfaisant. La preuve c'est que, quand vous voudrez, je vous

amènerai, ou plutôt je vous apporterai Bigorne pieds et poings liés.

– Si tu fais cela, Malingre, il y a cent écus d'or pour toi ! » gronda le comte de Valois.

XXXVII

MALINGRE ET GILLONNE

Simon Malingre se redressa et dit :

« Je puis faire bien mieux, monseigneur. Qu'est-ce que Bigorne, après tout ? Un pauvre diable qui ne mérite pas l'honneur de votre haine. Il suffit que je m'occupe de lui ; un humble personnage tel que moi, c'est bien assez pour Bigorne, et je le prends à mon compte. Soyez tranquille, comte de Valois, les jours de Bigorne sont comptés…

– Tu le hais donc, toi aussi ?

– Moi ? pas du tout ! Mais étant au service de monseigneur, je prends naturellement à mon compte les affections et les haines de monseigneur, j'entends les haines subalternes, les affections d'ordre inférieur. Quant à celles qui sont d'un ordre plus élevé, elles passent par-dessus mon échine que le respect tient courbée ; mais, si bas que je courbe l'échine, je n'en risque pas moins un regard par-ci, une œillade par-là ; cela suffit à m'apprendre bien des choses.

– Trop de choses peut-être ! grommela le comte.

– Jamais trop, puisque c'est pour le service de monseigneur. Jugez-en : monseigneur, en ce moment, vous donneriez peut-être toute votre fortune pour savoir où se trouve la sorcière Myrtille. Eh bien, je le sais, moi ! »

Un flot de sang envahit le visage du comte de Valois. Sa rude et violente physionomie fut empreinte d'une ardente curiosité. Une minute, devant Malingre triomphant, il demeura silencieux, luttant en lui-même contre le double sentiment qui

s’y déchaînait.

« La colombe nous échappait, reprit Malingre. Je sais son nid. Je n’ai qu’à allonger le bras et je ramène à votre seigneurie la plus jolie des sorcières. »

Un soupir terrible gonfla la poitrine du comte.

« Car vous l’aimez, fit Malingre d’une voix plus basse et en se rapprochant. Vous l’aimez comme jamais vous n’avez aimé, ce qui est une sottise, monseigneur ! Mais enfin, à cette occasion, l’amour est d’accord avec vos intérêts : et quelle vengeance pour vous que de tenir dans vos bras cette fille admirable, puisque cette fille, monseigneur, c’est l’enfant de Marigny ! »

Un sanglot que Valois ne fut pas maître de comprimer râla dans sa gorge.

« Tais-toi ! gronda-t-il. Ne présente pas à mon esprit ces images d’un amour impossible, car jamais torture pareille n’a étreint le cœur d’un homme. Car cette sorcière, Simon, il faut, entends-tu bien ? il faut que, ce soir, elle soit dans son cachot du Temple !

– Je ne comprends plus, dit Simon Malingre.

– Le roi veut la voir lui-même !…

– Ah ! ah ! diable ! En effet… Heu ! situation délicate !…

– Alors, écoute : ou je garde Myrtille pour moi, et ce soir je suis saisi, jugé, condamné. Ou je la rends au roi, et cela me déchire, cela me tue, Simon !… »

Malingre se croisa les bras. Le comte fit quelques pas. Son lourd talon frappait de rudes coups. Sa taille imposante, ses larges épaules couvertes de buffle, sa main crispée sur sa dague, sa figure bouleversée, ses yeux sanglants, cet ensemble formait une silhouette effrayante.

« C’est à vous de choisir ! » dit Simon Malingre.

Valois s’arrêta devant lui.

« Et tu dis que tu sais où elle est ?

– Je le sais.

– Et que tu peux la prendre à l'instant ?

– À l'instant, non. Ce soir, aux premières ombres de la nuit, oui. Pour la prendre en plein jour, il y aurait lutte, bataille, cris, les voisins accourant… tout serait perdu.

– Malédiction ! Que n'est-elle là, Simon ! Nous fuirions, vois-tu ! Et ce serait fini !

– Oui, grommela Malingre, mais c'est ce que je ne veux pas, moi ! Monseigneur, reprit-il à haute voix, laissez-moi faire ! Le roi verra la sorcière, et vous garderez Myrtille !

– Comment cela ?

– Laissez-moi faire, vous dis-je. Rentrez au Temple, où vos fonctions de gouverneur vous appellent. Et attendez patiemment la fin de ce jour. Je réponds de tout. »

Malingre, sans attendre de nouvelles questions, disparut, rapide et silencieux, comme il était entré. Valois secoua la tête, comme s'il eût trouvé trop beau l'espoir que Malingre venait de lui suggérer. Mais, confiant au fond dans le génie d'astuce de son serviteur, il se rendit au Temple en murmurant : « Qui sait ? »

Simon Malingre était monté tout en haut de l'hôtel. C'est là qu'il avait son logis, son chez-soi où il pouvait se retirer dans les rares moments où il ne devait pas se trouver auprès de son maître.

Il entra dans une salle assez vaste, bien éclairée et proprement meublée. Une femme était là qui travaillait silencieusement à une de ces grossières broderies comme les femmes du peuple en mettaient alors à leurs capuches. Malingre s'assit en face d'elle. Ses yeux chafouins brillaient d'une petite flamme rouge. La femme avait un visage livide et tourmenté. Elle interrogea Malingre du regard.

« Ma chère Gillonne, dit celui-ci, je crois pour le coup que

notre fortune est faite. »

Gillonne rougit un peu. L'idée de la fortune était la seule qui amenât quelque émotion sur ses traits fanés.

« Cela dépend de toi seule ! reprit Malingre.

– Est-ce que tu as retrouvé Bigorne ? Est-ce que tu l'as décidé à nous livrer Buridan ?

– Ne parlons pas de cela, Gillonne. Chaque chose viendra en son temps. Voyons, tu m'as dit que tu as eu la bienheureuse idée d'aller sur le Pré-aux-Clercs pour voir la grande bataille des écoliers ?

– J'ai vu ce que je voulais voir, dit Gillonne en cherchant à deviner la pensée de Malingre.

– Oui, ma chère Gillonne. Et tu as eu l'idée non moins bienheureuse de suivre pas à pas…

– La petite Myrtille ? Bon. Je sais maintenant ce que tu veux. Tu veux savoir où se trouve la jolie sorcière.

– Oui, fit Malingre, les dents serrées.

– Bon. Eh bien, tu ne le sauras pas. Je veux bien partager Buridan avec toi. Mais Myrtille, je la garde pour moi… pour moi seule. Malingre, tu ne sauras rien. »

Simon Malingre eut un rire qui grinça sur ses lèvres minces. Il se leva, alla fermer la porte à double tour et mit la clef dans sa poche.

« Que fais-tu ? » dit Gillonne, sans s'émouvoir autrement.

Et, en même temps, elle saisit une dague dont elle montra la pointe acérée à Malingre.

Simon haussa les épaules, vint se rasseoir en face de Gillonne et dit :

« Ce que je fais ? J'obéis tout simplement à l'ordre que m'a donné mon seigneur et maître le comte de Valois, de t'enfermer prisonnière et de te garder à vue jusqu'à ce soir. »

Gillonne commença à être inquiète. Mais, dissimulant soigneusement cette inquiétude sous un sourire, autant que cette grimace pouvait s'appeler un sourire :

« Notre seigneur comte, dit-elle, n'est pas un sot. J'ai donc pleine confiance que non seulement il ne me revient aucune male ou bonne mort, mais encore qu'il tiendra sa promesse de m'enrichir. Je lui ai rendu de grands services, et il sait que je puis lui en rendre encore. Il sait que je puis prévenir le premier ministre de ce qui s'est passé à la Courtille-aux-Roses ! Je puis me présenter devant l'official, ou, si je suis prisonnière ici, lui faire parvenir une relation de la vérité. On saura ainsi que c'est moi qui ai prévenu Charles de Valois que Myrtille était la fille de Marigny, que, subornée à prix d'or par Valois, j'ai consenti à fabriquer une image qui ressemblait aux maléfices des sorciers ; qu'ainsi Myrtille n'est nullement une sorcière. Va, Simon Malingre, va dire à ton maître que si, de nous deux, l'un doit trembler devant l'autre, ce n'est pas moi…

– Gillonne, ricana Malingre, où mets-tu ton magot ? »

Gillonne haussa les épaules et reprit son travail de broderie. Mais sa main tremblait.

« Écoute, reprit Simon Malingre, veux-tu me dire où est en ce moment Myrtille ?

– Non.

– Veux-tu me dire où tu caches l'or et l'argent que tu as arrachés à notre maître ? Puisque nous devons nous marier, n'est-il pas juste que je connaisse l'état de ta fortune ?

– Je ne dirai rien, fit Gillonne avec l'âpre fermeté des avares.

– Bon. Ce soir, tu coucheras donc au Temple. »

Si courageuse que fût réellement Gillonne, elle ne put maîtriser un frémissement de terreur. Le Temple avait dès lors la sinistre réputation que le Châtelet avait depuis longtemps. Le Temple, c'était le cachot souterrain, c'était l'oubliette, c'était la torture. C'était, par-dessus tout cela, la certitude affreuse de se

trouver avec les spectres des Templiers qui, au su de tout le monde, venaient chaque nuit dans leur ancienne résidence pour y organiser des fêtes sépulcrales. Autrefois forteresse de moines soldats, maintenant c'était le Louvre des fantômes.

Gillonne esquissa un signe de croix et, tout bas, murmura un exorcisme, comme pour chasser par avance les êtres infernaux. Pourtant, elle ne voulait pas se rendre, ni rendre l'argent surtout !

« Et pourquoi le noble comte de Valois me ferait-il conduire au Temple ? dit-elle.

– C'est bien simple, douce Gillonne et chère fiancée. C'est moi qui lui ai donné cette bonne idée. Tu vas comprendre. La sorcière Myrtille n'est plus au Temple. Où est-elle ? Le diable le sait, et toi. Cela revient au même, bonne Gillonne. Alors notre sire le roi s'est mis dans la tête de voir lui-même la sorcière. Tu ne comprends pas ?

– Non ! » bégaya Gillonne, qui entrevoyait une horrible vérité.

Malingre se mit à rire.

« C'est pourtant bien simple, fit-il. Le roi n'a jamais vu la sorcière Myrtille. La femme qu'on lui montrera bien et dûment enchaînée dans un cachot du Temple sera donc pour lui la sorcière. Encore fallait-il trouver une femme de bonne volonté qui consente à passer pour Myrtille, c'est-à-dire qui veuille bien se laisser questionner…

– Miséricorde ! gémit Gillonne.

– Arracher la langue, brûler la plante des pieds, tenailler les seins…

– Grâce ! râla Gillonne.

– Et enfin attacher à un beau poteau tout neuf au-dessus des fascines dont on fera un feu de joie. J'ai cherché, Gillonne ! et je n'ai trouvé que toi pour figurer dignement dans cette fête… »

Gillonne tomba à genoux, leva les mains vers Simon

Malingre dans un geste de supplication.

« Où est Myrtille ? dit froidement Malingre.

– Je le dirai ! râla Gillonne.

– Ta, ta, ta ! Je ferai, je dirai… Tout de suite, ou le Temple, la pendaison, le bûcher !

– Va au cimetière des Innocents ; demande à tout venant quelle est la maison qu'on nomme le Logis hanté : c'est là.

– Bon !… Le magot, à cette heure !

– Le magot ? balbutia Gillonne, prise d'un tremblement convulsif.

– Ton trésor, par les boyaux de ton patron, Satan ! Eh ! par Notre-Dame, je ne le mangerai pas ! Et la moitié t'en reviendra… plus tard, en nous mariant.

– Simon, mon cher Simon, laisse-m'en au moins la moitié tout de suite ! Simon, tu me tues ! Simon, songe à tout ce que j'ai fait pour gagner ce peu d'argent ! Tu ne veux pas ma mort, dis, mon bon Simon ? Et je mourrais, vois-tu ! Je mourrais de voir partir ces pauvres écus !

– Je veux tout ! hurla Malingre dans la joie de son triomphe.

– Est-ce donc vrai ? Tu dis : tout ! Quel horrible mot ! Dis seulement : la moitié !

– Tout », répéta Malingre, impitoyable.

Gillonne se releva en poussant des gémissements à croire qu'on la saignait toute vive. C'est ce que lui fit remarquer son digne fiancé, mais elle ne répondit que par une recrudescence de lamentations, et tantôt se griffant le visage, tantôt se frappant le sein, tantôt s'arrachant des poignées de cheveux, elle se dirigea, suivie pas à pas par Malingre, vers la pièce voisine et ouvrit un placard dont la porte était dissimulée derrière une tapisserie.

Le placard lui-même paraissait vide, mais Gillonne, après avoir une dernière fois tenté de fléchir le superbe Malingre,

retira une planche du fond et alors apparut un coffret de bois.

Malingre le défonça plutôt qu'il ne l'ouvrit. Le coffret contenait une centaine d'écus, tant or qu'argent.

« Heu ! grommela Malingre, la guenon s'était vantée. Elle n'est guère riche. Enfin, c'est toujours bon à prendre. Écoute, continua-t-il, je vais m'assurer que Myrtille se trouve bien à l'endroit que tu dis, puis je reviendrai te délivrer. En attendant, je t'enferme et j'emporte ce coffre qui pourrait te gêner, car… »

À ce moment, il s'aperçut que Gillonne s'était évanouie et gisait inanimée sur le plancher. Il interrompit donc son discours au moment où, sans doute, il allait devenir pathétique, et il se retira, emportant le coffret avec une grimace qui traduisait à la fois sa jubilation de s'approprier le bien d'autrui et sa déception de trouver ce bien moins florissant qu'il ne l'avait espéré.

À peine Malingre eut-il fermé la porte à double tour que Gillonne entrouvrit les yeux, puis redressa la tête pour écouter, puis se releva et courut au placard où, ayant retiré une autre planche, apparut un coffre beaucoup plus grand que le premier, et celui-là était bourré de pièces d'or. Gillonne s'était mise à genoux. Ces pièces d'or, elle les touchait, les prenait, les caressait, les remettait en place et leur parlait doucement.

« Dire qu'on voulait nous séparer, mes beaux écus ! Qu'eussiez-vous fait sans moi ? En quelles misérables tavernes eussiez-vous roulé ?… Vos frères sont partis, les pauvres… Mais, vous le savez, ils étaient sacrifiés d'avance. Certes, il m'en coûte de les abandonner, mais ils ne sont que peu, et vous, mes mignons, vous êtes déjà nombreux comme une belle compagnie d'archers vêtus de drap d'or. Patience, je vois d'ici des vides que je comblerai… »

Elle referma soigneusement sa cachette et, laissant le placard ouvert comme si elle n'eût plus rien à y enfermer, elle se tourna vers la porte par où Malingre avait disparu, montra le poing et grinça :

« J'aurai ma revanche, Simon Malingre ! »

XXXVIII

LA SORCIÈRE

Vers la nuit tombante, les abords du cimetière des Innocents devenaient déserts d'habitude, et bien rares étaient les passants qui osaient passer le long de la haie vive. Mais depuis la dernière danse des morts (ou danse macabre), cette solitude était encore devenue plus profonde. Même ceux qui avaient participé à cette scène funèbre et qui eussent pu, par conséquent, être bien sûrs que les personnages de la danse n'étaient nullement des spectres, ceux-là, disons-nous, étaient peut-être les plus terrorisés. Quoi qu'il en soit, dès le coucher du soleil, les maisons de ce quartier se fermaient, les habitants se barricadaient.

Comme la nuit se faisait, Myrtille avait allumé un cierge. Mabel allait et venait dans son laboratoire. Mais, cette fois, ce n'était pas à une œuvre mystérieuse qu'elle travaillait. Simplement, elle préparait un repas sur le fourneau où, tant de fois, elle avait fait bouillir des herbes en récitant des incantations.

Un étrange bouleversement s'était fait en elle. Ses traits avaient repris une jeunesse nouvelle. La raideur de sa démarche et de ses attitudes avait disparu. Ses yeux brillaient doucement. Un sourire d'ineffable tendresse errait sur ses lèvres colorées. Elle était gaie, elle fredonnait un lai d'amour… Ce n'était plus Mabel, c'était Anne de Dramans telle qu'elle était jadis dans l'éclat de sa beauté. Seuls, ses cheveux gris indiquaient que les ans avaient passé sur cette beauté ; les rides ineffaçables étaient là aussi pour dire qu'avec les ans des souffrances avaient creusé

leur sillon sur ce visage. Mais les rares habitants du Louvre qui avaient pu entrevoir ce visage, toujours masqué, dans les moments plus rares encore où il se découvrait, ne l'eussent pas reconnu.

« Allons, à table, fit-elle gaiement en s'approchant de Myrtille, qu'elle embrassa.

– Bonne mère ! murmura la jeune fille.

– Oui, ta mère, ta vraie mère. N'es-tu pas ma fille, puisque tu es la fiancée de mon fils ? Et puisque tu l'aimes comme je l'aime ? Dire que j'ai failli le tuer ! Dire que, sans toi, sans ton intrépidité, sans ton esprit d'ange…

– N'en parlons plus, je vous en prie, dit Myrtille, qui frémit à ce souvenir.

– Soit ; mais toi, tu peux me parler de lui ! Hélas ! tu le connais mieux que moi. Car c'est à peine si je l'ai entrevu. Et dans quelles circonstances, grand Dieu ! Pour l'attirer dans le plus effroyable guet-apens… »

Alors c'était une longue et douce causerie, où il n'était question que de Buridan. Pour une jeune fille amoureuse, c'est un inépuisable sujet que de parler de celui qu'elle aime. Mais il arrive rarement qu'elle trouve un auditeur disposé à écouter patiemment le dithyrambe célébrant les mérites et les vertus du bien-aimé ! Là, au contraire, l'auditrice était plus infatigable encore. En sorte que cet entretien eût pu durer jusqu'au jour. Et comme, en somme, la mère et la fiancée de Buridan ne faisaient que répéter les mille riens dont se compose la double chanson de l'amour maternel et de l'amour virginal, nous remplacerons cet entretien, si intéressant d'ailleurs qu'il eût été à noter, par une ligne de points que voici : ……………………………

*

* *

Ladite ligne figurant un laps de temps d'environ deux heures.

Au bout de ces deux heures, la nuit était tout à fait venue et Mabel se disposait à raconter à Myrtille comment elle comptait faire, une fois Buridan retrouvé.

« Une fois réunis, dit-elle, nous fuirons tous les trois. Je suis riche. Ou du moins j'ai assez d'argent pour entreprendre un long voyage et vivre quelques années sans inquiétude. Nous irons en Bourgogne, plus loin s'il le faut…

– Il faudrait donc, murmura Myrtille en pâlissant, que j'abandonne à jamais mon père… cela me sera impossible, et Buridan lui-même ne le voudra pas… et puis… ma mère !

– Ta mère, enfant ! La reine Marguerite ! Comment peux-tu appeler ta mère cette femme qui, dans son cœur, porte de terribles sentiments ?… »

Myrtille mit sa main sur la bouche de Mabel.

« Taisez-vous ! supplia-t-elle. Quoi qu'elle ait fait, dit ou pensé, c'est ma mère et… »

À ce moment, un coup violent ébranla la porte du logis. Dans le même instant, Mabel fut debout. Elle éteignit le cierge de cire et courut à la fenêtre.

« Quels sont ces gens ? murmura-t-elle. Et que veulent-ils ? Est-ce à moi qu'ils en veulent ? Nul au monde ne sait qui se cache ici… Ne tremble pas, ma fille. Ces gens se trompent, sans doute !

– Ah ! bonne mère ! C'est que, par un soir pareil à celui-là, j'ai vu une troupe toute pareille pénétrer dans la Courtille-aux-Roses, et je fus conduite au Temple ! »

Une quinzaine d'archers étaient réunis devant la porte du Logis hanté. Mabel les distinguait à la clarté de la lune. Son cœur battait à grands coups. Elle s'était cramponnée aux barreaux de la fenêtre. En bas, on frappait rudement. On essayait d'enfoncer la porte. Le voisinage demeurait silencieux. Pas une fenêtre ne s'ouvrit pour voir ce qui se passait.

« Je te dis que ces gens se trompent, gronda Mabel. Ce n'est

pas à toi qu'ils en veulent. À moi, peut-être. À qui on voudra. Mais pas à toi ! »

Et elle râlait d'épouvante. Car elle avait compris ! Elle entendait les archers jurer contre la sorcière Myrtille. Et la jeune fille entendait aussi !

« Mère ! Bonne mère ! Sauvez-moi !…

– Ce n'est pas possible, c'est un rêve ! murmura Mabel en écartant de son front des mèches de cheveux gris. Quoi ! On arrêtera devant moi celle qui a sauvé mon fils ! Et on la tuera ! Et mon fils… mon fils en mourra !…

– Mère, bonne mère, entendez-vous ? Ils ont enfoncé la porte ! »

Mabel, à demi folle, entraîna Myrtille dans la pièce qui lui servait de laboratoire.

« Vite ! fit-elle dans un grondement. Écoute, tu vas rentrer là. Tu ne bougeras pas. Tu attendras que je t'ouvre. Ou bien, s'ils m'emmènent, tu attendras longtemps… mais ils ne m'emmèneront pas, moi ! »

En prononçant ces mots, d'une voix fiévreuse, elle avait dérangé les tablettes qui supportaient des flacons ; une sorte de niche apparut, juste suffisante pour donner asile à une seule personne.

Myrtille, poussée par Mabel, s'y blottit. Et la mère de Buridan, ayant fermé la porte de ce réduit, remit les tablettes en place. L'entrée du réduit était dès lors invisible.

Mabel remit sur sa figure le masque qu'elle portait d'habitude. Haletante, elle attendit. Elle entendit des pas nombreux qui montaient avec précaution. Puis elle vit la lueur des torches que les Archers avaient allumées. Alors, maîtrisant la terreur qui la faisait trembler, elle se dirigea vers la porte du laboratoire et, sans attendre qu'on essayât de la forcer, l'ouvrit toute grande.

*

* *

Simon Malingre, après la peu amoureuse conversation qu'il avait eue avec sa douce fiancée Gillonne, avait d'abord mis en lieu sûr l'argent qu'il venait de lui extorquer. Puis il s'était rendu au cimetière des Innocents et s'était fait montrer le Logis hanté. Une fois bien sûr que ledit logis existait bien, il avait habilement interrogé les voisins et, de leurs réponses plus ou moins contradictoires, avait tout de même tiré cette conclusion que le logis signalé par Gillonne était habité par deux femmes. Alors, il avait couru au Temple, où il avait demandé au comte de Valois :

« À quelle heure le roi doit-il venir voir la sorcière ?

– Vers les onze heures de la nuit, le roi ne voulant pas que cette visite soit connue des Parisiens.

– Bon. À dix heures, nous prendrons la sorcière. »

Valois eut un soupir. Cette sorcière, c'était Myrtille !... Une dernière fois, il y eut en lui une lutte entre la passion que lui inspirait la jeune fille et l'épouvante du gibet. Sûr de tuer Myrtille s'il l'arrêtait, sûr d'être pendu s'il ne l'arrêtait pas, Valois regretta amèrement de n'avoir pas pris la fuite. Au fond, la peur l'emportait sur l'amour.

« Si j'avais fui, gronda-t-il en se promenant à grands pas, Myrtille était sauvée et moi aussi. Pourquoi m'en as-tu empêché ?

– Oui, monseigneur, mais vous laissiez la place libre à ce digne seigneur de Marigny. Fuir ! Et qui vous empêchera, au surplus, de fuir demain ? Seulement, au lieu de fuir seul, vous partez avec la sorcière, mais, si vous m'en croyez, vous n'aurez pas même besoin d'en venir à pareille extrémité... »

Réconforté par ces paroles, le comte de Valois avait réuni une quinzaine de ses archers en qui il avait grande confiance et leur avait exposé la secrète expédition qu'il s'agissait d'accomplir. Puis, vers l'heure indiquée, la petite troupe, commandée par Valois en personne et dirigée par Simon

Malingre, avait pris le chemin du cimetière des Innocents.

Plus il y pensait, plus Charles de Valois se persuadait que l'aventure pouvait tourner à son gré. Ce qui pouvait lui arriver de plus terrible, c'était, s'il ne pouvait surmonter sa passion pour Myrtille, de fuir en l'entraînant dans sa fuite. Mais il comptait bien, selon le mot de Malingre, ne pas en arriver à de telles extrémités.

Est-ce qu'il n'était pas gouverneur du Temple ? Est-ce que Myrtille n'allait pas être enfermée au Temple ? Est-ce qu'elle ne serait pas en son pouvoir ?

Ce fut donc l'esprit rasséréné que Valois donna l'ordre d'enfoncer la porte du Logis hanté.

Au Temple, bientôt Myrtille, de gré ou de force, serait à lui. Et après ? Que lui importait ce qui pouvait lui arriver après, puisque l'amour ne se présentait à lui que sous sa forme la plus grossière et que cet amour, il était sûr de l'assouvir.

La porte enfoncée, Valois pénétra dans le logis et, suivi de ses archers (Malingre, cette fois, s'était mis en queue), monta l'escalier. En haut du logis, à la lueur des torches allumées par ses gens, il voyait une porte. Il s'en approcha et il allait frapper du poing, lorsqu'il vit cette porte s'ouvrir devant lui. Valois eut cette seconde d'hésitation et d'inquiétude qu'inspire toujours une porte ouverte à qui venait pour l'enfoncer. Mabel, de son côté, en se voyant en présence de son ancien amant, fut agitée d'un rapide tressaillement. Mais, redevenue presque aussitôt maîtresse d'elle-même, elle prononça :

« Soyez le bienvenu, monseigneur comte, dans l'humble logis de Mabel.

– Mabel ! murmura avec stupeur le comte de Valois. La favorite de la reine !…

– Sans doute, vous venez me transmettre quelque volonté de Sa Majesté la reine.

– Une volonté ? Oui, fit Valois. Mais une volonté du roi. »

Et faisant signe à ses archers de l'attendre dans les salles du rez-de-chaussée, il entra, ferma la porte derrière lui et dit :

« Mabel, tu es dévouée au roi et à la reine. J'en userai donc avec toi plus doucement qu'avec tout autre. Ce n'est pas toi, d'ailleurs, que je pensais trouver ici. Mais, puisque les choses sont ainsi, ma mission n'en sera que plus facile.

– Quelle mission ?

– J'ai arrêté une sorcière nommée Myrtille, accusée de maléfice contre le roi. Cette sorcière s'est sauvée du Temple. Elle est ici. Je le sais, Mabel. Il faut que dans une heure la sorcière ait repris sa place dans son cachot.

– Celle que vous dites n'est pas ici », dit froidement Mabel.

Valois grinça des dents. Il eut un mouvement vers la porte comme pour appeler ses archers. Mais, revenant à Mabel :

« Écoute, je sais que porter la main sur toi, c'est presque la porter sur la reine. Je sais que toute violence exercée sur toi m'attirera la vengeance de ta maîtresse. Je te parle donc encore non en maître, mais en suppliant. La sorcière Myrtille est ici. Le roi veut la voir tout à l'heure. S'il vient au Temple et qu'il ne l'y trouve pas, je suis perdu. J'aime mieux encourir la colère de la reine que celle du roi. Comprends-tu ?

– Sans doute, mais pourquoi vous ménagerais-je, monseigneur ? Voyons, dites-moi cela. Supposons que Myrtille soit ici. Pourquoi vous la livrerais-je ? Pourquoi aurais-je pitié de vous ?

– Pitié ? gronda Valois, en fronçant les sourcils. Eh bien ! soit ! C'est bien le mot. Je t'ai toujours témoigné une amitié que nul ne t'accorde dans le Louvre. Tu es redoutée, haïe. Moi, je t'ai toujours protégée, et même à ton insu. De ton côté, tu as toujours semblé avoir pour moi autant d'affection que tu en es capable. Nous sommes alliés. Voilà des raisons suffisantes, je pense ?

– Il faut, dit Mabel d'une voix aux vibrations contenues, que

votre situation soit bien terrible pour que vous vous abaissiez à supplier ainsi une simple suivante…

– C'est vrai, Mabel, c'est vrai… L'heure passe… Allons… rends-moi la sorcière.

– Pourtant, continua Mabel, comme si elle n'eût pas entendu, nous sommes peut-être des alliés au Louvre, mais ici nous ne le sommes pas.

– Pourquoi, Mabel, pourquoi ?

– Parce qu'ici je ne suis pas Mabel.

– Tu n'es pas… oh ! mais qu'es-tu donc ?… Il me semble, en effet, que le son de ta voix n'est pas le même qu'au Louvre et que tu as d'autres attitudes… »

Mabel s'était redressée. Valois la considérait avec une inquiétude grandissante ; mais cette inquiétude ne venait encore que de la perte d'un temps précieux.

« Voyons, reprit-il avec un grondement, finissons-en. Que tu sois ou que tu ne sois pas Mabel, il me faut cette sorcière. Je vais appeler mes gens. Et dussé-je démolir pierre à pierre cette bicoque… »

Mabel frissonna.

Il était à peu près certain que si les archers se mettaient à fouiller et à saccager la maison, Myrtille ne tarderait pas à être découverte. Et lorsqu'elle vit Valois se diriger vers la porte, prêt à jeter un ordre, une terreur insensée s'empara d'elle. Valois vit ce mouvement de terreur et, dès lors, il fut certain que Myrtille se trouvait bien dans le logis.

« Écoutez ! râla Mabel. Je vous jure que cette jeune fille n'est pas ici…

– Simon ! cria Valois.

– Monseigneur ? fit Simon Malingre en entrouvrant la porte.

– Que l'on commence à fouiller !… »

Mabel se tordit les mains. Valois ne la perdait pas de vue. En

bas, on entendait les archers qui s'étaient répandus dans les diverses pièces et menaient activement la perquisition.

« Il n'y a rien en bas ! cria la voix de Simon Malingre. Nous montons !

– Comte de Valois, bégaya Mabel frissonnante, puisqu'il te faut une prisonnière, puisque le roi n'a jamais vu celle que tu viens chercher, emmène-moi !

– Toi !

– Moi ! Écoute, comte ! Oui, elle est ici ! Ma faiblesse te l'a fait deviner. Mais avant qu'elle ne soit trouvée, sûrement la nuit s'écoulera tout entière. Dès lors, tu es perdu… Il faut une sorcière à juger, à condamner, à brûler ; prends-moi !… L'heure passe, Valois !

– Tu le veux ? Tu acceptes ? murmura Valois qui frissonnait d'une joie profonde à la pensée de sauver Myrtille sans avoir rien à craindre pour lui-même.

– Oui ; à une condition. C'est que vous emmènerez tous vos hommes. Je veux qu'elle ait le temps de s'enfuir. Si oui, je viens au Temple et, devant le roi, je me déclare la sorcière. Si non, je vous jure qu'il vous faudra plusieurs heures pour trouver celle que vous cherchez, et c'est la corde qui vous attend !

– Soit, rugit Valois. Peu importe que cette Myrtille se sauve ou ne se sauve pas. Ce qui m'importe, c'est que le roi, tout à l'heure, trouve une sorcière dans le cachot.

– Ai-je votre parole et votre serment, comte de Valois ?

– Par ma parole de gentilhomme, aucune recherche ne sera faite ici après notre départ. Et je le jure sur ce Christ ! » ajouta-t-il en se rapprochant de la croix qui surmontait les mystérieux manuscrits où Mabel cherchait ses formules d'incantation.

Un instant, Mabel demeura pensive. Elle eut un geste des mains comme pour laisser tomber son masque. Mais son regard, malgré elle, alla jusqu'à ce pan de mur qui abritait Myrtille.

« Ô ma fille, murmura-t-elle. Ô toi qui es aimée de mon fils !

Sauras-tu jamais le sacrifice que j'accomplis ! Aller au Temple… à la mort peut-être, ce n'est rien… Mais renoncer à montrer à Valois le spectre d'Anne de Dramans !… »

Elle releva soudain la tête, et simplement :

« Emmenez-moi ! dit-elle.

– Arrêtez la sorcière ! » cria Valois d'une voix tonnante et enivrée de joie.

Simon Malingre, suivi des archers, se précipita dans le laboratoire et demeura stupéfait.

« La sorcière ? fit-il, en consultant son maître du regard.

– La voici ! dit Valois.

– Je comprendrai plus tard ! » grommela Malingre en s'apprêtant à suivre les archers qui emmenaient Mabel.

À ce moment, Valois lui mit la main sur l'épaule et murmura à son oreille :

« Demeure ! Poste-toi aux abords de ce logis. Tu en verras sortir Myrtille… »

« Bon ! J'ai compris ! » fit Malingre en lui-même.

*

* *

Une heure plus tard, le roi était reçu au Temple par le comte de Valois. Louis X avait, par bravade, annoncé qu'il voulait voir lui-même la sorcière et lui parler. Mais au fond, il ne tenait pas autrement à cette visite. D'une bravoure éprouvée contre le danger matériel et visible, le roi de France, tout courageux qu'il était, éprouvait une insurmontable terreur devant les dangers d'ordre surhumain. Il était donc venu au Temple, mais il enrageait d'être venu, et pour un peu, il s'en fût retourné sans voir la sorcière, si on lui en eût fourni le prétexte. Mais Valois s'empressa de donner les ordres nécessaires et Louis, ne voulant pas avoir l'air de reculer, s'apprêta à suivre les geôliers.

« Si Votre Majesté le désire, fit Geoffroi de Malestroit, nous

l'accompagnerons.

– Allons donc ! Je prétends être seul avec le comte et les porte-clefs », fit le roi qui, d'un signe, ordonna à son escorte de l'attendre.

Lorsque Louis fut parvenu au cachot de la sorcière, lorsqu'on lui eut ouvert la porte, lorsqu'il eut entrevu cette sorte de cercueil de pierre au fond duquel un être vivant était muré, et lorsque, au fond de cette niche, où flottaient les buées de l'horreur, il eut aperçu vaguement une femme enchaînée, scellée pour ainsi dire à la muraille, alors le roi de France, longuement, frissonna :

« Est-il possible qu'on puisse vivre là ! murmura-t-il.

– Aussi n'y vit-on pas, Sire. On commence à y mourir. Ici, c'est l'agonie. Le cachot du Temple, Sire, n'est que l'antichambre de la mort. »

Louis, quelques instants, demeura pensif. Bien qu'il fût d'un siècle où la pitié s'ignorait, bien qu'en ces âges, la lutte pour la vie affectât la forme la plus violente, bien qu'enfin il ne fût guère accessible aux attendrissements, la terreur, à défaut d'autre sentiment plus pur, entra dans son esprit.

« À Dieu ne plaise, dit-il en se signant, que jamais l'un des miens ou de ceux que j'aime subisse une pareille torture ! »

Et il entra seul dans le cachot, faisant signe à Valois et aux geôliers de l'attendre au-dehors.

« C'est pourtant cette torture qui attend quelqu'un que tu aimes, sire roi !

– Qui a parlé ? » fit Louis en reculant de deux pas.

La voix sortait du fond du cachot. Elle était indifférente, sans colère ni tristesse.

« C'est moi qui parle, dit Mabel. Moi. La sorcière.

– Et tu dis ? reprit Louis, en pâlissant.

– Je dis, roi, que quelqu'un des tiens, bientôt, se verra

comme moi traîné vivant dans la tombe, et souffrira plus encore que je ne souffre. Car moi, humble, pauvre, habituée au malheur, je n'ai eu qu'un pas à faire pour descendre à ce malheur plus profond. L'être dont je parle, au contraire, sera précipité de la puissance, de la gloire, de l'amour dans la misère, l'abjection et la haine… Oui ! son cachot sera plus sinistre encore que celui-ci qui t'épouvante.

– Et qui condamnera l'être dont tu parles ? haleta le roi.

– Toi, Sire.

– Moi !… Tu mens, sorcière maudite ! Et qui est-ce ? Un de mes serviteurs, peut-être ? Si ton pouvoir infernal te permet de m'indiquer le châtiment, tu peux me dire aussi quel aura été le crime ?…

– Le crime ? Une trahison. Mille trahisons dont tu souffriras comme les damnés d'enfer.

– Sorcière, tu en as trop dit ! De qui veux-tu parler ?

– Cherche autour de toi ! dit Mabel. Cherche dans ton Louvre même. C'est là que tu trouveras celle qui doit te trahir, qui te trahit, et que tu condamneras.

– Celle qui me trahit ! gronda Louis. C'est donc une femme ?

– Une femme, oui ! Si on peut donner le nom de femme à ce démon sanglant qui compte plus de meurtres que d'années dans sa vie et dont le sommeil n'est qu'un long tissu de songes monstrueux où, comme dans les danses des morts, s'agitent des spectres.

– Qui est-ce ! râla le roi hors de lui. Parle, sorcière, et je te fais grâce.

– Cherche ! » répondit Mabel.

Un long silence suivit ces paroles. La lueur des torches pénétrant jusqu'au fond du cachot dessinait la silhouette de la sorcière enchaînée. Le roi entendit tout à coup un bruit de ces chaînes entrechoquées et tressaillit. C'était Mabel qui changeait de position.

« Pourquoi as-tu voulu me tuer ? reprit alors Louis. Qui t'a poussée à faire ce maléfice contre moi ? Dis-moi au moins cela.

– Sire roi, dit lentement Mabel qui retira son masque, je n'ai pas voulu ta mort. Il n'y a pas eu de sortilège contre toi. Regarde-moi, Sire. Approche, ne crains rien. Vois-tu mes traits ?

– Je les vois. Et dussé-je vivre cent ans, je ne les oublierai pas. »

Mabel remit son masque sur son visage.

« Eh bien, reprit-elle, tu as vu les traits d'une femme qui ne te veut aucun mal. Y as-tu lu quelques mauvais sentiments ?

– Non, de par Dieu ! Et ce n'est pas ainsi que je me figurais une sorcière !

– Cesse donc de m'interroger, car je n'ai rien à t'apprendre, n'ayant jamais commis le crime dont on m'accuse. »

Un fois encore, le roi se tut. Puis, avec une sorte de timidité, il reprit :

« Femme, je ne sais pourquoi, mais ta voix, ton visage, tes paroles m'ont ému. Je crois que tu es innocente. Je le crois. Mais tu es condamnée. Veux-tu me dire le nom de celle qui me trahit ? »

Mabel baissa la tête.

« La mère de Myrtille, songea-t-elle avec une amertume désespérée. Hier, quand je ne savais pas, avec une joie farouche, j'eusse crié son nom. Maintenant, Marguerite, je sais ! Je sais que Myrtille est ta fille. »

« Eh bien, dit Louis. Veux-tu parler ?

– Non ! » répondit Mabel d'une voix si ferme que le roi comprit que toute promesse ou toute menace serait également vaine.

Il jeta donc un dernier regard sur la sorcière et sortit du cachot.

« Eh bien, Sire ? dit Valois, triomphant, vous avez vu que la

sorcière est bien gardée, dûment enchaînée, et que nul, pas même le diable, son maître, ne peut la soustraire au châtiment ? »

Le roi ne répondit pas et se hâta vers l'escalier. Quand il fut en haut, dans la cour du Temple, avec le ciel étoilé sur sa tête, il poussa un long soupir, et alors seulement, il répondit :

« Oui, elle est bien gardée. Voilà une étrange femme, Valois. J'avoue que son visage m'a produit une forte impression que je ne saurais démêler au juste…

– Vous l'avez donc vue, Sire ?

– Elle s'est démasquée un instant. Jamais je n'oublierai ces traits à la fois jeunes et fanés d'une éclatante beauté sans doute, et creusés, semble-t-il, par les souffrances.

– Est-elle si belle ? fit Valois avec indifférence.

– Je dis qu'elle a été d'une beauté magnifique et je ne connais que celle de la reine qui puisse lui être comparée…

– Vous me donnez envie de voir son visage, moi aussi, curiosité qui, je l'avoue, ne m'est pas venue encore. Mais, si belle qu'elle soit, ce n'en est pas moins une sorcière. Elle est condamnée. Demain matin, elle subira son châtiment. C'est-à-dire qu'elle aura la langue coupée à cause des blasphèmes qu'elle a dû proférer, le poignet droit tranché, car sa main a fabriqué le maléfice, et qu'enfin, elle sera brûlée, afin que son corps, à défaut de son âme, soit purifié. »

Le roi écoutait ces paroles, tête basse.

« Et tu dis, Valois, que c'est demain qu'elle doit être brûlée ? demanda-t-il au bout d'un instant.

– Demain, oui, Sire ! »

Le roi redressa soudain la tête et dit :

« Eh bien, je veux qu'il soit sursis au châtiment.

– Sire !…

– Je dis que je ne veux pas que cette femme meure demain.

Voilà ma volonté. Quand il sera temps, je donnerai l'ordre.

– Mais pourquoi, Sire ? Songez que tout est prêt…

– N'as-tu pas entendu ce qu'elle a dit, Valois ? Eh bien, je veux qu'elle parle, comprends-tu ? Je veux qu'elle dise qu'elle est cette femme qui, dans mon Louvre même, me trahit !… Et pour cela, je veux interroger de nouveau, moi-même, la sorcière.

– J'attendrai donc votre nouvelle visite, Sire ?

– Non, cette fois, je veux qu'on m'amène la sorcière au Louvre. Ces cachots sont trop lugubres à voir et je me soucie peu d'y descendre. Ainsi, mon bon Valois, tiens-toi prêt.

– Pour quand, Sire ?

– Je te le ferai savoir. »

Le roi remonta à cheval et, entouré de son escorte, regagna le Louvre ; quand il fut seul dans sa chambre à coucher, assis dans son grand fauteuil, la tête dans les deux mains, il murmura :

« Les paroles de cette sorcière m'ont frappé jusqu'au cœur. Il y a une femme, dans le Louvre, qui me trahit !… Une femme ! Et comment me trahit-elle ?… Et qui est cette femme ? Oh ! je veux le savoir ! Je le saurai ! »

Il frappa rudement du marteau sur la table. Son valet de confiance apparut.

« Va-t'en jusqu'aux appartements de la reine et enquiers-toi de sa santé », dit-il.

Un quart d'heure plus tard, le valet était de retour et disait :

« La reine, veillée par les princesses Blanche et Jeanne, dort paisiblement ; la fièvre l'a quittée et tout fait présumer que demain elle sera entièrement rétablie. »

Le roi fit un signe de tête. Le valet disparut.

« D'où vient, murmura Louis, que mon cœur est étreint d'une pareille angoisse ? La reine est guérie et je n'en suis pas plus

joyeux ?… »

Et plus sourdement, plus au fond de lui-même :

« Qui est cette femme qui me trahit ?… Et quelle est sa trahison ?… »

XXXIX

L'HÔTEL D'AULNAY

Nous ramenons le lecteur dans la rue Froidmantel, près de l'enclos aux lions, en ce vieil hôtel abandonné, à demi ruiné, qui fut jadis l'hôtel d'Aulnay au temps où cette noble famille tenait un rang honorable à la cour de France.

Quel cataclysme avait passé sur cet hôtel et broyé cette famille ? C'est ce que nous n'avons pu établir avec une suffisante exactitude.

Y eut-il, à un moment donné, quelque terrible rivalité entre Enguerrand de Marigny et Thierry d'Aulnay, père de Philippe et de Gautier ? Quelque drame d'amour, peut-être ? Ou plutôt Marigny prit-il ombrage de l'influence que le seigneur d'Aulnay, à un moment, exerça sur l'esprit de Philippe le Bel ? Ceci expliquerait le meurtre de Thierry, mais non celui de sa femme.

Nous renoncerons donc, quittes à reprendre quelque jour cette recherche, à déchiffrer pour le moment ce mystère, nous contentant d'établir les faits. Et, pour cela, nous n'avons qu'à écouter Philippe d'Aulnay.

Ce digne gentilhomme avait une âme plus délicate et plus affinée que l'âme de la plupart de ses contemporains. Son amour pour la reine Marguerite fut à coup sûr un grand malheur dans sa vie. Doué de brillantes qualités, le cœur pur, la pensée généreuse, il eût pu prétendre à une magnifique destinée : l'amour le tua.

À dix-sept ans, c'était un alerte et brillant jeune homme, soigneusement instruit par sa mère, capable de soutenir une

thèse en Sorbonne ; son père lui avait enseigné l'escrime, l'équitation et, en général, tous les exercices du corps, alors si en honneur. Il était gai, d'un abord agréable et sympathique, d'une conversation pétillante d'esprit, et plus d'une haute dame rêvait de lui.

Son frère Gautier, nature plus grossière, avait toujours obstinément refusé de mettre, le nez dans les parchemins. C'était un obstiné chasseur. Il passait des journées entières à suivre à la piste quelque daim qu'il rapportait ensuite sur ses épaules. La plupart du temps, quand il rentrait au manoir paternel, il était en loques.

Tels étaient ces deux jeunes gens, lorsque, tout à coup, le bruit se répandit que de grandes fêtes allaient être données à Paris : le roi Philippe le Bel mariait ses trois fils, le roi de Navarre, le comte de Poitiers et le comte de La Marche, avec les trois filles du duc de Bourgogne, Marguerite, Blanche et Jeanne.

Le seigneur d'Aulnay, sa femme et leurs deux fils se préparèrent à quitter leur manoir d'Aulnay pour venir assister à ces fêtes selon leur rang.

Mais le matin même du départ, Thierry d'Aulnay reçut un messager venu de Paris, et qui lui parla longuement. À la suite de cet entretien, le digne seigneur parut pâle, sombre et fort agité. Il annonça qu'il n'irait pas aux fêtes, ni lui, ni sa femme.

« Mais, ajouta-t-il, comme il est juste que la famille, en dépit des envieux, soit représentée en d'aussi solennelles circonstances, Philippe et Gautier porteront le fanion d'Aulnay et le tiendront assez haut et ferme pour qu'il soit vu de tous, même, ajouta-t-il tout bas, de ce roi ingrat qui m'inflige cette humiliation, même de ce Marigny orgueilleux qui me frappe aujourd'hui. »

Les deux frères partirent donc, escortés de quatre lances chacun, c'est-à-dire d'une quarantaine d'hommes d'armes et valets : Philippe, inquiet de l'inquiétude paternelle ; Gautier, enchanté de se trouver plusieurs jours à Paris sans tutelle et se promettant de visiter tous les cabarets dont il avait entendu

parler par les vieux soudards qui tenaient garnison au manoir d'Aulnay.

Chacun sait ce que furent les fêtes du triple mariage, nous n'en parlerons donc pas, sinon pour dire qu'au grand tournoi qui fut donné à cette occasion, ce fut Philippe d'Aulnay qui fut proclamé vainqueur de la joute : il avait battu successivement trois chevaliers.

Or, comme il parcourait la lice, couvert de son armure d'acier, le visage sous la visière du casque, sa lance victorieuse baissée pour saluer les dames, son cheval caracolant en gracieuses courbettes ; comme les trompettes des hérauts d'armes proclamaient son triomphe, et que la foule l'applaudissait, et que les dames assisses sur les estrades le saluaient en agitant leurs écharpes, Philippe, en passant devant la tribune royale, releva fièrement la tête et regarda.

Ce ne fut qu'une vision rapide. Déjà, il était passé… Mais, dès lors, cette vision devait pour toujours lui rester au cœur.

Oui, ce prestigieux ensemble de costumes, d'armures, de draperies d'or, de bannières, d'écharpes ; ces seigneurs, ces grandes dames, ce roi, ces princes, tout cela, il le vit. Mais tout cela ne fut qu'un cadre de magnificence à la vision unique, étrange, suave et foudroyante qu'il devait emporter pour jamais dans son cœur :

« Marguerite !… »

C'est de ces choses que, doucement, comme on parle d'un beau rêve évanoui, parlait ce matin-là Philippe d'Aulnay.

Et cela se passait dans le vieil hôtel de la rue Froidmantel, où nous avons dit que nous allions ramener le lecteur. Gautier était là. Buridan était là. Guillaume Bourrasque et Riquet Haudryot étaient là aussi. Bigorne, d'une pièce voisine dont il avait laissé la porte entrouverte, écoutait tout en dévorant les reliefs du festin, qu'en habile cuisinier il avait préparé pour ses maîtres, et en vidant d'innombrables fonds de bouteilles. Nous disons ses maîtres, car l'intrépide Bigorne semblait les avoir

adoptés tous.

C’est d’un commun accord, après que Lancelot Bigorne eut apporté les deux cents écus d’or conquis sur le prévôt de Paris, que l’on avait choisi l’hôtel d’Aulnay comme lieu de refuge. On pouvait y demeurer sans éveiller l’attention des voisins, et de tous les endroits où on les rechercherait, il était bien probable que celui-là serait le dernier.

Lancelot Bigorne avait résolu de fêter cette installation par un dîner somptueux. Ce dîner, il alla en acheter les éléments, il le prépara, il le servit lui-même, et ce fut magnifique !

Pendant ce dîner, et comme les vins étaient excellents, comme les convives éprouvaient ce besoin d’expansion qui est la qualité la plus exquise, la plus charmante du vin, comme enfin ils en arrivaient à voir la vie moins noire, malgré leur situation bien précaire, pendant ce dîner donc, Buridan raconta comment il avait connu Myrtille et comment il l’avait aimée ; Guillaume et Riquet racontèrent comment ils avaient rossé et dévalisé le prévôt de Paris, après avoir failli mourir de faim ; Philippe raconta le tournoi dont nous venons de toucher deux mots ; Bigorne raconta comment il avait conquis les deux cents écus d’or que l’on entamait justement à ce dîner. Il n’y avait que Gautier qui n’avait encore rien raconté. Soudain, il dit :

« Ce tournoi, dont Philippe vient de parler, a une suite, une suite tragique ! Le soir, comme nous rentrions en cet hôtel où nous sommes, nous vîmes un homme, un des serviteurs de mon père… t’en souviens-tu, Philippe ? »

Philippe d’Aulnay frissonna. Lui qui ne buvait jamais ou buvait peu, vida coup sur coup deux ou trois gobelets.

Sur quoi Gautier crut devoir en vider quatre ou cinq.

« Je m’en souviens, dit Philippe d’Aulnay d’une voix sombre. Et puisque nous voilà ensemble, unis par la même destinée, pourquoi ne dirions-nous pas d’où vient notre haine contre Enguerrand de Marigny ?

– Dis-le, Philippe, dis-le ! bégaya Gautier.

– Eh bien, donc, cet homme, ce serviteur, couvert de poussière, pâle comme la mort, du sang aux mains, du sang au visage, venait d'arriver. Il ne put prononcer que ce mot : « Venez !… » Je compris qu'un grand malheur était arrivé au manoir.

– Moi aussi, je le compris ! rugit Gautier.

– L'homme, poursuivit Philippe, nous montra d'un geste son cheval qui venait de tomber mort devant l'hôtel. Je le conduisis à l'écurie. Fébrilement, il se mit à seller trois chevaux frais. Il en enfourcha un ; Gautier et moi, nous montâmes sur les deux autres. Et nous partîmes à fond de train, sans même rassembler notre escorte. Comme nous tournions le coin de la rue Froidmantel, une troupe nombreuse entrait dans la rue par l'autre bout. Je m'arrêtai, voulant voir ce que venait faire là cette troupe. Elle mit pied à terre devant notre hôtel : on venait nous arrêter !…

– Oui ! dit Gautier, et aussitôt commença dans l'hôtel, entre les gens du roi et les nôtres, une terrible bataille qui se termina par une extermination de nos compagnons d'armes, puis par le sac et l'incendie de l'hôtel.

– Nous sûmes cela plus tard, continua Philippe. Voyant que les gens du roi s'arrêtaient devant notre hôtel, je voulus y retourner, mais le serviteur accouru d'Aulnay me saisit le bras et d'une voix terrible, pleine de sanglots, me répéta : « Venez ! Si vous voulez recueillir le dernier soupir de votre mère, venez !… » Alors, je perdis la tête, j'enfonçai les tiges de fer de mes éperons dans les flancs de mon cheval et je me ruai. Bientôt nous fûmes hors de Paris. La nuit vint. Vers le petit jour, nos chevaux ne se traînaient plus qu'au pas. Le mien tomba, puis celui de Gautier… puis celui de notre serviteur.

« Nous n'étions plus qu'à deux petites lieues du manoir que nous cachait l'épaisse forêt. Mais au-dessus des arbres, au loin, je voyais une fumée monter dans le ciel pâle. Nous allions, nous courions à perdre haleine. Enfin nous arrivâmes au pied de la colline sur laquelle se dressait le manoir d'Aulnay… »

Gautier fit entendre une sorte de grondement.

« À boire ! » dit-il.

Riquet Haudryot lui remplit son gobelet ; Buridan écoutait, les lèvres serrées, l'œil pensif.

« Le manoir brûlait ! reprit Philippe d'une voix étrangement calme.

« Lorsque nous parvînmes au pont-levis, nous le vîmes encombré de morts. La cour d'honneur était pleine de cadavres. Dans l'escalier, des cadavres encore. Nous les enjambions, nous marchions dans le sang, nous entendions les ronflements de l'incendie. Devant l'appartement du seigneur, notre père, les cadavres étaient plus nombreux encore ; là avait dû se livrer la suprême bataille ; j'étais fou, j'étais ivre d'horreur, je sentais mes cheveux se dresser sur ma tête ; parmi les morts, tout à coup, je vis mon père, Thierry, sire d'Aulnay. Il était percé d'une vingtaine de coups. Je me baissai, je me mis à genoux, j'écoutai, l'oreille à sa poitrine, pour surprendre un dernier espoir de vie… mon père était bien mort. Alors je me redressai et je vis Gautier qui, titubant comme s'il eût pris trop d'horreur, entrait dans l'appartement et, bientôt, j'entendis des sanglots.

– À boire ! » répéta Gautier d'une voix rauque, la main crispée sur son gobelet.

Guillaume Bourrasque lui versa à boire.

« Je le suivis, continua Philippe avec le même calme, et bientôt je vis ma mère ; elle n'était pas tout à fait morte : quelque chose comme un sourire erra sur ses lèvres quand elle aperçut ses deux enfants… Je la saisis dans mes bras, elle murmura un mot, un seul, et mourut. »

Il y eut un moment de silence effrayant.

« Écoutez, dit tout à coup Gautier.

– Ce n'est rien, dit froidement Buridan, ce sont les lions de la reine qui rugissent. Et quel était ce mot que prononça votre mère en mourant ?…

– Marigny ! »

De nouveau le silence pesa sur ces hommes qui évoquaient la sanglante tragédie d'Aulnay. Puis, Philippe continua :

« À défaut de ce mot de ma mère, nous eussions compris d'où venait le coup qui foudroyait notre maison en pleine prospérité. Sur les cadavres du pont-levis, de la cour et de l'escalier, j'avais déjà reconnu l'écu de Marigny. Je soulevai ma mère et l'emportai. Gautier prit notre père et l'emporta. Le serviteur qui était venu nous chercher voulut alors nous suivre, mais nous le vîmes chanceler et s'abattre. Il était mort. Mort peut-être autant de douleur que des coups par où, toute la nuit, il avait perdu son sang. Dans tout le manoir d'Aulnay, il n'y avait plus que Gautier et moi de vivants. Nous sortîmes. Derrière nous, les murs s'écroulaient. Dehors, nous trouvâmes quelques gens du hameau qui, maintenant, osaient s'approcher. Ils nous racontèrent l'attaque, la bataille… ils nous aidèrent à enterrer mon père et ma mère. Puis, quand : nous fûmes seuls… à la nuit tombante, sur les deux tombes, Gautier et moi, nous fîmes un serment solennel… Voilà toute notre histoire !

– Elle est triste ! dit Guillaume Bourrasque…

– Que Marigny entre ici, et je le dague ! » fit Riquet Haudryot.

Philippe tenait ses yeux fixés sur Buridan.

Celui-ci frémit. Car il comprenait la muette interrogation de ce regard. Et il savait maintenant que Marigny, c'était le père de Myrtille !

« Que voulez-vous ? fit-il en haussant les épaules. L'homme dont vous venez de parler, Philippe, est condamné… »

Le regard de Philippe, cette fois, flamboya. Et Buridan ajouta :

« Vous venez au nom d'une douleur sacrée. Vous tenez dans vos mains la foudre du Dieu vengeur. Il me semble que je commettrais un sacrilège, si j'essayais de détourner cette

foudre !… »

Comme Buridan achevait de parler ainsi, des vociférations s’élevèrent de l’enclos voisin, mêlées à des rugissements de fauves.

Tous s’approchèrent de la fenêtre masquée qui donnait sur l’enclos, et Buridan souleva le rideau, assez pour que chacun pût voir.

Sans doute l’atmosphère était orageuse, car les fauves paraissaient agités. Et, en effet, sans que les amis rassemblés dans l’hôtel s’en doutassent, un orage menaçait Paris et déjà de lointains grondements annonçaient le tonnerre, roi de la tempête.

Les lions, donc, allaient et venaient dans leurs vastes cages, la gueule entrouverte, et il y avait bataille entre deux d’entre eux.

À travers les barreaux et au moyen d’une barre de fer munie d’une fourche, un homme s’efforçait de les séparer, tout en les admonestant et en les accablant d’injures.

« Stragildo ! prononça Buridan.

– Stragildo ! répétèrent sourdement ses compagnons.

– Le même qui riait tant le jour où on devait me pendre, fit Lancelot.

– Le même qui, sur le Pré-aux-Clercs, a failli me faire écharper en me désignant aux archers du roi ! gronda Guillaume Bourrasque.

– Et moi aussi, fit Riquet Haudryot.

– Le même qui nous a cousus dans un sac, t’en souviens-tu, Philippe ? dit Gautier avec un rire terrible, et qui nous a jetés dans la Seine du haut de la Tour de Nesle !

– L’âme damnée de ce démon qui s’appelle Marguerite de Bourgogne ! » dit Buridan.

Philippe, seul, ne dit rien. Il était livide.

À ce moment, Stragildo, ayant fini par calmer les bêtes à coups de fourche, ricanait :

« Enfin, vous voilà sages ! Hé ! mort diable, ne sauriez-vous vous tenir tranquilles le jour où vous allez avoir la visite, quel honneur pour vous, seigneurs léopards ! la visite de votre auguste et belle maîtresse Marguerite de Bourgogne, reine de France !

– La reine va venir ! gronda Buridan.

– La reine sanglante s'approche ! grinça Gautier.

– Marguerite va venir ! » murmura Philippe, pâle comme la mort.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2008

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Jean-Yves, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de

promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

{1} Qui s’appelait la rue où l’on cuit des oies ou rue aux Oies, et, par corruption, plus tard, rue aux Ours ; comme quoi l’euphonie peut transformer en un nom effrayant un nom de rue à bombances.

{2} Plus tard, rue Vieille-du-Temple.

{3} Nous regrettons qu’il n’y ait pas d’autre mot. Écolier, en effet, évoque l’idée d’enfant allant à l’école ou d’étudiant. Or, les écoliers dont il s’agit ici sont de solides gaillards. En immense majorité, ils ignorent ce que c’est qu’une école. Nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit à ce sujet.

{4} L’enseigne du Cochon qui groïne représentait un théologien soutenant sa thèse. Le Puits sans vin, c’était le puissant vin. Comme il y avait un docteur qui s’appelait Cheliet, l’enseigne de l’Âne bachelier représentait maître Aliboron battant un docteur (Âne bat Chelier), etc.

{5} La monstre, la montre, c’était la revue annuelle des clercs, une sorte de parade où la Basoche et les Galiléens défilaient en bon ordre devant le roi et qui se terminait par une grande fête.

{6} Monstrueux châtiment infligé à certains criminels d’État : on attachait les quatre membres du malheureux sur des poutres croisées en croix de Saint-André. On le déposait sur le sol ainsi ligoté, et alors, sur ce corps ainsi réduit à l’impuissance, on lançait des dogues furieux.

{7} Un demi-siècle plus tard, Holbein, avec sa géniale science des mises en scène fantastiques, devait reproduire ce spectacle de folie sur le charnier du cimetière de Bâle. Le tableau qu’il composa fut gravé et reproduit en France où il eut un succès qu’on peut qualifier d’effrayant, succès qui a retenti jusqu’à nos jours. Et encore, Holbein ne faisait-il que reproduire le spectacle théâtral de la *Danse Macabre*, spectacle qui ne fut représenté que peu de fois en France. Mais ce spectacle théâtral lui-même avait été inspiré par des scènes de folie hystérique qui s’étaient produites au cimetière des Innocents. C’est une de ces scènes que nous essayons de faire revivre ici.

{8} Le chant du coq imité sans aucun doute par le personnage même qui jouait de la viole.

{9} L’écu d’or représentait, sur la face, la figure du roi assis,

tenant d'une main une épée et de l'autre son écu de bataille. Au revers, l'écu portait soit une couronne (écu à la couronne), soit un soleil (écu au soleil). Il y eut des écus à la croisette, au porc-épic, etc. L'écu d'or à la couronne valait 45 sous parisis, le sou parisis était de 15 deniers. Deux cents écus d'or étaient donc une somme très importante.